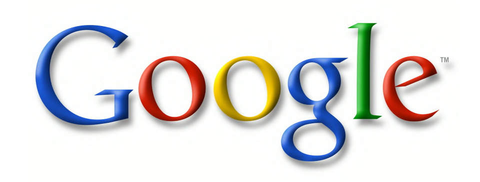
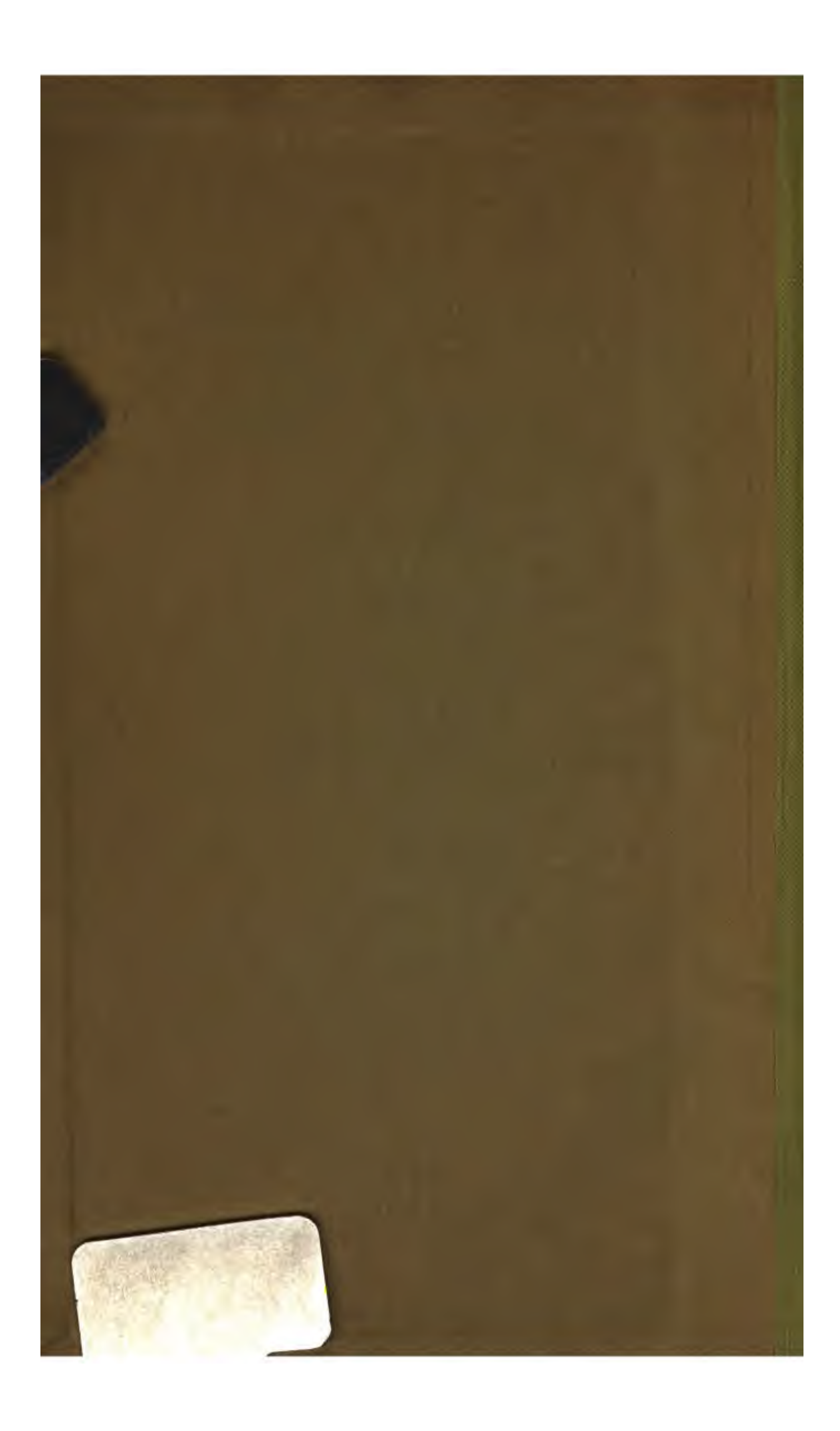





NCB



HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA LITTÉRATURE

ANGLAISE,

DEPUIS BACON

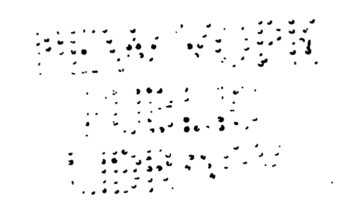
JUSQU'AU COMMENCEMENT DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

PAR M. L. MÉZIÈRES.

MORALE, ROMAN, GENRE ÉPISTOLAIRE.

TOME TROISIÈME.





PARIS.

BAUDRY, A LA LIBRAIRIE EUROPÉENNE,

RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 9.

1834.

HISTOIRE

CRITIQUE

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE.

FRANKLIN.

Benjamin Franklin est un de ces hommes qui honorent l'humanité tout entière. L'importance de ses travaux politiques et l'éclat de ses découvertes dans les sciences ont presque éclipsé la gloire plus modeste de ses écrits philosophiques. L'examen même de ces écrits, les seuls dont il puisse être ici question, se rattacherait plutôt à l'histoire de la littérature américaine qu'à celle de la littérature anglaise proprement dite. Néanmoins ces opuscules ont un rapport si intime, pour la forme et pour le fond, avec la plupart des ouvrages dont j'ai rendu compte jusqu'ici, et ils se recommandent par une morale si pure et si bienveillante qu'on regretterait sans doute de ne pas les voir figurer dans une revue spéciale des plus célèbres essais pérodiques.

Il serait difficile de concevoir une carrière mieux

remplie que celle de Franklin. Son souvenir se mêle à celui de tous les établissemens de philanthropie du dix-huitième siècle : institutions d'écoles et de bibliothéques publiques, fondations d'hôpitaux, encouragemens pour l'industrie, réformes des lois pénales, adoucissemens au régime des prisons, abolition de la traite des Noirs. Au milieu des travaux d'une profession laborieuse, il a encore trouvé le loisir de se livrer à une foule de recherches scientifiques, d'entretenir une correspondance étendue avec plusieurs savans de l'Europe, de prendre une part active à l'organisation de la milice américaine, et enfin d'associer irrévocablement son nom à l'affranchissement de sa patrie. On voit que peu de citoyens ont été aussi utiles à leur pays et à la société en général. Aussi notre première assemblée législative s'est-elle honorée en portant le deuil de ce grand homme. Il n'y a que les peuples libres qui sachent rendre de tels hommages à la vertu.

Franklin a rédigé lui-même l'histoire d'une portion de sa vie, et cette notice, malheureusement incomplète, est un modèle aussi agréable qu'instructif dans ce genre de composition, qu'on appelle *autobiographie*. Il y raconte les épreuves de sa jeunesse, les vicissitudes de sa fortune, ses progrès dans le monde, ses erreurs et ses fautes, avec une candeur et un charme de simplicité bien rares chez les auteurs de Mémoires. Sa vie, d'ailleurs si belle et si honorable, offre quelques taches légères, tant il est difficile d'écrire sa confession de bonne foi

sans avoir à faire quelque sacrifice d'amour-propre. Au reste, on n'apprécie mieux nulle part les effets de l'activité, de la persévérance et de l'industrie : son exemple est le meilleur commentaire de ses maximes. Un court extrait suffira pour donner à la fois une idée du récit et pour indiquer les préventions qu'il dut combattre au début de sa carrière.

« Il y a dans tout pays des êtres moroses, qui se plaisent toujours à pronostiquer des désastres. Il y en avait un de cette humeur à Philadelphie. C'était un homme à son aise, et avancé en âge : il avait un air de sagesse et un ton fort grave. Son nom était Samuel Mickle. Je ne le connaissais pas ; mais il s'arrêta un jour à ma porte, et me demanda si je n'étais pas le jeune homme qui avait ouvert dernièrement un nouvel atelier d'imprimerie. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il en était bien fâché pour moi, d'autant que c'était une entreprise dispendieuse, et que l'argent placé dans cette opération serait perdu, Philadelphie étant une ville tombée en décadence ; que les habitans avaient tous, ou presque tous, été contraints d'assembler leurs créanciers ; qu'il savait, par des faits positifs, que les circonstances qui auraient pu nous conduire à supposer le contraire, telles que les nouvelles constructions et l'élévation du prix des loyers, étaient des apparences trompeuses, qui, en réalité, contribuaient à hâter la ruine générale ; et il me donna une si longue liste de catastrophes déjà accomplies, ou bientôt inévitables, qu'il me laissa dans un état voisin du

désespoir. Si j'avais connu cet homme avant d'entrer dans le commerce, je ne m'y serais assurément jamais aventuré. Il continua néanmoins à résider dans ce lieu de décadence, et à déclamer du même style, refusant, durant plusieurs années, d'acheter une maison, parce que tout allait de pis en pis; et, à la fin, j'eus la satisfaction de lui en voir payer une cinq fois autant qu'elle lui aurait coûté s'il l'eût achetée dans l'origine et quand il commença ses jérémiades. »[1]

Une histoire bien faite de Franklin, et les matériaux qu'il a laissés en formeraient nécessairement la principale partie, serait le meilleur manuel à l'usage de ceux qui embrassent la carrière de l'industrie, sans autre chance de réussir que leur constance et leur habileté. Son exemple apprendrait à ne pas se laisser aisément rebuter par les fâcheux présages, ni abattre par les mauvais succès. Cet homme, qui, d'abord simple apprenti imprimeur, acquit, par des moyens honorables, assez de fortune pour léguer à son pays divers établissemens de bienfaisance, nous rend compte de la joie qu'il éprouva en recevant les cinq premiers schellings, salaire de son travail. Certes, quiconque l'eût vu débarquer à Philadelphie, dans l'équipage où il se représente lui-même, en cet état qui parut si grotesque à sa future épouse, eût eu peine à deviner alors celui

[1] « There are in every country... He first began his lamentations. »
(*Life of Franklin.*)

qui devait un jour immortaliser son nom par de si précieuses découvertes, et contribuer si puissamment à l'émancipation d'un grand peuple. Une telle biographie serait utile, surtout pour les classes laborieuses, à une époque où des doctrines subversives de tout ordre social tendent à les égarer dans de funestes illusions, à les abuser sur leurs véritables intérêts, et à leur faire voir de plus courtes et de plus sûres voies au bien-être que cette triple source de toute prospérité individuelle ou publique, le travail, l'économie et la probité.

Par une disposition de son testament, Franklin laisse un touchant témoignage de son attachement et de son estime pour l'illustre Washington. « Quant à ma belle canne de pommier, avec une pomme d'or moulée artistement en forme de bonnet de la liberté, je la lègue à mon ami, et à l'ami du genre humain, au général Washington. Si c'était un sceptre, il l'aurait mérité, et ses mains en seraient dignes. »

Les essais de Franklin appartiennent entièrement à la classe des *Mélanges*. Ils embrassent des questions fort diverses, relatives à la morale, au commerce, à l'économie politique, à l'hygiène, et même à la grammaire. On y rencontre une *dissertation sur l'art de nager,* auprès de *considérations philosophiques sur le jeu des échecs;* et des *recherches sur le passage de la mer du Nord,* à côté de *remarques sur les innovations dans l'imprimerie.* La date de ces productions diffère aussi extrêmement. Les unes remontent à un temps où l'auteur sortait à

peine de l'adolescence; les autres sont le fruit de ses dernières années, lorsqu'il était plus qu'octogénaire. Il ne faut donc pas être surpris de quelques inégalités.

Il est toujours curieux de suivre la trace des premières études ou des impressions qui ont donné l'éveil au talent. Franklin nous apprend lui-même qu'un tome détaché du *Spectateur* l'initia d'abord au secret de l'art d'écrire. La même lecture eut depuis un effet semblable sur le poète Burns. Peut-être doit-on attribuer à la prédilection de Franklin pour cet ouvrage le projet qu'il conçut, à vingt-deux ans, d'en publier une imitation, sous le titre de *l'Affairé* (*the busy body*). Les cinq articles qu'on a conservés ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Loin de s'en étonner, en considérant l'âge et l'éducation incomplète du moraliste, on a peine à comprendre les progrès qu'il était parvenu à faire, en dépit de tous les obstacles, et malgré les soins pénibles de sa profession. Il semble d'ailleurs très remarquable qu'une douzaine d'années seulement après l'apparition du *Spectateur*, on eût déjà senti les avantages d'une publication périodique du même genre dans les colonies anglaises.

Il ne faut pas croire, au reste, que Franklin soit, comme on l'a avancé un peu légèrement, un disciple d'Addison. Il ne possède ni la grâce, ni l'atticisme, ni surtout l'imagination de ce grand écrivain. Il ne s'occupe guère de l'élégance ni de l'harmonie : il sacrifie peu à l'ornement, et il est extrêmement sobre

de métaphores. Les qualités dominantes de sa diction sont la simplicité, l'aisance et le naturel. Nul autre n'approche plus que lui de la manière de Swift; mais il a moins de sécheresse, et il montre partout une candeur et une philanthropie dont on ne découvre aucun vestige chez le satirique anglais. La différence de leur caractère se reconnaîtrait au besoin dans leur épitaphe, composée par eux-mêmes. J'ai cité ailleurs un trait de celle de Swift. Franklin, dans la sienne, fait allusion à son ancien état d'imprimeur, avec un mélange d'enjouement et de résignation religieuse. Comme Swift il aime la raillerie, quoique son badinage soit moins amer; et quelquefois aussi, son apparente naïveté et sa bonhomie rendent sa malice plus piquante. Voyons, pour exemple de son style habituel, un fragment des *Remarques sur les sauvages du nord de l'Amérique*. Ce passage aurait pu fournir à Rousseau quelques argumens de plus dans sa diatribe contre les sciences et les lettres.

« Nous les appelons sauvages, parce que leurs mœurs diffèrent des nôtres, que nous regardons comme la perfection de la politesse : ils en pensent autant des leurs.

« Peut-être, si on examinait les mœurs des différentes nations avec impartialité, trouverait-on qu'il n'y a point de peuple si grossier qu'il n'ait quelques règles de civilité, ni de peuple si poli qu'il n'offre quelques traces de rudesse.

« Les Indiens, tant qu'ils sont jeunes, sont chasseurs et guerriers; lorsqu'ils deviennent vieux, ils

sont conseillers, car tout leur gouvernement se fonde sur les délibérations ou l'avis des sages : il n'y a point d'autorité, il n'y a point de prison, point de magistrats pour contraindre à l'obéissance, ou infliger un châtiment. Aussi s'exercent-ils généralement à l'art de la parole, le meilleur orateur ayant le plus d'influence. Les femmes indiennes cultivent la terre, préparent les alimens, soignent et élèvent les enfans : elles conservent et transmettent à la postérité le souvenir des événemens publics. Ces emplois des hommes et des femmes passent pour naturels et honorables. Ayant peu de besoins artificiels, ils ont beaucoup de loisirs pour s'éclairer par la conversation. Notre vie laborieuse, comparée avec la leur, leur paraît ignoble et servile; et ils regardent le savoir dont nous nous glorifions comme frivole et superflu. On vit une preuve de cette opinion au traité de Lancastre, en Pensylvanie, dans l'an 1744, entre le gouvernement de Virginie et les Six Nations. Après que les principaux intérêts eurent été réglés, les commissaires de la Virginie informèrent les Indiens qu'il y avait à Williamsburgh un collége avec des fonds pour l'éducation de la jeunesse indienne; et que si les chefs des Six Nations voulaient envoyer une demi-douzaine de leurs fils à ce collége, le gouvernement prendrait soin de pourvoir à leurs besoins, et de les instruire dans toutes les sciences des blancs. C'est une des règles de la politesse des Indiens de ne point répondre à une proposition publique le jour même qu'elle leur est adressée; ils pensent que ce serait la traiter avec

légèreté, et qu'ils montrent leur respect en prenant du temps pour la considérer comme une affaire importante. Ils différèrent donc leur réponse jusqu'au lendemain, et alors leur orateur commença par exprimer leur profonde reconnaissance pour la bonté du gouvernement de Virginie qui leur faisait cette offre : « car nous savons, dit-il, que vous avez une haute estime pour le genre de science qu'on enseigne dans ces colléges, et que l'entretien de nos jeunes hommes, durant leur séjour avec vous, vous serait fort onéreux. Nous sommes donc persuadés que vous n'avez en vue que notre bien par cette proposition, et nous vous remercions sincèrement; mais vous qui êtes sages, vous devez savoir que les différentes nations ont une différente opinion des choses, et vous ne prendrez pas en mauvaise part que nos idées sur ce genre d'éducation ne s'accordent pas avec les vôtres. Nous en avons déjà fait quelque expérience. Plusieurs de nos jeunes gens furent élevés autrefois dans les colléges des provinces du nord; on les instruisit dans toutes vos sciences; mais lorsqu'ils revinrent parmi nous, ils étaient mauvais coureurs, ignorans de tous les moyens de vivre dans les bois, incapables de supporter le froid ou la faim; ils ne savaient ni se bâtir une cabane, ni prendre le gibier, ni tuer un ennemi; ils parlaient notre langue imparfaitement; ils n'étaient donc propres à faire ni des chasseurs, ni des guerriers, ni des conseillers; ils n'étaient absolument bons à rien. Cependant nous ne vous avons pas moins d'obligation pour vos offres amicales,

quoique nous refusions de les accepter ; et pour vous prouver notre gratitude, si les messieurs de la Virginie veulent nous envoyer une douzaine de leurs fils, nous prendrons grand soin de leur éducation, nous leur enseignerons tout ce que nous savons nous-mêmes, et nous en ferons des hommes. »

« Ayant de fréquentes occasions de tenir des conseils publics, ils sont parvenus à conduire leurs délibérations avec beaucoup d'ordre et de décence. Les vieillards sont assis au premier rang, les guerriers viennent ensuite, et les femmes et les enfans se rangent derrière eux. L'office des femmes est de prêter une attention scrupuleuse à tout ce qui se passe, de le graver dans leur mémoire, car ils ne connaissent point l'écriture, et de le communiquer à leurs enfans. Elles sont comme les archives du conseil, et elles conservent les traditions des termes d'un traité de cent ans de date, avec une exactitude que nous reconnaissons toujours en les comparant à nos recueils. Celui qui veut parler se lève; le reste observe un profond silence. Lorsqu'il a fini et qu'il se rassied, ils lui laissent cinq ou six minutes pour se recueillir, afin que s'il a omis ce qu'il avait intention de dire, ou s'il a quelque chose à ajouter, il puisse encore se lever et en faire part. Interrompre un autre, même dans la conversation ordinaire, passe pour une extrême inconvenance. Combien cette conduite diffère de l'urbanité d'une chambre des communes anglaises, où il ne se passe guère un jour sans quelque tumulte, qui oblige le président à s'enrouer à force

de rappeler à l'ordre, et combien elle s'éloigne des usages de la conversation dans plusieurs sociétés polies de l'Europe, où, si l'on n'exprime sa pensée avec une grande volubilité, on est interrompu, au milieu de sa phrase, par l'impatiente loquacité de ceux avec lesquels on s'entretient sans jamais pouvoir achever!

« La politesse de ces sauvages dans la conversation va même jusqu'à l'excès, puisqu'elle ne leur permet pas de contredire ou de nier la vérité de ce qu'on affirme en leur présence. Par ce moyen, ils évitent sans doute les disputes, mais aussi il devient difficile de connaître leur pensée, ou quelle impression l'on fait sur eux. Les missionnaires qui ont essayé de les convertir au christianisme se plaignent tous de cet inconvénient comme d'un des grands obstacles au succès de leur mission. Les Indiens écoutent avec patience les vérités de l'Évangile qu'on leur explique, et donnent leurs signes ordinaires d'assentiment et d'approbation; vous les croiriez convaincus; point du tout : c'est pure civilité.

« Un ministre suédois ayant assemblé les chefs des Indiens de Susquehannah, leur fit un sermon pour leur apprendre les principaux faits historiques sur lesquels s'appuie notre religion, comme la chute de nos premiers pères pour avoir mangé une pomme, la venue du Christ pour réparer le dommage, ses miracles et ses souffrances, etc.... Lorsqu'il eut fini, un orateur indien se leva pour le remercier : « Ce que vous nous avez raconté, dit-il, est excellent de

tout point. Il est mal en effet de manger des pommes; il vaut mieux en faire du cidre. Nous sommes bien redevables à votre obligeance pour venir de si loin nous dire ce que vous avez appris de vos mères; en retour, je vous dirai quelque chose de ce que nous avons appris des nôtres.

« Au commencement, nos pères n'avaient que la chair des animaux pour subsister, et si leur chasse était malheureuse, ils mouraient de faim. Deux de nos jeunes chasseurs, ayant tué un daim, allumèrent du feu dans les bois pour en faire bouillir quelques morceaux. Comme ils se disposaient à satisfaire leur appétit, ils virent une jeune femme très belle descendre des nuages, et s'asseoir sur la colline que vous apercevez là-bas, parmi les montagnes Bleues. Ils se dirent l'un à l'autre : C'est un esprit qui a peut-être senti l'odeur de notre gibier, et qui désire en goûter; offrons-lui-en. Ils lui présentèrent la langue; elle fut charmée du goût de ce mets, et leur dit : Votre obligeance sera récompensée; revenez ici après treize lunes, et vous trouverez quelque chose qui sera d'une grande utilité pour vous nourrir, vous et vos enfans, jusqu'aux dernières générations. Ils y revinrent en effet, et, à leur surprise, ils trouvèrent des plantes qu'ils n'avaient pas encore vues auparavant, mais qui, depuis lors, ont été constamment cultivées parmi nous à notre grand avantage. Où sa main droite avait touché la terre, ils trouvèrent le maïs; où sa main gauche avait touché, ils trouvèrent les fèves; et où elle s'était assise, ils

trouvèrent le tabac. » Le bon missionnaire, ennuyé de ce sot conte, « Ce que je vous exposais, dit-il, c'étaient des vérités saintes; mais ce que vous me dites, ce sont de pures fables, une fiction, une imposture. » L'Indien offensé répliqua : « Mon frère, il paraît que vos amis n'ont pas pris un soin convenable de votre éducation; ils ne vous ont pas bien instruit des règles de la politesse ordinaire. Vous avez vu que nous, qui entendons et pratiquons ces règles, nous avons cru toutes vos histoires; pourquoi refusez-vous de croire les nôtres? »[1]

Le caractère distinctif des opuscules de Franklin est le bon sens. En toute chose, il cherche d'abord l'utilité pratique, les avantages positifs, les perfectionnemens réels. Il est probable qu'il eût attaché peu de prix à ses belles découvertes sur l'électricité, sans les applications fécondes qu'il a su en faire à divers objets d'intérêt public. Le travail, l'ordre, l'économie, voilà ce qu'il recommande constamment. Il fait tourner son expérience et ses observations personnelles au profit de ses semblables. Du reste, la sagesse n'est chez lui ni routinière, ni timide : avec le bon sens, il allie ce qui ne l'accompagne pas toujours, l'esprit de hardiesse et d'originalité. Comme tous ses compatriotes, il se distingue par un instinct d'activité, par une ardeur d'entreprise, par une curiosité d'investigation, qui s'occu-

[1] « Savages we call them.... Why do you refuse to believe ours? »
(*Franklin's Essays.*)

pent sans cesse, mais avec discernement, de progrès et d'améliorations sociales.

Il paraît que Franklin posséda de bonne heure cette précieuse justesse d'esprit : il n'avait guère que vingt-six ans lorsqu'il commença la publication de l'*Almanach du pauvre Richard*, dont il a recueilli ensuite les principales maximes sous le titre de *Chemin à la richesse*. Il fallait un grand sens pour réduire ainsi en axiomes populaires, et en formules proverbiales aussi claires que concises, les leçons les plus utiles à toutes les classes de la société. Le résultat de la harangue du vieillard n'est pas moins piquant qu'inattendu. Ce petit traité, qui a été traduit en plusieurs langues, et qui a obtenu partout le même succès, peut être considéré comme un excellent manuel d'économie domestique. Si l'on en croit La Bruyère, « il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme d'avoir su éviter une sottise. » Quiconque n'a point cette satisfaction, mais se sent coupable de quelque faute grave contre l'économie, devrait s'imposer comme pénitence, ou comme préservatif pour l'avenir, la lecture de l'*Almanach du pauvre Richard*.

On a conservé un seul discours politique de Franklin, le dernier qu'il prononça dans la convention fédérale. C'est le ton d'une causerie familière et sans prétention avec des hommes d'un sens droit et d'un esprit peu cultivé; ce langage simple et persuasif est le mieux adapté peut-être aux formes parlementaires d'un état démocratique. Voici comment un compa-

triote de Franklin, le docteur Stuber, caractérise le genre de son talent oratoire : « Son influence dans l'assemblée était fort considérable; elle ne naissait point de la supériorité de son éloquence : il parlait rarement, et on ne connaît rien de lui qui ressemble à une harangue étudiée. Ses discours consistaient souvent en une seule sentence, ou en une histoire bien racontée, dont la morale allait droit au but. Il ne s'essayait jamais dans le domaine de l'éloquence fleurie; sa manière était franche et calme; son style oratoire, comme celui de ses écrits, était simple, sans ornement, et remarquable par la concision. Avec sa bonhomie et son jugement solide et pénétrant, il était capable de confondre les plus éloquens et les plus habiles de ses rivaux, de soutenir les opinions de ses amis, et de convertir à son sentiment des adversaires sans préjugés. Par une seule observation, il détruisait quelquefois tout l'effet d'un discours élégant et soigné, et il décidait le sort d'une question importante. »[1]

L'objet du discours de Franklin est d'exposer son avis sur la constitution soumise alors au vote de la convention fédérale. Il s'exprime, dans son exorde, avec un ton de candeur et de modestie bien digne de servir de modèle : « Monsieur le président, j'avoue que je n'approuve pas tout-à-fait cette constitution pour le moment; mais je ne suis pas sûr que je ne l'approuverai jamais, car l'expérience m'a contraint

[1] *Life of Franklin by Stuber.*

en plusieurs cas, après de meilleurs renseignemens ou de plus mûres considérations, à changer d'opinion, même sur des points importans, où je croyais autrefois avoir raison, mais où j'ai reconnu mon erreur. Aussi, plus je deviens vieux, et plus j'incline à me défier de mon propre jugement, et à témoigner plus de déférence pour le jugement des autres.... C'est dans de tels sentimens, monsieur, que j'agrée cette constitution avec tous ses défauts, s'il y en a, parce que je pense qu'un gouvernement général nous est nécessaire, et qu'il n'y a point de forme de gouvernement qui ne puisse être un bienfait du ciel, avec une bonne administration. » On voit qu'il y a loin de ce langage au fanatisme aveugle et intolérant de quelques disciples de l'école américaine, qui proclament le gouvernement républicain le gouvernement par excellence, et la constitution des États-Unis le chef-d'œuvre des constitutions. Au reste, Franklin, en véritable citoyen, sacrifie ses doutes au bien public, et conclut en proposant de voter la constitution à l'unanimité, motion qui fut adoptée en effet.

Ailleurs, dans un article fort curieux, intitulé *Comparaison de la conduite des anciens Juifs et de celle des anti-fédéralistes des États-Unis d'Amérique,* on voit que la constitution fédérale éprouva une sérieuse résistance et souleva de vifs mécontentemens. C'est là que l'auteur exprime cette pensée remarquable, que « la répugnance d'une grande portion du genre humain pour un bon gouverne-

ment est telle que, si un ange descendait du ciel avec une constitution toute faite pour notre usage, elle rencontrerait néanmoins une violente opposition. » Plus loin, il ajoute : « De tout cela, on peut conclure que l'opposition populaire à une mesure publique ne prouve aucunement le tort de cette mesure, même lorsque l'opposition est excitée et conduite par des hommes distingués. » Ce morceau, écrit tout entier dans la manière de Swift, mérite d'être médité par les hommes d'État : il signale à merveille les obstacles sans nombre et les embarras inévitables auxquels doit s'attendre tout gouvernement nouveau.

Parmi les essais politiques de Franklin, on doit citer encore celui sur la licence de la presse; le titre seul de cet essai, *Dissertation sur la plus haute cour de judicature en Pensylvanie, c'est-à-dire la cour de la presse*, en indique suffisamment l'esprit. Jamais aucun réquisitoire n'a fait ressortir avec plus d'énergie les abus de ce despotisme intolérable, sans pudeur, sans frein et sans limite : « Si, par liberté de la presse, dit-il, on entend simplement la liberté de discuter la justesse des mesures de gouvernement ou des opinions politiques, ayons-en autant qu'on voudra; mais si on entend la liberté de nous flétrir, de nous calomnier, de nous diffamer réciproquement, pour mon compte, j'avoue que je suis prêt à faire l'abandon de ma part dès qu'il plaira à nos législateurs de réformer la loi; et je consens de grand cœur à échanger mon droit d'insulter les autres

contre le privilége de ne pas être insulté moi-même. »
La conclusion de Franklin n'est pas bien sérieuse, puisqu'il ne propose d'autre remède aux excès dont il se plaint que de rétablir le droit de bastonade, et de le faire marcher *pari passu* avec la liberté de la presse. Il y a là en effet une question fort délicate, et dont les difficultés presque insolubles ont exercé depuis long-temps, sans aucun fruit, la pénétration des plus judicieux publicistes.

Dans ses *Avis à ceux qui voudraient émigrer en Amérique*, il fournit, sur les besoins et la situation de cette contrée, des renseignemens qui auraient pu prévenir beaucoup d'illusions, et retenir un grand nombre d'aventuriers trop aisément séduits par l'appât de la fortune. Après avoir énuméré plusieurs des talens ou des avantages qui n'auraient aucune chance de succès dans sa patrie, il ajoute : « Bien moins encore conseillerais-je de s'y établir à quelqu'un qui ne posséderait d'autre titre de recommandation que sa naissance. En Europe, cela a quelque valeur, mais c'est une marchandise qui ne serait nulle part moins de défaite qu'en Amérique, pays où l'on demande, au sujet d'un étranger, non pas *ce qu'il est*, mais *ce qu'il sait faire*. S'il a quelque métier utile, il est bien venu ; et, s'il s'en acquitte et se conduit bien, il obtient la considération de tous ceux qui le connaissent : mais un homme de qualité, et rien de plus, qui, à ce titre, prétend vivre aux dépens du public, par quelque emploi ou bénéfice, est méprisé et mal accueilli. L'agriculteur et même l'artisan sont

ici estimés, parce qu'ils se livrent à des occupations utiles. Le peuple a coutume de dire que le Dieu tout-puissant est lui-même le plus grand ouvrier de l'univers; et on l'honore et on l'admire plutôt pour la variété, l'industrie, et l'utilité de ses œuvres que pour l'ancienneté de sa famille. » On trouverait également d'excellentes informations dans le chapitre sur l'*État intérieur de l'Amérique*.

Dans l'essai moral proprement dit, les opuscules de Franklin offrent plusieurs morceaux qui soutiendraient la concurrence avec les meilleurs de ce genre. *L'Éphémère*, ou *Emblème de la vie humaine*, est une fiction fort ingénieuse, qui n'a d'autre tort que de rappeler un peu trop une allégorie bien supérieure, celle de l'*insecte de l'Hypanis*, insérée depuis long-temps dans *le Libre penseur*. *L'Art de se procurer des songes agréables* contient de très bons conseils hygiéniques, et même de salutaires préceptes de conduite, quoique l'idée principale, que « la condition la plus nécessaire, pour faire de beaux rêves, est de conserver une bonne conscience », appartienne à Burton, dans son curieux ouvrage sur la Mélancolie. *La Morale des échecs* décèle cet esprit d'observation qui sait, du sujet le plus mince, tirer des leçons neuves et instructives. Je préfère néanmoins citer ici le *Dialogue entre Franklin et la Goutte*, badinage plein de grâce et de raison, qui prouve que l'auteur, même dans un âge avancé, et au milieu de souffrances pénibles, conservait tout son enjouement et toute sa philosophie.

Minuit, le 22 octobre 1780.

« FRANKLIN. Eh! oh! aïe! qu'ai-je fait pour mériter ces cruelles douleurs?

« LA GOUTTE. Bien des choses : vous avez bu et mangé trop copieusement, et vous avez trop laissé vos jambes s'engourdir dans l'oisiveté.

« FRANKLIN. Qui est-ce qui m'accuse?

« LA GOUTTE. Moi, oui moi, La Goutte.

« FRANKLIN. Quoi! mon ennemie en personne?

« LA GOUTTE. Non, je ne suis point votre ennemie.

« FRANKLIN. Je le répète; mon ennemie; car, non contente de me tourmenter au point de me faire mourir, vous voudriez ternir ma réputation. Vous me traitez comme un glouton, un buveur : or, tous ceux qui me connaissent avoueront que je ne suis ni l'un ni l'autre.

« LA GOUTTE. Le monde peut penser ce qu'il lui plaira. Il est toujours très complaisant pour lui-même, et quelquefois pour ses amis; mais je sais fort bien que la dose d'alimens nécessaire à un homme qui prend un exercice raisonnable serait trop pour un autre qui n'en prendrait aucun.

« FRANKLIN. Je prends.... oh! aïe! autant d'exercice.... ouf! que je le puis, madame La Goutte. Vous connaissez mon état sédentaire, et, en conséquence, il me semble, madame La Goutte, que vous pourriez m'épargner un peu, voyant que ce n'est pas tout-à-fait ma faute.

« La Goutte. Point du tout : vous perdez vos frais d'éloquence et de politesse ; vos excuses ne servent à rien. Si votre situation dans la vie est sédentaire, vos amusemens du moins, vos récréations, devraient être actifs. Il faut vous promener ou monter à cheval ; ou, si le temps s'y oppose, jouer au billard. Mais examinons votre plan de vie. Tandis que les matinées sont longues, et que vous auriez un loisir suffisant pour sortir, que faites-vous ? Hé bien ! au lieu de gagner de l'appétit pour déjeuner, par un salutaire exercice, vous vous amusez avec des livres, des pamphlets, ou des journaux, qui d'ordinaire ne valent pas la peine d'être lus. Pourtant, vous faites un déjeuner monstrueux, quatre tasses de thé, avec de la crême, une ou deux rôties au beurre, et des tranches de bifteck, toutes choses que je ne crois pas les plus faciles à digérer. Aussitôt après, vous vous mettez à écrire à votre bureau, ou à vous entretenir avec les personnes qui viennent vous voir pour affaire. Ainsi le temps s'écoule jusqu'à une heure, sans aucune espèce d'exercice physique. Je vous pardonnerais encore cela, en considération, comme vous dites, de votre état sédentaire. Mais quelle est votre méthode, après le dîner ? Un tour de promenade au milieu des beaux jardins des amis avec lesquels vous avez dîné, voilà ce que choisirait un homme de sens : vous préférez vous clouer au jeu des échecs, où l'on vous trouve occupé deux ou trois heures de suite. Voilà votre perpétuel divertissement, et c'est le moins convenable de tous pour

un homme sédentaire, parce que, au lieu d'accélérer le mouvement des fluides, l'attention suivie qu'il exige contribue à ralentir la circulation, et à gêner les sécrétions intérieures. Absorbé dans les combinaisons de ce maudit jeu, vous détruisez votre tempérament. Qu'attendre d'un pareil genre de vie, sinon un corps gorgé d'humeurs stagnantes, et prêt à devenir la proie de toutes les plus dangereuses maladies, si moi, La Goutte, je ne venais, de temps en temps, à votre aide, pour secouer ces humeurs, et par là les purifier ou les dissiper. Encore, si c'était dans quelque recoin ou dans quelque passage de Paris, loin des promenades, qu'on vous voyait jouer une partie d'échecs après dîner, cela pourrait être excusable : mais le même goût vous domine à Passy, à Auteuil, à Montmartre, lieux où il y a les plus beaux jardins et les plus belles allées, un air pur, des femmes charmantes, la conversation la plus agréable et la plus instructive; avantages dont vous pourriez jouir en fréquentant la promenade. Mais vous les sacrifiez tous pour cet abominable jeu des échecs. Fi, monsieur Franklin! mais, au milieu de mes réprimandes, j'oubliais presque de vous administrer mes corrections salutaires : prenez donc ceci, et encore cela....

« Franklin. Eh! oh! aïe!... ouf! autant de réprimandes, et autant de reproches qu'il vous plaira, madame La Goutte; mais, de grâce, trêve à vos corrections.

« La Goutte. Non, monsieur, non.... je ne ra-

battrai rien d'une opération qui vous fait tant de bien.... en conséquence....

« FRANKLIN. Oh ! aïe !... Il n'est pas juste de dire que je ne prends point d'exercice, puisque j'en prends fort souvent, lorsque je vais dîner dehors, et que je reviens dans mon carrosse.

« LA GOUTTE. De tous les exercices du monde c'est là le plus insignifiant et le plus frivole, si vous voulez parler du balancement d'une voiture suspendue sur des ressorts. En observant le degré de chaleur obtenu par les différentes sortes de mouvement on peut se former une idée exacte de la quantité d'exercice produite par chacun d'eux. Ainsi, par exemple, si vous sortez l'hiver avec les pieds froids, pour vous promener, en une heure de temps vous serez tout en moiteur; montez à cheval, vous ne sentirez le même effet qu'après quatre heures d'un bon trot; mais, si vous vous étendez dans une voiture telle que celle dont vous parliez tout à l'heure, vous pourrez voyager tout le jour, et finir par être fort heureux d'entrer dans une auberge pour vous chauffer les pieds au coin du feu. Cessez donc de vous flatter que prendre l'air une demi-heure dans votre carrosse mérite le nom d'exercice. La Providence a destiné fort peu d'individus à rouler voiture, tandis qu'elle a donné à tous une paire de jambes, qui sont des machines infiniment plus commodes et plus utiles. Soyez-en reconnaissant, et faites un usage convenable des vôtres. Voulez-vous savoir combien elles favorisent la circulation de vos fluides, simple-

ment pour vous transporter d'un lieu à un autre? Observez que, lorsque vous marchez, tout votre poids pèse alternativement d'une jambe sur l'autre : cela occasionne une grande pression sur les vaisseaux du pied, et en refoule le contenu. Lorsqu'il est soulagé par le transport du poids sur l'autre pied, les vaisseaux du premier ont le temps de se remplir, et, par le retour du même poids, la réaction se renouvelle, en accélérant ainsi la circulation du sang. La chaleur, produite dans un temps donné, dépend du degré de cette accélération : les fluides s'agitent, les humeurs s'atténuent, les sécrétions s'élaborent, et tout va bien; les joues sont vermeilles, et la santé s'affermit. Contemplez votre belle amie d'Auteuil, une dame qui a reçu des bienfaits de la nature plus de science réellement utile qu'une demi-douzaine de prétendus philosophes comme vous n'ont pu en extraire de tous leurs livres. Lorsqu'elle vous honore d'une visite, c'est à pied. Elle se promène tout le jour, et laisse l'indolence et les maladies qui en sont la suite à ses chevaux. Dans cette habitude, voyez le préservatif de sa santé et de ses charmes à la fois. Mais vous, quand vous allez à Auteuil, il vous faut votre carrosse, quoiqu'il n'y ait pas plus loin de Passy à Auteuil que d'Auteuil à Passy.

« Franklin. Vos raisonnemens commencent à devenir ennuyeux.

« La Goutte. On me fait la leçon! Je vais me taire et poursuivre mon office : prenez ceci et cela.

« Franklin. Oh! ouf! parlez, de grâce.

« La Goutte. Non, non; j'ai bon nombre de tiraillemens pour vous cette nuit, et vous pouvez compter sur d'autres encore pour demain matin.

« Franklin. Quoi! avec une pareille fièvre! j'en deviendrai fou. Oh! aïe! quelqu'un ne pourrait-il s'en charger pour moi?

« La Goutte. Demandez à vos chevaux : ils vous ont servi fidèlement.

« Franklin. Comment pouvez-vous plaisanter si cruellement de mes tortures?

« La Goutte. Plaisanter! Je suis fort sérieuse. J'ai ici une liste de vos délits contre votre propre santé, nettement écrite, et je puis justifier chaque punition que je vous inflige.

« Franklin. Lisez-la donc.

« La Goutte. Le détail en serait trop long; mais je vous indiquerai brièvement quelques uns des faits principaux.

« Franklin. Continuez.... Je suis tout attention.

« La Goutte. Vous souvenez-vous combien de fois vous vous êtes promis d'aller, le lendemain matin, vous promener au bois de Boulogne, au parc de la Muette, ou dans votre jardin, et combien de fois vous avez violé votre promesse, alléguant tantôt qu'il faisait trop froid, tantôt qu'il faisait trop chaud, ou bien qu'il y avait trop de vent, trop de brouillard, ou tout ce qu'il vous plaisait; tandis qu'en réalité il n'y avait trop de rien, sinon de votre invincible amour du repos?

« FRANKLIN. Je confesse que cela a pu arriver par occasion : probablement dix fois en un an.

« LA GOUTTE. Votre confession est fort au-dessous de la vérité : le total monte à cent quatre-vingt-dix-neuf fois.

« FRANKLIN. Est-il possible?

« LA GOUTTE. Tellement possible que c'est un fait : vous pouvez compter sur l'exactitude de mon calcul. Vous connaissez les jardins de M. B***, et les belles promenades qu'ils renferment; vous connaissez ce superbe perron de cent marches qui conduit de la terrasse à la pelouse au-dessous. Vous aviez coutume de visiter cette aimable famille, deux fois par semaine après dîner; et comme c'est votre maxime que « l'on peut prendre autant d'exercice dans une promenade d'un quart de lieue, en montant et en descendant un escalier, que dans une promenade de plusieurs lieues sur un terrain uni », quelle occasion n'aviez-vous pas là de vous exercer de ces deux manières? L'avez-vous saisie, et combien de fois?

« FRANKLIN. Je ne puis répondre sur-le-champ à cette question.

« LA GOUTTE. Je le ferai pour vous : pas une seule fois.

« FRANKLIN. Pas une seule?

« LA GOUTTE. Il n'est que trop vrai. Durant l'été, vous vous y rendiez vers six heures. Vous trouviez la charmante dame avec ses jolis enfans et ses amis, tout prêts à se promener avec vous, et à vous divertir par leur agréable entretien. Eh bien! quel parti

choisissiez-vous? celui de vous asseoir sur la terrasse, de vous contenter d'une vue délicieuse, et de promener vos regards sur les beautés du jardin au-dessous, sans faire un seul pas pour descendre et vous y promener. Au contraire, vous demandez le thé et l'échiquier, et soudain vous voilà occupé dans votre fauteuil jusqu'à neuf heures, et cela sans compter deux heures de jeu après dîner. Puis, au lieu de retourner chez vous en vous promenant, ce qui vous aurait dégourdi un peu, vous montez dans votre voiture. Quelle folie de supposer qu'il y ait moyen de réconcilier une pareille nonchalance avec la santé, sans mon interposition!

« Franklin. Je suis maintenant convaincu de la justesse de la remarque du pauvre Richard, que « nos dettes et nos fautes sont toujours plus grandes que nous ne pensons. »

« La Goutte. C'est vrai. Vous autres philosophes, vous êtes sages dans vos maximes, et fous dans votre conduite.

« Franklin. Mais vous ne m'imputez pas, parmi mes méfaits, de revenir en voiture de chez M. B***?

« La Goutte. Assurément si; car, après être demeuré assis tout le temps, vous ne pouvez vous excuser sur les fatigues du jour, ni par conséquent avoir besoin du secours d'une voiture.

« Franklin. Que voulez-vous donc alors que je fasse de ma voiture?

« La Goutte. Brûlez-la, si bon vous semble; vous

en tireriez du moins une fois de la chaleur par ce moyen; ou si vous ne goûtez pas cette proposition, je vais vous en faire une autre. Observez les pauvres paysans qui travaillent aux terres et aux vignes autour des villages d'Auteuil, Passy, Chaillot, etc.; vous pouvez trouver chaque jour, parmi ces honnêtes créatures, quatre ou cinq vieillards et vieilles femmes, courbés et peut-être estropiés par le poids des ans, et par un labeur trop long et trop pénible. Après la journée la plus fatigante, ces braves gens ont à se traîner une demi-lieue ou une lieue vers leurs huttes enfumées. Dites à votre cocher de les reconduire chez eux. Ce sera une action méritoire pour le salut de votre âme; et en même temps, après votre visite chez M. B***, si vous retournez à pied, votre corps s'en trouvera bien aussi.

« Franklin. Ah! que vous m'excédez!

« La Goutte. Eh bien donc, à mon office! Il ne faut pas oublier que je vous tiens lieu de médecin. A l'œuvre.

« Franklin. Ouf! quel diantre de médecin!

« La Goutte. Que vous êtes ingrat de parler ainsi! N'est-ce pas moi qui, en qualité de votre médecin, vous ai préservé de la paralysie, de l'hydropisie et de l'apoplexie. Sans moi, l'une ou l'autre de ces maladies en aurait fini avec vous depuis long-temps.

« Franklin. Je me résigne, et je vous remercie pour le passé; mais je vous conjure de cesser vos visites à l'avenir, car, à mon avis, mieux vaudrait la mort qu'une si rude guérison. Permettez-moi de

remarquer au reste que vous n'avez pas non plus à vous plaindre de moi. Je n'ai jamais soudoyé de médecin ni de charlatan d'aucune sorte pour joûter avec vous. Si donc vous ne me laissez pas en repos, on pourra dire aussi que vous êtes une ingrate.

« La Goutte. Je ne puis guère voir là une objection. Quant aux charlatans, je les méprise; ils peuvent sans doute vous tuer, mais ils ne sauraient me faire aucun tort. Pour les véritables médecins, ils sont au moins convaincus que la goutte, chez un sujet tel que vous, n'est pas un mal, mais un remède; et à quoi bon guérir un remède?... Mais à notre besogne.... tenez....

« Franklin. Oh! aïe! Pour l'amour du ciel, épargnez-moi, et je vous promets loyalement de ne plus jouer aux échecs, mais de prendre chaque jour de l'exercice, et de vivre avec tempérance.

« La Goutte. Je vous connais trop bien. Vous promettez merveille; mais, après quelques mois de bonne santé, vous retournez à vos vieilles habitudes: vous oubliez vos belles promesses comme la forme des nuages de l'an dernier. Terminons donc notre compte, et je m'en irai. Mais je vous quitte avec l'assurance de revenir vous visiter en temps et lieu; car mon objet est votre bien, et vous comprenez maintenant que je suis réellement votre amie. » [1]

Franklin possédait assez de souplesse et d'habileté

[1] « Eh! oh! eh! what have I done.... I am your real friend. »
(*Franklin's Essays.*)

MACKENZIE.

Henri Mackenzie, mort, il y a quelques années, le doyen de la littérature écossaise, peut être cité parmi les écrivains modernes qui ont le mieux joui de leur gloire et de leurs succès. Son nom, célèbre en Europe depuis plus d'un demi-siècle quand il termina son honorable carrière, se rattache aux plus brillans souvenirs de son pays. Il forme en quelque sorte la transition entre l'époque de Robertson, de Hume, d'Adam Smith, de Ferguson, de Blair, et celle de Jeffrey, de Mackintosh et de Walter Scott. Durant cette longue période, ses compatriotes ont eu pour lui une vénération qui allait presque jusqu'à l'idolâtrie [1]; peut-être même que leur estime pour le caractère et les moeurs patriarcales de Mackenzie a contribué encore à la popularité de ses ouvrages. Je rendrai compte ici de ses principales productions, d'abord de ses trois romans, *l'Homme sensible*, *l'Homme du monde* et *Julie de Roubigné*, auxquels il dut sa précoce renommée, et ensuite des deux grandes compositions morales, *le Miroir* et *le Désœuvré*, qui mirent le sceau à sa réputation.

Le premier roman de Mackenzie, *l'Homme sen-*

[1] On peut voir un exemple de cet enthousiasme national dans le portrait de Mackenzie par le docteur Morris.

(*Peter's Letters to his Kinsfolk.*)

sible, est à peu près le seul de lui bien connu sur le continent, et peut-être celui qu'on relit le plus souvent en Angleterre; je le regarde néanmoins comme la moins importante, et même comme la plus faible de ses productions. Quand il publia ce livre, en 1771, il n'avait guère que vingt-cinq ans. C'était peu de temps après la vogue prodigieuse du *Voyage sentimental*, et le succès de Sterne avait encore toute l'influence et tout l'attrait de la nouveauté. On conçoit sans peine que la création d'un genre si piquant et si original dut séduire un jeune homme d'une imagination vive, et d'un tour d'esprit assez semblable à celui de l'auteur de *Tristram Shandy*. Mackenzie fut en effet un des plus fervens disciples de cette école naissante : on retrouve chez lui, comme chez son modèle, l'absence de plan et de liaison, le désordre factice, les digressions fréquentes, les continuels monologues, les causeries familières, les soudaines réticences, les brusques interruptions, les saillies inattendues, et tous ces artifices de composition, désormais si usés, qui font encore presque tous les frais de l'esprit de notre époque. Cette imitation de Sterne, à laquelle il renonça plus tard, mais dont il ne s'affranchit jamais entièrement, n'est-elle pas évidente dès les premières pages de l'*Homme sensible*, et dans l'introduction même, dont l'idée semble prise d'ailleurs à un chapitre du *Voyage sentimental*, intitulé *le Fragment?*

« Je serais curieux de voir ce manuscrit, dis-je. —

Vous allez le voir sur-le-champ, répliqua le vicaire; car je le prends toujours avec moi pour aller à la chasse. — D'où vient qu'il est si déchiré? — Cela fait une excellente bourre, dit le vicaire. — C'était une excuse plausible à laquelle j'étais hors d'état de répondre; car j'avais en ce moment dans ma poche la plus grande partie d'une édition d'un des illustrissimes de la Germanie, précisément pour le même usage. Nous changeâmes de livres, et par ce moyen (car le vicaire était un robuste logicien), nous les sauvâmes probablement tous deux.

« De retour à la ville, j'eus le temps de parcourir l'acquisition que j'avais faite. Je trouvai que c'était un recueil de petits épisodes, mis ensemble sans art, au fond de nulle importance, avec un peu de naturel, et presque rien de plus. Je fus vivement touché de quelques bagatelles dans certains passages, et si le frontispice eût porté le nom d'un Marmontel ou d'un Richardson, il y a toute apparence que j'aurais pleuré; mais.... « On n'aime pas à être ému en lisant on ne sait qui. »[1]

Mackenzie tient parole, et son roman n'est guère qu'une suite de scènes épisodiques, sans autre lien que le principal personnage, auquel elles se rapportent. L'action se borne en effet au voyage de Harley à Londres, et à un petit nombre d'aventures qu'il rencontre dans la capitale. C'est l'histoire des naïves illusions et des émotions intimes d'un jeune homme

[1] *The Man of Feeling, Introduction.*

sans expérience et d'une sensibilité profonde, à son début dans la société. Du reste, il ne faut demander à l'auteur ni traits de mœurs, ni peinture de la vie réelle; il semble, comme son héros, n'avoir vu le monde qu'avec les yeux de l'imagination ou par l'intermédiaire des livres.

Quant aux émotions qu'il annonce dans la préface, il n'épargne rien pour justifier sa promesse. La plupart de ses épisodes sont du genre sentimental, et on peut dire que, dans son roman, il n'y a point de chapitre sans larmes : à chaque incident nouveau, à chaque nouvelle aventure, on anticipe d'abord le dénouement, et on prévoit le retour de l'inévitable formule *He burst into tears*, « il fondit en pleurs », qui forme presque toujours la conclusion. Il y a réellement des scènes touchantes dans *l'Homme sensible*, par exemple une visite à Bedlam et quelques passages du récit d'Édouard. Toutefois, Mackenzie ne possédait pas encore cette admirable puissance de pathétique dont il a fait preuve plus tard dans *l'Homme du Monde* et dans l'*Histoire de La Roche*. Il y a ici trop d'art, trop d'apprêt dans sa manière, et il a observé ailleurs avec justesse que « de toutes les affectations, celle du sentiment est la plus choquante »[1]. En effet, le vrai pathétique, ainsi que le vrai sublime, se rencontre naturellement, et il ne faut pas qu'on le cherche; toute prétention de la part de l'écrivain, tout abus d'un ressort si

[1] *Julia de Roubigné*, letter XXXI.

délicat, produit chez le lecteur une sorte d'embarras et de malaise, et le fatigue sans l'attendrir.

Mackenzie ne sait pas non plus s'arrêter à propos, ni interrompre la langueur du ton sentimental par des saillies de franche et vive gaîté; il oublie trop le sage précepte des anciens : *Nihil citiùs arescit lacrymâ*. Sterne se garde bien d'épuiser ainsi les émotions pénibles, et il ménage mieux les ressources du pathétique; aux narrations tristes ou sérieuses, il fait succéder ordinairement des traits comiques ou des scènes riantes : aux derniers adieux d'Yorick, les clauses du contrat de mariage de madame Shandy; à la touchante histoire de Lefebvre, les détails d'un lit de justice; à la rencontre avec Maria, l'entrevue du capitaine Tobie et de la veuve Wadman. Mackenzie ne connaît point cet art des contrastes; il ne hasarde guère l'enjouement, et ses plaisanteries sont encore des imitations ou des réminiscences. Il faut avouer au reste qu'il est plus chaste, plus pur, plus moral que son modèle; il respecte mieux les bienséances, et il ne se permet jamais le leste badinage et les boutades graveleuses de l'auteur de *Tristram Shandy*.

Le développement des caractères ne rachète point d'ailleurs l'absence d'action. Le principal et presque le seul personnage du roman, Harley, joue un rôle purement passif; ses continuels désappointemens dans le monde, ses fréquens mécomptes avec des fripons ou des intrigans, sa passion à peine indiquée pour miss Walton, et sa mort même, qui forme le

dénouement, n'excitent qu'un médiocre intérêt. Son extrême sensibilité dégénère souvent en duperie et en enfantillage; et l'attendrissement ressemble trop chez lui à une habitude ou à un besoin pour produire une vive sympathie.

Le poète Burns, quoique admirateur passionné de Mackenzie, auquel il devait quelque reconnaissance, comme nous le verrons ailleurs, ne dissimule point ce défaut dans une de ses lettres à madame Dunlop : « Je considère *l'Homme sensible*, dit-il, comme la meilleure production de ce genre que j'aie jamais vue. Dans quel livre moral, ou même religieux, une âme sensible puisera-t-elle des impressions plus favorables à l'humanité et à la compassion, à la générosité et à la bienveillance, plus, en un mot, de tout ce qui ennoblit l'homme à ses propres yeux, et le rend cher à ses semblables, que dans la simple et touchante histoire du pauvre Harley? Pourtant, avec toute mon admiration pour les ouvrages de Mackenzie, je ne sais s'ils offrent la lecture la plus convenable à un jeune homme prêt à s'embarquer, comme on dit, pour faire son chemin dans le monde »[1]. Burns indique ici la fausse tendance du roman sentimental; une telle lecture n'est propre en effet qu'à entretenir la mollesse, le découragement et l'aversion pour la vie active. Harley est véritablement le type de cette sensibilité nerveuse et factice, de cette mélancolie sans cause, de ce vague malaise, de cette difficulté d'être

[1] *Letters of Burns*, n° xcv.

dont se plaignait Fontenelle à près de cent ans, de ce puéril dégoût du monde, enfin de toutes ces fades et ennuyeuses rêveries dont s'inspire la poésie moderne, et qu'elle prodigue jusqu'au ridicule inclusivement. Ce genre peut avoir du charme pour quelques imaginations, et dans certaines dispositions d'esprit; mais il ne saurait, sans de graves inconvéniens, devenir un objet de méditations habituelles. Après tout, il ne faut voir dans *l'Homme sensible* qu'une sorte d'étude littéraire, et que les timides esquisses d'un jeune écrivain qui devait bientôt fournir les preuves d'un talent plus mâle et plus original.

L'HOMME DU MONDE.

Entre le premier ouvrage de Mackenzie et *l'Homme du Monde,* qui parut un peu plus tard, il y a un progrès sensible. Quelques années avaient suffi pour mûrir son génie, pour lui ouvrir une route nouvelle et pour opérer une transformation complète dans le caractère de sa composition. On ne trouve plus ici nulle trace de recherche, d'exagération, ni de faux goût : tout est vrai, naturel et touchant. L'intérêt du récit, le charme du style, un but éminemment moral, enfin le pathétique irrésistible de la catastrophe, tout se réunit pour assurer à ce roman une place remarquable parmi les œuvres de l'auteur, et dans le domaine des fictions.

Le plan de *l'Homme du Monde* est bien conçu, et l'action se développe avec une énergie toujours

croissante jusqu'au dénouement. Comme la fable est fort simple, j'en donnerai une courte analyse. Annesly, ministre d'un village en Angleterre, est resté veuf avec deux enfans, dont il surveille l'éducation. Son fils a un caractère vif, ardent et généreux; sa fille Henriette, avec une rare beauté, est douce, aimante et naïve. Le seigneur de la paroisse, Thomas Sindall, jeune baronnet d'une immense fortune et d'un extérieur agréable, mais faux, artificieux, sans principes, homme du monde enfin, entreprend de séduire Henriette. Dans ce dessein, il imagine d'abord de corrompre son frère, durant leur séjour à l'Université, afin de se débarrasser ainsi du principal obstacle à son complot. Il introduit ce jeune homme dans des sociétés dangereuses, lui inspire le goût des plaisirs, lui fournit les moyens de satisfaire ses passions, et tout en le poussant à sa ruine, il a l'art de paraître toujours son ami et son bienfaiteur. De faute en faute, Annesly, naturellement impétueux, se laisse entraîner à un crime, pour lequel il est poursuivi par la rigueur des lois, et condamné plus tard à la déportation. Sa sœur accourt de son village à Londres, pour le voir et le consoler dans son cachot; c'est le moment choisi par Sindall. Il entoure de piéges sa victime sans défense, l'enchaîne des liens de la reconnaissance et de l'affection, et, après diverses tentatives inutiles, il emploie pour la perdre un expédient assez semblable à celui de Lovelace dans *Clarisse*, ou plutôt à celui d'un certain lord dans l'*Amélie* de Fielding. Le vénérable mi-

nistre, déjà consumé par une maladie de langueur, expire de chagrin en apprenant le déshonneur de sa fille. Bientôt Henriette elle-même, en proie au désespoir et aux remords, suit son père au tombeau. Telles sont les combinaisons, en apparence assez vulgaires, sur lesquelles Mackenzie a su fonder un roman de l'intérêt le plus dramatique.

Le style adopté par l'auteur dans ce roman se recommande par un heureux mélange de simplicité et d'élégance, de délicatesse et de naïveté. Mackenzie est un admirable narrateur : voilà sa principale gloire, et sous ce rapport, il n'a peut-être été égalé par aucun romancier moderne. Ce mérite se fait sentir dès l'introduction. Le tableau de l'intérieur de la famille Annesly, l'incident fort simple qui fait ressortir le contraste de caractère du frère et de la sœur, et les détails sur leur éducation, ne seraient pas indignes de Goldsmith. Les instructions paternelles du ministre quand son fils est près de partir pour l'Université, respirent la pureté de Fénelon et la candeur de Rollin. Au reste, ce style, naturellement si plein de douceur et d'onction, s'élève quand le sujet l'exige, et la force ne lui manque pas plus que la grâce. Plusieurs écrivains anglais, Steele, Fielding, Édouard Moore, dans son drame imité par Saurin, ont peint en traits énergiques la fureur du jeu; je ne sais si aucun d'eux retrace les conséquences de cette fatale passion avec autant de vérité que l'a fait Mackenzie dans le chapitre suivant.

« Quoiqu'il fût possible de ne pas songer au len-

demain, il n'était pas si facile d'en prévenir le retour; il parut donc, pour le malheur d'Annesly. L'indigence, rendue plus amère par la honte, approchait maintenant de lui, de lui, qui ne connaissait aucun ami pour détourner le coup, et qui ne trouvait en lui-même aucune consolation pour l'amortir. Si quelque chose pouvait ajouter à ses embarras actuels, c'était l'absence de Sindall, alors à la campagne, et les reproches de sa maîtresse, qui l'accusait d'une folie qu'elle avait elle-même causée, et d'une extravagance dont elle avait été complice.

« Vers midi son compagnon d'infortune de la veille lui fit une visite. Le regret mutuel de leur rencontre, au souvenir du désastre qui en avait été la suite, se peignit sur leurs visages; mais ce sentiment s'accrut encore quand l'autre informa Annesly qu'il venait lui rappeler la somme qu'il lui avait avancée deux jours auparavant, et dont il avait pour lors un besoin très urgent. Annesly répondit qu'il lui avait exposé franchement l'état de ses finances, au moment du prêt, et qu'il ne l'avait pas accepté à la condition d'un remboursement prochain; qu'il lui avait, le soir même, offert de le payer, quand cela dépendait de lui, et qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder cette demande comme inconvenante, dans un temps où on devait savoir qu'il était absolument hors d'état d'y satisfaire.

« Comme inconvenante! reprit l'autre : je ne comprends pas, monsieur, ce que vous entendez par cette phrase; voulez-vous me payer mon argent,

oui ou non? — Je ne le puis. — En ce cas, monsieur, ne soyez pas surpris si j'emploie, pour obtenir mon remboursement, quelqu'un qui vous parlera peut-être d'un ton plus inconvenant que le mien. A ces mots, il sortit brusquement de la chambre.

« Le misérable ! s'écria Annesly, et il se promena à grands pas, mordant ses lèvres, et murmurant des malédictions contre son créancier et contre lui-même. — Il y avait un autre individu qui demandait à le voir, au bas de l'escalier. C'était un mercier qui venait réclamer le paiement de quelques colifichets que madame, comme il l'appelait, avait achetés chez lui. Il fut congédié, non sans peine. — Un quart d'heure après, il y eut une autre interruption. — C'était un importun tailleur qui lui avait fourni des vêtemens : il ne voulait entendre aucune excuse. — Revenez demain matin, dit Annesly avec un air de désespoir, et je vous paierai.

« Mais comment? — Il fixa à terre des yeux égarés, ensuite se frappa la tête contre la muraille, et se livra à toutes les extravagances d'un forcené. A la fin, les regards pleins d'une fureur plus concentrée, il prit son épée, et, sans savoir où il allait, s'élança dans la rue.

« Il rencontra par hasard en chemin quelques uns de ces gais compagnons avec lesquels il avait passé de joyeuses nuits : mais leur accueil fut si réservé et si glacial qu'il parut clairement que le bruit de sa situation était parvenu à leurs oreilles; et, avec

eux, celui qui avait tout à demander, sans rien offrir en retour, ne pouvait prétendre à aucun intérêt. Après avoir erré de rue en rue et de place en place, il se trouva, vers le déclin du jour, à quelques pas de cette même maison de jeu où il avait été si malheureux le soir précédent. Une sorte de curiosité maligne, et il ne savait lui-même quel espoir, le poussèrent à y rentrer. Il reconnut à peu près la même compagnie que la veille, à l'exception néanmoins de son ancien associé, et d'un ou deux des plus jeunes habitués, que la même cause avait empêchés de revenir.

« En traversant une autre salle, il trouva un cercle de joueurs d'un ordre subalterne, dont les enjeux étaient plus modestes, mais les vociférations infiniment plus bruyantes. Dans un coin reculé était assis un homme qui gardait une contenance calme et impassible au milieu des clameurs et du désordre qui l'environnaient. Avec un peu d'attention, Annesly s'aperçut que c'était un banquier, qui avançait aux joueurs de profession certaines sommes, à un intérêt exorbitant. Il en vit plusieurs, qui ne pouvaient offrir d'autre garantie à cet usurier, en obtenir quelques guinées en déposant une montre, une bague ou d'autres débris d'une ancienne splendeur. Il s'était, depuis long-temps, défait de ses bijoux pour des besoins plus impérieux, et il ne lui restait plus rien de superflu que son épée, qu'il avait gardée la dernière, et qu'il remit alors dans les mains du vieux monsieur. Celui-ci lui prêta, sur ce gage,

une couple de pièces de monnaie pour tenter encore une fois la fortune.

« Le succès dépassa son attente. Il fut si rapide que, en moins d'une heure, ses deux guinées lui en valurent quarante, avec lesquelles il résolut de se retirer satisfait; mais quand il voulut dégager son épée il apprit que le gardien venait justement de passer dans l'autre pièce, et, au moment où il y entra pour le chercher, il entendit malheureusement le même individu qui lui avait gagné son argent la veille, proposer un pari du montant de la somme que possédait alors Annesly, et sur un coup où les chances paraissaient grandement contre lui. Excité par le désir de doubler son gain, et provoqué, en quelque sorte, par une offre si soudaine, il accepta; et, en un moment, il perdit tout le fruit de sa bonne fortune. Le transport de son dépit ne put s'exhaler en paroles; mais saisissant un des dés avec l'apparent sang-froid d'un morne désespoir, il le brisa en deux entre ses dents, et jetant un regard frénétique sur son épée, qu'il était désormais hors d'état de racheter, il se précipita hors de la chambre, la tête découverte, et laissant son chapeau suspendu au mur de la pièce voisine.

« L'agitation de son esprit ne lui permettait pas la moindre attention aux choses ordinaires, et, au lieu de suivre la route directe à son logement, il se détourna de la rue pour prendre un obscur passage. A peine y avait-il fait quelques pas qu'il fut abordé par un inconnu, qui, d'une voix menaçante, lui dit

de donner son argent, ou qu'il allait aussitôt lui brûler la cervelle, et il présentait un pistolet à quelques pieds de distance. — Je ne puis rien vous donner, dit Annesly, puisque je ne possède rien. — Au diable! répondit l'autre; croyez-vous qu'on me dupe ainsi? Votre argent, morbleu! ou je vous envoie à l'enfer en un clin d'œil; et en même temps il lui approchait son pistolet à une main du visage. — En cet instant, Annesly détourna le canon avec son bras, et, saisissant la batterie, par une brusque secousse il arracha l'arme des mains du misérable, qui, ne voulant pas courir les chances d'une lutte, s'enfuit au fond du passage, et laissa Annesly maître du pistolet. Il resta un moment absorbé dans ses réflexions. — Qui que tu sois, dit-il, je te remercie. Par le ciel! tu m'instruis et tu m'armes tout ensemble : ceci peut pourvoir aux embarras de demain ou rendre tout souci superflu. Il retourna alors d'un pas rapide à l'entrée du passage, où, blotti à l'ombre d'un mur, il pouvait, sans être découvert, apercevoir tous les objets dans la rue. Il n'y était que depuis quelques secondes, et il commençait déjà à chanceler dans sa résolution quand il vit sortir de la maison de jeu qu'il venait de quitter le même individu qui l'avait dépouillé de tout son gain. L'idée d'une riche proie et celle d'une vengeance immédiate s'élevèrent à la fois dans son esprit; et le soupçon de supercherie que son compagnon lui avait insinué la veille leur donnait, en quelque sorte, la sanction de la justice. Il attendit que la chaise où

le joueur se faisait porter fût en face du lieu où il se tenait en embuscade ; puis, couvrant son visage d'une main, et prenant un ton différent de sa voix naturelle, il montra son pistolet, et commanda au porteur de devant de s'arrêter : après quoi, il s'avança vers la chaise, et l'étranger ayant baissé une glace pour savoir la raison de cette halte, l'agresseur lui mit le pistolet sur la poitrine, et le menaça d'une mort soudaine s'il ne livrait son argent. L'autre, après une courte hésitation, pendant laquelle Annesly répéta ses menaces avec les plus horribles imprécations, tira de sa poche une bourse pleine d'or. Annesly la lui arracha des mains, et, s'enfonçant dans le passage, s'esquiva par l'autre extrémité. Après avoir pris de nombreux détours dans les rues, en différentes directions, de manière à éluder une poursuite, il arriva en sûreté chez lui avec son butin. »[1]

On pense bien que ce crime ne reste pas impuni. L'incident du chapeau oublié met sur la trace du coupable. Annesly est bientôt arrêté et conduit en prison. Là, un retour sur les égaremens de sa jeunesse, le souvenir de son vertueux père, et surtout les pieuses exhortations de sa sœur Henriette, éveillent ses remords, et il se résigne à la sentence des lois. Son langage devant le jury est noble et touchant. Il formerait un étrange contraste avec ces in-

[1] « Though the arrival of to-morrow.... With the booty he had taken. » (*The Man of the World*, chap. xv.)

solens outrages à la justice du pays, qui n'éclatent qu'aux époques d'une dépravation profonde, et qui sont comme les symptômes d'une dissolution sociale.

« Lorsqu'on lui demanda, selon l'usage, ce qu'il avait à dire pour sa défense, il se leva, et s'adressant au juge : « Milord, dit-il, me voici maintenant dans la situation la plus redoutable. Je me vois, en présence de Dieu et de mon pays, sommé d'avouer ou de nier un crime pour lequel je subis le jugement de tous deux. Si j'ai failli, milord, je ne suis pas encore un criminel endurci : je n'ai point recours aux subterfuges de l'imposture, quoique déchu de la dignité de l'innocence; et je ne veux pas sauver une vie que mes crimes ont dégradée par un lâche mensonge pour en prévenir l'expiation. Je me reconnais coupable, milord, et je me soumets au jugement de cette loi que j'ai bien pu enfreindre, mais que je ne cesse point de révérer. »[1]

On serait peut-être surpris de la faiblesse de caractère et de l'excessive crédulité d'Annesly, que l'auteur dépeint comme un jeune homme d'une âme ardente, mais d'une capacité peu commune. Il semblerait en effet difficile de concevoir qu'il se laisse abuser si long-temps par la feinte amitié de Sindall, et qu'il lui accorde un tel ascendant sur ses volontés, si l'expérience n'attestait qu'un esprit même supérieur peut être la dupe des artifices d'un fourbe

[1] *The Man of the World*, chap. XIX.

ou d'un intrigant subalterne. C'est ici le lieu de jeter un coup d'œil sur celui qui joue le principal rôle dans l'ouvrage.

Sindall est un séducteur de profession; mais il diffère de la plupart des personnages de ce genre connus au théâtre ou dans le roman. A l'immoralité profonde, au libertinage systématique de Lovelace ou de Thornhill, il unit l'astuce et l'hypocrisie de Joseph Surface. Si l'auteur n'avait voulu peindre en lui qu'un homme du monde, on pourrait lui reprocher d'être sorti des limites de la vraisemblance. Il y a certes, dans les machinations de Sindall contre la famille Annesly, une complication de barbarie et un raffinement de scélératesse, dont heureusement la société réelle n'offre guère d'exemples. Mackenzie a eu sans doute pour but de montrer à quel excès de dépravation peuvent conduire l'absence de principe et l'habitude de tout sacrifier à ses plaisirs. Son homme du monde n'est donc autre chose qu'une personnification de l'égoïsme et de la sensualité. Voyons sous quels traits il le représente, dans une circonstance bien propre à faire ressortir son caractère.

« Il était tard avant qu'Henriette pût seulement songer à se mettre au lit, et plus tard avant que son esprit fût assez calme pour lui permettre de goûter aucun repos. Mais la nature succomba à la fin, et la fatigue du voyage, non moins que les secousses de son âme dans la visite qu'elle venait de faire, l'avaient tellement épuisée qu'il était près de midi le jour suivant quand elle s'éveilla. Après s'être blâmée pour

sa négligence, elle se hâta de voler auprès de son frère chéri, qu'elle trouva dans la compagnie de ce même baronnet aux bons offices duquel j'ai eu si souvent occasion de le montrer redevable dans le cours de mon récit.

« A sa vue, ses joues se colorèrent par un sentiment mêlé de honte pour son frère, et de reconnaissance envers son bienfaiteur. Il s'avançait pour la saluer, quand, les larmes aux yeux, elle tomba à genoux devant lui, et invoqua sur sa tête les bénédictions du ciel. On ne saurait peut-être imaginer une figure plus aimable ou plus touchante que celle qu'elle offrait alors. L'éclat de ses yeux rehaussé par les larmes qui s'échappaient d'un cœur oppressé; l'incarnat de son teint animé par une expression de tendresse et de gratitude; tout cela, joint au gracieux abandon des tresses de ses cheveux noirs, qui flottaient en boucles sur son sein palpitant, formait un assemblage pour qui la beauté même est un mot trop faible. Sindall en fut si vivement ému, qu'il resta quelque temps immobile avant de songer à la relever. Son âme tout entière passait dans ses yeux, à chaque regard; mais c'était une âme indigne de l'objet qu'il contemplait, brutale, insensible et inhumaine. Il la considérait déjà, en ce moment, comme hors d'état de se soustraire à ses complots, et son impure imagination se plaisait à anticiper la ruine de l'innocence. »[1]

[1] *The Man of the World*, chap. XVIII.

Les bornes d'une simple analyse me permettent seulement d'indiquer encore plusieurs passages dignes d'attention : le départ d'Annesly pour l'exil, quand il recommande sa sœur à la protection de l'ami qui doit si mal justifier sa confiance; les regrets poignans d'Henriette, à l'idée de son déshonneur et de la séduction à laquelle elle a succombé, si le mot séduction convient au lâche attentat de Sindall; plus loin l'évasion de cette même Henriette, lorsque, sur la foi des promesses de Sindall, elle croit partir pour la célébration de leur mariage, et qu'un triste pressentiment l'avertit qu'elle ne reverra plus la maison paternelle. Mais ces différentes scènes, quoique bien touchantes, le cèdent au dénouement, pour lequel Mackenzie a réservé toute la puissance et toutes les ressources du pathétique.

Plusieurs bons romans anglais font sentir le charme et comprendre l'importance des sentimens religieux d'une manière plus persuasive et plus efficace peut-être qu'aucun traité didactique. On compte, en ce genre, au premier rang *Clarisse Harlowe* et *le Ministre de Wakefield*. A ces noms glorieux de Richardson et de Goldsmith, il serait juste d'associer aussi celui de l'auteur de l'*Homme du Monde* et de l'*Histoire de La Roche*, deux charmantes productions, qui prouvent, mieux que tous les raisonnemens, l'utilité pratique du christianisme. Annesly étendu sur un lit de douleur, séparé de son fils par une sentence juridique, et privé de sa fille par une séduction, offre sans doute quelque rapport avec le docteur

Primerose; mais ses épreuves sont bien plus terribles, puisqu'il ne lui reste ni les soins d'une épouse, ni les consolations d'une famille. Un ancien ami est le seul confident de ses peines. L'horreur de sa situation est tempérée uniquement par le mélange de résignation religieuse et de tendresse paternelle qui l'accompagne jusqu'à son dernier soupir. Qu'on juge par un court extrait, si Mackenzie sait prêter à son juste mourant le langage d'un chrétien et d'un père.

« Lorsque je perdis mon fils, continua Annesly, je souffris en silence; et, quoique ce coup m'abattît en secret, je résistai au poids de mes afflictions pour ne pas affaiblir l'appui que le ciel réservait en moi à Henriette. Elle était alors ma seule consolation, sauvée, comme un précieux trésor, du naufrage de ma famille, et je me flattais de l'espoir que ma vieillesse pourrait doucement s'écouler au milieu des jouissances de l'amour paternel. J'ai maintenant vécu pour voir le seul asile où mon âme pût se reposer ici-bas, profané et détruit. Puissé-je néanmoins, devant cet Être dont la bonté est infinie, comme ses voies sont impénétrables, toujours m'incliner avec respect! Je bénis son nom de ce qu'il ne m'a pas encore ôté cette foi en lui, dont la perte est le seul malheur irréparable. C'est bien aujourd'hui réellement que j'en sens mieux le prix, quand toute lueur de félicité humaine a disparu. Quant à moi.... ma délivrance est prochaine; je sens ici, dans mon cœur, quelque chose qui me dit que je n'aurai pas long-

temps à lutter avec une insupportable affliction. Ma pauvre fille égarée!... c'est à toi que je la confie, père de tous les êtres, à toi qui regardes en pitié les erreurs de tes malheureux enfans, et pour qui leur retour n'arrive jamais trop tard! Si mon ami la voyait jamais tourner un œil de repentir vers le sentier qu'elle a perdu, je sais que sa main charitable aiderait ses pas à le retrouver.... Montrez-lui le tombeau de son père, et pourtant épargnez-la pour l'amour de celui qui ne pourra plus alors la soutenir ni la consoler. »[1]

L'agonie du vertueux vieillard, ses adieux à son ami, et ses regrets au souvenir de sa fille, offrent une scène admirable : il semble que l'intérêt dramatique ne puisse aller au-delà. Tel est cependant le privilége du génie, que Mackenzie a su créer une source d'émotions nouvelles et des effets non moins puissans, pour montrer ensuite les remords et le désespoir de la fille d'Annesly. Quelle situation que celle d'Henriette, au moment où déjà instruite de la mort de son père, dont elle est la cause innocente, elle revient à elle, et retrouve un intervalle de raison, pour apprendre une nouvelle non moins accablante, la perte de son enfant! Dans cette épreuve au-dessus des forces humaines, la prière qu'elle adresse au ciel en expirant est le sublime du pathétique. Shakespeare, pour peindre le pieux délire d'Ophélie, Richardson, pour décrire le douloureux

[1] *The Man of the World*, chap. XXVIII.

réveil de Clarisse, n'ont point trouvé des accens plus vrais ni plus déchirans.

L'auteur termine son récit, qu'il est impossible de lire sans attendrissement, par cette invocation touchante qui forme l'épilogue et contient la morale de son livre :

« Esprits de douceur et de paix, vous qui nous regardez avec la compassion que les anges éprouvent pour les maux de l'humanité, souvent vous m'avez entendu gémir sous les afflictions que m'envoyait la Providence. Vous m'avez vu sur une terre étrangère, sans ami, sans consolateur, pauvre, malade et nu : vous m'avez vu frissonner auprès du dernier tison acheté de ma dernière obole, arrosant le morceau de pain qui soutenait mes jours des larmes que m'arrachaient mes misères. Pourtant vous m'avez vu jeter au-dedans de moi-même un regard satisfait, et triompher de mes souffrances. Si tel doit être encore mon partage, puissé-je en adoucir ainsi l'amertume ! Puissé-je me traîner en paix à mon humble couche, après avoir béni le ciel de ce que je ne suis pas *un homme du monde.* » [1]

Il semble que là aurait dû finir le roman, et c'est en effet la conclusion de la première partie. Le dénouement est complet : le plan de Sindall a réussi, et on en a vu les conséquences. Quelques lignes auraient suffi pour nous apprendre la punition de l'homme du monde et le sort du jeune Annesly,

[1] *The Man of the World,* chap. xxx.

seuls personnages importans qui aient survécu à la catastrophe. Néanmoins, l'auteur a cru devoir ajouter une suite, sans autre lien commun avec ce qui précède que le caractère de Sindall. Cette seconde partie forme un roman tout-à-fait distinct, qui renferme l'histoire d'une troisième génération de la famille Annesly. Voilà un grave défaut. L'expérience prouve que, dans le roman comme dans le drame, l'intérêt s'affaiblit en se divisant ; plus on le concentre, plus il acquiert de force et d'intensité. Sous ce rapport, la question de temps touche de près à celle de l'unité d'action. Peut-être, après avoir remplacé un abus par un autre abus, se rapprochera-t-on un jour de ce principe, non pas sans doute au nom d'Aristote ni d'aucun autre législateur, mais tout simplement au nom du bon sens et de la vérité.

Ce nouveau roman, quoique un peu trop surchargé d'épisodes, quoique l'intrigue en soit plus commune et moins attachante, ne serait pas dépourvu d'intérêt sans l'extrême supériorité de la première partie, dont le pathétique fait paraître le reste languissant. Mackenzie voulait sans doute achever le portrait de son homme du monde, que ni l'âge mûr, ni le résultat de ses anciens égaremens, n'ont pu guérir de ses incorrigibles penchans. On le retrouve en effet poursuivant un plan de séduction contre sa fille sans la connaître, et près d'accomplir un inceste par violence, quand il périt de la main de ce même Annesly dont il avait autrefois séduit la sœur. Ainsi la justice morale est satisfaite, et le crime ne demeure pas im-

puni. Toutefois, le châtiment de Sindall semble bien faible en comparaison de ses fautes et du sort de ses victimes. Le remords seul pourrait expier de tels forfaits, si les âmes comme celle de Sindall étaient susceptibles de remords.

Le caractère de Lucie, fille de l'homme du monde et d'Henriette Annesly, sauvée par hasard de la mort, et accueillie par son père comme une orpheline, est tracé avec cette exquise délicatesse qui distingue Mackenzie dans presque tous ses portraits de femmes. Lucie, instruite par le malheur, dès son enfance, est plus réservée, plus défiante, plus résolue que sa mère. Cette nuance est bien prise dans la nature. L'auteur a su ramener assez heureusement le souvenir de son premier roman, l'*Homme sensible,* dans la visite de Lucie et de miss Walton au tombeau de Harley.

Il serait difficile de saisir l'intention de l'histoire des aventures d'Annesly, durant son exil. C'est une sorte de boutade passionnée, d'amère ironie contre l'état social. On ne reconnaît plus l'âme pure et bienveillante de Mackenzie dans cet amas d'atrocités, qui reproduit sérieusement le *pessimisme* moqueur de Voltaire dans *Candide*. Serait-ce, de la part de l'auteur, un essai de ses forces dans le genre horrible, une de ces études littéraires qui ne sont pas rares de nos jours? Ou plutôt cet écrivain naturellement si sensible et si philanthrope aurait-il été révolté des abus de quelques institutions modernes? On le soupçonnerait à la lecture de ce récit, et on trouve-

rait des traces de la même disposition d'esprit dans les invectives de Harley contre la tyrannie anglaise en Orient [1], et ailleurs dans les plaintes de Savillon sur l'esclavage des noirs en Amérique. [2]

Le style de la seconde partie offre le même mérite que celui de la précédente : c'est le vrai modèle de la narration. De temps en temps, un tour nerveux, une expression brillante et pittoresque, marquent le passage de l'école de Sterne à celle de Johnson. Il y a aussi plusieurs tableaux du genre le plus gracieux, comme la rencontre de Bolton et de Lucie dans le parc de Sindall. Je ne persiste pas moins à croire que Mackenzie aurait dû s'en tenir à la première partie de *l'Homme du Monde*, et que son roman aurait obtenu un succès encore plus populaire, sans cette continuation qui refroidit l'intérêt du récit principal, et en affaiblit la vive impression.

JULIE DE ROUBIGNÉ.

Julie de Roubigné, dernier roman de Mackenzie, est une de ces productions pleines de charme, dont le mérite ne peut être bien senti que par une certaine classe de lecteurs. Le fond en est trop simple et les incidens trop naturels pour plaire à ceux qui cherchent avant tout la profondeur et l'originalité des conceptions. Julie, jeune personne d'une maison noble, mais déchue de son opulence, est con-

[1] *The Man of Feeling, a fragment.*
[2] *Julia de Roubigné*, letter XXVIII.

trainte par les malheurs de sa famille, et malgré une inclination secrète, d'épouser le comte de Montauban. Celui-ci découvre par hasard l'attachement de son épouse pour son ancien amant Savillon, et, la croyant infidèle, il l'empoisonne pour se venger; mais bientôt, convaincu de son erreur, il se punit en se donnant lui-même la mort. On voit que la situation principale n'a rien de neuf. Cette lutte d'une femme vertueuse, partagée entre son devoir et ses affections, fait le sujet du drame de *Gabrielle de Vergy;* et elle avait été déjà décrite avec beaucoup de délicatesse par madame de La Fayette, dans le roman de *la Princesse de Clèves.*

Mackenzie apprend à ses lecteurs, dans l'introduction, qu'il est redevable de l'histoire de *Julie de Roubigné* à la découverte accidentelle d'un manuscrit. C'est la troisième fois qu'il a recours à cette innocente fiction, que ses successeurs, et entre autres Walter Scott, ont bien souvent reproduite depuis. Ne serait-il pas temps de renoncer à un artifice qui ne trompe aujourd'hui personne, et qui n'ajoute rien à la curiosité du public ni au mérite de l'ouvrage? Le roman est écrit sous la forme épistolaire; et, indépendamment de l'intérêt du sujet, ces lettres sont un modèle d'élégance, de naturel et de simplicité.

L'exposition contenue dans les lettres de Julie à Maria est attachante. Les désastres successifs de la famille Roubigné, les instances du père de Julie, la mort de sa mère, les services de Montauban, et sur-

tout la fausse nouvelle du mariage de Savillon, préparent d'une manière vraisemblable au pénible sacrifice qu'elle s'impose. Les progrès de la jalousie de Montauban sont gradués avec un art infini, et le choix des circonstances qui amènent la catastrophe décèle une profonde connaissance du cœur humain.

On sait que Mackenzie excelle dans l'analyse des passions, de leurs plus mystérieuses nuances morales, et de leurs plus intimes faiblesses. Julie et Savillon appartiennent à cette galerie de portraits, qui ont tous quelque rapport de physionomie, et dans lesquels on suppose qu'il s'est peint lui-même. La timidité, la résignation, la douceur, et une extrême sensibilité, forment également le fond de leur caractère. Ces deux âmes si pures semblent bien faites l'une pour l'autre, et leur malheur n'émeut pas moins que celui des deux amans que le chantre de l'Enfer a immortalisés par un si chaste et si suave récit. Julie surtout, comme plus à plaindre, excite une plus tendre sympathie. Comme elle révèle toute la délicatesse de son attachement pour Savillon dans cette anecdote dont elle fait confidence à son amie!

« Ce fut seulement par son absence que j'appris à me bien connaître moi-même. Je me souviens que, la veille de son départ, nous nous promenions dans le jardin : mon père était avec nous. Il avait recommandé des graines d'œillet qu'il venait de recevoir d'un célèbre fleuriste à Versailles. Savillon en examinait quelques unes que mon père lui avait mises dans la main; et bientôt, ensuite, lorsque nous ar-

rivâmes à un petit enclos que j'appelais ordinairement mon parterre, il en sema dans un coin. J'y fis peu attention alors; mais, quelque temps après qu'il fut parti, les oeillets commencèrent à poindre. Vous ne sauriez concevoir l'effet qu'une circonstance aussi simple fit sur moi. Je visitais ce lieu à la dérobée, car une sorte de sentiment confus m'empêchait d'y aller ouvertement; je veillais sur mes fleurs avec le soin d'une mère pour un enfant chéri; et, quand elles commencèrent à se faner, je rougis de le dire, Maria, je les arrosai bien souvent de mes larmes. »[1]

Peut-être est-ce à cette étude et à cette intelligence exquise des secrets du cœur humain qu'il faut attribuer la prédilection de Mackenzie pour Racine. Du moins, il est permis de croire qu'il exprime son propre jugement, quand il représente son héroïne seule et occupée à lire ce poète, qu'elle appelle son favori[2]. J'indique cet hommage d'autant plus volontiers que, parmi nos grands écrivains, Racine est un de ceux à qui on a le moins rendu justice hors de sa patrie.

Montauban, l'époux de Julie, est un caractère naturellement sombre, inquiet et ombrageux. Son origine espagnole et sa fierté militaire donnent de la vraisemblance aux résolutions violentes qu'il adopte, dans le transport de son ressentiment. Toutefois on s'étonne qu'il choisisse le poison pour se venger. Il

[1] *Julia de Roubigné*, letter x.
[2] Letter xii.

y a dans l'emploi de ce moyen quelque chose de trop bas pour une âme noble et généreuse : telle n'est pas la vengeance d'Othello. Un attentat aussi froidement atroce révolte de la part d'un personnage que l'auteur ne voulait pas rendre odieux. La conclusion le représente en effet comme victime d'un faux point d'honneur. On pourrait tirer une leçon plus directe de son histoire : le danger, par exemple, des unions mal assorties, ou bien encore les déplorables résultats de la jalousie, la plus aveugle et la plus impétueuse des passions.

Les personnages secondaires, qui sont en petit nombre, ont une physionomie distincte et un rôle en harmonie avec leur situation. L'humeur brusque et hautaine de M. de Roubigné, encore aigrie par ses disgrâces, contraste avec la résignation calme et la patience exemplaire de son épouse. Les instructions écrites, que cette tendre mère laisse en mourant à sa fille, renferment des vues sages et utiles sur le mariage [1]. Ce fragment, réuni à l'excellente lettre de madame Thrale sur le même sujet, et surtout au *Legs d'un père à ses filles*, par Gregory, formerait un recueil de conseils instructifs, à l'usage des jeunes personnes.

Le dénouement de *Julie de Roubigné* est triste, comme celui des autres romans de Mackenzie. Néanmoins la fin tragique de l'héroïne, quelques regrets qu'elle inspire, est d'un pathétique plus doux et

[1] *Julia de Roubigné*, letter XXIV.

moins déchirant que celle d'Henriette Annesly, parce qu'il ne se mêle ni repentir, ni remords, à ses adieux à la vie, et surtout parce que la mort est plutôt pour elle un bienfait qu'un malheur. On sent trop en effet que cette âme angélique, brisée par la souffrance, n'a plus d'autre asile que le ciel, d'autre espoir qu'une prompte délivrance de ses liens. L'auteur lui adoucit encore cette épreuve par un songe consolant et mystérieux. Les effets de ce songe sur l'imagination de Julie sont racontés par elle avec un charme inexprimable. Il faut que Mackenzie ait bien compris l'influence de la musique dans le délire des passions et dans les extrêmes douleurs, puisqu'il a mis en œuvre ce ressort dans l'histoire de la folle de Bedlam, dans celle de la mort d'Henriette, enfin dans la catastrophe de son dernier roman. Sterne avait déjà tiré un grand parti de cette circonstance dans son épisode si touchant de Maria.

Cette analyse, tout imparfaite qu'elle est, suffit sans doute pour faire apprécier un talent qui a peu de rivaux dans la peinture du cœur humain. « Mackenzie, dit Walter Scott, a voulu être l'historien du sentiment, et il a réussi »[1]. J'ajouterai que, si on excepte Richardson, aucun romancier peut-être ne l'a égalé pour la puissance du pathétique. En considérant ce mérite si rare, je m'étonne que les ouvrages dont je viens de rendre compte ne soient pas mieux connus parmi nous, et que l'industrie lit-

[1] *Lives of the Novelists.*

téraire, qui nous a enrichis de la traduction de tant de livres anglais médiocres ou extravagans, ait laissé dans l'oubli des productions si supérieures. Un volume qui contiendrait la première partie de *l'Homme du Monde*, *Julie de Roubigné*, et *l'Histoire de La Roche*, mériterait certainement plus d'estime, et pourrait rendre plus de services à la morale que des bibliothéques entières de romans modernes.

LE MIROIR.

L'essai périodique a eu, dans la Grande-Bretagne, trois époques brillantes, quoique inégalement célèbres : la première, au temps de la reine Anne, lorsque parurent successivement *le Babillard*, *le Spectateur* et *le Tuteur*, sous les auspices de Steele et d'Addison, éternels et inimitables modèles du genre dont ils furent les créateurs. La seconde, vers le milieu du dix-huitième siècle, est marquée par la publication presque simultanée du *Rôdeur*, de *l'Aventurier* et du *Monde*, trois compositions capitales, quoique Johnson, Hawkesworth et Chesterfield, n'aient pas maintenu l'essai moral à la hauteur où l'avaient porté leurs devanciers. La dernière époque enfin, durant la guerre de l'indépendance américaine, et un peu avant la révolution française, vit naître à Édimbourg *le Miroir* et *le Désœuvré*, production de Mackenzie et de l'élite des littérateurs écossais. Si ces deux ouvrages ne soutiennent pas la concurrence avec les chefs-d'œuvre de l'école anglaise,

ils occupent du moins un rang honorable, et rachètent leur infériorité par des avantages d'un autre genre.

Le premier numéro du *Miroir* porte la date du 23 janvier 1779. Les articles paraissaient trois fois par semaine, et l'ouvrage fut terminé l'année suivante. Mackenzie rend compte, dans le dernier essai, des circonstances qui avaient donné lieu à cette entreprise. *Le Miroir,* comme toutes les grandes publications périodiques, est le fruit de la réunion des efforts et des talens de plusieurs écrivains distingués. Il suffit de citer, outre le principal éditeur, les noms de Cullen, Craig, Abercromby, Frazer Tytler, Beattie, et de quelques autres, qui occupaient alors presque tous des fonctions éminentes dans les cours judiciaires ou dans les universités d'Écosse.

On remarque d'abord, à la lecture du *Miroir,* une transformation nouvelle de l'essai moral. Peu de questions y sont traitées avec des développemens réguliers, et dans le langage didactique. L'instruction y prend en général une allure plus populaire, celle d'un récit familier, d'un conte sentimental, ou d'une anecdote romanesque. Les anciens *essayistes* anglais, malgré leur goût pour les fictions et les apologues orientaux, avaient été fort sobres de ces sortes de narrations; et je ne me souviens guère que de l'histoire de Théodose et de Constance qui s'en rapproche, dans *le Spectateur*[1]. Elles deviennent

[1] *The Spectator*, n° 164.

beaucoup plus fréquentes dans *l'Aventurier*, où elles se mêlent aux compositions badines et sérieuses; mais elles dominent tout-à-fait dans *le Miroir*, et y reçoivent une telle extension qu'elles forment quelquefois de véritables nouvelles. Cette innovation, outre la monotonie qui en résulte, a l'inconvénient plus grave de confondre des genres naturellement bien distincts. Un roman ne cesse pas d'être un roman, pour se produire parmi des esquisses morales, et sous une forme périodique.

D'après cette direction du *Miroir*, il serait inutile d'y chercher une grande profondeur philosophique. Il n'entrait pas dans le plan des rédacteurs de poursuivre l'œuvre de leurs devanciers, ni de développer la science des mœurs et des devoirs sociaux. Ils insistent bien sur quelques considérations particulières, telles que les dangers de l'indolence et d'une vie spéculative; l'influence funeste de la solitude sur l'esprit et le caractère; les inconvéniens d'une sensibilité trop vive et d'une extrême délicatesse; ou bien encore la nécessité de se conformer aux idées communes et aux usages du monde, pour être heureux : mais ils ne s'occupent guère de questions morales plus importantes. Néanmoins, *le Miroir* intéresse par le charme de certaines peintures locales, et par le tableau de la société écossaise, à la fin du dix-huitième siècle. On y suit le progrès du luxe et de la civilisation, chez un peuple naguère pauvre et simple, maintenant riche et éclairé : on y sent le contre-coup des opinions de Paris ou de Londres sur Édim-

bourg. D'ailleurs, si les vérités que présente *le Miroir* ne sont pas neuves, il les réfléchit du moins sous un nouveau jour, et contribue à les rendre plus sensibles. Ainsi, pour choisir un exemple frappant, Addison avait consacré un article du *Spectateur* à la distinction des différentes sortes de pédantisme; et il avait mis dans cet examen sa netteté, son bon sens, et son enjouement ordinaire [1]. Mackenzie reprend la même question, reproduit à peu près les mêmes vues, et en tire la même conclusion que son prédécesseur; il ne l'égale même pas en finesse ni en sagacité : mais il rajeunit son sujet par des détails d'une couleur plus fraîche, et par des accessoires plus modernes. Ce morceau servira aussi à faire connaître sa manière habituelle dans le genre de l'essai.

Mercredi, 10 février 1779.

« Le pédantisme, dans l'acception commune du mot, désigne un absurde étalage de savoir et une certaine roideur de langage, qui ont leur source dans une connaissance mal entendue des livres et dans une complète ignorance des hommes.

« Mais j'ai souvent pensé qu'on pourrait en étendre la signification beaucoup plus loin, et l'appliquer, en général, à ce travers qui engage une personne à imposer aux autres des sujets de conversation relatifs à ses propres affaires, à ses études ou à son amusement.

« En ce sens du mot, nous rencontrerions des pédans dans tous les états et dans toutes les profes-

[1] *The Spectator*, n° 105.

sions de la vie. Au lieu d'un habit noir et d'une chemise unie, nous verrions souvent le pédantisme paraître en costume brodé et en dentelle; au lieu de le voir barbouillé de tabac, nous le trouverions exhalant des parfums; et au lieu d'une chenille se traînant à travers les sombres corridors d'une université, nous pourrions le reconnaître sous la forme d'un papillon doré, voltigeant aux brillantes clartés du salon.

« Robert Daisey, écuyer, est un pédant de cette dernière classe. Quand il vous dit que ses manchettes lui coûtent vingt guinées la paire; que ses boutons sont les premiers en ce genre, fabriqués par un des plus habiles artistes de Birmingham; qu'il a obtenu ses boucles par l'entremise d'un de ses amis à Paris, et qu'elles sont modelées exactement sur celles que porte le comte d'Artois; que la forme de son chapeau est de son invention, et qu'il a donné la mode à une demi-douzaine des plus beaux cavaliers de la ville; quand il s'étend sur tous ces détails avec ce sourire de complaisance qui erre éternellement sur ses joues, il n'est pas moins pédant que son ancien précepteur, qui récite des vers de Pindare, qui raconte des histoires d'Hérodote, et qui disserte une heure sur l'énergie des particules grecques.

« Mais M. Daisey est réduit au silence à l'approche de son frère, sir Thomas, dont le pédantisme est d'un ton plus haut, et qui ne fait grâce d'aucune des nouvelles de la France et de l'Italie, d'où ce jeune baronnet vient justement de revenir, après un

tour de quinze mois dans tous les royaumes du continent. Parlez-lui de musique, il vous interrompt par l'histoire du premier chanteur de Naples; de peinture, il vous accable de la description de la galerie de Florence; d'architecture, il vous écrase des dimensions de Saint-Pierre ou de la cathédrale d'Anvers; ou bien, si vous renoncez tout-à-fait au domaine de l'art, et si vous citez le nom d'un fleuve ou d'une montagne, il vous inonde à l'instant de la chute du Rhin, ou vous étourdit des hauteurs de l'Etna ou du Mont-Blanc.

« Miss avouera sans peine que sa tante est une pédante quand elle parle, tout le temps du dîner, de la composition du pouding ou de l'assaisonnement du ragoût, ou quand elle entre dans des explications sur les dessins de la nappe damassée, avec un ou deux avis sur la manière de faire son linge; mais la jeune personne sera bien surprise elle-même quand je lui apprendrai que son histoire de la réunion de jeudi dernier, avec l'épisode sur les plumes de lady Belair, et la digression sur le talent de M. Frisure, le coiffeur, étaient aussi un échantillon de vrai pédantisme.

« Madame Ménage est coupable de la même faiblesse lorsqu'elle raconte les saillies innombrables de sa fille Émilie, qu'elle dépeint la drôle de figure que faisait hier son petit Adolphe en essayant sa première culotte, et qu'elle nous informe que Gustave a sept dents, et que la huitième est près de percer, quoiqu'il ne doive avoir ses neuf mois que mercredi

prochain, à six heures du soir. Son pédantisme n'est pas moins ennuyeux, quand elle procède à l'énumération des vertus et des bonnes qualités de son mari; mais ce dernier faible est si rare qu'on pourrait l'admettre peut-être dans la conversation pour la variété.

« Frélon est le plus ignoble des pédans lorsqu'il vous entretient de la rareté du numéraire aujourd'hui, et qu'il s'étonne que tant de gens puissent vivre comme ils font; lorsqu'il ajoute que, pour sa sa part, quoiqu'il ait un revenu passable, il trouve bien difficile de se procurer de l'argent pour ses dépenses courantes; que le commerce est si bas et que les dettes se paient si mal à présent, qu'il a été contraint de vendre quelques coupons de rente pour compléter le prix de sa dernière acquisition; qu'il a décidément contremandé un service de vaisselle, ou qu'il aurait été réduit à rayer plusieurs noms de la liste de ses pensionnaires habituels; qu'il en faisait ses excuses l'autre jour à la noble compagnie (et il vous cite trois ou quatre pairs et leur famille) qui lui a fait l'honneur de manger un morceau chez lui. Tout cela est vrai néanmoins, comme est vraie aussi une autre anecdote que Frélon oublie de raconter: c'est que son cousin germain dîna ce jour-là avec les valets, qui prirent compassion du pauvre diable, après qu'il eut été rudement mis à la porte, avec le refus formel de vingt livres pour entrer en apprentissage chez un cordonnier.

« Il y a pédantisme dans tout discours, quelque

curieux qu'il soit, qui arrête la conversation générale de la compagnie. Quand Silius débite cette espèce de leçon qui lui est très familière, quoique soutenu par l'érudition la plus vaste et le discernement le plus subtil, c'est encore du pédantisme; et tout en admirant les talens de Silius, je ne puis me défendre d'un certain malaise à la représentation qu'il en donne. Dans le cours de ces sortes de dissertations, plus on avance, plus on semble acquérir d'empressement et d'inclination à continuer. Hier soir, après souper, Silius commença au protestantisme, passa de là au massacre d'Irlande, traversa la révolution, esquissa le portrait du roi Guillaume, répéta des anecdotes sur Schomberg, et finit, à minuit un quart, en traçant sur ma meilleure table, avec un demi-verre de vin de Porto, le cours de la Boyne, laquelle rivière, venant à se déborder, causa un dommage infini à la jupe de satin blanc de ma cousine Sophie.

« Bref, dans cette acception du mot, il y a pédantisme dans tout ce qui tend à détruire ce droit égal à la conversation, qui est nécessaire pour la parfaite aisance et la bonne humeur de la compagnie. Chacun serait frappé de la conduite inconvenante d'une personne qui se servirait une assiette entière de petits pois ou de fraises qu'un ami lui aurait envoyés, comme cadeau, au commencement de la saison. Maintenant, la conversation est un de ces bons morceaux que nos hôtes ou nos compagnons ont droit de savourer également, aussi bien que

toute autre partie du banquet; et c'est un défaut essentiel de politesse que de s'arroger le monopole de l'une ou de l'autre de ces jouissances.

« D'ailleurs, il arrive malheureusement que nous sommes des juges fort peu compétens de la valeur de nos propos, ou de l'estime que la compagnie sera disposée à en faire. Les réflexions qu'on expose et les histoires qu'on raconte doivent être jugées par d'autres qui peuvent avoir une opinion toute différente de leur finesse ou de leur agrément. Il sera donc sage de considérer que le mets que nous apportons au festin, quelque délicieux qu'il soit à notre goût, peut médiocrement plaire aux convives que nous voulons en régaler, et que, pour tout individu, aussi-bien que pour nous-mêmes, si on excepte quelques esprits fort humbles, sa propre conversation est l'*assiette de petits pois ou de fraises.* »[1]

On rencontre dans *le Miroir* quelques esquisses de caractères, et on y distingue l'intention de donner à l'ensemble plus d'intérêt et d'unité par l'introduction d'un personnage favori, servant de lien aux différentes scènes épisodiques. Tel est sir Umphraville, gentilhomme campagnard, d'une humeur bienveillante et d'un esprit orné, mais devenu misanthrope à force de délicatesse, et rempli des préventions inévitables dans la solitude. Ce portrait, diversement conçu par les rédacteurs, change trop

[1] « Pedantry, in the common sense..... Plate of peas or strawberries. » (*The Mirror*, n° 5.)

souvent de mains pour conserver une physionomie bien distincte, et les situations où il se produit ne sont ni assez fortes, ni assez variées, pour mettre en relief ses traits dominans. On ne peut donc y voir que la copie faible et décolorée d'une des créations les plus originales de l'essai périodique, du rôle de sir Roger de Coverley dans *le Spectateur*.

Indépendamment du retour trop fréquent des narrations que j'ai signalé plus haut, on pourrait reprocher à Mackenzie et à ses collaborateurs l'abus du style épistolaire. La plupart de leurs articles en effet sont écrits sous la forme de correspondance; on sait que ce genre exige un naturel bien rare et une grande flexibilité de ton. Il règne un peu trop d'uniformité dans celui des nombreux correspondans du *Miroir*, et il est difficile au lecteur de se méprendre sur l'origine de tant de lettres. C'est encore ici le lieu de reconnaître l'extrême supériorité d'Addison sur tous ses successeurs; nous avons vu que Johnson, quoique très habile écrivain, est bien moins heureux sous ce rapport.

Plusieurs des nouvelles de Mackenzie dans *le Miroir* ont obtenu un grand succès, et on les a même recueillies séparément. Il faut placer en première ligne la belle histoire de *La Roche*, que son étendue m'interdit d'insérer ici, et dont je craindrais d'ailleurs de flétrir la grâce naïve et l'exquise délicatesse dans une traduction; nulle part le sentiment religieux ne parle mieux à l'âme, et n'emprunte des traits plus aimables. Quoique inférieures en intérêt

et en simplicité, on peut citer encore l'histoire de *Louise Venoni*, et celle de *Nancy Collins*. Je préférerais à toutes deux le n° 72, ou *les Funérailles de Maria*, récit touchant où se retrouve toute la sensibilité de l'auteur; on reconnaît aussi dans ce morceau quelques réminiscences de la manière de Sterne, modifiée par les formes plus sévères du style de Johnson.

Dans le badinage, ce talent si nécessaire au moraliste, et sans lequel il n'est point de popularité durable, Mackenzie réussit moins que dans le pathétique. Si on le compare à quelques uns de ses prédécesseurs, il n'approche point d'Addison pour la gaîté, de Chesterfield pour la finesse, ni de Goldsmith pour le naturel; son enjouement consiste presque toujours dans une ironie légère et une raillerie peu incisive. Un de ses meilleurs essais en ce genre est le n° 80, sur le *Charlatanisme des prospectus et annonces*, branche d'industrie qui a fait, de nos jours, de merveilleux progrès, mais qui était déjà très florissante, il y a un demi-siècle, dans la capitale de l'Écosse, à en juger par l'article suivant.

Samedi, 12 février 1780.

. . . . *Ex fumo dare lucem*
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat.
(Horat.)

« On a partagé les auteurs en deux classes : les instructifs et les amusans, auxquelles on en a ajouté une troisième, ceux qui mêlent, selon le précepte

d'Horace, *utile dulci*, et qui, dans son opinion, méritent de réunir tous les suffrages.

« Les lecteurs se plaignent de ce que, dans aucun de ces domaines, les ouvrages de notre époque ne peuvent prétendre à beaucoup d'originalité. Dans les sciences, disent-ils, on a déjà fait tant de découvertes, que tout ce qui reste à un écrivain moderne, c'est d'exposer et d'éclaircir les systèmes de ses devanciers; et, dans la littérature, nos pères ont tellement épuisé la subtilité du raisonnement, les saillies du bel esprit, le luxe des descriptions, et la variété des incidens, qu'un auteur ne peut plus aujourd'hui que donner une forme nouvelle, et non un nouveau fond à ses pensées; un nouveau tour, et non un nouveau trait à ses épigrammes; de nouvelles attitudes, et non de nouveaux objets à ses tableaux; un nouveau langage, et non des combinaisons nouvelles à ses fictions.

« Quelque légitimes que soient ces plaintes en général, il y a une classe d'écrivains à qui le reproche de stérilité ne saurait s'appliquer, à mon avis. Ils appartiennent communément à la première catégorie de ceux que je désignais tout à l'heure, et qui publient des informations utiles à leurs semblables. Néanmoins, dans le dernier quart du dix-huitième siècle, leurs observations sont souvent aussi neuves que s'ils s'exprimaient dans l'enfance de l'art et de la science, quand toutes les routes s'ouvrent aux recherches de l'industrie et aux découvertes du génie. Les écrivains auxquels je fais allusion sont

les auteurs de ces petits essais qui paraissent dans le monde savant, sous le titre d'*Annonces*.

« Les arts nécessaires aux besoins ou à l'ornement de la vie sont également de la compétence de la classe d'auteurs dont il s'agit. J'ose affirmer que, dans ces deux branches, la nouveauté de leurs productions ne le cède pas à leur utilité.

« On s'imaginait jadis que les maladies étaient des maux dont les humains avaient hérité, comme d'un châtiment, pour la faute de leur premier père. Milton nous donne, dans son *Paradis perdu*, la liste de quelques unes de ces infirmités douloureuses qui devaient échoir en partage à la race d'Adam déchu. Le docteur Dominiceti en fait autant dans un prospectus que j'ai maintenant sous les yeux; mais, par la plus forte et la plus extraordinaire originalité de découverte, il nous informe que, dans le traitement de ces maladies, il n'y a ni peine, ni souffrance, mais au contraire beaucoup de plaisir et même de sensualité. « Je m'engage, dit le docteur, avec plaisir et même avec sensualité pour les malades, à diminuer ou accroître la chaleur vitale, et les fonctions circulatoires et sécrétoires; à détendre et relâcher le système musculaire trop engourdi, les fibres nerveuses et la contraction des ligamens; à endurcir et fortifier, en leur donnant le ton et l'élasticité convenable, les fibres trop molles et trop lymphatiques, et les nerfs trop débiles; à établir et maintenir l'équilibre entre les fluides et les vaisseaux; à corriger les humeurs âcres, salines et corrosives; à

guérir de l'hydropisie, de l'asthme, de la consomption, de la colique, du rhumatisme, de la paralysie, de la pleurésie, des fièvres, de la pierre et de la goutte, du scorbut et de la lèpre; à mollifier et détruire les calus invétérés, à sécher et cicatriser les ulcères opiniâtres, etc.

« Ce ne sont pas là les promesses d'un charlatan : je déteste les artifices du charlatanisme autant que qui que ce soit. Je ne me mêle ni de recettes, ni de mystères, ni de magie, ni d'expédiens pour jeter de la poudre aux yeux :

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

« Si l'inventeur d'un nouveau plaisir était autrefois jugé digne de la munificence impériale, quelle récompense ne mérite pas le docteur pour avoir ajouté à la liste autant de voluptés qu'il y a de maladies dans l'inventaire de la nosologie. L'Écosse, quoique peu remarquable dans cette branche de littérature, s'honore d'avoir produit un auteur qui, dans un prospectus publié il y a peu de temps, a enrichi le domaine de l'histoire naturelle des observations suivantes fort curieuses, relativement aux propriétés de l'air et de la chaleur. M. Lebeau, fumiste, vis-à-vis de l'auberge du *Cerf-Blanc* à Édimbourg, s'exprime ainsi au sujet de la pneumatique : « L'air et la fumée, dit-il, sont deux fluides élastiques, susceptibles de se condenser et de se dilater. La chaleur ou le feu de la grille dilate l'air. Etant dilaté il de-

vient plus léger, et comme il est dans la nature des corps plus légers de surnager au-dessus des plus pesans, il s'échappe au haut de la cheminée emportant la fumée avec lui : c'est par ce principe que le feu brûle et que la fumée monte. Maintenant, veiller à ce que les particules d'air s'élèvent au-dessus du feu, et qu'elles puissent aisément s'échauffer et se dilater pour emporter la fumée, voilà quel devrait être le principal soin du fumiste en construisant le foyer. Tout au contraire, c'est là cause de la fumée.

« L'autre cause de la fumée est le vent. Le vent est un courant d'air qui se précipite toujours dans le vide; en même temps qu'il s'élance en avant par la loi de la gravité, il a une tendance à descendre : maintenant, quand il souffle sur quelque objet plus haut que le faîte de la cheminée, la gravité le force à redescendre en abaissant la fumée devant lui. »

« On observera que, comme plusieurs autres grands théoriciens, M. Lebeau se sert d'un langage un peu obscur dans quelques passages, et que, dans d'autres, comme lorsqu'il signale la tendance du vent à descendre, son expression approche du burlesque, liberté que quelques uns des plus grands philosophes se sont fréquemment permise.

« Quelque neuves et quelque merveilleuses que soient ces découvertes, elles n'ont rien de surnaturel. Mais je viens de lire à l'instant un prospectus dont les informations s'étendent au-delà des bornes de l'espace et du temps; et quoique la modestie de l'auteur lui fasse avouer quelques obligations aux

mages de l'Orient, on peut le considérer à bon droit comme un morceau original. « Madame Corbyn, rue Stanhope, n° 41, marché Sainte-Claire, à Londres, d'après les véritables et réels procédés de la science astronomique, pour laquelle les sages de l'Orient étaient si fameux, entreprend de répondre à toutes les questions d'astrologie légale de la manière la plus surprenante. Elle continue à fournir les renseignemens les plus curieux sur les personnes en voyage par terre ou par mer. Elle donne des consultations à son magasin tous les jours, depuis dix heures du matin jusqu'à huit du soir. » Les sages de l'Orient et quelques autres astrologues débitaient peut-être des prédictions en détail; mais l'idée d'un magasin de prophéties était réservée, je m'assure, à madame Corbyn du marché Sainte-Claire.

« Dans les sciences qui ont pour but l'ornement, y a-t-il eu quelque chose, depuis le temps de Médée, qui pût aussi efficacement embellir la laideur ou rajeunir la vieillesse que le *cosmétique circassien* ou bien que l'*eau de senteur vénitienne?* Quand les prestiges de l'art ont-ils plus heureusement rivalisé avec les productions de la nature que par l'invention des *toupets élastiques* et des *tours à ressorts*, « lesquels, dit l'avertissement, sont aussi naturels et aussi agréables, et même plus, au jugement de beaucoup de connaisseurs, que la chevelure naturelle ellemême? »

« Le mérite de ces industriels n'est guère inférieur, quand ils appliquent des arts déjà connus à

une destination à laquelle les inventeurs n'avaient jamais songé. On dit que Socrate fit descendre la philosophie du ciel pour habiter ici-bas. Je pense qu'on peut hardiment donner le même éloge à l'ingénieux artiste qui nous informe dans un prospectus, « qu'il confectionne des culottes en peau de daim, d'après les règles de la trigonométrie. »

« Après avoir ainsi rendu toute justice à ces auteurs, sous le rapport du fond, je vais maintenant faire voir leur excellence, pour la forme et le style de leurs productions. Parmi un grand nombre d'exemples, en voici un que je choisis, uniquement parce qu'il frappe mes yeux, dans les *Petites-Affiches* d'hier au soir. C'est l'œuvre d'un littérateur très fécond en ce genre, M. Norton, de Golden-Square.

« Le sieur S*** de Tenterden, dans le comté de Kent, était, depuis long-temps, atteint d'une maladie scorbutique invétérée. Elle se manifesta d'abord par des rougeurs, et des écailles sèches sur toute la face; ensuite elle parut en grosses pustules sur diverses parties du corps, et aux jambes, en tumeurs œdémateuses, qui se terminèrent par des excoriations malignes et des ulcères fétides. Tout cela était accompagné d'une perte totale d'appétit, et, en dernier lieu, d'une telle langueur et d'une telle débilité, que le pauvre malade s'était vu entièrement abandonné par plusieurs praticiens éminens, qui lui avaient donné leurs soins; jusqu'à ce qu'enfin, par la découverte *providentielle*, dans les journaux, de

l'efficacité de l'*Elixir Maredant*, en en prenant quelques flacons, tous les terribles symptômes décrits ci-dessus commencèrent peu à peu à disparaître; l'appétit lui revint, son teint recouvra son ancienne fraîcheur, sa peau devint douce comme celle d'un enfant nouveau-né, et ses chairs reprirent la consistance et l'élasticité de la plus vigoureuse constitution. Il s'est toujours trouvé depuis parfaitement sain, robuste et actif; et il a donné le jour à trois enfans, tous encore vivans et en bonne santé. »

« Ce morceau peut être considéré comme une sorte de récit tragi-comique; et si on l'examine selon les règles d'Aristote, on trouvera qu'il remplit toutes les conditions de la meilleure fable dramatique. Il y a ici un commencement, un milieu et une fin. Le commencement, la manifestation de la maladie du sieur S*** ; le milieu, les progrès de cette maladie; la fin, sa complète guérison. On y voit aussi, en quelque sorte, l'Ἀναγνώρισις, et il y a évidemment la Περιπέτεια, les deux grandes beautés du drame parfait. La reconnaissance consiste dans la découverte *providentielle* de *l'Elixir Maredant*; la péripétie, dans le changement de situation, dans le passage des rougeurs et des écailles à un teint frais, des pustules et des ulcères à la douceur de la peau et à la fermeté des chairs, de l'extrême langueur et débilité à la procréation d'enfans en bonne santé.

« Cette classe d'écrivains n'est pas moins remarquable pour la variété du style que pour l'élégance de la rédaction. Le prospectus du docteur Domini-

ceti cité plus haut, et les compositions quotidiennes de MM. Christie et Ansell, prouvent à quelle hauteur ils peuvent atteindre, quand le sujet exige de l'élévation. D'une autre part, où trouverons-nous un caractère de simplicité plus naïve que dans l'avis suivant d'un maître tailleur?

« Un célibataire, maître tailleur, désirerait une domestique pour servir en qualité de femme de ménage et de cuisinière. Il est inutile de se présenter si on prétend gouverner le feu de la cuisine sans sa direction, vu qu'il entend le maniement du charbon de terre, ce que peu de servantes comprennent dans cette ville. Comme il dîne ordinairement dehors le dimanche, il compte que ses domestiques iront à l'église au lieu de se faire cuire des friandises, telles que côtelettes de veau en papillotte, etc.; car, bien qu'il soit garçon, un voisin le tient parfaitement au fait des détails du ménage.... S'adresser à la porte près du grand escalier, Panton-Square. »

« Certains critiques, souvent aussi pauvres qu'orgueilleux, objecteront peut-être contre la classe d'auteurs dont je m'occupe qu'ils écrivent, non par amour de la science ni par désir de la gloire, mais uniquement par des motifs d'intérêt et de cupidité. Mais la plus légère connaissance de la plupart de leurs productions suffira pour prévenir entièrement ce reproche. N'est-ce pas la seule bienveillance qui contraint M. Speediman, en dépit de sa modestie naturelle, à s'adresser ainsi au public, dans un prospectus? « M. Speediman serait injuste envers le pu-

blic, s'il différait plus long-temps de lui faire connaître la vertu de ses pilules stomachiques. » Ne voyons-nous pas, chaque jour, des annonces de ventes « au-dessous du prix de fabrique », lesquelles continuent, depuis plusieurs années, manifestement à l'avantage du public et au détriment des vendeurs? et M. Molesworth ne sollicite-t-il pas les amateurs de loterie de prendre ses billets et ses lots, quoiqu'il sache, par des calculs positifs, que ce sont des numéros sortans?

« Ne pourrait-on pas justement appliquer à tous ces philanthropes la devise de l'illustre docteur Dominiceti, rapportée plus haut?

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.

« Néanmoins, comme la malice est toujours prête à s'attaquer au mérite, j'entendais l'autre jour un mauvais plaisant de ma connaissance traduire ce vers à une compagnie de dames, en disant que les fumigations du docteur auraient pour résultat « de le faire vivre, et de tuer tout le monde. »[1]

J'ai dû m'occuper avant tout de Mackenzie, comme principal rédacteur du *Miroir*, puisqu'il a fourni près de la moitié des essais. Il ne faut pas néanmoins méconnaître les services de ses collaborateurs. Le premier, sinon pour le mérite, du moins pour le nombre de ses compositions, est Craig. Parmi ses

[1] « Authors have been divided.... To kill all the world beside. »
(*The Mirror*, n° 80.)

articles, trois sont plus particulièrement dignes d'attention. Dans le n° 10, il fait ressortir par un exemple frappant le *malheur d'une délicatesse excessive*; dans le n° 36, qui renferme des *réflexions sur l'obscurité de quelques hommes de génie*, il rend un hommage touchant à la mémoire du poëte Michel Bruce; enfin dans le n° 83, sur la *Rareté des écrivains comiques en Écosse*, il discute avec sagacité une question littéraire assez curieuse.

Supérieur à Craig en élégance, Abercromby, dont je parlerai bientôt ailleurs, est ensuite celui qui a le plus contribué à la rédaction du *Miroir*. Ses meilleures productions dans cet ouvrage, me paraissent le n° 18, *Remarques sur le caractère national*, ou *Parallèle des Français et des Anglais*; et le n° 87, *sur la superstition et la crainte de la mort*.

Frazer Tytler, écrivain spirituel et enjoué, sur lequel je reviendrai aussi, est l'auteur d'un seul article, mais un des plus amusans du *Miroir*. Je veux parler du n° 59, où, sous une forme ironique, il enseigne aux désoeuvrés les *moyens de se débarrasser du temps*. Il ne faut pas oublier non plus les n°s 73 et 74, qui contiennent une intéressante dissertation du docteur Beattie sur *les Rêves*.

Outre les nouvelles sentimentales et les esquisses de moeurs, on trouve dans *le Miroir* quelques bons morceaux de critique et d'analyse. Tels sont le n° 54 de Mackenzie, *Remarques sur Zaïre*, et les n°s 99 et 100, du même, sur la tragédie d'*Hamlet*, et en particulier sur le caractère du héros, qui a souvent

exercé la pénétration des admirateurs de Shakespeare. Dans le n° 24, Richardson, professeur à l'université de Glasgow, expose des vues neuves sur les *avantages de l'artiste dans l'imitation de la nature*, et une ingénieuse application de ces vues à deux poëmes de Milton, *l'Allegro* et *le Penseroso*. Enfin le n° 13 de Cullen, frère du célèbre médecin de ce nom, sur les *poëmes attribués à Ossian*, peut être lu avec plaisir, après l'excellent discours de Blair sur le même sujet, quoique l'auteur y exprime, sur l'origine de ces poëmes, un doute qui n'est plus partagé aujourd'hui par les esprits éclairés en Angleterre.

Une entreprise conçue et accomplie par une réunion de talens aussi distingués, devait réussir. J'ai eu occasion de signaler ailleurs l'influence favorable d'un écrivain supérieur sur toute association littéraire. Cette remarque serait justifiée au besoin par l'exemple de Mackenzie et de ses collaborateurs. Tous, en effet, grâce à une heureuse émulation, semblent approcher plus ou moins de l'élégance, de la délicatesse et du charme de son style. Aussi je crois pouvoir conclure en affirmant que, si *le Miroir* ne figure pas au premier rang dans la collection des ouvrages périodiques, il a droit du moins à la première place parmi ceux du second ordre.

LE DÉSOEUVRÉ.

Quelques années après la publication du *Miroir*, les rédacteurs, encouragés par le succès, formèrent

le plan d'une autre entreprise du même genre. Le premier numéro de cette nouvelle production périodique parut le 5 février 1785; l'ouvrage fut terminé deux ans plus tard. Mackenzie observe, dans l'article d'introduction, que le nom de *lounger* n'a point d'équivalent en français; je crois néanmoins que notre mot *désœuvré* est celui qui s'en rapproche le plus. Il est remarquable que les titres adoptés par les *essayistes* anglais, quoique fort nombreux, puisqu'ils ont presque épuisé la riche synonymie de leur langue, se rattachent en général à l'idée d'observation, comme *le Spectateur, le Connaisseur, le Monde*, etc, ou à celle de loisir, comme *le Rôdeur, l'Oisif, le Désœuvré*, etc.

On suit dans *le Désœuvré* les dévelöppemens du tableau de la civilisation écossaise, déjà esquissé dans *le Miroir*. On y voit l'altération successive de l'antique simplicité nationale, à la suite des immenses fortunes importées de l'Inde, et qui répandaient partout les besoins du luxe et du raffinement. On y reconnaît aussi l'influence toujours dominante des mœurs françaises. L'aisance et l'abandon des manières, le dédain de l'étiquette et des bienséances, le goût du plaisir et des frivolités, passaient de la cour de Marie-Antoinette dans les salons d'Édimbourg. On y assiste enfin à la lutte active des passions politiques, auxquelles un nouvel aliment allait bientôt s'offrir, et dont le choc devait se prolonger jusque dans le siècle suivant. Un des premiers essais, le n° 10, par Abercromby, fait ressortir d'une

manière piquante l'animosité implacable des partisans de Fox ou de Pitt, et les puériles manœuvres auxquelles avaient recours les deux camps rivaux, pour signaler leur patriotisme.

Le Désœuvré a paru généralement inférieur au *Miroir*. Il est en effet plus inégal, et les sujets y sont moins heureusement choisis. On y rencontre aussi, en plus grande profusion, surtout vers le milieu, des nouvelles d'un médiocre intérêt, des lettres insignifiantes, et toutes les ressources de remplissage si familières aux écrivains périodiques. Il y a, néanmoins, de fort bons articles; et, à tout prendre, il offrirait peut-être plus de morceaux saillans que *le Miroir*. En voici un, par exemple, qui, pour le fond des pensées et pour la grâce des détails, me semble digne des beaux jours de l'essai moral. Il est encore d'Abercromby, écrivain élégant, et, selon moi, le plus habile émule de Mackenzie. Plusieurs des idées qu'il expose ici, sur le caractère et le sort des femmes dans l'ordre social, avaient sans doute été indiquées avant lui par Addison, notamment dans le n° 128 du *Spectateur;* mais il y ajoute de nouveaux aperçus, et il en tire des considérations utiles pour les deux sexes.

Samedi, 9 juillet 1785.

« On a remarqué que, à mesure qu'une nation s'avance de la barbarie à la civilisation, les femmes obtiennent plus d'estime, jouent un rôle plus im-

portant dans la société, et deviennent de plus en plus un objet d'attention. Après un examen impartial, nous trouverions probablement un plus haut degré de politesse chez les peuples éclairés de l'Europe moderne qu'il n'en régnait même aux plus brillantes époques de la Grèce et de Rome. Aussi, une dame, à la cour de Versailles ou de Londres, est traitée avec un respect, des égards, et une prévenance auxquels n'étaient pas accoutumées une beauté d'Athènes ou une matrone romaine.

« On s'attendrait naturellement à rencontrer le même progrès de politesse parmi les auteurs qui s'occupent du caractère des femmes. Nous trouvons cependant qu'il n'en est pas ainsi, et que les femmes sont traitées dans les livres, avec un souverain mépris, par les plus brillans écrivains. Un moraliste anglais, distingué par l'élégance et l'urbanité de ses manières, tout en reconnaissant l'influence du beau sexe, et en insistant sur la nécessité d'obtenir ses bonnes grâces, pour quiconque veut réussir dans la carrière de l'ambition, représente, en même temps, les femmes en général comme des êtres d'un ordre inférieur. Il ne se fait pas scrupule de les appeler « des enfans d'une plus grande taille », et de dire qu'il n'a jamais connu de femme capable de raisonner ou d'agir conséquemment vingt-quatre heures de suite.

« Mon intention n'est pas, pour le moment, d'entrer en lice avec le comte de Chesterfield. Je me flatte que c'est une tâche superflue, et que fort peu

de mes lecteurs ont besoin d'autre preuve que leurs propres sentimens et leurs observations, pour se convaincre de l'injustice des diatribes de sa seigneurie contre la plus aimable partie de la création, « le dernier et le meilleur ouvrage du ciel. »

« Cette injustice de notre sexe envers l'autre vient souvent de ce que nous ne tenons pas compte suffisamment de la différente condition de chacun d'eux. La loi assimile, en certains cas, les femmes aux mineurs, et on peut fréquemment les considérer comme telles dans leur conduite. Elles sont nécessairement sous la tutèle des circonstances et de leur situation : elles obéissent aux bienséances du sexe et aux formes de la société. Si nous nous figurons une femme dépourvue de cette flexibilité d'esprit, ferme dans ses résolutions, immuable dans sa conduite, insensible aux exigences de sa position, aux caprices de la mode, et même à la crainte des propos vulgaires ou des impertinentes censures, en nous représentant un tel caractère, nous changeons aussitôt l'idée du sexe; et, comme Achille découvert parmi les filles de Lycomède, nous reconnaissons, sous la forme d'une femme, les vertus et les qualités d'un homme.

« Il y a un faible dont nous entendons chaque jour blâmer les femmes, et qui a exposé leur conduite à des accusations sévères : je veux dire la prédilection qu'on leur suppose pour les hommes frivoles, qui ne possèdent aucun talent recommandable, aucune qualité suffisante pour leur attirer le respect ou l'estime. En ceci, comme en d'autres points, je

penche à croire qu'elles n'ont pas toujours la liberté du choix, et que cette même dépendance de situation dont je parlais règle aussi leur société. Mais, en accordant même que les femmes préfèrent volontiers la compagnie d'hommes légers et superficiels à celle des hommes d'un esprit plus cultivé, je ne puis admettre, pour ma part, qu'elles méritent bien tous les reproches auxquels elles ont été en butte, sous ce rapport.

« Il y a dans leur caractère une crainte de déplaire, une défiance de soi-même, un sentiment exquis des convenances, qui tourmentent une femme lorsqu'elle a dit ou fait, ou bien qu'elle croit avoir dit ou avoir fait quelque chose qui n'est pas parfaitement à sa place. Une pénétration vive et une sensibilité délicate la rendent extrêmement attentive à l'opinion de ceux qui l'entourent. De là viennent cette timidité modeste, cette attrayante douceur, le plus séduisant des charmes que le ciel a prodigués à leur sexe. Inquiète de son infériorité, une femme de goût ressent une sorte de malaise dans la compagnie des hommes d'un haut talent et d'un profond savoir. Craignant de ne pouvoir s'entretenir avec eux à mérite égal, elle s'imagine qu'on la méprise, elle éprouve en leur présence une contrainte désagréable; elle est charmée de s'en affranchir, et de se voir dans un cercle, où, avec moins de génie, moins de science et moins d'esprit, elle se trouve mieux au niveau de ceux qui l'environnent, et moins en péril de trahir chez elle quelque imperfection.

« Peut-être aussi que les hommes doués d'un rare talent et d'un beau génie sont trop sujets à se fier à leur mérite intrinsèque, et à dédaigner, comme au-dessous d'eux, les grâces et les ornemens dont le seul objet est de se rendre agréable dans la société. Comme l'or, sans le secours de la main-d'œuvre, sera toujours apprécié, ils semblent croire qu'ils peuvent se reposer sur leur mérite réel, comme sur un titre suffisant pour leur procurer l'estime et la considération du genre humain. Combien pourrions-nous citer d'hommes de génie et de savoir dont les manières sont rebutantes, et avec lesquels rien ne saurait nous réconcilier que la conviction de leur haute supériorité dans le domaine de l'intelligence! Un Locke ou un Newton peuvent être une compagnie fort maussade : ils peuvent être dépourvus de toutes les qualités indispensables pour plaire dans le commerce du monde. Mais cette même pénétration vive et délicate qui tourmente une femme, lorsqu'elle s'imagine qu'elle s'est rendue coupable de quelque inconvenance dans sa conduite ou dans ses procédés, la porte à observer avec attention les manières des autres; à être charmée de l'aisance, de la grâce et de la politesse d'un homme de bon ton, et à se prévenir, dès la première vue, contre tout ce qui est grossier, vulgaire ou messéant.

« On peut observer encore qu'il y a, dans l'esprit des femmes, quelque chose qui recherche le beau plutôt que le sublime, l'aimable plutôt que le brillant, ce qui charme et captive plutôt que ce qui

saisit par la grandeur ou étonne par l'élévation. Une femme doit avoir, jusqu'à un certain point, un goût mâle, pour préférer Homère à Virgile, Milton au Tasse, et Shakespeare à Métastase, ou le pinceau hardi de Michel-Ange aux touches gracieuses de Guide. La même douceur et la même délicatesse ne peuvent-elles pas la disposer à préférer les manières polies et les qualités aimables qui embellissent la vie privée et les scènes domestiques aux talens plus splendides qui brillent dans la vie publique, dans le sénat ou dans les camps, et à ceux qui rendent capables d'instruire et d'éclairer le genre humain par des recherches philosophiques ou de profondes investigations?

« En cela, comme en toute autre chose, nous avons sujet d'admirer la sagesse et la bienveillance de l'auteur de la nature. C'est un privilége échu en partage à bien peu d'entre nous que de posséder les talens qui permettent à un homme « de lire son histoire aux yeux de tout un peuple. » Si pour eux seuls étaient réservées l'affection, l'estime et la confiance des femmes, la plus grande partie du genre humain serait privée de la meilleure et de la plus pure source de bonheur que nous goûtions ici-bas. Quelle jouissance peut se comparer à la félicité d'être uni à une femme vertueuse, qui épanche son âme dans le sein de celui qu'elle aime, qui se repose en lui avec un abandon sans bornes, et dont la principale ambition est d'adoucir tous les maux, d'alléger toutes les souffrances de la vie? Peut-on concevoir un objet plus beau et plus enchanteur qu'une

telle femme, au milieu de sa famille, et répandant le bonheur partout alentour d'elle? Là, pour emprunter le langage de l'éloquent Rousseau, « son empire est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. »

« On pourrait néanmoins tirer un merveilleux parti de cette différence d'humeur, de sentiment, et de situation entre les sexes, si, dans leur commerce mutuel, on laissait aux qualités les plus estimables en chacun d'eux une part d'influence bienfaisante et non déraisonnable. Si les hommes puisaient dans la compagnie des femmes de la douceur, de la complaisance et de la sensibilité; si les femmes empruntaient à celle des hommes de la constance, de la réflexion et du courage; il pourrait résulter de cet échange des caractères non moins aimables qu'utiles, non moins brillans que solides. On n'accuserait plus alors la sagesse d'austérité, ni l'enjouement d'étourderie. La vertu nous apparaîtrait sous sa forme la plus séduisante, comme la plus respectable; et ses attraits captiveraient plus d'un disciple que ses préceptes n'auraient pu retenir. »[1]

Mackenzie prit la principale part à la rédaction du *Désœuvré*, comme à celle du *Miroir*. Sa coopération fut même plus active, puisque ses articles seuls forment plus de la moitié du nombre total. J'ai

[1] « It has been remarked.... Her precepts had been unable to retain. » (*The Lounger*, n° 23.)

rendu compte déjà de sa manière habituelle avec assez de détails pour ne plus revenir sur ce sujet, et je me bornerai, en conséquence, à quelques observations particulières. Il introduit ici, comme dans *le Miroir*, un personnage favori, le colonel *Caustique*, ancien officier d'un goût délicat et cultivé, mais d'une humeur chagrine et mordante; admirateur opiniâtre des vieux usages, et frondeur impitoyable des nouveautés. Ce caractère n'est pas aussi amusant que le suppose l'auteur. Il entre dans ses boutades encore plus d'aigreur et de malice que d'esprit et de finesse. Il paraît au reste que Mackenzie s'aperçut bientôt du peu d'intérêt de ce rôle, puisqu'il y renonça de bonne heure, et qu'il n'en est plus guère question au-delà de la première partie de l'ouvrage.

Peut-être que la nature de son talent ne se prêtait pas assez aux développemens d'un caractère comique. J'ai eu occasion de remarquer qu'il réussit médiocrement dans la plaisanterie. Deux de ses meilleurs essais badins, dans *le Désœuvré*, le n° 41, sur *l'existence actuelle des sorciers;* et le n° 99, *application du magnétisme à quelques maladies à la mode*, sont écrits de ce ton d'ironie légère qui excite le sourire plutôt qu'une vive hilarité. En revanche, il excelle ici, comme ailleurs, dans le langage du sentiment. Je n'en veux d'autre preuve que la nouvelle d'*Albert Bane*, si admirée par le poète Burns [1]. On pourrait citer aussi l'histoire de *père*

[1] *Letter to mistress Dunlop*, n° XCV.

Nicolas, dont la conclusion surtout est d'un grand pathétique, et qui ne le cède en intérêt qu'à celle de *La Roche*. A ce genre se rattache encore le n° 72, *regrets, consolations et vertus de la vieillesse*, morceau empreint d'une sensibilité vraie et d'une douce mélancolie. C'est là qu'il rapporte la belle et touchante inscription, gravée par Shenstone sur l'urne de miss Dolman : « *Heu! quantò minus est cum reliquis versari quàm tuî meminisse!* »

Un trait bien honorable pour Mackenzie, c'est le sentiment moral qui domine partout dans ses productions. On y respire l'amour de la nature, le goût des plaisirs simples et des jouissances domestiques. Ce caractère distingue particulièrement le n° 31, sur les *amusemens champêtres*; et le n° 93, *influence de l'automne sur les impressions de l'âme*. Plusieurs écrivains anglais, le docteur Drake, Walter Scott, et d'autres, citent avec beaucoup d'éloges le n° 87, où il décrit le manoir, les habitudes, et les mœurs d'une vieille douairière à la campagne. Ce petit tableau, pour la finesse et la grâce des détails, est en effet d'une rare perfection.

Le Désœuvré renferme, ainsi que *le Miroir*, quelques bonnes dissertations critiques. Les numéros 68 et 69 de Mackenzie, sur le personnage de Falstaff dans Shakespeare, font ressortir habilement le mérite d'une des plus heureuses conceptions de ce grand observateur du cœur humain. Un morceau qui fait encore plus d'honneur à Mackenzie, c'est le n° 97, consacré aux poëmes de Robert Burns. Cet

article, en popularisant les œuvres du jeune laboureur, jusqu'alors inconnu, contribua à retenir dans l'Écosse un génie à qui elle doit un de ses plus beaux titres de gloire littéraire.

Peu de mots me suffiront pour indiquer les compositions les plus saillantes après celles du rédacteur principal. Aux essais d'Abercromby cités précédemment, il faut ajouter le n° 47, *loi sur les divers moyens d'existence en usage;* et le n° 81, *anecdote sur un officier général de la reine Anne*, qui contient une excellente leçon morale. Cullen a écrit seulement trois essais, mais tous trois remarquables: le n° 5, *considérations sur le genre historique;* le n° 12, *les chapeaux*, ou *indices du caractère dans des circonstances frivoles;* et le n° 73, *causes de la supériorité des anciens dans la sculpture*, où il expose des principes judicieux sur la théorie des beaux-arts. Tytler, auteur d'un livre estimé, la *Défense de Marie Stuart*, a fourni, comme correspondant, quelques uns des meilleurs articles du *Désœuvré*. De ce nombre sont le n° 19, *parallèle ironique des anciens et des modernes;* le n° 79, *portrait de madame Enchère*, ou *la manie des ventes;* et le n° 24, *récit des tribulations d'un mari valétudinaire*. Je rapporterai ici ce dernier morceau, qui me paraît un des plus piquans, non seulement de l'ouvrage, mais de toute la collection des essais périodiques.

Samedi, 16 juillet 1785.

Dis ille adversis genitus, fatoque sinistro.
(JUVEN., sat. X.)

MONSIEUR,

« Je fais partie de cette classe d'individus qu'on appelle valétudinaires, gens dont l'état de santé habituel est le malaise, et qui ne se portent jamais assez bien pour vivre sans le secours d'un médecin. Mon père, qui était le cadet d'une famille noble, mourut de vieillesse à trente-quatre ans. Je vins au monde le septième mois, et je passai les trois premières années de ma vie dans une corbeille garnie de coton, qu'on plaçait soigneusement auprès du feu, dans la chambre à coucher de ma mère, et qu'on promenait avec beaucoup de précaution, une fois par jour, autour de la pièce pour le besoin de l'exercice. Dans ma quatrième année, on me permit de respirer l'air frais entre les bras de ma nourrice; et, vers le temps où je parvins à ma septième, j'étais en état de faire le tour du salon, à l'aide d'un chariot. Mais mon objet actuel n'est pas de vous raconter minutieusement l'histoire de mon enfance. Qu'il me suffise de dire que, par les soins de l'excellente mère dont je viens de parler, et par le pouvoir de la médecine, j'atteignis l'âge de trente-cinq ans; et que, sauf mon asthme et une atrophie nerveuse, je jouissais, grâce au ciel, d'une santé très passable. A cette fatale époque, la mort me priva de la meil-

leure des mères, et me laissa pauvre orphelin avec une fortune de vingt mille livres sterling.

« Parmi les membres de la faculté dont ma malheureuse constitution me rendait nécessairement tributaire, il y en avait un dont les attentions semblaient tellement participer d'un attachement personnel que je résolus de le retenir dans ma maison par des appointemens fixes. Le docteur Doddipoll était valétudinaire comme moi, et j'avais toujours éprouvé de sa part ce tendre intérêt que les infortunés ressentent les uns pour les autres. Son habileté était fort grande, et il avait en même temps si peu le charlatanisme de sa profession qu'il se moquait ouvertement de toute prétention au mystère, et déclarait sans détour qu'il regardait ses confrères de la faculté comme de francs imposteurs. Il traitait avec un souverain mépris les longues études préliminaires de cet art, et les connaissances étendues qu'on suppose nécessaires pour en acquérir les principes. Je lui ai souvent entendu dire qu'il s'engageait à communiquer en une couple d'heures toute la science médicale à une personne d'une intelligence ordinaire. Mon ami Doddipoll ne professait qu'une maxime en médecine, savoir : que toutes les indispositions ont leur siége dans l'estomac, et proviennent, soit d'une trop grande abondance et d'un épaississement, soit d'une extrême ténuité des sucs gastriques. Il fallait remédier à l'un de ces inconvéniens par l'usage d'une nourriture débilitante; à l'autre, par des alimens plus nutritifs. Il rangeait

mon mal dans la première classe; car il était évident, disait-il, à la maigreur de mes jambes et à la pâleur de mon teint, que les sucs étaient trop épais pour circuler librement à travers les canaux lymphatiques, et que les membres étaient privés ainsi de leur substance naturelle. Il décidait que son mal appartenait à l'autre catégorie, comme il était manifeste par l'énorme ampleur de ses jambes et de son ventre, et par sa face bourgeonnée. La rareté des sucs donnait lieu à une sécrétion surabondante, laquelle gonflait tous les vaisseaux, occasionnait une trop grande congestion de sang à la tête, et rendait tout le corps bouffi. Son régime et le mien étaient en conséquence diamétralement opposés. Pour atténuer mes sucs, je me nourrissais principalement de crêmes, de panade et de végétaux, tandis que Doddipoll, pour corriger l'appauvrissement de ses fluides, se restreignait au bœuf et au pouding, aux poulets et aux rognons, etc., avec une chopine de bière douce et une bouteille de vieux Bordeaux. Vous me pardonnerez, monsieur, l'emploi des expressions médicales : elles forment, à proprement parler, ma langue maternelle, et il ne me serait pas facile de me passer de leur secours.

« Ma famille se composait alors, outre le docteur et moi, de mon valet de chambre Pierre, et de ma servante Betty, deux fidèles et honnêtes domestiques; et je puis dire avec beaucoup de vérité qu'il n'y eut jamais de maison mieux réglée, ni mieux tenue. C'était l'office de Pierre de me frotter le matin

avec la brosse à friction, de me faire mon thé, de m'accompagner, à midi, avec le parasol, de compter mon heure d'exercice, de préparer mes électuaires, de faire cuire ma semoule et ma panade, de faire bouillir mon eau de gruau et mon lait de poule, d'exposer à l'air mon gilet de flanelle et de me mettre au lit. Les services de Betty étaient surtout consacrés à mon digne ami le docteur, qui la recommandait sans cesse comme une excellente fille, une personne discrète et parfaitement instruite de tous les devoirs d'une chambrière.

« Tel était, monsieur, le cours de ma vie durant ces jours que je puis appeler mes jours de bonheur, lorsque, cruelle inconstance des choses humaines! mon ami, mon compagnon, mon Esculape me fut enlevé par une attaque d'apoplexie. Le pauvre docteur!... comment raconter une aussi déplorable catastrophe? On venait de servir un filet de veau sur la table : il était garni, sa manière favorite de l'accommoder. Il le contempla quelques instans, balbutia je ne sais quoi sur le beurre et les citrons, retomba dans son fauteuil, et expira. Hélas! pauvre Doddipoll!

« Dans cette douloureuse épreuve, je reçus plusieurs visites de condoléances de mes amis et de mes parens. Parmi ces derniers, je fus vivement ému de la tendre sympathie d'une de mes cousines, l'honorable miss Angélique Tempête. Cette dame, bien qu'elle eût passé l'éclat de la jeunesse, paraissait belle encore; quoiqu'elle n'eût point de fortune,

ayant reçu une excellente éducation, elle possédait tous les agrémens d'une femme de société. Mais ce qui me charmait le plus dans son caractère, c'était la sensibilité de son cœur, et cet intérêt affectueux qu'elle témoignait pour toutes les souffrances. Elle restait souvent assise près de moi des heures entières, écoutait mes plaintes avec l'attention la plus complaisante, et s'informait des symptômes de mon mal avec la tendresse d'une sœur et la sollicitude d'une garde-malade. Pour abréger mon récit, monsieur, elle sut si bien me prendre, que, dans une mauvaise inspiration, tenté, je crois, par le diable, je tombai à ses genoux, et lui fis des propositions de mariage. Elle ne rejeta point mes offres, et après un délai raisonnable pour l'accomplissement de toutes les formalités, nous devînmes mari et femme.

« Pendant la première semaine, tout se passa assez paisiblement; mais ensuite je commençai à découvrir un esprit naissant d'innovation qui me donna une certaine inquiétude. J'avais pris mon parti de quelques changemens, puisque mon train de maison, qui convenait à un célibataire, pouvait paraître un peu trop mesquin pour le nouvel état où je venais d'entrer. Je consentis donc d'assez bonne grâce à la proposition de louer un appartement plus vaste, et de doubler le nombre de nos domestiques; mais j'appris, avec beaucoup de déplaisir, que la réforme devait commencer par le renvoi du fidèle Pierre et de la discrète Betty. Ce fut en vain que je fis valoir le mérite de tous deux,

leurs longs services et leur connaissance parfaite du système compliqué de ma pauvre constitution, de ses besoins et de son régime : ma femme déclara qu'en se chargeant de ces soins, elle consultait son devoir, non moins que son plaisir, et que, tant qu'elle vivrait, nulles autres mains que les siennes ne toucheraient son cher seigneur. Néanmoins, il fut bientôt facile de voir qu'elle avait entrepris en cela une tâche plus laborieuse qu'elle ne supposait. Elle trouva l'exercice de la brosse à friction si fatigant, que le troisième jour, par pure compassion pour elle, je proposai d'essayer d'un de nos nouveaux laquais. Ce coquin, qui semblait doué d'une force d'Hercule, se mit à l'œuvre, comme s'il étrillait un centaure, et me disloqua une épaule dès la première expérience.

« Durant une pénible captivité dans mon fauteuil, par suite de ce malencontreux accident, il était assez naturel de s'attendre que ma femme, si remarquable par la tendresse de ses sentimens, emploierait ses soins les plus assidus à m'offrir des soulagemens, dans une disgrâce dont elle était évidemment la cause. Eh bien, monsieur, croiriez-vous quelle méthode elle prit pour me consoler? elle s'efforça de me persuader que ce n'était qu'une bagatelle; elle eut la cruauté de me dire que je n'avais d'autre mal que des vapeurs, et elle entreprit, avec autant de folie que de présomption, de me guérir complétement dans l'espace d'un mois. Un impertinent faquin de docteur, qui remplaçait maintenant mon

digne ami, déclara que ma femme avait une idée parfaitement exacte de ma maladie, et approuva son opinion sur la marche à suivre pour ma cure. Il me prescrivit un exercice modéré pour fortifier mes nerfs, et me recommanda la compagnie et les amusemens pour me distraire.

« Dans ce but, il fut convenu que la voiture serait prête chaque matin, immédiatement après le déjeuner, et, pour jouir de l'air et de l'exercice, je fus cahoté quatre heures de suite sur le pavé, dans une tournée de vingt visites, et une revue complète de tous les magasins de modes et de nouveautés de la ville. Ma très chère s'arrangea pour avoir une réunion de quelques amis à dîner avec nous tous les jours, et une petite partie de wisk tous les soirs, excepté le dimanche, qui était notre jour de concert, et chaque second jeudi par quinzaine, où nous devions avoir cercle et six tables de jeu. Une fois par semaine, je fus voituré au spectacle, et j'eus le plaisir de voir fréquemment la Siddons, au risque de me faire étouffer; mais là, du moins, je l'avoue, j'éprouvai quelque consolation en observant que la plus grande partie de l'auditoire s'exposait, en apparence de gaîté de coeur, au même supplice que moi.

« J'ai toujours été amateur de la tranquillité; jugez donc, monsieur, de ma mortification, quand je vois que désormais ma vie est destinée à être une scène continuelle de trouble et d'agitation. Nous savons que, dans le temps de la sorcellerie, lors-

qu'une vieille femme avait le malheur d'encourir cette imputation, ses accusateurs ne manquaient pas de prévenir son commerce avec le diable, ce qu'on supposait avoir lieu surtout durant le sommeil, en la tenant sans cesse éveillée. Il paraîtrait, monsieur, que mon épouse professe quelques opinions fort analogues. Dans la crainte que le repos n'ait les plus fâcheuses conséquences pour mon mal, elle s'étudie sans relâche à m'en garantir, et à l'éloigner par tous les moyens possibles. Comme, avec toute son industrie à créer de l'emploi pour le jour, il doit y avoir quelques courts intervalles de loisir, elle a eu soin de se pourvoir de plusieurs compagnons domestiques, parmi les animaux qui ont le plus d'antipathie pour le calme et le silence. Nous avons trois chiens qui sont éternellement en guerre avec autant de chats; un perroquet est suspendu dans l'escalier; une pie dans l'antichambre et six serins dans le salon. Je sais de bonne part qu'on a donné commission pour un singe, et qu'il est actuellement en route, mais j'espère pouvoir m'affranchir de ce surcroît de malédiction, ayant pris mes mesures pour l'attirer dans un guet-apens, et l'assassiner.

« Mais ce sont là les moindres de mes maux; je dois maintenant vous apprendre quelque chose de plus sérieux. J'ai, depuis peu, de trop bonnes raisons de croire que ma tendre épouse a décidément formé un complot contre ma vie. Oui, monsieur, l'exercice et le changement d'air ont souvent servi de prétexte à des promenades à la campagne, avec un ou deux

amis. Elle appelle cela des parties de plaisir, mais j'ai trouvé généralement qu'elles ont fini par quelque maudit désastre qui a failli me coûter la vie : j'ai été deux fois surpris à cheval par un orage, trois fois sur l'eau par une tempête; quatre fois, notre voiture s'est brisée, et la dernière, j'ai été contraint de trotter dix milles, à la fraîcheur du soir, sur un mauvais cheval de louage. J'apprends qu'il est maintenant résolu, sur l'avis du médecin de famille dont j'ai parlé plus haut, que nous devons nous embarquer, d'ici à quelques jours, pour faire un tour dans le nord de l'Angleterre, et pour essayer, en passant, quelques eaux minérales fort en vogue. Quelle sera l'issue de cette expédition, c'est ce que l'avenir décidera. Le but, néanmoins, en est assez apparent, et je ne saurais m'empêcher d'y voir l'intention de me donner le *coup de grâce*. Si j'y survis, vous pourrez entendre encore parler de moi; sinon, vous accorderez peut-être une larme à la mémoire de l'infortuné « JÉRÉMIE MORT-NÉ. »[1]

En définitive, *le Désœuvré* a droit à peu près aux mêmes éloges que *le Miroir*, et ces deux ouvrages périodiques honorent également l'habile rédacteur aux productions duquel ils doivent leur plus grand charme. Peut-être, néanmoins, a-t-on exagéré ce mérite, quand on a voulu voir dans Mackenzie l'Addison écossais, titre que lui décernèrent ses admi-

[1] « I am one of that class of men..... The memory of the ill-fated, etc. » (*The Lounger*, n° 24.)

rateurs, et que lui confirme Walter Scott dans la dédicace de son premier roman [1]. Burns avait déjà exprimé avant lui la même opinion : « Mackenzie, dit-il dans une de ses lettres, a été surnommé l'Addison de l'Écosse, et, à mon avis, Addison ne serait pas blessé d'une telle comparaison. S'il n'a pas l'exquise plaisanterie d'Addison, assurément il le surpasse en tendresse et en pathétique » [2]. Burns touche ici un point essentiel de la question, puisque le but de l'essai moral est plutôt d'amuser et d'instruire que d'émouvoir; mais il n'indique pas la vérité tout entière. Mackenzie est aussi loin d'Addison pour la profondeur philosophique et la sublimité des préceptes, que pour la verve, l'enjouement et l'originalité. En réalité, il n'est pas plus l'Addison que le Sterne de l'Écosse. En considérant divers moralistes avec lesquels son talent a de l'analogie, je n'en trouve aucun auquel il ressemble plus qu'à notre Marivaux, écrivain mieux apprécié en Angleterre que parmi nous. De part et d'autre, en effet, c'est la même finesse d'observation, la même délicatesse de sentiment, le même ton d'ironie, la même grâce et parfois la même recherche d'expression. J'avoue que le romancier écossais l'emporte beaucoup dans le pathétique, et cet avantage si rare suffit sans doute pour lui assurer une supériorité décisive sur notre ingénieux compatriote.

[1] *Waverley*.

[2] *Letter to mistress Dunlop*, n° xcv.

KNOX.

Parmi les moralistes et les critiques anglais d'un talent secondaire, mais encore dignes d'estime, Vicesimus Knox mérite une distinction flatteuse. Ses principales productions, les seules dont je m'occupe ici, les *Essais moraux et littéraires* et les *Soirées d'hiver*, appartiennent à ce genre des Mélanges cultivé de tout temps en Angleterre avec tant de prédilection, et si bien assorti en effet aux habitudes et aux besoins d'un peuple commerçant. Les nombreuses réimpressions de ces deux ouvrages, l'admission même du dernier dans le répertoire des *Essayistes* classiques, attestent un succès honorable, et m'autorisent à leur consacrer un article spécial dans cette revue historique.

La vie du docteur Knox fut obscure et paisible comme celle de la plupart des gens de lettres. Elle s'écoula presque tout entière dans les modestes et utiles fonctions de l'enseignement public, à Tunbridge, fonctions où il avait succédé à son père, et qu'il transmit à son fils. Plusieurs dissertations religieuses qu'il composa comme ministre de l'Église anglicane, diverses productions littéraires, et même quelques pamphlets politiques, tous ces travaux, accomplis au milieu des devoirs d'une profession pénible, prouvent l'activité de son esprit. Le traité de

l'*Éducation libérale*, publié en 1781, lui attira l'inimitié de l'université d'Oxford, dont il avait dévoilé courageusement les abus. Plus tard, sa sympathie pour les principes de la révolution française, et son opposition aux mesures belliqueuses adoptées alors par le gouvernement britannique, l'exposèrent à quelques tracasseries qui ne troublèrent pas sérieusement son repos, et ne lui firent pas interrompre le cours de ses études favorites.

Les *Essais moraux et littéraires* parurent d'abord en 1777, sans nom d'auteur. Knox avertit, dans la préface d'une des éditions suivantes, où il rejette le voile de l'anonyme, que plusieurs articles de son livre avaient été composés, comme exercices, au collége. On s'en douterait presque au tour d'esprit superficiel et au ton d'inexpérience qui les caractérisent. Le jeune écrivain manque de profondeur et d'originalité dans ses observations sur le monde. On voit qu'il a vécu dans les universités et au milieu des bibliothéques; mais, pour emprunter un mot de Johnson, « il n'a point lu le grand livre de la vie humaine. »

La tendance morale des *essais* de Knox ne mérite que des éloges. On pourrait souhaiter, il est vrai, plus d'agrément et de variété dans le choix de ses sujets; mais il soutient généralement les intérêts de la religion, de la vertu, de l'ordre social et de l'humanité. Il recommande surtout, avec un langage persuasif, l'amour des plaisirs simples, et il en fait sentir tout le prix. Le n° 160, où il démontre qu'un

bon cœur est nécessaire pour jouir des charmes de la nature, me paraît un des meilleurs de l'ouvrage. Néanmoins je préfère encore le n° 117, sur le *goût de l'horticulture*, essai qui rappelle, sans nulle trace d'emprunt, quelques unes des considérations habituelles d'Addison, et que ce grand moraliste n'eût peut-être pas désavoué. En transcrivant ici ce morceau, je regrette de ne pouvoir en citer un plus grand nombre du même genre.

« La beauté, sous toutes les formes, est faite pour plaire, et il y a cet avantage particulier à contempler les charmes de la nature végétale qu'on peut s'y laisser séduire sans craindre pour le cœur une servitude dangereuse et avilissante. Le goût des beautés de la végétation est l'indice d'une âme pure et innocente, et offre en même temps un des meilleurs préservatifs de cette pureté et de cette innocence. Il détourne l'esprit des scènes turbulentes de la dissipation, et inspire une sérénité douce, éminemment favorable aux vertus paisibles et à la durée de nos jouissances les plus délicates.

« J'ai été souvent surpris de voir des hommes susceptibles d'une passion très vive pour la grâce artificielle ou littéraire, et fortement épris des beautés d'un poëme, d'un morceau de sculpture ou d'un tableau, tout aussi insensibles aux charmes d'une fleur ou d'un arbuste qu'un spectateur vulgaire et ignorant. Ils ont lu avec ravissement une belle description de la vallée de Tempé; ils se sont pénétrés avec délices de toutes les impressions qu'un Sha-

kespeare ou un Milton cherchaient à communiquer dans leurs peintures enchanteresses de scènes riantes et agrestes; et pourtant ils peuvent se promener à travers un bois, ou fouler un lit de violettes et de primeroses, sans paraître émus d'aucun plaisir. C'est là certainement l'effet d'un jugement superficiel; car s'il y a une vérité dont les philosophes soient depuis long-temps bien convaincus, c'est que les réalités de la nature l'emportent infiniment sur les plus parfaites productions de l'art qui les imite.

« On observe que la beauté de couleur, quoique regardée avec raison comme secondaire auprès de celle de la forme, captive l'œil plus vite et plus généralement. Lorsque la couleur et la forme se réunissent à un degré supérieur, celui qui peut les voir avec insensibilité doit abjurer toute prétention à la délicatesse de goût. Or, la nature opère ordinairement cet assemblage dans la formation d'une fleur.

« Il n'y a guère dans le domaine végétal une seule production où se combinent autant d'attributs agréables que dans la reine des fleurs, la rose. La nature a certainement voulu charmer les sens de son favori par un objet qui lui présente à la fois la fraîcheur, le parfum, le coloris et la forme. L'âme semble vraiment épanouie au seul souvenir des jouissances qu'on goûte à contempler par une belle matinée de printemps les charmes de l'œillet, de la violette, du chèvrefeuille, de l'hyacinthe, du narcisse, de la jonquille, de la tubéreuse, de la tulipe et de tant d'autres qui offrent toutes les variétés de contours,

d'odeurs et de nuances; car la nature n'est pas moins remarquable pour l'exactitude et la beauté de ses œuvres que pour sa richesse et sa profusion. On découvre toujours des défauts dans les ouvrages de l'art quand on les examine au microscope : mais observer attentivement la feuille d'une fleur, c'est, pour ainsi dire, enlever un voile du visage de la beauté. La pointe de l'aiguille la plus fine et la mieux polie, aiguisée par le plus habile artiste, paraît, au microscope solaire, tout-à-fait obtuse, tandis que l'aiguillon d'une abeille, soumis à la même épreuve, conserve encore toute sa ténuité primitive. Les bords dentelés du pétale d'une fleur et les franges de l'aile d'un papillon décèlent une correction de dessin dont aucun pinceau n'approcha jamais. Sans doute le goût du fleuriste n'a pas été généralement un objet d'admiration et de rivalité, pendant que celui du connaisseur en peinture a été considéré comme une marque d'élégance et une distinction honorable. Pourtant il y a une inconséquence manifeste à s'enthousiasmer pour les ouvrages d'un pauvre mortel, et à n'éprouver aucun transport à la vue de ces tableaux si parfaits, où il est facile de reconnaître le doigt de la Divinité.

« Les poètes nous ont donné les plus brillantes descriptions de jardins et de scènes champêtres; mais, quoi que prétendent quelques uns de leurs admirateurs, loin de surpasser la nature, ils n'ont pas même réussi à l'égaler. Entrez dans une pépinière moderne, formée d'un choix des plus agréables ar-

bustes, et cherchez s'il y a dans les jardins d'Alcinoüs, dans les champs de l'Élysée, dans le paradis de Milton, quelque chose de comparable à ce mélange de lilas, de seringas, de cerisiers à fleur double, de pêchers, d'amandiers, avec le jasmin, la rose mousseuse, le magnolia, et bien d'autres plantes moins communes, mais non supérieures, quoique peut-être égales en beauté. Tandis que nous nous promenons sous des touffes de fleurs blanches comme la neige, parsemées d'or, pourprées comme le raisin, azurées comme la voûte des cieux, et vermeilles comme les joues de la jeunesse, nous nous croyons transportés dans un séjour de féerie ou dans un monde meilleur, où nous savourons les plus délicates sensations, où, autour de nous, tout exhale des parfums et étale des beautés, où le cœur semble prendre part à l'allégresse de la riante nature. Aussi a-t-on toujours supposé que les jardins et les bocages disposent l'âme à un doux recueillement, particulièrement favorable aux plaisirs de la méditation.

« L'excellent goût qui préside aujourd'hui à l'horticulture combine ordinairement le parterre et le bosquet. Les grands arbres de la forêt forment le fond du mouvant paysage, et les arbustes, au-dessous et au-devant d'eux, en représentent la bordure par une délicieuse ressemblance avec le taillis naturel et la forêt inculte. Le platane est un des principaux ornemens, parmi ceux qui décorent maintenant nos jardins. Sa large feuille et sa verdure permanente le rendent singulièrement propre à

fournir un ombrage : je le regarde toujours comme un arbre classique. En effet, les anciens en parlent souvent, et quelques uns des plus beaux dialogues philosophiques de l'antiquité ont eu lieu sous le frais asile de son vaste et épais feuillage. Socrate ne cherchait pas d'autre théâtre que le gazon à l'ombre d'un platane, sur les bords de l'Ilissus. Le saule-pleureur qui se penche sur un ruisseau murmurant, est une de ces touchantes beautés d'un caractère rêveur et romantique. Tel est le charme de ses rameaux ondoyans que, bien situé, il offre à lui seul un tableau enchanteur. Quelque beaux que soient tous les détails d'un jardin moderne, je n'hésiterais pas, dans l'appréciation des grâces de l'horticulture, d'assigner la première place au saule-pleureur. Le bouleau est agréable en toute saison, et forme l'hiver un spectacle délicieux. Observez sa forte tige, enracinée dans les fentes d'un roc sauvage, couverte d'une écorce blanche et lisse comme l'argent, et secouant une foule de petites branches si minces, qu'elles semblent presque capillaires. Voyez-le blanchi par le givre ou par la neige; et si vous avez une âme capable de sentir les beautés de la nature, vous serez invinciblement saisi, à cet aspect, d'une douce émotion. Un vieux chêne ne se rencontre pas souvent dans nos jardins à cause de sa lente végétation; mais, partout où il se montre, il produit tout l'effet d'une majesté attrayante, et on peut le contempler, des heures entières, avec un nouveau plaisir. Le délicat acacia, le svelte peuplier de Lombardie, le châtai-

gnier fleuri, le doux tilleul, le frêne élégant des montagnes, l'ambitieux sapin, le brillant laurier, tout cela m'offre des tableaux si variés et si ravissans que tant qu'il me sera permis de parcourir une pelouse, et de m'enfoncer dans les détours d'un bois ou d'un jardin, je n'envierai pas à d'autres le privilége d'errer dans les galeries de peinture d'un palais.

« Le goût des plantations fait d'immenses progrès dans ce pays, et mérite des encouragemens, puisqu'il est une source inépuisable de jouissances pour le cultivateur, et d'avantages pour la société. Mais il faut espérer que, tandis que nous multiplions les arbres d'agrément, nous n'oublierons pas non plus de semer le gland, et de faire croître ce cœur de chêne, qui a quelque rapport avec la bravoure nationale, et qui fut toujours pour nos rivages *præsidium et decus*, un rempart et un ornement. »[1]

Knox, ainsi que l'a remarqué Boswell, est un disciple de l'école de Johnson; mais il suit un peu servilement les traces de ce grand maître, et il copie jusqu'à ses défauts. Comme lui, il recherche la pompe du langage et l'harmonie des périodes. L'abus du style métaphorique et du genre pittoresque l'entraîne aussi quelquefois au mauvais goût et à l'affectation : il emploie également le ton dogmatique et les formes sentencieuses. Malheureusement, comme son esprit manque de vigueur, dès qu'il veut dépas-

[1] « Beauty of every kind.... A bulwark and a beauty. »
(*Essays moral and literary*, n° 117.)

ser un peu sa portée ordinaire, il tombe dans l'exagération, et devient déclamateur par faiblesse. On en trouverait un exemple dans le n° 100, sur les *fléaux de la guerre*, qui contient une violente diatribe contre le grand Frédéric. Il aurait dû se souvenir que son modèle, dans un des articles de *l'Oisif*, avait traité ce sujet avec une tout autre énergie et d'une manière bien plus originale.

Les principes religieux de Knox, plus encore que sa profession, lui inspiraient naturellement une profonde antipathie pour les incrédules et les sceptiques. On ne s'étonne donc pas qu'il les attaque en toute rencontré, et s'efforce de flétrir leurs doctrines. On s'afflige seulement que dans sa polémique passionnée contre Gibbon, il s'emporte jusqu'à l'invective, et oublie toutes les bienséances. Au lieu de répondre par des raisonnemens solides à une argumentation spécieuse et à des faits embarrassans, il injurie son adversaire; il le compare à l'esprit infernal qui, pour séduire la mère du genre humain, emprunta le langage flatteur d'une éloquence artificieuse. Dans la violence de son zèle, il s'indigne que l'historien soit « accueilli à la cour, appelé à des places lucratives et honorables, et enrôlé dans le corps législatif d'une nation puissante et chrétienne. »[1]

Il se montre encore plus sévère pour la mémoire d'un de ses compatriotes, dont il n'approuvait pas le plan d'éducation ni le système moral. Dans un dia-

[1] *Essays moral and literary*, n° 146.

logue entre Cicéron et Chesterfield, il fait jouer un triste rôle au spirituel diplomate anglais. Il parle, en plusieurs occasions, avec un dédain très ridicule de cet homme si supérieur à lui en mérite littéraire, et ne lui rend qu'une justice très incomplète sous ce rapport. Ailleurs, il lui reproche d'avoir sacrifié l'honneur et la conscience de son fils à des calculs d'ambition. « La Providence, dit-il, déjoua ses projets, et permit que ses lettres fussent conservées, comme un impur monument de dépravation, de vanité et de sagesse mondaine »[1]. On a pu voir, par l'analyse de la correspondance dont il s'agit, combien il y a d'exagération dans cette censure. Je me contenterai d'ajouter ici que l'auteur, pour attaquer un écrivain tel que Chesterfield, aurait bien dû lui dérober quelque chose de sa grâce et de son agrément.

Faut-il attribuer à cette répugnance de Knox pour le panégyriste des manières françaises, ou à un patriotisme trop étroit et trop exclusif, ses préventions contre la France? En général, il nous juge avec une rigueur excessive, mais aussi avec une parfaite ignorance de nos usages et de nos moeurs. « Chez nos voisins, dit-il quelque part, l'obséquieuse vénération accordée à la naissance aggrave le poids de l'oppression légale. Un Français de la classe plébéienne témoigne à un comte ou à un marquis une déférence aveugle et idolâtre; au contraire, il n'y a

[1] *Essays moral and literary*, n° 159.

aucun doute qu'un batelier anglais ne boxât avec le premier lord du royaume, s'il en avait reçu quelque affront, sans le moindre égard pour son étoile ou son ruban »[1]. Où Knox avait-il donc pris cette prétendue soumission de nos pères aux exigences de l'orgueil aristocratique? Ignorait-il que chez nous, même avant la glorieuse révolution de 89, les priviléges de la noblesse étaient déjà bien déchus, et le prestige de la naissance bien affaibli? La France comparée à l'Angleterre est vraiment la terre classique de l'égalité civile, auprès du sanctuaire de la hiérarchie féodale. Un des grands embarras de nos traducteurs est même de chercher des équivalens aux serviles et minutieuses distinctions de titres, si communes dans la Grande-Bretagne, et qui pour nous seraient inintelligibles.

En politique, l'auteur soutient invariablement les principes de sage liberté qu'il professa toute sa vie, auxquels il sacrifia plus d'une fois ses intérêts et son repos, et qu'il exposa avec force dans son *Esprit du despotisme*, à l'époque de la grande croisade européenne contre les théories de la révolution française. Néanmoins, avec son patriotisme, Knox avait trop de bon sens et de probité pour s'associer aux attaques des factions contre l'ordre public, bien moins encore contre les bases de la société. Il ne montre pas plus de lâche complaisance pour les partis que pour le pouvoir. On peut en juger par son

[1] *Essays moral and literary*, n° 96.

essai sur les abus de la liberté de la presse, dont je citerai ici quelques fragmens. Après avoir rappelé que la législation romaine punissait de mort la diffamation, il ajoute :

« Nos lois sont sans doute moins sévères : nous sommes justement jaloux de nos droits. Je ne veux suggérer aucune pensée qui puisse tendre au préjudice de la liberté. Je rends grâce à la Providence de m'avoir placé dans un pays où elle règne avec tant de gloire. Il n'y a point de sacrifice, compatible avec la conscience, qu'un homme de bien ne s'empressât de faire pour transmettre purs à ses enfans les avantages qu'il a reçus de ses pères. Ce que je dis maintenant n'a d'autre but que de les préserver en effet de toute atteinte; car, pour emprunter les paroles du savant Blackstone, « c'est maintenir la liberté de la presse que d'en censurer la licence. »

« Que nos lois actuelles restent donc intactes, si on ne peut les changer sans péril. Je ne m'adresserai qu'au cœur, à la morale, et au jugement de mes lecteurs, pour la réforme volontaire que je voudrais opérer; réforme qui doit commencer et s'accomplir par eux, et qui, au lieu d'affaiblir la liberté civile, doit l'affermir, en étendre plus loin les bienfaits, et les rendre presque exempts d'alliage : rare condition des choses humaines! »[1]

Il indique les procédés les plus ordinaires auxquels ont recours certaines feuilles périodiques pour s'ap-

[1] *Essays moral and literary*, n° 6.

provisionner de scandale, et il représente ainsi les effets de cette inquisition journalière sur la vie privée.

« De cette manière, le public établit un despote au-dessus de lui-même. Un homme du peuple, et quelquefois un des plus obscurs, institue un tribunal qui rend des arrêts contre tous, fréquemment sans enquête préalable, et presque sans aucun égard à la justice ou à l'indulgence. La sévérité des sentences prononcées pour ternir les plus nobles caractères ne connaît d'autres limites que celles qui sont indispensables afin d'échapper à la lettre de la loi, et d'éluder les chances d'une poursuite efficace. Les décisions de ce tribunal arbitraire sont si cruelles et si impitoyables, que l'innocence même des femmes y est souvent punie du plus rigoureux arrêt. La pureté des jeunes filles et les vertus conjugales sont flétries de souillures qui deviennent presque ineffaçables. On porte au cœur des parens des blessures que le temps ne saurait guérir, car un des grands malheurs de ce genre de scandale, c'est que, quoique tout le monde écoute avidement la calomnie, bien peu ont assez de candeur et de patience pour entendre et admettre la justification. Les attaques sont vues par beaucoup de spectateurs qui ne verront jamais la défense. Quand même la réfutation serait accueillie aussi généralement que l'outrage, c'est une triste nécessité que d'affronter à regret les regards du public, sous l'obligation de répondre à des reproches amers et injustes, adressés par ceux qui n'ont aucun droit, d'après les lois divines et humaines, de ré-

pandre dans le monde leurs accusations téméraires. Est-ce donc un gouvernement régulier que celui où un artisan peut s'ériger en despote, déchirer le cœur des innocens, détruire la paix des familles, noircir les plus brillantes réputations, dénigrer le mérite le plus incontestable, avilir toutes les dignités et tous les rangs, et cela, non seulement avec impunité, mais avec des récompenses qui lui permettent d'amasser une fortune indépendante, et d'insulter aux ruines sur lesquelles il a bâti sa prospérité?

« On entend parmi nous beaucoup de personnes se plaindre des usurpations du gouvernement au préjudice de la liberté des sujets, et des mesures oppressives de l'administration. Je demande à tout individu dans l'empire britannique s'il a jamais éprouvé de la part de la couronne, ou des ministres de la couronne, un seul acte de tyrannie égal à ceux qu'exerce, chaque jour et à toute heure, de la manière la plus arbitraire, l'éditeur d'une feuille publique licencieuse. Aucun des pouvoirs que reconnaît notre constitution ne saurait appliquer les châtimens sévères de la loi, même à ceux qui les méritent, sans des formalités rigoureuses; mais les atteintes de cet instrument d'oppression dans les mains d'un avide mercenaire, qui n'a reçu ni mission, ni autorité, ni offense, infligent la punition la plus exorbitante, sans juges, sans jury, sans témoins, sans conscience, et sans humanité. »[1]

[1] « In this manner the public.... Without judge, jury, witnesses, conscience or humanity. » (*Essays*, n° 6.)

On voit que ces plaintes ressemblent fort à celles que Franklin faisait entendre, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ses réflexions sur « la plus haute cour de judicature en Pensylvanie. » Knox ne propose pas, comme lui, le rétablissement légal du droit de bastonnade, pour servir de contre-poids aux excès de la presse ; mais le remède qu'il conseille n'est guère plus efficace. Il se contente de recommander aux honnêtes gens de toutes les opinions de refuser leur appui aux spéculations sur les personnalités et la calomnie. C'est tenir trop peu compte de cette maligne curiosité que les moralistes ont reprochée, de tout temps, au cœur humain [1], et peut-être aussi de la stupide frivolité qui pousse presque toujours le vulgaire à encourager des folies dont il doit, en définitive, payer les frais.

La partie littéraire des *Essais* de Knox est la plus instructive et la plus attachante. La critique semble véritablement son domaine. Les livres lui sont plus familiers que le cœur humain ; et, en les appréciant, il fait preuve d'un jugement solide et d'un esprit impartial. On peut le regarder comme un guide assez sûr dans les questions de goût. J'indiquerai rapidement quelques uns de ses meilleurs articles en ce genre.

L'essai sur *la grâce et la délicatesse du style*, n° 106, mérite d'être lu par ceux qui font une étude

[1] Φύσει πᾶσιν ἀνθρώποις ὑπάρχει τῶν λοιδοριῶν καὶ τῶν κατηγοριῶν ἀκούειν ἡδέως. (DEMOSTHENES.)

sérieuse de l'art d'écrire. Celui sur le *goût dominant en poésie*, n° 129, contient d'excellentes observations sur les deux écoles poétiques, rivales en Angleterre : l'une d'origine italienne, celle de Spenser, de Milton, de Gray, des Warton, etc.; l'autre, celle de Pope, de Goldsmith, de Johnson, etc.; qu'on peut appeler anglaise en lui assignant Dryden pour fondateur, ou française en la faisant remonter à Boileau. Il déplore l'aveugle intolérance des partisans exclusifs d'un des deux systèmes, et blâme avec raison la capricieuse partialité du biographe célèbre qui, tout en exhumant de l'oubli une foule de noms obscurs, n'a rendu aucune justice au sublime talent de Gray.

L'article sur *les poëmes de Chatterton*, n° 144, est écrit avec plus de chaleur et de sensibilité que n'en montre habituellement l'auteur. On y trouve quelques traces du ton déclamatoire dont Knox n'est pas toujours exempt; mais il fait habilement ressortir les éminentes qualités de ce jeune écrivain, peut-être le plus merveilleux exemple d'un génie précoce, et trop tôt ravi aux lettres, comme Gilbert, par une fin digne de pitié.

L'essai sur l'*éloquence parlementaire*, n° 152, est un des plus curieux de l'ouvrage. Comme Hume, Warton et Blair, le critique, en comparant les discours des deux chambres législatives anglaises aux harangues de la tribune antique, proclame l'extrême infériorité des modernes. Pour quiconque a suivi quelque temps avec attention les débats des assem-

blées délibérantes, dans un gouvernement représentatif, il est bien difficile, en effet, de ne pas conclure qu'un grand orateur est ce qu'il y a de plus rare au monde. L'opinion de Knox ne l'empêche pas de rendre un éclatant hommage à l'éloquence politique de Chatam, et de reconnaître une autre exception en faveur de Burke. Il cite même un fragment de la noble réponse de ce dernier aux reproches des électeurs de Bristol, et le compare à Socrate devant ses juges, plus semblable à un maître qu'à un suppliant.

L'auteur s'occupe trop volontiers de détails qui n'ont d'importance que dans les universités, et il s'expose quelquefois au ridicule par un pédantisme scolastique. Ainsi, au commencement du second volume, il donne une suite de notices critiques sur des prosateurs et des poètes latins modernes, dont on ne s'occupe guère aujourd'hui. Un tel sujet sort des limites de l'essai moral, et n'a d'attrait que pour des philologues ou des érudits de profession. Néanmoins, on rencontre aussi dans son livre de précieux renseignemens sur diverses questions littéraires d'un intérêt plus général et plus durable. Il y a toujours plaisir et profit à lire les admirateurs éclairés des anciens; et, à ce titre, l'ouvrage de Knox est un des plus utiles qu'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse.

SOIRÉES D'HIVER.

Les Soirées d'hiver, publiées d'abord en 1788, sous le voile de l'anonyme, obtinrent un accueil moins favorable que la composition précédente. J'ignore pour quelle raison un des derniers éditeurs a cru devoir les admettre de préférence dans le volumineux répertoire des *essayistes* anglais. Les mêmes défauts s'y font sentir, et paraissent peut-être plus saillans. Le principal est toujours l'absence de variété dans le choix des questions. Le champ des investigations morales de l'auteur est trop circonscrit. On s'aperçoit de plus en plus qu'il ne connaît pas les réalités de la vie humaine : il ne l'a entrevue qu'à travers les livres, et ne l'a étudiée que dans la solitude académique. Aussi il tourne sans cesse dans un cercle uniforme qu'il n'ose franchir. Le goût des plaisirs simples et innocens, les avantages de l'instruction pour toutes les classes de la société, l'abus de l'affectation sentimentale, les succès scandaleux du charlatanisme, les tribulations d'une existence littéraire, ou bien encore l'inconvenance des insultes à la religion, tels sont les sujets favoris, les idées dominantes, auxquels il revient, dans tout le cours de ses essais, avec une fatigante monotonie.

L'agrément de la forme ne rachète pas assez la stérilité du fond. Knox manque d'aisance et de naturel : il ne sait pas au besoin détendre son style. Il règne dans sa manière une certaine roideur et un

apprêt qui le suivent partout à son insu. Soit qu'il fasse parler un personnage d'invention, soit qu'il ait recours à une correspondance fictive, il se trahit, dès le début, par son allure guindée et par la pompe factice de ses périodes; ou plutôt il ne prend pas même la peine de se déguiser. C'est toujours le disciple de Johnson, avec l'enflure et l'affectation, mais sans la vigueur et l'originalité de son modèle.

On s'étonne que Knox, écrivain froid et dépourvu d'imagination, mais du moins judicieux, ait méconnu la nature de son talent au point de s'exercer dans l'allégorie, et qu'il ait précisément choisi pour texte *la vie humaine* [1], sans songer apparemment que, bien avant lui, Addison dans la célèbre *Vision de Mirza*, et Johnson dans un des articles du *Rôdeur*, avaient déjà traité ce sujet avec une incontestable supériorité. Il ne réussit pas beaucoup mieux dans le badinage, cet art si essentiel au moraliste, et qui contribue surtout à la popularité de l'essai périodique. En général, sa plaisanterie est gauche et contrainte. Je citerai néanmoins une de ses plus heureuses tentatives en ce genre, le n° 39 des *Soirées d'hiver*, où il expose assez habilement le ridicule et l'inconséquence d'une économie mesquine.

« Par une bizarre contradiction de l'esprit humain, il arrive quelquefois que des hommes, suffisamment généreux et bienfaisans dans les grandes

[1] *Winter Evenings*, n° 75.

occasions, se dégradent et se tourmentent eux-mêmes par leur parcimonie pour des misères absolument indignes de leurs soins. Ce faible de caractère, l'estime excessive des bagatelles, n'a pu échapper à un investigateur aussi vigilant de la vie sociale que Théophraste. Il a décrit le travers qui en résulte, sous le nom de *micrologia*, c'est-à-dire l'espèce d'avarice qui exagère la valeur des petites choses, ou qui s'occupe de détails minutieux au-dessous de l'attention.

« Il énumère plusieurs exemples de ces épargnes mesquines, plus applicables sans doute à son temps qu'au nôtre, mais pourtant trop conformes aux mœurs modernes. Parmi divers autres traits de lésinerie, il raconte que son *Micrologus*, lorsqu'il se trouve à un banquet public, ou peut-être à dîner chez lui, au lieu de prendre part à la conversation, ne songe qu'à compter combien de verres a bus chacun des convives, et à supputer arithmétiquement le total des bouteilles qui ont été vidées.

« Les anciens satiriques et les auteurs de comédies ont été très mordans et très facétieux aux dépens de cette humeur sordide. Plaute faisant le portrait d'un parcimonieux prétend que, lorsqu'il se lave les mains, il regrette en soupirant que tant d'eau soit salie. S'il voit un peu de fumée sortir de sa cheminée, il se lamente comme si la maison était en feu, et ne peut se défendre de songer que c'est dommage que tant de bonne fumée se dissipe dans l'air, quand elle eût pu servir à sécher une tranche de lard, si on avait eu le bonheur de la retenir au

logis. Le poète, par ces traits d'hyperbole, veut faire entendre que de pareils personnages ne sauraient se résoudre à rien perdre. Ce caractère a toujours fourni un sujet amusant pour la comédie et la farce; mais je ne sais s'il ne mérite pas d'exciter encore plus de pitié que de dérision, puisqu'il semble voisin de la démence.

« Pourtant, quelques hommes d'un esprit éclairé, et d'une remarquable élévation de sentimens, ont offert dans leur conduite des preuves étranges d'économie mesquine. Le papier est un article qui, en considérant son utilité et sa beauté, peut paraître à bas prix : néanmoins, plusieurs de ceux capables d'en faire le meilleur emploi en l'enrichissant de saillies, de bon sens, de poésie et d'éloquence, en ont été chiches à un point excessif.

« Swift, cet observateur malin, donnait à Pope l'épithète de *rogne-papier*, qu'il méritait certainement; car j'ai vu au Muséum anglais quelques uns de ses manuscrits copiés sur des enveloppes de lettres, en lignes si serrées que les vers du poète se confondaient presque avec l'adresse.

« On s'attendait que Chapelain, fameux académicien français, d'après ses liaisons avec Balzac et Voiture, laisserait des lettres d'une grande élégance : mais, à l'examen, on les trouva indignes du public, et on donna pour raison que Chapelain, étant de la classe des *rogne-papier*, ne s'occupait en écrivant ses lettres que de les faire le plus courtes possible, afin de sauver un morceau de papier. C'est merveille que

ces parcimonieux correspondans ne suppriment pas les points et les virgules pour ménager l'encre.

« L'économie mesquine est fort commune à l'égard des articles de papeterie. Plusieurs écrivent en caractères si menus et si serrés, pour épargner le papier, qu'il est impossible de déchiffrer leurs manuscrits. Quelques uns délayent leur encre jusqu'à ce qu'elle soit pâle et claire comme de l'eau, et devienne bientôt jaune comme du safran, ou s'évapore et ne laisse aucune trace après elle. Bon nombre usent leurs plumes jusqu'au tronçon, quoiqu'elles soient aussi peu propres à écrire qu'un clou. D'autres enfin plaignent la cire nécessaire pour empêcher leurs lettres de s'ouvrir dans le transport de Londres à Islington, et serrent un pain à cacheter avec autant de soin qu'une guinée. Cependant, tous ces gens-là sont assez riches pour avoir des équipages et des maisons de plaisance, et pour se livrer à tous les plaisirs d'un luxe dispendieux.

« Il y en a qui aimeraient mieux n'entendre jamais parler de leurs meilleurs amis et de leurs plus proches parens, que de payer un port de lettre; qui sont continuellement en querelle avec les porte-faix, cochers, conducteurs, bateliers et portiers, à propos de surtaxes d'un ou deux sous, quoique le temps qu'ils perdent et le désagrément qu'ils éprouvent dans la dispute soient tels que des livres sterling ne sauraient les compenser; et que, après tout, la somme en litige n'ait pas plus d'importance pour eux que la poussière de leurs souliers ou la poudre

de leur perruque. Ajoutez qu'ils ont ordinairement le dessous en dernier résultat, grâce à leur absurde parcimonie qui les porte à refuser le paiement, lorsqu'il est dû, et qu'on peut légalement l'exiger.

« Le parcimonieux est sûr d'avoir un démêlé personnel avec le collecteur d'impôts, et il traite tous ceux qui viennent avec une demande légitime pour de l'argent dû à d'autres, comme s'ils lui adressaient des réclamations impertinentes pour leur propre avantage. Il va à sa maison de campagne, afin de jouir d'un air pur; mais il a condamné plus de la moitié des fenêtres, par dépit contre M. Pitt. Il a calculé que la clôture de deux croisées en sus épargnerait une couronne par année; et en conséquence, malgré les représentations de sa femme et de sa fille, il a fait murer le balcon et une des fenêtres latérales du salon.

« Si le parcimonieux se rend à une partie de plaisir ou à une excursion champêtre, il en corrompt tout l'agrément en se laissant aigrir par des débats avec les postillons, garçons d'auberge, décrotteurs, et commis des barrières, pour des sous et deniers. Après avoir dépensé plusieurs guinées dans son expédition, il retourne au logis sans avoir goûté le plaisir qu'il cherchait, parce qu'il s'est privé de tout moyen de se divertir, en perdant sa belle humeur dans des discussions pour des sommes dont le total monte peut-être à une demi-couronne.

« Le parcimonieux est extrêmement chiche dans

tous les articles de toilette. Il ne quitte pas un chapeau ou un habit, qu'ils ne soient usés jusqu'à la corde, dussent les enfans même rire de son costume grotesque, lorsqu'il traverse les rues. A une solennité publique, il exhume un habit jadis noir, qui était neuf à la mort de la reine Anne, et qui depuis a subi de curieuses transformations de couleur, et de gris-noisette est devenu vert-bouteille. En même temps, ses domestiques sont vêtus d'aussi bonnes livrées que les autres.

« S'il est surpris par un orage en revenant de la banque où il a reçu un large dividende, il se garde bien d'appeler un fiacre ou d'entrer dans un café, mais il attend une heure ou deux sous une porte cochère, et à la fin il regagne son domicile par la pluie, avec un tel rhume et un tel mal de gorge, et une perruque si fort en désordre que les sirops et les réparations lui coûtent plus que n'aurait coûté la course de fiacre, s'il l'eût retenu pour tout le jour; mais il contemple avec délices le schelling qu'il a épargné, et il triomphe de la sagesse de son économie.

« S'il accorde un secours, ce qui est rare, à un solliciteur importun, ou à des personnes chargées d'une collecte pour une œuvre charitable ou pour le vicaire de la paroisse, il jette son offrande de si mauvaise grâce, et avec tant de murmures contre la multitude des taxes et la dureté des temps, que les quêteurs se trouvent offensés de ses dons, et se retireraient volontiers sans argent pour échapper à

une entrevue aussi désagréable. Du reste, il souscrit libéralement en faveur des prisonniers retenus pour menues dettes, et pour la maison de refuge.

« Dans les mois de janvier et de février, il grelotte assis auprès d'un feu qu'on couvrirait avec la main, quoiqu'il soit martyr d'un rhumatisme qu'une chambre chaude pourrait soulager, et que, dans tous les autres appartemens de sa maison, on se chauffe à l'aise et autant qu'il plaît. Il ne commence pas à faire du feu avant le premier novembre, et il cesse le dernier jour de mars, parce que c'était la bonne vieille coutume de sa famille, et que les bonnes vieilles coutumes ne doivent jamais se perdre. Nul ne s'avise de lui rendre visite dans cette froide saison, et ses doigts ainsi que ses pieds sont couverts d'engelures; mais peu lui importe, pourvu qu'il observe une bonne vieille coutume.

« S'il est indisposé, au lieu de requérir l'avis d'un pharmacien ou d'un docteur, il consulte un manuel de médecine domestique ou un vieux livre de recettes de sa grand'mère, et il achète à la boutique voisine quelques drogues, qu'il s'administre lui-même. Par suite de ce système, il s'est attiré des maladies qui lui ont coûté presque la vie, et de plus des sommes considérables en honoraires pour visites multipliées du médecin. Malgré cela, il contribue annuellement aux frais de plusieurs dispensaires établis pour fournir aux pauvres des remèdes et des avis *gratis*.

« Je crois qu'il appartient à la même confrérie

que l'avare célébré par Pope; car, quoiqu'il soit toujours fort économe de bouts de chandelle durant sa vie, il est accompagné de torches nombreuses à ses funérailles, et reçoit de magnifiques obsèques par les soins de l'héritier qui profite si bien de sa parcimonie.

« L'avare inconséquent, qui attache trop de prix à des bagatelles, et pourtant se montre aussi libéral que d'autres dans certaines parties de sa dépense, est un phénomène curieux, mais non sans exemple. Cette manie provient d'un défaut de raisonnement, d'un genre particulier d'irréflexion, et d'habitudes anciennes de lésinerie contractées par l'individu avant que sa fortune fût faite, et dans un temps où les petites choses étaient réellement capitales. Cette préoccupation n'est pas facile à corriger dans la vieillesse, ni même dans l'âge mûr; et celui pour qui une paire de souliers ou un habit étaient des objets de première importance, quand il était apprenti, commis ou portier, ne peut guère se défendre de les croire encore tels, après que son activité et son mérite lui ont permis de se vêtir d'écarlate, de suspendre une chaîne d'or à son cou, et de s'asseoir dans le carrosse du lord maire.

« Je serais satisfait si quelques unes de ces considérations pouvaient guérir une erreur qui empoisonne souvent les douceurs de la bonne fortune, et transforme des personnages d'une intégrité, d'une industrie, d'une droiture peu commune, et même d'une générosité partielle, en objets d'aversion pour

ceux que gêne leur mesquine avarice, et de souverain mépris pour le reste de la société. »[1]

Le travers d'esprit que Knox vient de décrire est très réel, et même peu de personnes en sont complétement exemptes. Néanmoins, plusieurs traits satiriques de ce caractère manquent peut-être de justesse : l'économie bien entendue, qui n'est que l'amour de l'ordre appliqué aux objets usuels, peut s'exercer, à propos et sans ridicule, sur les petites choses. J'ajouterai que c'est même là son domaine ordinaire; le bon sens doit servir ici de guide et prescrire la mesure. Au reste, l'inconséquence que relève le moraliste n'est point particulière à l'emploi de l'argent; on retrouverait la même contradiction dans l'économie du temps, de la santé, en un mot de ce que les hommes estiment et recherchent davantage.

Le langage de Knox, dans cette composition, comme dans la précédente, est constamment celui d'un homme de bien, d'un ami de l'humanité, de la morale et de la science. Le bon sens et la bonne foi, deux qualités rarement distinctes, se font remarquer au plus haut point dans ses écrits. Partout il montre un véritable enthousiasme pour les lettres, un respect sincère pour la vertu et le génie, un zèle religieux qui n'est pas du fanatisme, et un amour de l'ordre qui n'est pas de la servilité. Dans un de

[1] « From a strange inconsistency..... Contempt to the common observer. » (*Winter Evenings*, n° 39.)

ses essais, il revient sur la question de la presse périodique, et il en condamne les excès de la manière la plus explicite : « Les principes coupables, dit-il, enfantent naturellement les actions coupables, et il y a toute raison de croire qu'une grande partie de la dépravation des classes inférieures, et de l'esprit de sédition des temps modernes, a été produite par la corruption des feuilles publiques. J'exprime franchement ma pensée, quoique je sache que les éditeurs de journaux ont dans leurs mains un instrument de vengeance, et qu'ils sont en état de repousser leurs agresseurs avec un fouet de scorpions; mais le bouclier de la vérité est une armure suffisante, et une blessure au service d'une bonne cause laisse une honorable cicatrice. »

Après cette courageuse profession de foi, afin qu'on ne se méprenne pas sur ses intentions, et que l'on comprenne bien qu'il n'attend une réforme que de la presse elle-même et du concours des bons citoyens, en un mot, qu'il n'en veut pas à l'institution, mais à l'abus, il résume sa pensée dans cette conclusion, qui sera sans doute celle de tous les esprits éclairés : « Avec toutes leurs imperfections, les journaux sont encore le meilleur rempart de nos libertés, le plus sûr appui du faible contre l'insolence des grands et l'injustice d'un oppresseur. Ils font entendre le cri d'alarme dans tout un empire, et nulle influence n'est assez puissante pour en étouffer le bruit, avant que le public n'en examine la cause. Résignons-nous donc à tous leurs inconvé-

niens, plutôt que de mettre en péril la liberté de la presse. »[1]

Les articles de controverse et de polémique religieuse occupent une place trop considérable dans les *Soirées d'hiver;* plusieurs chapitres, en effet, ressemblent plutôt à des dissertations théologiques, ou même à des sermons, qu'à des esquisses de mœurs. Un caractère aussi sérieux contraste avec le titre de l'ouvrage et avec le préambule, qui semblaient promettre quelque chose de plus récréatif. Il y a d'ailleurs dans le ton de l'écrivain une certaine sécheresse et une froideur habituelle, peu propres à faire des prosélytes. Aussi, ses exhortations sont-elles moins efficaces et moins persuasives que celles de la plupart des moralistes, et même de quelques bons romanciers anglais.

Parmi les essais philosophiques ou littéraires, je recommanderai plus particulièrement à l'attention des lecteurs le n° 64, sur la *Création récente de nombreux établissemens de philanthropie;* le n° 65, sur l'*Étendue des sciences et la brièveté du temps qu'on y consacre;* le n° 88, sur l'*Abus d'un attachement excessif aux lettres*, et surtout le n° 113, sur la *Sagesse de choisir des amusemens faciles et peu dispendieux*. Le n° 60, sur les *Désagrémens de la carrière d'instituteur*, contient des remarques judicieuses qu'il avait pu faire dans le long exercice de sa profession, et auxquelles il a joint quelques notes

[1] *Winter Evenings*, n° 20.

excellentes de Gesner sur le même sujet. Dans un passage du n° 91, il fait ressortir assez bien la supériorité des études morales sur les recherches métaphysiques, pour le bonheur des individus et de la société : « Mille et dix mille personnes, dit-il, ont tiré autant de plaisir que de profit d'Addison, contre une qui a lu Locke et Malebranche. »

La critique forme une partie essentielle des *Soirées d'hiver*, qui offrent dans ce domaine une réunion d'articles instructifs et curieux. Comme c'est là, en définitive, le principal titre de Knox à l'estime des littérateurs, je crois devoir citer un exemple de son talent dans le genre où il a le mieux réussi ; je choisirai le n° 92, où il juge un ouvrage célèbre, dont je n'ai pas à m'occuper en ce moment, les *Lettres de Junius*.

« Lorsque des milliers d'hommes sont à la recherche de la renommée, et s'efforcent de l'acquérir au prix des plus pénibles labeurs, il semble merveilleux qu'un écrivain dont les productions ont déjà obtenu d'unanimes suffrages, consente à laisser son nom enseveli dans l'obscurité la plus profonde. Il faut que d'autres motifs, et non le mépris de la célébrité, l'aient détourné de jouir d'un hommage aussi flatteur : la crainte du ressentiment des personnages qu'il a pu offenser, ou un changement dans les opinions qu'il avait peut-être avancées avec une confiance irréfléchie, voilà sans doute les causes réelles qui lui ont fait préférer l'anonyme à la gloire. « Je suis seul dépositaire de mon secret », dit Ju-

nius; mais, à moins que la mort ne l'ait enfoui pour toujours, on peut s'attendre que ce secret franchira les barrières de son tombeau, quand le temps aura écarté les obstacles qui en empêchaient la révélation.

« Les écrits de Junius fournissent aujourd'hui un sujet de méditation aux beaux esprits et aux gens de lettres plutôt qu'aux politiques. Junius prendra son rang parmi les premiers classiques de l'âge actuel, au jugement de la dernière postérité. Plus attique même que Cicéron, plus fleuri que Démosthène, il a atteint le point désirable en fait de goût, celui où la correction ne dégénère pas en sécheresse, et où les ornemens du langage s'éloignent d'un ton prétentieux, diffus et déclamatoire.

« On ne trouverait, dans la langue anglaise, sur des sujets politiques, aucun ouvrage comparable en élégance de style et en artifice de composition aux *Lettres de Junius*. Bolingbroke était incorrect et inégal; il offre sans doute, dans son *Roi patriote*, plusieurs passages pleins de verve, et qui ont quelque analogie avec la manière de Junius, mais sans l'égaler. Son éloquence ne se déroule pas comme le cours d'un fleuve majestueux, avec une magnificence uniforme : il se précipite comme un sauvage torrent, qui bondit sur des débris de rochers et des troncs d'arbres, embarrassé par les buissons, entraînant les dépouilles du rivage, et souvent sali par un mélange impur de limon.

« Parmi les feuilles périodiques du siècle de Bolingbroke, celles qui attirèrent le plus l'attention,

durant la violence de l'esprit de parti, présentent fort peu de traces de talent littéraire. Je n'ai jamais vu aucun passage extrait de *l'Artisan* [1], des *Lettres de Caton*, et du reste des pamphlets de cette sorte, qui pût prétendre à une élégance remarquable de style ou de forme. Plusieurs annonçaient de la force d'expression et de la subtilité de raisonnement; mais les meilleurs ne paraissent pas maintenir leur place entre les classiques anglais. Ils n'étaient pas destinés à un succès soutenu; on peut les comparer à ces fruits hâtifs, qui ne sont pas plus tôt mûrs qu'ils se corrompent, et qu'il faut manger immédiatement ou laisser perdre.

« A la vérité, quand Junius écrit sur un sujet ordinaire, il s'exprime comme les hommes ordinaires. C'était un de ces écrivains dont le génie croît à proportion de la dignité de leur sujet, et s'élève au niveau des grandes occasions. Sa préface est d'un mérite assez modeste; son *Philo-Junius*, incontestablement écrit par lui-même, ne l'aurait pas distingué du troupeau des auteurs; et ses notes sont peu dignes d'attention.

« Sur la disgrâce de lord Mansfield, du duc de Grafton, du duc de Bedford et de sir William Draper, il a élevé à sa gloire une colonne plus durable et plus belle que l'airain et le marbre. Ce fut une circonstance malheureuse pour ces grands personnages d'être contemporains d'un tel publiciste. La

[1] *The Craftsman.*

main du génie a déshonoré leur écusson par une barre que la science héraldique, ni aucun décret d'un monarque, ne sauraient enlever. La flèche décochée d'un tel arc s'est attachée à leurs flancs pour n'en jamais sortir. La postérité lira leurs portraits dans les *Lettres de Junius*, quand l'amitié et l'esprit de parti ne pourront plus effacer les couleurs dont ils sont empreints. Je ne discute pas la justice ou l'injustice de ses invectives. Je les crois souvent injustes. Je remarque seulement que, comme le plus grand bonheur d'Achille, suivant l'opinion commune, est d'avoir été célébré par un Homère; de même aussi c'est une déplorable fatalité pour ces hommes d'état d'avoir été stigmatisés d'infamie par un Junius. Le duc de Bedford n'aurait pas acheté trop cher le silence de Junius, au prix de la moitié de son énorme fortune, si Junius eût été vénal. Sans doute la vérité est bien puissante, et elle prévaudra avec le temps : mais où sont inscrits, se demanderont nos descendans, les traits de bienfaisance, les nobles exploits de ces personnages pour contrebalancer ou affaiblir le témoignage de Junius?

« Quant à la lettre au roi, quoiqu'une des plus belles compositions de l'ouvrage, je ne puis l'approuver, parce que le but de l'auteur était de rendre plus acérées les épines d'une couronne. Les ministres et les personnages publics de tout rang, qui aspirent aux conquêtes de l'ambition sous le masque du patriotisme, sont un légitime objet de satire po-

litique : mais un roi d'Angleterre, aux termes de notre constitution, est si peu libre d'agir par lui-même que le blâme des mesures accomplies en son nom ne saurait, avec justice, être attribué à son influence personnelle. La nature particulière de la malheureuse infirmité dont le roi a été depuis atteint ferait souhaiter à tout homme de l'humanité la plus commune, que rien de ce qui pouvait affliger son cœur de sentimens pénibles, non absolument inévitables, n'eût été offert à sa pensée. La plume de Junius ressemblait au poignard de Felton. Auprès d'une telle arme, le couteau de Marguerite Nicholson était un hochet.

« Mais je n'ajoute rien sur cet article. Je me proposais de considérer Junius uniquement sous le point de vue littéraire. Et, quoique d'accord avec la nation, j'estime ses lettres comme de beaux modèles de ce genre d'éloquence que les anciens rhéteurs appelaient démonstrative ; quoique je le regarde comme le premier de nos classiques anglais dans ce domaine, quoique j'admire son langage châtié, son esprit incisif, son élégante satire, néanmoins je regrette qu'il n'ait pas exercé son talent sur des questions d'un intérêt universel et permanent : la littérature, la morale ou l'histoire. Il eût pu produire des œuvres qui auraient non seulement charmé, mais éclairé un public enthousiaste. Mais il est rare que des feuilles fugitives sur la politique de circonstance aient long-temps survécu à leur auteur. Quelque grands et quelque importans que les hom-

mes et les événemens d'aujourd'hui paraissent à la génération actuelle, ils peuvent ne point paraître tels aux yeux de la postérité, qui aura aussi ses héros du jour pour former la décoration passagère de l'époque. Le génie de Junius, et rien qu'un pareil génie n'aurait eu ce privilége, immortalisera les plus futiles sujets de ses lettres, comme l'ambre conserve les brins de paille et les insectes; mais elles resteront plutôt dans le cabinet des curieux qu'elles ne jouiront d'une vogue populaire; tandis qu'un ouvrage d'utilité générale, fait pour intéresser la nature humaine en tout temps et en toute circonstance, embelli des grâces qu'il était capable d'y répandre, aurait été accueilli par le public avec la reconnaissance et l'estime qui s'attachent encore aujourd'hui aux chefs-d'œuvre du siècle de Périclès et d'Auguste. »[1]

Tout ce morceau atteste une raison élevée et une âme généreuse. On peut aussi consulter avec fruit les réflexions critiques de l'auteur sur Goldsmith, lord Lyttleton, l'archevêque Secker et quelques autres de ses plus célèbres contemporains. L'essai sur les droits de Pope au titre de poète, à propos d'une question assez singulière soulevée par Joseph Warton, servirait au besoin de réponse aux contempteurs de celui de nos grands poètes qui a le plus de rapport avec Pope, d'un homme dont le nom, tou-

[1] « When thousands are in search of fame.... The age of Pericles and Augustus. » (*Winter Evenings*, n° 92.)

jours cité avec respect par les plus beaux génies de l'Europe et surtout de l'Angleterre, est attaqué aujourd'hui en France par une insurrection d'écoliers. Le biographe de Pope fit du moins une sorte d'amende honorable dans la seconde partie de son ouvrage. « On souffre, dit Knox à ce sujet, de voir le talent et l'érudition employés à rabaisser une réputation consacrée par le sentiment unanime des meilleurs juges depuis un long espace de temps. Cela décèle généralement un fonds d'envie chez le détracteur; et s'il fait quelques prosélytes à son opinion ils sont d'ordinaire entraînés au-delà des limites d'un jugement équitable, et semblent prendre plaisir à censurer avec une rigueur excessive ceux que le monde était convenu d'admirer. »[1]

Le style de Knox est clair et correct; mais il manque habituellement de précision, de force, et plus encore de souplesse. Il emprunte souvent des images vulgaires et triviales. Il se complaît trop volontiers dans un étalage pédantesque d'érudition classique, sans s'apercevoir que ses nombreuses dissertations sur des poëmes latins aujourd'hui oubliés, ou même sur tel passage d'Aristote, n'ont d'intérêt que pour des professeurs et des hellénistes. Ses citations intempestives dégoûteraient quelquefois le plus intrépide amateur de l'antiquité. S'il fait parler ou écrire un personnage fictif, il ne peut se défendre de lui attribuer son défaut. Il commence ainsi un essai sur

[1] *Winter Evenings*, n° 116.

les charmes du règne végétal : « Il y a dans le cœur humain une *philokalia*, ou passion de la beauté, qui nous est donnée par la nature. Partout où le *kalon* apparaît, dans les objets animés ou inanimés [1], etc..... » Qui croirait que c'est là le préambule d'une lettre? L'auteur semble supposer tous ses correspondans et ses lecteurs des membres de l'Académie des Inscriptions.

Il est fort douteux qu'on ait eu raison d'admettre les *Soirées d'hiver* de Knox dans le recueil déjà trop volumineux des *Essayistes* de la Grande-Bretagne. Cet ouvrage n'a point paru sous la forme périodique, et il ne possède pas la grâce, l'enjouement, la finesse d'observation qu'on cherche naturellement dans les esquisses de mœurs. Il peut être consulté avec avantage par l'homme de lettres, l'instituteur ou le théologien; mais il sera rarement lu par les gens du monde. En tout cas, on ne doit assigner à l'auteur qu'un rang secondaire parmi les moralistes anglais.

[1] *Winter Evenings*, n° 93.

BURNS.

Le poète écossais Robert Burns, ainsi que plusieurs grands poètes anglais, tels que Pope, Cowper et Gray, a réussi dans le genre épistolaire. Ses lettres forment le meilleur commentaire de ses poésies, et, quoique destinées à un succès moins populaire, n'excitent pas moins l'étonnement et la curiosité. Si on songe que ce génie supérieur s'est développé en dépit d'obstacles qui paraissaient insurmontables, malgré des privations continuelles et une éducation incomplète, au milieu des plus rudes travaux de l'agriculture ou de fonctions subalternes dans l'accise, on reconnaîtra peut-être que jamais vocation littéraire ne se révéla par des témoignages plus irrécusables.

La vie de Burns par le docteur Currie offre un des modèles de ces attachantes biographies assez communes en Angleterre. Cette notice est précédée d'une dissertation instructive sur les mœurs et la civilisation des classes pauvres, et surtout des cultivateurs, en Écosse. L'auteur fournit à ce sujet des renseignemens authentiques fort curieux. Indépendamment de toute autre preuve à l'appui de ses assertions, il faut avouer que l'histoire de la famille Burns, des deux frères, de leur vénérable père, et de leur précepteur Murdoch, suffirait pour inspirer une bien haute idée du degré de culture intellectuelle des plus

humbles rangs de la société, dans cette partie de la Grande-Bretagne. Au reste, on ne doit pas oublier que l'Écosse réunissait alors une élite de noms illustres dans les lettres, par exemple, Robertson, Gregory, Blair, Beattie, Mackenzie, Dugald Stewart, et plusieurs autres, dont quelques uns ont même contribué à l'ornement du dix-neuvième siècle.

La carrière obscure et un peu uniforme de Burns ne présentait pas la ressource de ces incidens romanesques et variés qui se rencontrent dans la vie de quelques poètes, particulièrement de Savage, avec lequel il offre d'ailleurs plus d'un rapport de situation et de conduite. Le biographe y a suppléé par l'attrait qu'il a répandu sur des scènes de la vie domestique, et par les importantes considérations morales qu'il a rattachées à son sujet. Il a su mêler habilement dans son récit des matériaux de nature très diverse, et en former un ensemble plein d'harmonie et d'intérêt. L'épisode suivant peut donner une idée de l'agrément de la narration, et jeter, en même temps, quelque jour sur le caractère du héros.

« Dans l'été de 1791, deux voyageurs anglais qui avaient vu Burns autrefois à Édimbourg, lui firent une visite à Ellisland. En se présentant à sa maison, ils apprirent qu'il était sorti pour se promener sur les bords de la rivière : ils descendirent de leurs chevaux, et se mirent à le chercher. Sur un roc dont la cime se projetait dans le courant, ils aperçurent un homme d'un singulier aspect, occupé à pêcher à la ligne. Il portait sur sa tête un bonnet de peau de

renard, et autour de lui une ample redingote, rattachée par une ceinture d'où pendait un énorme sabre écossais. C'était Burns. Il les reçut avec beaucoup de cordialité, et les pria de partager son humble dîner, invitation qu'ils acceptèrent. On servit sur la table, selon l'usage d'Écosse, du bœuf bouilli, des végétaux, et un potage à l'orge dont ils prirent leur part de grand cœur. Après le dîner, le poète leur dit franchement qu'il n'avait point de vin à leur offrir, et rien de mieux que du simple *whisky*, dont madame Burns mit une bouteille sur la table. Il produisit, en même temps, son bowl à punch, fait de marbre d'Inverary; et mêlant l'esprit avec l'eau et le sucre, il remplit leurs verres, et les invita à boire. Les voyageurs étaient pressés, et d'ailleurs le goût du *whisky* était à peine supportable pour leurs palais méridionaux; mais le généreux poète leur offrait ce qu'il avait de mieux, et il leur fut impossible de résister à son ardente hospitalité. Burns était dans sa plus heureuse humeur, et sa conversation avait un charme vraiment magique. Il parcourut une grande variété de questions, répandant la lumière sur tout ce qu'il abordait. Il raconta les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse; il récita quelques uns des plus gais et quelques uns des plus touchans de ses poëmes; au milieu de ses plus fantasques saillies d'enjouement, il mêla quelques traits de mélancolie, et communiqua autour de lui l'électrique impression de son puissant génie. Le *whisky* écossais gagna en parfum; le bowl de marbre fut

vidé et rempli à mainte reprise; les hôtes de notre poète oublièrent la fuite des heures et les leçons de la prudence : à minuit ils perdirent leur route en retournant à Dumfries, et purent à peine la reconnaître quand l'aube du matin vint à leur aide. »[1]

L'attrait des lettres de Burns tient surtout à ce qu'elles offrent le développement d'un caractère original, ardent et passionné. On y voit la lutte continuelle d'un esprit supérieur, plein de la conscience de ses forces, avec une situation qui l'humilie à ses propres yeux, parce qu'elle gêne l'exercice de ses facultés. L'homme s'y peint tout entier avec son inconséquence et ses faiblesses : ses jouissances et ses tribulations d'auteur; sa prétendue indifférence à l'opinion publique, et son impatiente susceptibilité pour les censures; son dédain affecté pour les faveurs de la fortune, et son amer dépit contre les inégalités sociales. Le caractère de Burns est en effet un mélange de contradictions. Ami sincère et indulgent, mais ombrageux et irritable, il résiste avec peine à son penchant pour l'épigramme; partisan de la cause des Stuarts, il adopte avec chaleur, et même avec emportement, les principes de la révolution française; élevé dans une famille pieuse, et imbu de sentimens religieux qu'il épanche souvent avec enthousiasme, il s'abandonne aussi à des accès d'incrédulité et aux saillies du scepticisme le plus décourageant.

[1] « In the summer of 1791.... Assisted by the morning's dawn. »
(*Life of Burns.*)

Du reste, plein de générosité, de bienveillance et de philanthropie, il intéresse malgré ses erreurs, et plaît en dépit de ses défauts.

Burns, par son amour de l'indépendance, et par les égaremens de sa vie, appartient à cette classe de caractères impétueux, que favorisent en Angleterre l'énergie des mœurs nationales et l'influence des institutions. Comme Steele, Fielding et Sheridan, ses passions firent ses malheurs, et sa gloire ne le préserva point de l'indifférence publique. Il n'obtint aussi qu'après sa mort une tardive bienveillance de ses compatriotes. Il est juste néanmoins d'observer que la plupart de ses fautes eurent leur excuse dans sa mauvaise fortune, et qu'on ne saurait lui reprocher d'avoir perdu par son imprudence une position brillante et honorable.

On a dit de Cowley que personne, en lisant ses écrits en prose, n'eût soupçonné son talent poétique. Il serait impossible de dire la même chose de Burns. Au contraire, sa riche imagination se décèle partout dans ses lettres, et quelquefois trop, peut-être. Il produit au-dehors les émotions de son âme avec une singulière vivacité. Quel autre eût pu décrire aussi fidèlement que le fait Burns, dans la lettre suivante, les amertumes et les jouissances privilégiées qui naissent de l'organisation du poète?

*A miss C***.*

(Août 1793.)

« Madame,

« Quelques accidens assez imprévus m'ont privé de l'honneur de faire une seconde visite à Arbeigland, selon votre obligeante invitation, et comme j'y étais bien positivement résolu. Néanmoins, j'espère encore avoir ce plaisir avant le commencement des travaux de la moisson.

« Je vous envoie deux de mes dernières productions, comme une sorte de retour pour le plaisir que j'ai reçu en lisant un certain volume de poëmes manuscrits en la possession du capitaine Riddel. Payer avec une vieille chanson est, je le sais, madame, un proverbe dont vous ne reconnaîtrez point l'autorité. Ce qu'on a dit d'une illustre naissance est, je crois, également vrai du talent pour la poésie; nul ne le méprise que ceux qui ne peuvent y prétendre. La destinée et le caractère de la famille des rimeurs occupent souvent mon esprit, quand je suis enclin à la mélancolie. Il n'y a point, dans tous les martyrologes qui furent jamais publiés, d'histoire aussi lamentable que celle de la vie des poètes. Dans l'examen comparatif des malheureux, la question essentielle n'est pas tant ce qu'ils sont condamnés à souffrir que ce qu'ils sont capables d'endurer. Prenez un être de notre espèce, donnez-lui une imagination plus active et une sensibilité plus délicate, dont l'u-

nion produira toujours un assemblage de passions plus indisciplinables que ne le comporte le lot ordinaire de l'homme; mettez en lui un penchant irrésistible pour quelque vain amusement, comme d'arranger les fleurs des champs en bouquets fantastiques, de suivre les traces de la cigale à son chant joyeux, de contempler les ébats des petits poissons dans un étang aux rayons du soleil, ou d'épier les intrigues des papillons.... En un mot, envoyez-le au hasard à la quête de quelque objet qui l'éloigne éternellement des sentiers du gain, et pourtant condamnez-le à un goût plus vif que n'en éprouve nul homme vivant pour les plaisirs que peut procurer le gain; comblez enfin la mesure de ses maux en lui inspirant un superbe sentiment de sa propre dignité, et vous aurez créé un être presque aussi misérable qu'un poète. Ce n'est pas à vous, madame, que j'ai besoin de raconter les magiques plaisirs que prodigue la muse, pour compenser ce catalogue de maux. La séduisante poésie est comme la beauté enchanteresse. On l'a accusée, en tout temps, de détourner les hommes des conseils de la sagesse et des voies de la prudence, de les entraîner dans des embarras, de les abandonner à la pauvreté, de les exposer à la honte, et de les plonger dans le gouffre dévorant de la ruine; et pourtant, où est l'homme qui n'avouera que tout notre bonheur sur la terre ne mérite pas ce nom; que même les solitaires élancemens d'un saint ermite vers les félicités du paradis, ne sont, tout au plus, que les faibles reflets d'un soleil du

nord sur une région glacée, en comparaison des innombrables jouissances, des ineffables ravissemens, que nous devons à l'aimable souveraine du cœur humain! »[1]

En esquissant ici le portrait d'un poète, Burns retrace les principaux traits de son talent et de son caractère. On reconnaît en effet, dans son tableau, cette vive imagination, rivale de celle de Shakespeare dans le conte si original de *Tam O' Shanter;* et cette exquise sensibilité, qui distingue la plupart de ses poëmes, ceux entre autres sur une *Marguerite coupée par la charrue*, et sur *le Lièvre blessé*. On y démêle aussi ce jaloux instinct d'indépendance, entretenu chez lui par le dépit secret d'une ambition déçue, et qui se change quelquefois en un ressentiment injuste contre les institutions civiles; enfin ce penchant à la mélancolie, dont il se plaint si souvent dans ses lettres, et qu'il attribue à son tempérament. Il est remarquable, au reste, que la mélancolie de Burns ne refroidit point ses affections sociales. Elle ne dégénère jamais en misanthropie, comme celle de Swift et de Smollett. Loin de là, il se complaît à exprimer, en toute occasion, les sentimens de la plus ardente bienveillance pour ses semblables. Il s'écrie quelque part : « Dieu sait que je ne suis pas un saint : j'ai à répondre d'un amas de sottises et de fautes; mais, si je pouvais, et

[1] « Some rather unlooked-for accidents.... The lovely queen of the heart of man! » (*Letter* CXXXVIII.)

je crois le faire autant que je le puis, j'essuierais toutes les larmes de tous les yeux. »[1]

La dernière partie de la correspondance de Burns porte l'empreinte du déclin de sa santé, et de sa touchante sollicitude pour sa famille, qu'il craignait de laisser dans le besoin. On voit avec peine ce beau génie s'éteindre lentement au milieu des souffrances. On est aussi témoin de ses remords pour les excès abrutissans auxquels il se livra, vers la fin de sa carrière, et qui en précipitèrent le terme. Je ne sais si les plus sévères invectives des moralistes contre l'ivresse peuvent produire autant d'impression que la lettre suivante, où l'auteur suppose qu'il écrit du séjour des morts, le lendemain d'une orgie dans laquelle il s'était rendu coupable de graves inconvenances, à en juger par le ton de son apologie.

*A madame R***.*

« Madame,

« J'ose dire que ceci est la première épître que vous reçûtes jamais de ce bas monde. Je vous écris des régions de l'enfer, parmi les horreurs des damnés. Je ne sais pas bien au juste quand ou comment je quittai la terre des vivans, puisque je lui fis mes adieux au milieu d'une fièvre d'ivresse, gagnée dans votre demeure trop hospitalière; mais, à mon arrivée ici, je fus jugé en bonne forme, et condamné

[1] Letter XCIV.

à souffrir les tortures expiatoires de cet infernal manoir, durant quatre-vingt-dix-neuf ans, onze mois, et vingt-neuf jours, le tout à raison de l'inconvenance de ma conduite chez vous hier soir. Me voici gisant sur une couche d'affreuses ronces, ma tête malade appuyée sur un oreiller d'épines aiguës, tandis qu'un *tourmenteur* infernal, vieux, ridé et impitoyable, avec un fouet de scorpions éloigne de moi le calme et le repos, et tient la douleur éternellement en éveil. Pourtant, madame, si je pouvais, par quelque moyen, regagner les bonnes grâces du cercle aimable que ma conduite a si cruellement offensé hier soir, je crois que ce serait un adoucissement à mes souffrances. Voilà la raison qui fait que je vous importune de cette lettre. Aux messieurs de la compagnie, je n'adresserai aucune excuse. Votre mari, qui insista pour me faire boire plus que je n'en avais l'intention, n'a point le droit de me blâmer; et les autres convives furent les complices de ma faute. Mais pour vous, madame, j'ai bien des pardons à vous demander. Je comptais votre bonne opinion comme une de mes plus précieuses conquêtes sur la terre, et il a fallu que je fusse vraiment une brute pour m'en rendre indigne. Il y avait aussi une miss J***, jeune personne d'un excellent esprit, de manières douces et modestes; adressez-lui, de ma part, les plus sincères excuses d'un misérable vaurien. Une dame G***, femme charmante, me faisait l'honneur d'être favorablement prévenue pour moi : cela me permet d'espérer que je ne l'ai

pas offensée sans espoir de pardon. A toutes les autres dames, veuillez bien présenter mon très humble repentir de ma conduite, et mon recours à leur gracieuse clémence. Au nom de toutes les divinités de la bienséance et de la politesse, assurez-les que mes erreurs, quoique bien grandes, furent involontaires.... qu'un homme ivre est la plus abjecte des créatures... qu'il n'est pas dans mon caractère d'être incivil avec personne.... qu'une grossièreté envers une femme, avec l'usage de ma raison, me serait absolument impossible; mais que....

« Regrets! remords! opprobre! vous trois, monstres de l'Enfer, qui me poursuivez sans relâche, et qui vous acharnez sur mes pas, grâce! grâce!

« Pardonnez mes offenses, madame, et ayez pitié de la réprobation de votre humble esclave. » [1]

Le style de Burns, dans ses lettres, est animé, spirituel et pittoresque : sa manière a de l'aisance, du mouvement, de l'originalité. Il semble suivre l'école de Sterne ou plutôt de Mackenzie, dont il se montre grand admirateur. Comme ses deux modèles, il aime les figures hardies, les images allégoriques, les brusques réticences, les boutades et les familiarités de la conversation. Comme eux aussi, il se plaît à mêler dans sa prose des locutions françaises; mais, moins versé dans notre langue, il s'en sert ordinairement avec moins de grâce et d'à-propos.

[1] « I dare say this is the first epistle.... The perdition of your humble slave. » (*Letter* CLI.)

La correspondance de Burns avec plusieurs gens de lettres, tels que le docteur Moore, Dugald Stewart et Frazer Tytler, n'offre qu'un médiocre intérêt, parce qu'elle se borne en général à un échange de complimens. Les lettres à Thomson indiquent l'origine de la plupart de ces délicieuses chansons qui font partie de ses poëmes. Celles à Cunningham sont plus attachantes, parce qu'on y trouve plus d'intimité et d'abandon. Il ne faut pas oublier non plus madame Dunlop, la meilleure amie du poète, et, depuis, la protectrice de sa famille. Peu de jours avant sa mort, Burns lui adressa un billet qu'on regarde comme son dernier écrit, et qui me paraît assez touchant pour mériter ici une place.

A madame Dunlop.

Brow, le 12 juillet 1796.

« Madame,

« Je vous ai si souvent écrit sans recevoir de réponse que je ne vous importunerais pas encore une fois sans l'état où je me trouve. Une maladie, qui me consume depuis long-temps, m'enverra bientôt, selon toute apparence, « dans cette région d'où ne revient nul voyageur. » L'amitié dont vous m'avez honoré plusieurs années était une amitié bien chère à mon âme. Votre conversation, et surtout votre correspondance, étaient également agréables et instructives. Avec quel plaisir j'étais accoutumé à

rompre le cachet! Ce souvenir fait battre encore mon pauvre cœur palpitant. Adieu!!! »[1]

R. B.

Malgré le mérite des lettres de Burns, on ne peut guère les proposer comme un modèle du genre épistolaire, du moins pour les relations habituelles de la société. Il y règne parfois un luxe d'ornemens trop poétiques, et souvent aussi elles se ressentent des négligences d'une rédaction trop hâtive. Néanmoins, on les lira toujours avec intérêt, comme l'expression d'une âme forte et sensible à la fois. Robertson, en considérant l'éducation de Burns, les trouvait plus étonnantes encore que ses poëmes; et en effet, si on songe combien l'imagination rachète de défauts en poésie, combien elle offre de ressources nécessairement perdues en prose, on sera bien près de partager cette opinion sur les œuvres du barde immortel de l'Ayrshire.

[1] Letter CLIX.

CUMBERLAND.

Richard Cumberland, écrivain fécond et infatigable, tour à tour auteur dramatique, romancier, moraliste, biographe et poète, n'est guère connu hors de l'Angleterre que par ses charmantes comédies de *l'Américain* et de *l'Amant à la mode*. Parmi ses nombreux ouvrages, la plupart déjà oubliés, je n'examinerai ici que *l'Observateur*, qui lui a valu un rang dans la collection des *essayistes* anglais, quoique ce rang soit bien modeste et bien secondaire. Son exemple confirme ce que j'ai eu occasion de remarquer ailleurs, que l'essai périodique a besoin de la réunion de divers talens, et qu'une publication de ce genre a moins de chances de succès entre les mains d'un seul rédacteur, quelque mérite qu'on lui reconnaisse.

Le premier volume de *l'Observateur* parut en 1785, et le reste cinq ans plus tard. A cette époque, le domaine de l'essai moral commençait à s'épuiser, et la fleur des sujets les plus heureux avait été déjà cueillie par des mains habiles. Aussi, dès la lecture des premiers articles, on s'aperçoit ici d'un nouveau progrès vers la décadence du genre; au lieu de ces vives et piquantes esquisses, de ces gracieux tableaux de mœurs, dont *le Spectateur* offre de si nombreux modèles, on ne rencontre guère que de sèches dis-

sertations critiques, de lourdes controverses, ou bien de longues et fastidieuses nouvelles du goût le plus romanesque.

Il semble néanmoins que Cumberland aurait dû être assez bien préparé au rôle de moraliste. Nourri d'abord de fortes et sévères études, initié de bonne heure à la pratique des affaires, investi successivement de fonctions importantes, chargé enfin d'une mission diplomatique fort délicate, il avait eu occasion d'observer les hommes et de contempler les formes sociales sous les aspects les plus divers. Ses légitimes succès au théâtre annonçaient d'ailleurs le talent de saisir et de mettre en relief les passions, les vices ou les travers dominans. On a donc lieu d'être surpris de ce qu'il justifie si mal le titre de son livre : l'observation du cœur humain et la connaissance réelle de la société, voilà en effet ce qui lui manque le plus. On s'étonne que l'auteur de tant de scènes spirituelles ne sache pas donner un intérêt plus dramatique à ses récits. Cumberland s'essaie rarement dans la carrière de l'imagination, et il échoue presque toujours. Il ne possède point l'art de rendre la philosophie attrayante, ni l'érudition agréable.

Les articles de *l'Observateur* peuvent se distribuer en trois classes : les essais d'un caractère moral ou religieux, les fictions badines et les narrations, enfin la critique littéraire.

Les anciens *essayistes* anglais avaient abordé quelquefois des considérations religieuses, pour exposer les bienfaits de la Providence, pour affermir les

bases de la morale, ou pour indiquer à l'homme ici-bas de nouvelles sources de résignation et d'espérance. Addison surtout excelle par cette douce et consolante philosophie, qui forme un des plus grands charmes du *Spectateur*, et qui prend, comme on l'a vu, dans *le Rôdeur* de Johnson, une teinte plus sombre et plus austère. Cumberland va plus loin encore; il transporte la controverse dans l'essai périodique, et soutient une polémique en forme avec les déistes et les sceptiques; il oublie que ce n'est point dans de légères et fugitives esquisses qu'on peut convenablement engager un débat si sérieux. Aussi, l'innovation n'est pas heureuse. Lorsqu'il combat les doctrines de l'historien Gibbon sur les miracles du christianisme, il fait preuve de bonnes intentions plutôt que d'une vigoureuse dialectique, et il ne semble point de force à se mesurer avec un tel athlète. Ailleurs, en réfutant les objections du juif David Lévi sur le même sujet, il s'embarrasse dans des subtilités, et même dans des sophismes; il mérite, dans toute cette discussion, plus d'éloges pour son zèle que pour le succès de ses attaques.

Dans la morale, Cumberland ne soulève aucune question neuve, et ne développe aucune vérité particulière. Il tâche d'inspirer à ses lecteurs des sentimens de bienveillance universelle, et il se montre constamment le vigilant défenseur des devoirs et des bienséances. Ainsi, il consacre plusieurs articles à prémunir les femmes contre le travers du pédantisme, le jargon sentimental et l'affectation d'incrédulité.

Du reste, il ne se pique point de reproduire les mœurs contemporaines, et il ne faudrait pas chercher dans *l'Observateur* un complément à des études sur ce sujet. Les caractères qu'il se plaît à tracer n'appartiennent quelquefois ni à son pays, ni à son époque : où a-t-il pris, par exemple, d'aussi étranges personnages que Sapho et Musidorus[1] ? Peut-être en trouverait-on le type à l'hôtel de Rambouillet, mais non assurément dans la société anglaise au dix-huitième siècle.

Comme quelques uns de ses devanciers, Cumberland signale avec énergie, dans le n° 20, la licence de la presse en Angleterre, et il déplore l'impuissance des lois répressives à cet égard. Il revient ailleurs sur la même question, et fait une remarque applicable à d'autres temps et à d'autres lieux. « Le droit que s'arrogent nos journaux, dit-il, en publiant ce qu'il leur plaît d'appeler les débats parlementaires, est, selon moi, un des plus grands abus de l'époque, et une source de calamités extérieures et domestiques. Nos orateurs débitent des pamphlets à la tribune, et le sénat est transformé en théâtre.... Le scandale, qui, parmi d'autres maux, doit une bonne partie de ses succès à cette même influence de la presse périodique, est le fléau de la société. Il étouffe une généreuse ambition, rabaisse l'essor du génie, met l'innocent à la torture, et pousse le coupable au désespoir; il fait pénétrer la défiance dans

[1] *The Observer*, n°s 104, 105.

les meilleurs caractères, et relâche les liens des plus solides amitiés. Beaucoup affectent de le mépriser; mais bien peu ont l'âme assez haute pour n'en pas ressentir les atteintes. »[1]

Cumberland, quoique zélé panégyriste des institutions et des moeurs de son pays, mérite une mention parmi ceux de ses compatriotes qui apprécient les étrangers sans prévention, et même avec bienveillance. Voici comment il s'exprime à l'égard des Français, et je cite ce passage d'autant plus volontiers qu'il n'a rien perdu de son à-propos, depuis un demi-siècle : « Je soupçonne, dit-il, que leurs préjugés nationaux dépassent un peu, en certains cas, les bornes de la justice, et qu'ils s'abandonnent trop aisément à une vanité qui ne convient pas à une nation aussi éclairée, en fermant les yeux à toute autre lumière qu'à la leur; mais je fais violence à mes sentimens lorsque je parle défavorablement d'un peuple avec lequel nous avons long-temps entretenu la plus honorable de toutes les relations, une noble rivalité de succès littéraires, et une glorieuse émulation dans les arts et dans les sciences »[2]. Ailleurs, il accueille avec enthousiasme les premiers résultats de la révolution française, tout en regrettant les excès qui se mêlaient dès lors aux bienfaits de cette grande régénération sociale.[3]

L'esprit de tolérance qui distingue Cumberland

[1] *The Observer*, n° 21.
[2] *The Observer*, n° 30.
[3] *The Observer*, n° 87.

en politique l'anime aussi à l'égard des croyances religieuses; et, malgré son zèle pour l'église anglicane, il essaie d'éveiller, en faveur des juifs, la sympathie nationale, en introduisant dans *l'Observateur* le personnage d'Abraham Abrahams, qu'il représente comme le modèle des plus aimables vertus. Il s'applaudit quelque part, dans ses Mémoires, du succès de cette idée philanthropique, et il se félicite d'avoir le premier combattu les injustes préventions populaires auxquelles une classe nombreuse de citoyens était encore en butte. Walter Scott revendique néanmoins cet honneur pour un des romans de Smollett [1]. J'ajouterai que l'auteur d'*Ivanhoe* lui-même, en traçant le portrait si pur et si gracieux de la juive Rébecca, a plus fait peut-être, pour la réhabilitation des tribus israélites, que tous les romanciers ou les moralistes qui l'avaient précédé.

Dans une partie fort essentielle de l'essai périodique, l'art de badiner avec agrément et d'allier l'enjouement à la raison, Cumberland est moins heureux que la plupart de ses devanciers. D'ordinaire, il manie lourdement la plaisanterie; il y manque d'aisance et de naturel. Ses meilleures tentatives en ce genre me paraissent le n° 2, *Caractère de l'homme morose;* le n° 51, *les Livres, considérés comme remèdes pour les maladies de l'âme;* le n° 55, *Attention due à l'à-propos dans le monde,* et le n° 85, *Taxes nombreuses de la propriété dans un pays*

[1] *Lives of the Novelists.*

libre. Je citerai néanmoins de préférence, comme exemple de son talent dans l'essai badin, le nº 34, *Guérison remarquable de quelques babillards*. Cet article fait suite à un précédent, où l'auteur avait annoncé l'institution d'une académie ou école de silence.

. . . . *Favete linguis*.
(Hor., lib. iii, ode i.)

« Un ingénieux auteur, qui publia, il y a quelques années, un volume sous le titre de *Maximes, caractères et réflexions*, fait la remarque suivante : « On veut entendre parler un homme pour juger de son esprit, et pourtant, quelque étrange que semble ce paradoxe, la méthode contraire serait peut-être plus infaillible. En voyant comment il écoute, on en saurait davantage. » Comme je n'avais pas encore lu ce livre quand je rendis compte de l'académie de silence fondée par M. Jédédias, j'éprouvai beaucoup de plaisir à me trouver d'accord avec un contemporain qui, tout en s'exprimant du ton d'un homme du monde, examine les mœurs du jour avec la sagacité d'un philosophe. Je transcrivis tout l'article d'où le passage ci-dessus est extrait, et je l'envoyai à M. Jédédias ; voici la réponse dont il m'honora :

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre ; j'approuve l'extrait, et je goûte parfaitement la manière de l'auteur : il s'occupe des idées plutôt que des mots. Quelques hommes parlent plus qu'ils n'écoutent ; d'autres écrivent plus

qu'ils ne lisent. Comme la bienfaisance agit sans ostentation, de même on doit donner un bon avis en peu de mots.

« Je vous envoie le détail des cures suivantes, conformément à votre désir.

« Un jeune homme, connu de ses amis sous le nom de Jean Caquet, tomba dans mes mains. Les symptômes de son mal peuvent se décrire ainsi : *Garrulitas vix intermissa cum cachinno tantùm non continuo*. Le babil, accompagné de violens éclats de rire, n'est pas un cas très rare, lorsque l'hilarité du rieur est provoquée par ses propres bons mots ; mais la maladie de M. Caquet avait ceci de particulier, qu'il riait sans aucun propos, ou même des bons mots des autres, plutôt que de ne pas rire du tout. Je m'aperçus bientôt que cela provenait d'une intelligence excessivement faible, avec une belle rangée de dents fort blanches. Comme sa mélodie ne voulait pas céder aux prescriptions ordinaires, je fus forcé de le mettre au régime du patin, pour lequel la saison était alors très favorable. L'opération réussit au gré de mes souhaits, et le patient fut effectivement rendu au silence par une heureuse dislocation de deux dents de devant, dans une chute sur la glace.

« Miss Catherine Scandale me fut amenée par ses connaissances dans un état déplorable ; c'était le *cacoethes defamationis scabiosum*. Les antidotes ordinaires n'eurent aucun effet sur elle ; je lui administrai des dépuratifs extraits de l'Épictète de miss

Carter, et des Lettres de madame Chapone, mais son estomac ne pouvait supporter aucune dose. J'essayai la pilule pythagoricienne, mais sans un meilleur succès. Comme la malade avait une remarquable enflure à la taille, ce que j'attribuais à une surabondance d'humeurs, j'appelai mon excellent ami, le docteur Ford. Le docteur la débarrassa de son enflure, et on n'a jamais vu miss Catherine Scandale ouvrir la bouche depuis lors.

« Thomas Beffroi était le fléau de la société; il s'adressa à moi lorsque le mal avait déjà fait de grands progrès : il s'était fait mettre à la porte de la moitié des clubs de la ville, et avait été envoyé au diable par le reste. J'examinai le cas, qui me parut appartenir à la catégorie suivante : *Vox stentoria, sempiterna, cum cerebello vacuo, necnon auribus obtusis admodùm ac inertibus*. Comme l'organe de la parole semblait avoir chez lui un besoin immédiat de modulation, j'essayai le pouvoir de la musique vocale, à diverses reprises; mais la violence du mal bravait tous mes efforts : je ne parvins jamais à lui faire baisser le ton d'une octave. Je répugnais à recourir aux remèdes extrêmes avant d'avoir tenté tout ce que la médecine régulière pouvait me fournir pour son soulagement; mais lorsque je m'aperçus qu'il n'était plus possible de le guérir que par des moyens désespérés, je lui fis ouvrir une veine au bras droit, et tirer quatorze onces de sang. C'était au mois de mars dernier; le vent était à l'est, avec de la grêle et une grosse pluie. Je prescrivis au malade immé-

diatement de prendre un bateau à Blackfriars, de se faire conduire jusqu'à la hauteur de Chelsea, et ramener ensuite en nacelle découverte. Le résultat prévu arriva : une extinction de voix totale survint, et M. Beffroi étant désormais hors d'état d'articuler un mot, est devenu un homme de fort bonne compagnie, et il se voit maintenant aussi recherché dans son club qu'il y était redouté auparavant.

« L'avocat de Crac est un jeune homme de talent, d'un esprit vif et d'une forte imagination, mais cruellement affligé de la maladie appelée *lingua volubilis cum suî ipsius amore nimio et prægravante*. Ce malade fut guéri radicalement par une dose copieuse de ses propres louanges, que je lui fis avaler grain à grain, comme il venait de les débiter. La nausée produite par cette prise opéra si bien sur son tempérament qu'il fut entièrement délivré de tout germe de suffisance, au point que l'avocat est devenu un des hommes les plus modestes et un des meilleurs auditeurs dans sa profession.

« Le capitaine Matamor parlait continuellement de batailles, de siéges et de campagnes, quoiqu'il n'eût rien vu de tout cela. Il censurait la direction de toutes les entreprises, et prouvait démonstrativement, avec force jurons, que l'affaire aurait été bien mieux conduite s'il en avait eu le commandement. Les symptômes étaient trop apparens pour s'y méprendre : *Os grandiloquum, rotundum, cum dextrâ bello frigidâ*. En cet état, il fut recommandé

à mes soins par les officiers de sa compagnie. Je trouvai la tuméfaction si violente qu'il me parut urgent de pratiquer une incision. En conséquence, le capitaine fut détaché en éclaireur par son commandant, et tomba dans une embuscade, ce qui le guérit efficacement de son apostume. M. Matamor donna sa démission, et il a toujours été depuis un membre très silencieux de la société civile.

« J'ai choisi ces cures parmi plusieurs, comme exemples particuliers. Dans les cas ordinaires, ma méthode générale d'amener un individu quelconque à écouter patiemment, est de l'entretenir de son propre éloge. Si cette simple préparation ne suffit pas, je suis contraint d'y ajouter quelques grains de médisance, le meilleur calmant que je connaisse; car il rend plusieurs de mes malades attentifs, lorsque nulle autre chose ne pouvait les réduire au silence. Néanmoins, c'est une recette dont il ne faut user qu'avec précaution et ménagement : aussi je la tiens en réserve, comme le laudanum, pour les occasions spéciales. Quand un malade est en bonne voie de guérison ; je l'emmène avec moi à la chambre des communes, lorsque certains orateurs, à moi bien connus, sont en train de haranguer ; et j'ai toujours trouvé que si un convalescent peut les entendre, il peut entendre tout le reste. [1]

« Je suis, monsieur, votre serviteur,

« JÉDÉDIAS POISSON. »

[1] « An ingenious author.... He can hear any thing. »
(*The Observer*, n° 34.)

Les contes, les nouvelles et les anecdotes forment une portion assez considérable de *l'Observateur*. Cumberland a même un peu la manie de narrer à tout propos, et il ne s'en tire pas toujours avec bonheur. La plupart de ses récits n'offrent qu'un médiocre intérêt. Les meilleurs sont l'histoire du portugais don Juan, celle du misanthrope Chaubert, et surtout celle du barbier Nicolas Pédrosa. On trouve dans celle-ci plus de vivacité d'imagination et de coloris local que dans toutes les autres. Le séjour de l'auteur à Madrid lui avait permis d'observer de près les moeurs castillanes, et de les reproduire avec vérité. L'inquisition joue un rôle important dans cet épisode, et Cumberland n'épargne guère cet odieux tribunal. Il nous apprend dans ses Mémoires qu'un critique anglais avait cru reconnaître dans l'histoire de Pédrosa des preuves intrinsèques d'une origine espagnole, et il se défend avec chaleur du soupçon de plagiat. La plus légère attention suffit en effet pour s'assurer que cette fiction est bien d'origine britannique, et l'esprit national y perce même presque à chaque ligne. Du reste, elle ne manque pas d'agrément, quoique le fond en soit commun, et un peu trop romanesque.

Plusieurs articles de *l'Observateur* appartiennent à la critique. De ce genre sont le n° 27, qui renferme quelques observations sur les romans en général, et sur ceux de Richardson en particulier; et le n° 81, où Cumberland expose des vues saines sur l'art d'écrire, sans se charger aucunement de l'applica-

tion. L'examen du *Macbeth* et du *Richard III* de Shakespeare lui a fourni le sujet d'une dissertation qu'on peut ajouter aux excellentes analyses littéraires déjà contenues dans la collection des *essayistes*, notamment dans *l'Aventurier* et *le Miroir*. Le parallèle de Shakespeare et d'Eschyle, qui termine le n° 69, est un morceau plein d'éclat, et où l'on trouve plus de justesse que n'en offrent d'ordinaire ces hors-d'œuvre presque toujours plus ingénieux que solides. Il y a aussi de la verve et de l'originalité dans le morceau suivant, où l'auteur fait judicieusement la part des avantages que le père du théâtre anglais doit à son génie et de ceux qu'il doit à son siècle :

« Je crois qu'on ne saurait douter que cette sorte de négligence dédaigneuse avec laquelle écrivait Shakespeare était, en grande partie, l'effet du peu d'estime qu'il avait pour ses auditeurs. Benjamin Jonson les traitait avec la morgue impérieuse d'un pédant : Shakespeare, avec la familiarité d'un homme du monde qui écrivait à son aise, et leur offrait les premiers jets de son imagination, sans nulle crainte de leur censure. C'était un temps où le poète pouvait s'abandonner à son génie sans contrainte. Seul et debout, il dominait la foule, et il n'avait pas besoin d'un échafaudage artificiel pour se hausser au-dessus de la tête de ses contemporains. Il était naïf, insouciant, fier et hardiment incorrect. Placez le même homme, en d'autres temps, chez un peuple également poli par une culture presque générale, et

il commencera à hésiter, à réprimer ses saillies; car sous ce rapport, les écarts poétiques ressemblent aux expéditions militaires, et les manoeuvres d'un habile tactitien diffèrent beaucoup, selon qu'il s'avance dans un pays défendu par des troupes bien disciplinées, ou seulement par un ramas confus de barbares mal aguerris. Shakespeare n'avait pas besoin de rênes pour gouverner son Pégase. Les montagnes s'élevaient ou les mers se déroulaient en vain devant lui : la nature elle-même ne pouvait ni arrêter ni ralentir son essor. Le moderne versificateur monte avec autant de cérémonie qu'un maître d'équitation, et il se pavane devant son petit cercle, sur un cheval soigneusement harnaché et caparaçonné, comme pour une revue. Tandis qu'il passe et repasse ainsi, au milieu de tous les regards tournés sur lui, ses amis le gourmandent à chaque instant : « Tenez-vous ferme sur la selle ! le corps droit ! écartez les éperons, de peur qu'il ne regimbe ! Prenez garde qu'il ne bronche ! voici une pierre ! il y a là-bas un fossé ! Point de coups de fouet : ne vous servez que du mors si vous n'avez envie de vous rompre le cou ! » D'un autre côté, ses ennemis clabaudent à qui mieux mieux : « Comme ce drôle ressemble à un tailleur sur sa selle ! regardez ses jambes ! regardez ses bras ! lâchez les dogues à ses trousses ! attachez un pétard à la queue de son cheval pour amuser la galerie ! » Pendant tout cela, le pauvre diable manoeuvrerait peut-être passablement, n'étaient les criailleries et le vacarme dont on l'assour-

dit, tandis que Shakespeare monte sans crainte, et s'élançant d'un seul bond : « Arrière, s'écrie-t-il, fils de la terre ! ou, par les traits de mon père Apollon, je vous foule aux pieds, et je vous mets en poudre ! »[1]

A la suite des essais de *l'Observateur*, et sous le même titre, Cumberland a inséré une histoire critique du théâtre grec, particulièrement de la comédie, depuis son origine jusqu'à la mort de Ménandre. Il rassemble avec beaucoup d'industrie les fragmens de plus de cinquante auteurs comiques, épars dans des scoliastes, des grammairiens ou des compilateurs, et il en traduit divers passages en vers élégans et faciles. On suppose que les notes et les manuscrits de son savant aïeul, Richard Bentley, ne lui ont pas été inutiles pour ce travail. En relisant plusieurs de ces écrivains dramatiques, surtout ceux de la nouvelle comédie, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour la pureté morale qui les distingue, et on ne s'étonne point que la plupart de ces précieux débris aient été conservés par les plus graves philosophes, ou même par des pères de l'Église. On conçoit une haute estime pour la nation qui savait se plaire à d'aussi nobles délassemens, et chez qui les jeux de la scène tournaient encore au profit des vertus publiques.

Cumberland est en général un écrivain lourd,

[1] « I think there can be no doubt.... And trample you into dust. » (*The Observer*, n° 68.)

diffus et incorrect. Il ne possède point l'art de combiner un plan, et de suivre son but sans déviation. La plupart de ses articles manquent d'unité et d'ensemble. Dans sa diction, il pousse le naturel jusqu'à la trivialité, et brave presque toujours les lois de l'harmonie. Il ne sait ni conduire, ni cadencer, ni conclure une période. On a remarqué avec raison que ses phrases ressemblent à un labyrinthe où le lecteur s'égare, avant d'être parvenu au terme. On peut comparer sa manière habituelle à celle de Steele, quand celui-ci s'abandonne à son extrême facilité, et oublie l'exemple d'Addison. Il abuse également de la commode ressource des lettres, sans se soucier davantage de la vraisemblance ni de la variété.

Après cette appréciation sévère peut-être, mais non pas injuste, il est naturel de chercher à quel titre on a récemment admis *l'Observateur* dans la collection des *essayistes*, parmi tant de productions d'un mérite bien supérieur. La question serait embarrassante. On peut croire que Cumberland est redevable, en grande partie, de cette faveur à la considération personnelle dont il a joui, vers la fin de sa carrière, comme un des vétérans de la littérature anglaise, comme dernier représentant du club de Johnson, et surtout pour prix de son honorable caractère. Il faut tenir compte aussi de l'extrême indulgence des éditeurs, qui croient ne pouvoir jamais assez grossir une collection. Le docteur Drake, si connu par ses savantes recherches sur l'essai pério-

dique, semble ranger *l'Observateur* immédiatement après *le Spectateur* et *l'Aventurier*[1]. Un tel jugement qui placerait Cumberland au-dessus de Chesterfield, de Goldsmith, de Mackenzie, et de tant d'autres dont il n'approche pas, a lieu de surprendre de la part d'un critique aussi éclairé, et à propos d'un livre dont il serait difficile d'extraire une douzaine de bons articles. Certes, il y a là plus que de la complaisance pour un contemporain. Je pense que, si on persiste à maintenir *l'Observateur* au répertoire des moralistes classiques, ce ne peut être que parmi les ouvrages de troisième ordre, à côté ou même au-dessous du *Connaisseur*, sans toutefois rabaisser aucunement le talent réel de l'auteur, ses succès littéraires dans d'autres genres, et la juste estime due à ses nombreux travaux.

[1] *Drake's Essays biographical, etc.*, vol. v, part. IV, chap. 2.

LEWIS.

Il serait injuste de confondre Lewis avec la foule subalterne de romanciers des deux sexes qui parurent en Angleterre à la fin du dernier siècle, et dont le nombre n'a cessé de s'accroître depuis. La bizarrerie de plusieurs de ces conceptions, quelques erreurs de goût, et les graves reproches qu'il mérite sous le rapport moral, ne doivent point faire méconnaître la puissance d'imagination et le cachet d'originalité qui distinguent son coup d'essai. Sa première production, à la hauteur de laquelle il ne s'est pas soutenu dans les suivantes, *le Moine*, obtint, à son apparition, un succès qu'il ne faut pas attribuer uniquement à la séduction des peintures voluptueuses, ou à l'influence des opinions contemporaines. Si on considère que, lorsque l'auteur publia ce livre en 1794, il n'avait guère plus de vingt ans, comme il en avertit dans le prologue, on conviendra qu'il y a peu d'exemples d'un talent aussi précoce. Peut-être, en effet, que la conception d'un roman conduit avec un art infini, et plein d'intérêt malgré ses défauts, est une œuvre plus étonnante à cet âge, et qui suppose plus de maturité d'esprit, que la composition de quelques stances poétiques ou même d'une tragédie.

Vers cette époque, les théories de Burke sur le

sublime, le besoin généralement senti de sortir des routes battues, et le goût de la littérature allemande qui commençait à s'introduire en Angleterre, avaient mis à la mode les fictions où domine le merveilleux, et qui agitent l'âme d'une impression de terreur. On étudiait avidement les légendes gothiques et les traditions du moyen âge. On s'essayait dans le genre fantastique, ainsi qu'un peu auparavant on s'était essayé dans le genre sentimental. Les recueils périodiques du temps sont pleins d'exemples de ces exercices littéraires, parmi lesquels un des plus remarquables est le fragment bien connu de *Sir Bertrand* par madame Barbauld [1]. Une autre femme, Anne Radcliffe, tout récemment venait d'acquérir une vogue immense par sa sombre mais puissante fantasmagorie. Lewis la suivit dans la même carrière, et lui enleva peut-être la palme. Du moins, il aborde le merveilleux avec plus de franchise et de hardiesse. Il ne cherche pas à éclaircir les mystères de son drame par de mesquines et puériles combinaisons, qui en détruisent tout l'effet. Il place la scène dans un pays et dans un âge en proie aux préjugés superstitieux; il assigne à ses agens surnaturels un rôle conforme aux croyances populaires; et, après une succession de tableaux qui saisissent fortement l'imagination, il abaisse le rideau sans se mettre en peine d'expliquer le mécanisme des ressorts qu'il a fait mouvoir si habilement.

[1] *See Drake's literary hours, etc.*

L'auteur nous apprend que le conte du *Santon Barsisa*, dans *le Tuteur*[1], lui a fourni l'idée première de son roman. S'il en était ainsi, il aurait singulièrement embelli et fécondé un germe presque informe. L'essai de Steele renferme en effet les traits principaux et l'esquisse grossière des aventures du *Moine*. Il est évident, néanmoins, que le romancier a eu d'autres secours, et qu'il doit plus à l'histoire du docteur Faust qu'à celle du Santon Barsisa. Mathilde joue auprès d'Ambrosio précisément le même rôle que Méphistophélès auprès de Faust : elle l'entraîne aux mêmes crimes suivis du même dénouement. Il est vraisemblable que Lewis connaissait fort bien le drame de Goëthe. Ce ne serait pas le seul emprunt qu'il aurait fait à la poésie germanique, dont il était grand admirateur. Il avertit que l'épisode de *la Nonne sanglante* est fondé sur une tradition reçue dans plusieurs parties de l'Allemagne. Il aurait pu ajouter à la liste de ses imitations la ballade d'*Alonzo et Imogine*, qui a beaucoup de rapport avec la célèbre romance de *Lénore*, par Bürger.

Quoi qu'il en soit de ces divers emprunts, il reste à Lewis plus d'un genre de mérite, et d'abord celui d'avoir su enchâsser un tel sujet dans un cadre éminemment dramatique. L'ordonnance de son roman est digne d'une attention particulière. Il ourdit la trame de sa fable avec une merveilleuse dextérité;

[1] *Guardian*, n° 148.

tous les fils du récit s'enlacent et se combinent sans embarras; les caractères et les événemens se déroulent par une progression harmonieuse; l'intérêt et la terreur croissent avec le développement de l'action. Enfin, la parfaite coïncidence des faits qui concourent à la catastrophe saisit d'étonnement, quand on songe à la jeunesse de l'auteur. J'ose affirmer que, dans toute la collection des romans de Walter Scott, si supérieur à Lewis à bien d'autres égards, on ne trouverait point d'exemple d'une intrigue nouée avec autant d'art, ou d'un plan aussi heureusement conçu.

L'exposition est vive, attachante, et un peu brusque, à la manière moderne. La scène a lieu dans l'église des Capucins de Madrid. On voit dès l'abord quelques uns des acteurs qui doivent jouer un rôle important dans le cours de l'action, l'intéressante Antonia, Lorenzo son amant, et le moine lui-même qui domine au milieu du groupe. Il est curieux d'assister à la première apparition de ce personnage destiné à bientôt subir une si complète métamorphose.

« C'était un homme d'un port majestueux et d'un aspect imposant. Il avait une taille élevée, et des traits d'une beauté remarquable. Son nez était aquilin; ses yeux larges, noirs et étincelans; et ses épais sourcils se joignaient presque. Son teint était d'un brun vif, mais clair : l'étude et les veilles avaient entièrement privé ses joues de leur couleur. La sérénité régnait sur son front poli et sans rides; et le

contentement, empreint sur tous ses traits, semblait annoncer une âme également exempte de soucis et de crimes. Il s'inclina avec humilité devant l'auditoire. Il y avait pourtant dans son air et dans son maintien une certaine sévérité, qui inspirait une crainte universelle; et bien peu pouvaient soutenir le regard de son œil à la fois animé et pénétrant. Tel était Ambrosio, l'abbé des Capucins, et surnommé *le saint homme.*

« Tandis qu'Antonia le contemplait avidement, elle sentait son sein agité d'un plaisir jusqu'alors inconnu pour elle, et qu'elle cherchait en vain à s'expliquer. Elle attendait avec impatience que le sermon commençât, et, lorsque enfin le moine prit la parole, le son de sa voix sembla pénétrer jusqu'à son âme. Quoique nul autre des spectateurs n'éprouvât des sensations aussi vives que celles de la jeune Antonia, chacun écoutait avec intérêt et avec émotion. Ceux qui étaient insensibles aux bienfaits de la religion, étaient néanmoins ravis de l'éloquence d'Ambrosio. Tous trouvaient leur âme invinciblement captivée pendant qu'il parlait, et le plus profond silence régnait sous les voûtes remplies d'auditeurs. Lorenzo lui-même ne put résister au charme : il ne se souvint plus qu'Antonia était assise près de lui, et il écouta le prédicateur avec une attention sans partage.

« D'un style simple, clair et nerveux, le moine exposa les beautés de la religion. Il expliqua quelques unes des parties les plus abstraites des saintes

Écritures, d'un ton qui entraînait avec lui une conviction unanime. Sa voix à la fois forte et distincte, s'arma de toutes les terreurs de la tempête quand il s'indigna contre les vices de l'humanité et décrivit les châtimens réservés au crime dans une vie future. Chacun des auditeurs jeta un regard en arrière sur ses fautes passées, et trembla; chacun croyait entendre gronder la foudre dont les traits allaient l'écraser, et voir s'ouvrir devant ses pas l'abîme de la destruction éternelle. Mais quand Ambrosio, changeant de sujet, parla des avantages d'une conscience pure, du brillant avenir que l'éternité réserve à l'âme exempte de reproche, et de la récompense qui l'attend dans les régions d'une gloire impérissable, ses auditeurs sentirent peu à peu renaître leur force et leur courage. Ils s'abandonnaient avec confiance à la clémence de leur juge; ils accueillaient avec transport les consolantes paroles du prédicateur; et tandis que sa voix épanchait d'harmonieux accens, ils se transportaient dans ce bienheureux séjour qu'il retraçait à leur imagination sous des couleurs si vives et si attrayantes. »[1]

Tel est l'homme que Satan a choisi pour sa proie, et qui devient, en peu de temps, sans aucune invraisemblance, un scélérat accompli. Depuis son premier mouvement d'orgueil à son retour dans sa cellule, et son admiration trop complaisante pour le tableau

[1] « He was a man of noble port.... In colours so brilliant and glowing. » (*The Monk*, chap. I.)

de sa madone favorite, jusqu'à ses honteux égaremens, ses tentatives de séduction, le meurtre d'Elvire, le viol d'Antonia, enfin son pacte avec le diable, il parcourt tous les degrés du vice par des transitions naturelles et presque insensibles. Ses crimes s'enchaînent tellement, et sont si bien la conséquence nécessaire l'un de l'autre, que, le premier pas fait dans la carrière, tout le reste semble inévitable. Le développement de ce caractère décèle chez l'auteur une profonde intelligence des passions et du cœur humain. C'est, par exemple, une haute leçon morale que de faire précéder le tableau des faiblesses et de la chute d'Ambrosio d'un trait de sévérité inexorable pour la faute d'une jeune religieuse.

Mathilde, l'agent subalterne chargé par Satan d'accomplir ses vues, s'acquitte admirablement de sa mission. Elle s'adresse tour à tour à la vanité, à la compassion, à la générosité et aux sens d'Ambrosio. Ses piéges sont si bien tendus, et les tentatives auxquelles il succombe semblent tellement irrésistibles, qu'on serait disposé à le plaindre, et à ne voir en lui qu'une victime de la fatalité. Néanmoins, il y a quelquefois chez Mathilde une violence de passions, un emportement de langage, et une audace de perversité si fort au-dessus de son sexe, qu'on s'étonne qu'elle n'inspire pas plus de défiance à son complice, surtout avec la pénétration et la supériorité d'esprit que lui prête l'auteur dans les circonstances ordinaires.

Les autres caractères, sans être aussi fortement

conçus, ont chacun leur physionomie distincte. Antonia charme par son innocence et sa pureté, qui soulagent du spectacle de la dépravation de Mathilde. Sa douceur angélique dans ses cruelles infortunes excite la plus tendre sympathie. Le discernement, la circonspection et la prudence d'Elvire forment un contraste naturel avec la simplicité de sa fille, en même temps que sa sollicitude maternelle, au milieu de ses souffrances et du pressentiment de sa fin prochaine, jette sur son rôle une teinte de douce mélancolie. Lorenzo, jeune homme plein d'honneur, de délicatesse et de loyauté chevaleresque, supérieur aux préjugés de son pays et de son rang, semble, à beaucoup d'égards, le personnage favori de l'auteur.

Un seul épisode étendu se mêle au récit : c'est l'histoire de Raymond, qui a l'avantage de rejeter à l'avant-scène, sans ralentir la marche de l'action, des faits dont la connaissance est indispensable au lecteur. Parmi ces aventures, la scène des voleurs ne serait pas sans mérite, si elle ne rappelait un peu trop une situation semblable, traitée avec encore plus de vigueur dans un des romans de Smollett [1]. L'apparition de *la Nonne sanglante*, malgré quelques extravagances dans les détails, est une fiction plus forte et plus hardie. Il faut lire dans l'original même la description de ce fantôme dont l'aspect pétrifie le malheureux comte, et ne lui permet pas de

[1] *Ferdinand count Fathom.*

détourner un seul instant ses regards de l'effrayante vision qui l'obsède. Lewis approche ici de Shakespeare pour la puissance de l'imagination et l'énergie du langage. L'intervention du Juif errant, sa conduite mystérieuse, et la cérémonie de l'exorcisme, n'attestent pas moins le talent et l'invention du romancier. Il met dans la bouche du libérateur de Raymond ces paroles, qui expriment bien le dégoût de sa triste immortalité ici-bas :

« Nul n'est capable de comprendre toute l'amertume de mon sort. Le destin m'oblige à être sans cesse en mouvement : je n'ai pas la permission de passer plus de quinze jours dans le même lieu. Je n'ai point d'ami au monde, et, grâce à ma vie errante, je ne puis jamais en acquérir. Je renoncerais volontiers à ma misérable existence, car j'envie ceux qui jouissent de la paix du tombeau; mais la mort m'échappe, et se dérobe à mes embrassemens. En vain je m'élance au-devant des périls : je me plonge dans l'Océan; les vagues me rejettent avec horreur sur le rivage. Je me précipite dans le feu, les flammes reculent à mon approche; je m'expose à la fureur des brigands, leurs glaives s'émoussent et se brisent contre mon sein. Le tigre affamé frissonne à mon aspect, et l'alligator fuit un monstre plus terrible que lui. Dieu a mis son sceau sur moi, et toutes les créatures respectent ce signe fatal. »

« Il porta la main au bandeau de velours qui entourait son front. Il y avait dans ses yeux une expression de furie, de désespoir et de malveillance, qui

glaça mon âme d'horreur. Un frémissement involontaire me fit tressaillir. »[1]

Lewis excelle dans le pathétique non moins que dans le merveilleux, et les ressorts de la pitié lui sont aussi bien connus que ceux de la terreur. Ainsi, le passage où Lorenzo retrouve sa sœur Agnès dans un caveau du couvent de Sainte-Claire, offre plusieurs traits qui rappellent à la fois la science descriptive et la sensibilité de Sterne, dans son épisode si touchant du *Captif*. Un tableau plus horrible est celui de l'agonie d'Elvire étouffée par le moine, au moment où elle vient de le surprendre auprès de la couche de sa fille endormie. La situation d'Antonia, après les violences de ce même Ambrosio, est dépeinte avec une vérité qui fait frémir. Il y a d'autres scènes d'un pathétique moins déchirant, et qui laissent des impressions moins douloureuses. Telle est celle où Antonia visite l'ancien appartement d'Elvire.

« Comme elle se promenait, d'un air insouciant, çà et là dans la chambre, son œil s'arrêta sur la porte qui conduisait à la pièce occupée autrefois par sa mère. Elle se souvint que c'était là qu'était rangée la petite bibliothèque d'Elvire, et pensa qu'elle pourrait y trouver quelques livres pour se distraire jusqu'à l'arrivée de sa tante Léonella. Elle prit donc le flambeau sur la table, traversa le cabinet, et entra dans l'appartement voisin. Comme elle regardait autour d'elle, la vue de cette salle retraça

[1] *The Monk*, chap. IV.

à sa mémoire une foule d'idées pénibles. C'était la première fois qu'elle y entrait, depuis la mort de sa mère. Le silence absolu qui régnait dans la chambre, le lit privé de sa garniture, la cheminée sombre où restait une lampe éteinte, et quelques fleurs fanées à la fenêtre qui avaient été négligées depuis la perte d'Elvire, tout cela inspirait à Antonia un mélancolique abattement. L'obscurité de la nuit ajoutait encore à cette sensation. Elle posa sa lumière sur la table, et se jeta dans un large fauteuil où elle avait vu sa mère assise mille et mille fois. Elle ne devait plus l'y voir assise désormais! Des larmes involontaires coulèrent le long de ses joues, et elle s'abandonna à une tristesse qui devint plus profonde à chaque instant. »[1]

Lewis réussit moins heureusement dans le badinage et la plaisanterie que dans le genre sérieux. Le portrait de Léonella, sœur d'Elvire, dégénère en vraie caricature; et les prétentions de cette coquette surannée rentrent dans la classe des ridicules qui sont depuis long-temps l'apanage de la comédie. Le babil de dame Jacinthe, et les contes du page Théodore aux religieuses de Sainte-Claire, ne sont guère plus récréatifs. D'autres défauts paraissent tenir à l'âge et à l'inexpérience de l'auteur. En général, il possède mieux la connaissance du cœur humain que celle du monde et de la vie réelle, qui, en effet, arrive plus tard. Aussi pourrait-on lui reprocher de nombreuses

[1] *The Monk*, chap. IX.

violations des bienséances, l'oubli fréquent des couleurs locales, et même des invraisemblances choquantes. Il fait parler Ambrosio, dans ses monologues, comme un séducteur de profession; et il prête à la mère Ursule, à propos des abus du cloître, le langage d'un philosophe français du dix-huitième siècle.

Le Moine, au surplus, n'est autre chose qu'une protestation violente et passionnée contre le principe des institutions monastiques, et surtout contre le célibat qu'elles prescrivent. L'auteur fait ressortir les inconvéniens de la vie claustrale par un double exemple, celui des crimes d'Ambrosio, et celui de la faiblesse d'Agnès expiée par un châtiment si rigoureux, deux narrations qui marchent parallèlement, et aboutissent au même but. On pouvait répondre sans doute que les vices qu'il signale ne sont pas inhérens aux institutions elles-mêmes, et que tous les prieurs ne ressemblent pas à Ambrosio, ni toutes les abbesses à celle du couvent de Sainte-Claire. Mais c'était alors en France l'époque de l'abaissement du sacerdoce et de la proscription des ordres religieux. On y accueillit avec empressement un ouvrage qui flattait les opinions du jour, et le roman de Lewis reproduit dans une version assez élégante, qui, malgré quelques inexactitudes, n'affaiblit pas trop les beautés de l'original, devint bientôt populaire.

Ceci conduit naturellement à l'examen du reproche le plus grave que cet auteur ait encouru, et

dont tout son mérite ne saurait l'absoudre. Je veux parler de sa tendance immorale, et du grand nombre de traits obscènes qui ont excité, dans sa patrie, une réprobation légitime contre l'école dont il est le chef. C'est sans doute par cette raison que Walter Scott l'a exclu de sa collection des romanciers, parmi lesquels figurent quelques noms beaucoup moins célèbres. « Dans l'emploi de la terreur et du merveilleux, dit un critique anglais, Lewis a fait preuve d'un rare talent; et il a disposé ses matériaux, en grande partie empruntés à différentes sources, avec assez d'adresse pour en former un ensemble intéressant. Néanmoins, il s'est laissé aller à une intempérance d'imagination qui rend la lecture de son livre extrêmement séduisante et dangereuse. »[1]

Il y a des écrivains fort libres qu'on n'accuse pourtant pas d'immoralité, parce que leurs productions les plus répréhensibles semblent plutôt un badinage ou un jeu d'esprit qu'une tentative sérieuse pour corrompre le cœur : tels sont Boccace, La Fontaine, Sterne. Lewis n'est point de ce nombre; il s'adresse directement aux passions, et provoque les sens par les images les plus lascives. Lui, qui censure avec exagération, et en termes fort peu mesurés, quelques naïvetés bibliques, se permet des licences bien autrement fortes que celle « de désigner chaque chose franchement et nettement par son nom »[2].

[1] *Drake's Essays biographical, etc.*, part. II, essay IV.

[2] *The Monk*, chap. VII.

S'il s'enveloppe quelquefois à demi d'une sorte de réserve mystérieuse, plus souvent il écarte le voile transparent des réticences; plus souvent encore, comme le héros de son drame, abjurant une pudeur enfantine, il s'abandonne sans contrainte à une crudité de langage et à une verve de cynisme qui attestent le plus fougueux délire de l'imagination. Sans doute on ne peut nier que plusieurs de ses peintures voluptueuses n'offrent une vigueur ou une délicatesse de coloris peu commune; que l'apparition d'Antonia dans le miroir magique, par exemple, ne soit un tableau d'une grâce exquise; mais ce sont précisément de pareils traits qui communiquent à ses fictions un charme plus dangereux et une influence plus contagieuse.

La catastrophe répond au reste du roman, et le moine comble la mesure de ses crimes. Le sort d'Antonia déshonorée d'abord, et poignardée ensuite par Ambrosio, paraîtrait trop affreux, si l'auteur n'avait pris soin d'en adoucir l'amertume en réservant à la jeune victime quelques instans de bonheur, et la consolation d'expirer auprès de Lorenzo. Il faut lui savoir gré de cette précaution qui soulage l'âme des lecteurs, et qu'on regrette de ne pas trouver dans quelques autres dénouemens du même caractère, par exemple dans celui du *Château de Kenilworth*, où rien ne tempère l'horreur qu'excite la fin tragique d'Amy Robsart.

Le style de Lewis est, en général, d'un goût pur et d'une élégance remarquable, à très peu d'excep-

tions près. Sa prose colorée et brillante ne choque pas, comme celle de plusieurs de ses contemporains, par l'abus des ornemens poétiques. Une citation un peu plus étendue que les précédentes fera connaître à la fois son talent dans le genre pittoresque, et la véhémence de son langage dans les situations dramatiques. Je choisis le passage où Ambrosio vient de conclure un pacte avec Satan, et de s'échapper des cachots de l'inquisition.

« Cependant le moine, soutenu par son guide infernal, traversait les airs avec la vitesse d'une flèche, et, en quelques momens, il se vit transporté au bord du précipice le plus escarpé de la Sierra Morena. Quoique délivré de l'inquisition, Ambrosio était encore insensible aux douceurs de la liberté; le fatal contrat pesait sur son âme, et les scènes où il avait joué le principal rôle avaient laissé derrière elles des impressions qui livraient son cœur en proie à l'agitation et au désordre. Les objets alors offerts à sa vue, et que la pleine lune en glissant à travers les nuages lui permettait d'observer, n'étaient guère propres à lui inspirer le calme dont il avait un si grand besoin. Tout redoublait le trouble de son imagination : l'aspect sauvage des sites dont il était environné; les sombres cavernes et les rocs à pic, s'élevant les uns au-dessus des autres, et sillonnant les nuages dans leur cours; les groupes solitaires d'arbres épars çà et là, dont les rameaux touffus et entrelacés faisaient entendre le sifflement rauque et plaintif du vent de la nuit; le cri aigu des aigles des

montagnes, qui avaient suspendu leurs nids dans ces retraites désertes; le mugissement sourd des torrens, qui, gonflés par des pluies récentes, se jetaient avec violence dans d'affreux précipices; et les eaux bourbeuses d'un ruisseau morne et silencieux, qui reflétait faiblement les rayons de la lune, et baignait le pied du rocher sur lequel se tenait Ambrosio. L'abbé promena autour de lui un regard d'effroi. Son conducteur infernal était encore à ses côtés, et l'examinait avec un mélange de malice, de satisfaction et de mépris.

« Où m'avez-vous conduit? dit à la fin le moine d'une voix creuse et tremblante. Pourquoi suis-je transporté dans ces lieux lugubres? Emmenez-moi loin d'ici promptement; conduisez-moi vers Mathilde. »

« Le démon ne répondit point, mais continua de le contempler en silence. Ambrosio ne put soutenir son regard; il détourna les yeux, tandis que le diable parla ainsi :

« Je l'ai donc en mon pouvoir, ce modèle de piété! cet être sans reproche! ce mortel qui mettait ses chétives vertus au niveau de celles des anges! il est à moi! irrévocablement, éternellement à moi! Compagnons de mes souffrances, habitans de l'enfer, combien vous sera agréable mon offrande! »

« Il s'interrompit, et s'adressa ensuite au moine.

« Te conduire vers Mathilde? reprit-il en répétant les paroles d'Ambrosio; malheureux! tu seras bientôt avec elle. Tu mérites sans doute une place à

ses côtés; car l'enfer ne compte pas de méchant plus coupable que toi. Écoute, Ambrosio, pendant que je vais te révéler tes crimes. Tu as répandu le sang de deux victimes innocentes : Antonia et Elvire ont péri par tes mains. Cette Antonia que tu as violée, c'était ta soeur! cette Elvire que tu as assassinée, elle t'avait donné le jour! Tremble, infâme hypocrite! barbare parricide! incestueux ravisseur! frémis de l'étendue de tes forfaits. Et c'était toi qui te croyais à l'épreuve des tentations, exempt des humaines faiblesses, affranchi de l'erreur et du vice! L'orgueil est-il donc une vertu? l'inhumanité n'est-elle plus un vice? Apprends, homme présomptueux, que je t'avais dès long-temps marqué pour ma proie; j'épiai les mouvemens de ton coeur; je vis que tu étais vertueux par vanité, et non par principe, et je saisis le moment favorable à la séduction. J'observai ton aveugle idolâtrie pour le tableau de la madone; je chargeai un agent subalterne, mais rusé, de prendre une forme semblable, et tu cédas avec empressement aux caresses de Mathilde. Ton orgueil fut enivré de ses flatteries; ta luxure n'attendait qu'une occasion de se produire; tu t'élanças aveuglément dans le piége, et tu n'hésitas pas à commettre un crime que tu condamnais chez les autres avec une impitoyable sévérité. Ce fut moi qui conduisis Mathilde sur ton passage; ce fut moi qui te donnai accès à l'appartement d'Antonia; ce fut moi qui te fis remettre le poignard dont tu perças le sein de ta soeur; ce fut encore moi qui avertis Elvire en songe

de tes complots contre sa fille, et qui, en t'empêchant ainsi de profiter de son sommeil, te contraignis d'ajouter le rapt aussi-bien que l'inceste au catalogue de tes crimes. Écoute, écoute, Ambrosio! si tu m'avais résisté une seule minute de plus, tu sauvais ton corps et ton âme; les gardes que tu entendais à la porte du cachot venaient t'apprendre ton pardon. Mais j'avais déjà triomphé; mes projets avaient déjà réussi : à peine pouvais-je proposer des crimes aussi vite que tu y souscrivais. Tu es à moi, et le ciel même ne saurait te soustraire à mon pouvoir. N'espère pas que ton repentir annulle notre traité; voici ton engagement signé de ton sang; tu as abandonné tes titres à la clémence divine, et rien ne peut te rendre les droits que tu as follement sacrifiés. Crois-tu que tes pensées secrètes m'aient échappé? non, non, je les lisais toutes. Tu te flattais que tu aurais encore le temps de te repentir; je vis ton artifice, je reconnus ton illusion, et je m'applaudis de tromper un imposteur. Tu es à moi sans retour : il me tarde d'entrer en possession de mes droits, et tu ne sortiras pas vivant de ces montagnes. »[1]

Il faut convenir que, dans l'explication qui suit cette menace, le diable se montre un peu jésuite, puisqu'il feint d'oublier que, dans leur première entrevue, il avait promis à Ambrosio, outre sa délivrance, le bonheur et la liberté. Quoi qu'il en soit,

[1] « While this was passing.... Alive you quit not these mountains. » (*The Monk*, chap. XII.)

on n'est pas tenté de le chicaner à propos d'un pécheur aussi endurci, et le souvenir d'Antonia suffit pour justifier la rigueur du châtiment.

On trouve dans *le Moine* quelques fragmens en vers, la plupart empruntés de l'espagnol ou de l'allemand. Ces essais ne manquent pas de naturel et de facilité; mais ils n'annoncent pas une haute vocation poétique. Les meilleurs sont peut-être le chant de *l'Exilé*, qui offre une imitation assez heureuse de la manière de Goldsmith, et la ballade d'*Alonzo*. Au reste, il paraît que l'auteur ne se fait pas illusion sur le mérite de ses vers, si c'est son propre sentiment qu'il exprime dans les sages conseils que le marquis de Las Cisternas adresse à son page Théodore.

Le caractère d'Ambrosio a quelque ressemblance avec celui de l'archidiacre Frollo, dans un roman moderne, œuvre aussi d'une jeune imagination, non moins libre, non moins hardie, non moins capricieuse que celle de Lewis. Indépendamment du rapport de ces personnages, on pourrait comparer quelques scènes analogues du *Moine* et de *Notre-Dame de Paris* : la situation d'Agnès, par exemple, dans les caveaux du couvent de Sainte-Claire, et celle de la Esmeralda dans son cachot; le viol d'Antonia, et la tentative nocturne de Frollo contre la bohémienne; surtout la mort du moine et celle de l'archidiacre, deux tableaux également horribles, où les auteurs ont rivalisé d'énergie et de talent. Chez l'un et chez l'autre, c'est la même verve, la même audace, le même abus des images voluptueuses, et

parfois le même cynisme. Lewis l'emporte peut-être pour l'ordonnance du plan, l'intérêt général de la fable et la pureté du goût; en revanche, le romancier français, outre l'avantage de l'érudition, se distingue par des qualités d'un ordre supérieur, l'originalité, le pathétique et la vigueur des conceptions.

Après un coup d'essai aussi brillant, on peut être surpris que Lewis n'ait justifié plus tard, ni comme orateur parlementaire, ni comme auteur dramatique, ni même comme romancier, les promesses de son début. Il semble que son ardente imagination, aux prises avec les horreurs et les atrocités de son sujet, se soit de bonne heure éteinte, et qu'il ait usé toutes ses forces dans une si monstrueuse débauche d'esprit. Cette science du vice et de la dépravation étonne et attriste chez un adolescent; mais on conçoit sans peine qu'un tel exercice de ses facultés les énerve et les consume prématurément. Après tout, il ne faut pas s'en plaindre : la direction suivie par Lewis doit inspirer peu de regrets sur l'épuisement précoce de son génie. Son exemple est une leçon salutaire; les écrivains qui, dans des œuvres immorales, se chargent comme lui d'initier la jeunesse aux secrets des passions et de la perversité humaine, sont le fléau de la société. Il n'y a de plus coupables encore que ceux qui transportent de pareilles infamies sur la scène, et qui ne craignent pas d'offrir aux regards du public des turpitudes qu'on rougirait de lire dans le silence du cabinet.

COWPER.

William Cowper, un des plus grands poètes anglais à la fin du dix-huitième siècle, et chef d'une école qui n'a pas été sans influence chez nous, mérite aussi une place parmi les bons modèles du genre épistolaire. Ses lettres, comme ses poésies, offrent l'empreinte de cette mélancolie religieuse dont il apporta sans doute le germe en naissant, que développèrent de bonne heure des pertes domestiques, et qui plus tard égara sa raison. Au reste, ce caractère dominant n'exclut pas en lui, comme on le verra bientôt, une imagination brillante, une tournure d'esprit originale, souvent même une humeur enjouée et folâtre.

Rien de plus paisible ni de plus uniforme que la vie de cet écrivain. Son histoire est celle d'un valétudinaire, qui passa trente ans dans la solitude avec une vieille amie, madame Unwin. Une pareille situation ne promet pas des observations neuves, ni des événemens variés. Pourtant, la lecture des lettres de Cowper a beaucoup de charme. Sa correspondance ressemble à une véritable conversation, avec ses familiarités, son abandon, ses boutades et ses caprices. On y voit une âme pure, simple et bienveillante; un mélange de timidité et d'indépendance. On ne découvre en lui d'autre défaut que le

plus excusable peut-être, un peu de vanité de poète. Il présente l'union si aimable d'un beau génie et d'une candeur d'enfant. Aussi, on s'intéresse à ses innocentes occupations, à son goût pour les fleurs, à sa sollicitude pour ses lièvres domestiques et pour ses chardonnerets, parce que ces traits de mœurs le peignent mieux que tous les détails biographiques.

Les premières lettres de Cowper, écrites la plupart à sa cousine, lady Hesketh, durant sa résidence à Huntingdon, sont les moins agréables du recueil. Il venait alors d'échapper à une crise de cette terrible maladie mentale dont il éprouva les atteintes à diverses reprises, et qui le poursuivit jusqu'au tombeau. On s'aperçoit que son esprit, encore obsédé d'alarmes religieuses, ressent un redoublement de ferveur, et un impérieux besoin de prosélytisme. Il ne s'entretient guère que de conjectures sur l'autre vie, de commentaires sur des textes de l'Écriture, et de questions théologiques, fort édifiantes sans doute, mais qui trouveraient mieux leur place dans un sermon que dans une correspondance familière. Néanmoins, au milieu de ses épanchemens mystiques, il s'élève quelquefois à des considérations philosophiques assez remarquables, comme dans les réflexions suivantes, qu'il adresse à son ami, le ministre Unwin, en le félicitant sur son retour d'un voyage.

« Nous sommes charmé de ce que vous êtes revenu sain et sauf dans vos foyers. Si nous pouvions voir d'un seul coup d'œil ce qui se passe chaque

jour sur toutes les routes du royaume, combien de gens éprouvent des alarmes et des accidens, combien sont pillés et insultés, nous trouverions certes assez de raisons de rendre grâce pour un voyage accompli en sûreté, et pour notre délivrance de périls que nous n'avons peut-être pas même la permission de connaître. Lorsque, dans une des hautes latitudes méridionales, par une nuit sombre et orageuse, la lueur d'un éclair fit apercevoir au capitaine Cook un vaisseau qui passait près de son bord, et qui, sans cet éclair, allait le faire sombrer, assurément le péril et la lueur passagère qui l'en avertit étaient destinés à lui fournir ce salutaire enseignement, qu'une providence particulière veillait sur lui, et le préservait non seulement de maux dont il était instruit, mais de bien d'autres encore qu'il ne connaissait pas, ou dont il n'avait pas même le moindre soupçon. Que de circonstances imprévues peuvent néanmoins se réaliser! Combien il était invraisemblable que deux vaisseaux heurtassent l'un contre l'autre, au milieu du vaste Océan pacifique, et que prenant une direction contraire, partis de points du monde si prodigieusement éloignés, ils suivissent assez exactement la même ligne pour s'aborder, se remplir et couler à fond, dans une mer où tous les vaisseaux du monde pourraient être dispersés de telle sorte que pas un n'en découvrît un autre! Voilà pourtant ce qui aurait eu lieu sans l'intervention remarquable qu'il a signalée. La même Providence, il est vrai, aurait pu tout aussi aisément les conduire si loin

l'un de l'autre qu'ils ne se seraient jamais rencontrés ; mais alors la leçon eût été perdue : du moins, l'héroïque navigateur aurait fait le tour du globe sans que l'occasion s'offrît de raconter un événement qui suggère si naturellement cette leçon. »[1]

La foi religieuse de Cowper a le caractère d'une conviction profonde et persuasive ; mais, quoiqu'il prétende à une piété mâle et éclairée, il s'abandonne parfois à une crédulité excessive et à d'étranges illusions. Ainsi, il attribue quelque part les désastres et la mort de ce même capitaine Cook, dont les découvertes faisaient alors une grande sensation dans toute l'Europe, à l'imprudence de l'illustre voyageur, qui s'était laissé adorer par les sauvages d'Owhyhée[2]. Ailleurs, dans une lettre à Hayley, il avoue qu'il se croit assiégé la nuit par de mystérieux fantômes, et qu'il est en proie à d'invincibles terreurs[3]. Avec cette pusillanimité superstitieuse, on s'étonne qu'il juge aussi sévèrement Samuel Johnson, qu'il semble plaindre comme un rêveur, et dont il blâme sans ménagement l'étroite dévotion et les pratiques puériles.[4]

Il s'en faut beaucoup heureusement que les sombres et décourageantes visions d'un cerveau maladif

[1] « We are glad that you are safe... That so naturally suggests it. »
(*Letter* CVI.)

[2] Letter CLXXIV.

[3] Letter CCCCXII.

[4] Letter CLXXXIII.

dominent dans la correspondance de Cowper. Dans les intervalles de répit que lui laissent fréquemment ses souffrances morales, il prodigue les saillies d'une humeur naturellement gaie et même un peu caustique. Son style épistolaire se distingue alors par un gracieux abandon, une aisance parfaite, et une piquante vivacité. On y reconnaît une âme candide, qui se livre sans contrainte à ses premières impressions, et les communique telles qu'elle les reçoit. On y trouve aussi cet enjouement folâtre et cet amusant badinage, qui s'allient fort bien avec le sentiment religieux. Je prends au hasard, comme exemple de sa manière habituelle, une lettre où il se peint lui-même à son insu, en croyant faire le portrait d'un ami.

Le 8 juin 1783.

Au révérend William Unwin.

« Mon cher William,

« Notre hiver le plus rigoureux, communément appelé le printemps, est maintenant fini, et je me trouve assis dans ma retraite favorite, le pavillon. Dans un tel abri, si calme, si ombragé, où l'on n'entend aucun pas humain, et où mes myrtes osent seuls se montrer à la fenêtre, vous pouvez supposer que je n'ai à me plaindre d'aucune interruption, et que mes pensées sont parfaitement à mes ordres. Mais les beautés de ce séjour sont elles-mêmes une inter-

ruption, mon attention étant distraite par ces mêmes myrtes, par un double rang d'œillets qui commencent juste à s'épanouir, et par un plant de fèves déjà en fleurs. Vous devez donc voir en cela, s'il vous plaît, une forte preuve de mon estime, que, bien que vous ayez tant de puissans rivaux, je me dérobe à eux tous, et vous consacre cette heure entièrement.

« Vous ne connaissez pas le révérend M. Bull de Newport : peut-être est-ce un avantage pour vous. Vous auriez encore plus de regret que vous n'en avez de ce que la distance de tant de milles nous sépare. Il passe une partie de la journée avec nous demain. C'est un dissident, mais libéral; un homme de lettres et d'esprit; maître d'une belle imagination, ou plutôt qui n'en est pas maître; d'une imagination qui, lorsqu'il se trouve dans une compagnie qu'il aime et à laquelle il peut se confier, s'égare si bien avec lui dans des régions idéales, qu'elle amuse et anime toutes les autres imaginations qui ont le bonheur d'être de la partie. D'autres fois, il a dans l'humeur une sorte de mélancolie tendre et délicate, qui n'est pas moins agréable en son genre. Il n'y a point de société préférable, dans un monde tel que celui-ci, aux hommes de ce caractère. Tous les tableaux de la vie ont deux faces : l'une sombre et l'autre brillante; et l'esprit qui a un égal partage de mélancolie et de vivacité, est le plus propre de tous à contempler l'une ou l'autre de ces faces. Il peut être gai sans étourderie, et pensif sans abatte-

ment. Tel est M. Bull. Mais il fume du tabac.... Il n'y a rien de parfait.....

Nihil est ab omni
Parte beatum.

« Votre dévoué,

« W. C. »[1]

Il n'y a guère d'exemple dans l'histoire des lettres d'une grande vocation poétique révélée aussi tard que celle de Cowper. Il avait plus de cinquante ans lorsqu'il publia, en 1782, le premier volume de ses poésies. Il paraît qu'il ne chercha d'abord dans cet exercice de son talent qu'une distraction à ses maux, et un refuge contre sa triste et désolante anxiété. Le travail devint bientôt pour lui une habitude et un besoin, quoique son début n'obtînt pas du public tous les encouragemens qu'il méritait.

Au reste, Cowper, bien différent de Gray, ne se montre pas exigeant en fait de succès, et son amour-propre de poète se satisfait de peu. Il ne témoigne d'humeur que contre le chancelier Thurlow, qui, avec l'indifférence assez ordinaire aux grands personnages, avait accueilli très froidement l'hommage de son ancien condisciple[2]. En revanche, il énumère complaisamment les suffrages de ses admirateurs. Il faut voir avec quelle joie enfantine il annonce quelque part qu'il vient d'apprendre de bonne source

[1] « Our severest winter.... Nothing is perfect. »
(*Letter* CXXV.)

[2] Letter CLXXXIX.

que ses oeuvres sont entre les mains d'une soixantaine de personnes à la Haye, « qui toutes en sont enchantées »[1]. Il rend compte lui-même de ses premières jouissances et de ses angoisses d'auteur, avec beaucoup de grâce et de naïveté, dans le monologue suivant. Il habitait alors Olney, petite ville du comté de Buckingham, où il passa une partie de ses jours.

« Avant de publier, je me dis à moi-même : Vous et moi, monsieur Cowper, nous ne nous inquiéterons pas beaucoup de ce que les critiques diront de notre livre. Mais, mon esprit une fois mis en jeu, je devins bientôt inquiet du résultat, et je m'aperçus que je ne pouvais me contenter d'une haute place dans mes bonnes grâces, à moins que mes amis ne fussent aussi satisfaits de moi que je l'étais moi-même. Ayant obtenu leur approbation, je commençai à ressentir les effets de l'ambition. C'est fort bien, me dis-je, que mes amis soient satisfaits; mais les amis sont quelquefois indulgens, et les miens, j'ai lieu de le croire, ne sont pas tout-à-fait exempts de partialité. Il me semble que j'aimerais à entendre un ou deux étrangers dire du bien de moi. Je fus alors honoré de l'approbation de la *Revue de Londres*, et de celle du *Gentleman*, surtout de la première, et des suffrages du docteur Franklin. Pour le dire en passant, les revues sont des publications pour lesquelles nous n'avons que fort peu de déférence, jusqu'à ce qu'elles fassent mention de nous,

[1] Letter CCLXXXVII.

et alors elles prennent dans notre estime une place que nous ne pouvions leur accorder auparavant. Mais il reste encore la *Revue mensuelle*, le plus formidable de tous mes juges. Que dira ce Rhadamante critique, lorsque mon génie tremblant comparaîtra devant lui? Il me tient toujours en suspens, et il faut que j'attende encore un mois son arrêt. Hélas! quand je souhaite de lui une sentence favorable (pour confesser une faiblesse que je n'avouerais pas à tout le monde), je sens que je ne suis pas médiocrement influencé par une tendre sollicitude pour ma réputation ici, j'entends parmi mes voisins à Olney. Il y a ici des horlogers qui sont eux-mêmes de beaux esprits, et qui à présent me prennent peut-être pour tel. Il y a un charpentier et un boulanger, et, sans parler des autres, il y a ici votre idole, M. ***, dont le suffrage est la renommée. Tous ces gens-là lisent la *Revue mensuelle*, et tous me déclareront un sot, si ces terribles critiques s'avisent de leur donner l'exemple. Mais, de grâce, en quelque lieu qu'on me trouve stupide, chèr M. le rédacteur, laissez-moi passer pour un génie à Olney. »[1]

Malgré sa bonhomie apparente, Cowper ne manque pas de finesse, et il possède même une certaine dose d'*humour* d'autant plus piquante qu'elle contraste avec ses accès de mélancolie en d'autres circonstances. En général, il raconte avec agrément,

[1] « Before I had published.... Let me pass for a genius at Olney. » (*Letter*, CVII.)

et on peut le citer comme un spirituel narrateur. Quelques incidens très simples en eux-mêmes, quelques scènes de la vie domestique, tels que l'amitié de ses deux chardonnerets, l'apparition d'une vipère dans son jardin, l'histoire de son chien et du lis d'eau, l'évasion d'un de ses lièvres, son démêlé avec le dogue d'un voisin, tout cela lui fournit le sujet de contes fort gais et d'amusantes anecdotes. On n'aurait qu'une idée incomplète de son talent épistolaire si on ne pouvait le juger dans une narration. Entre deux morceaux de ce genre assez curieux, le récit de la visite d'un candidat à la députation [1], et la description d'une partie de chasse au renard, je choisis le dernier comme le plus court.

A lady Hesketh.

Weston, le 3 mars 1788.

« Un jour de la semaine dernière, madame Unwin et moi, ayant fait notre promenade du matin, et retournant au logis à travers le désert, nous vîmes les Throckmorton. Une minute après que nous les eûmes rencontrés, nous entendîmes le cri des chiens à peu de distance, et montant sur le large tronc d'un orme qui avait été abattu, et à l'aide duquel nous pouvions regarder par-dessus le mur, nous les aperçûmes. Ils étaient tous en ce moment dans notre verger. Nous entendîmes alors un basset

[1] Letter CLIV.

qui appartient à madame Throckmorton, et qu'on désigne, vous pouvez vous en souvenir, par le nom de Furie, japper avec beaucoup de violence, et nous le vîmes courir de toute sa vitesse à travers les buissons, à quelques pas de nous, comme s'il poursuivait quelque chose, que nous supposâmes le renard. Avant que nous eussions pu atteindre l'autre bout du désert, les chiens entrèrent aussi; et lorsque nous arrivâmes à la porte qui s'ouvre sur le bosquet nous trouvâmes là toute la cavalcade réunie et au repos. Le piqueur, descendant de cheval, demanda la permission de suivre ses chiens à pied; car il était sûr, dit-il, qu'ils avaient tué la bête; conclusion qu'il tirait, je présume, de leur profond silence. En conséquence, on lui permit d'entrer, et, avec une sagacité qui aurait fait honneur au meilleur limier du monde, poursuivant précisément le même sentier que le renard et les chiens avaient pris, quoiqu'il n'eût pas même pu les entrevoir depuis leur passage à travers la grille, il arriva à l'endroit où il trouva la victime immolée. Il produisit bientôt le renard mort, et nous rejoignit dans le bosquet avec tous ses chiens autour de lui. Ayant occasion de voir une cérémonie que j'étais bien sûr de ne retrouver jamais sur mon chemin, je résolus de rester, et d'observer tout ce qui se passait avec une extrême attention. Le piqueur ayant, à l'aide d'une fourche, logé maître renard sur une branche d'orme, à la hauteur d'environ neuf pieds de terre, le laissa là un temps considérable. Les messieurs étaient assis sur leurs

chevaux, contemplant l'animal qui leur avait coûté tant de fatigue; et les chiens, rassemblés au pied de l'arbre avec des physionomies qui n'exprimaient pas moins vivement le plaisir le plus rationnel, contemplaient le même spectacle. Le piqueur remonta, coupa une patte, et la jeta aux chiens.... : un d'eux l'avala en un clin d'œil, comme un bowl. Il redescendit ensuite, et, tirant le renard par les pattes de derrière, pria les spectateurs, qui, durant ces entrefaites, étaient devenus assez nombreux, de lui ouvrir un passage à droite et à gauche. On lui obéit à l'instant. Alors, jetant le renard à quelques pas de distance, et s'écriant comme un diable : « Mettez-le en pièces », au moins à six reprises différentes, il l'abandonna enfin à la meute, qui, en peu de minutes, le dévora complétement. Ainsi, ma chère, comme le dit Virgile, ce qu'aucun des dieux n'aurait pu me promettre, le temps, en poursuivant sa course accoutumée, est venu me l'offrir de lui-même. J'ai assisté à la mort d'un renard, et vous en savez maintenant sur ce point autant que moi, qui suis aussi bien informé que le meilleur chasseur d'Angleterre. »[1]

« Votre dévoué,

« W. C. »

Les jugemens d'un homme de goût, dans une correspondance intime, sur les grandes célébrités

[1] « One day last week.... As any sportsman in England. »
(*Letter* CCLXVIII.)

littéraires ont un attrait de curiosité, parce qu'ils sont presque toujours l'expression de sentimens réels, et non un langage de convention. Cowper, en transmettant à ses amis l'impression toute fraîche de ses lectures, énonce ordinairement son avis avec la vivacité et la franchise de son caractère. On peut voir ce qu'il pense de la notice de Johnson, consacrée à la vie de Milton. Il reproche amèrement au critique « d'avoir arraché une ou deux des plus belles plumes de l'aile du poète, et de les avoir foulées sous son énorme pied. » On peut consulter aussi son opinion sur Pope et Prior; sur le satirique Churchill, pour lequel il professe une haute admiration; sur les poésies latines de Vincent Bourne, qu'il préfère un peu légèrement à Properce et à Tibulle; sur l'*Argenis* de Barclay, qu'il appelle « le plus amusant de tous les romans »; sur le style des historiens Robertson et Gibbon, qu'il accuse d'affectation; sur les critiques Beattie et Blair. Voici comment il s'exprime à propos du dernier : « J'ai lu six des leçons de Blair; et que dis-je de Blair? que c'est un homme judicieux, maître de son sujet, et, excepté çà et là quelques *scotticismes*, un bon écrivain, du moins autant que la clarté de l'expression et la méthode peuvent contribuer à en faire un. Mais, hélas! quelle stérilité d'imagination chez cet homme, si, à dire vrai, il possède même une telle faculté! Peut-être que les philosophes, ou les hommes destinés à l'être, naissent quelquefois sans imagination, ou peut-être qu'elle s'engourdit faute d'exercice. Quoi qu'il en

soit, le docteur Blair a un de ces cerveaux que Shakespeare décrit quelque part, « desséché comme un reste de biscuit après une traversée. »[1]

A en juger par quelques essais de versification latine d'ailleurs peu remarquables, Cowper, sans être érudit, avait le sentiment des beautés classiques. « Quelle dignité, s'écrie-t-il, il y a dans la langue romaine, et quelle idée elle donne du bon sens et du caractère mâle du peuple qui la parlait ![2] » On voit, par un passage de ses lettres, que sa bibliothéque était d'une indigence déplorable. Il n'avait à sa disposition qu'un ou deux auteurs de l'antiquité, et encore par emprunt. On peut donc supposer que, lorsqu'il entreprit sa traduction d'Homère en vers blancs, il n'était guère mieux préparé à ce travail que Pope lui-même. Il connaissait aussi la littérature moderne plus imparfaitement que la plupart des bons écrivains de sa nation. Peut-être est-ce à cette circonstance, autant qu'à son penchant au mysticisme, qu'il faut attribuer son étrange prédilection pour les poésies de madame Guion, « les seuls vers français, dit-il, qu'il ait jamais lus avec plaisir »[3]. Il avait même commencé à les traduire, et il reste quelques fragmens de cette traduction. Parmi les prosateurs, il ne cite avec éloge que Caraccioli, sur lequel il a laissé des observations critiques.

[1] Letter CLVI.
[2] Letter CV.
[3] Letter CIX.

Mais le plus grand charme de cette correspondance tient au caractère même de l'écrivain. Il est difficile de concevoir une philanthropie plus vraie, une sensibilité plus vive, un plus généreux dévouement à tous les intérêts de l'humanité. Cette âme, naturellement tendre et ardente, froissée de bonne heure par l'adversité, et détachée du monde par une brusque secousse, cherche ses consolations et ses dédommagemens dans un petit cercle de son choix, dans quelques affections qui suffisent à son bonheur. On ne saurait voir sans émotion les soins délicats qu'il prodigue à madame Unwin; la sympathie qu'il témoigne pour les souffrances de sa vieille compagne, de *sa Marie* [1]. Toutes les faiblesses, tous les besoins, trouvent en lui un défenseur; le zèle pour les opprimés, la bienfaisance envers les pauvres, l'humanité envers les animaux, telles sont les vertus qu'il recommande par son exemple, et qu'il fait aimer. Ses lettres, comme ses poésies, respirent la plus pure morale et la plus douce bienveillance.

Un trait non moins remarquable et non moins caractéristique chez Cowper, c'est l'amour de la nature et le goût des plaisirs et des occupations de la campagne. Il ne parle qu'avec ravissement de la culture de ses fleurs, des agrémens de son jardin et de ses promenades aux environs d'Olney. Le but de ses poëmes, dit-il, « est d'affaiblir l'enthousiasme si commun pour la vie de Londres, et de recommander le calme

[1] Letter CCCLXXXIX.

et les loisirs champêtres, comme favorables à la cause de la piété et de la vertu »[1]. Dans une de ses lettres à son ami l'évêque Newton, il exprime bien vivement cette prédilection, et il entremêle, selon sa coutume, les saillies plaisantes et les considérations sérieuses. Je rapporte ici ce morceau, qui rappelle à la fois l'enjouement et la philosophie d'Addison.

« Mon pavillon n'a jamais tant de charmes que lorsque nous sommes justement sur le point d'en être chassés. La douceur des soleils d'automne et le calme de cette saison en font un asile beaucoup plus agréable que nous ne le trouvons en été, lorsque, les vents étant généralement vifs, nous ne pouvons le rafraîchir en admettant une quantité d'air suffisante, sans en être aussitôt incommodés. Mais maintenant, je suis assis, toutes les fenêtres et la porte ouvertes, et je me régale du parfum de toutes les fleurs dans un jardin que j'en ai rempli autant que je l'ai pu. Nous n'élevons point d'abeilles, mais, si je vivais dans une ruche, je ne serais guère mieux pour entendre leur musique. Toutes les abeilles du voisinage se rendent à un lit de mignonnette vis-à-vis de ma fenêtre, et me paient le miel qu'elles en retirent par un bourdonnement qui, bien qu'un peu monotone, paraît aussi agréable à mon oreille que le sifflement de mes linottes. Tous les sons que fait entendre la nature sont délicieux, du moins

[1] Letter CLXXV.

dans ce pays. Je ne trouverais peut-être pas le rugissement des lions, en Afrique, ou des ours, en Russie, fort amusant; mais je neconnais point d'animal en Angleterre dont la voix ne me semble harmonieuse, toujours sauf le braiement de l'âne. Les accens de tous nos oiseaux sauvages ou domestiques me plaisent sans exception. Je ne m'aviserais pas sans doute de garder une oie en cage, et de la suspendre dans le salon pour jouir de sa mélodie; mais une oie dans un pâturage ou dans une basse-cour n'est pas un mauvais musicien, et quant aux insectes, pourvu que les scarabés de toute couleur veuillent bien se tenir hors de mon chemin, je n'ai point d'objection contre le reste; au contraire, sur quelque ton qu'ils chantent, depuis le joli fausset du moucheron, jusqu'à la basse-taille de l'humble abeille, je les admire tous. Pour parler sérieusement, je regarde comme une preuve très remarquable des soins de la Providence pour l'homme d'avoir établi un rapport si parfait entre son oreille et les sons dont elle est frappée presque à chaque instant, du moins à la campagne. Il n'est personne qui ne s'aperçoive de l'effet désagréable que certains sons ont sur les nerfs, et par conséquent sur l'organisation; et si le monde, pour prix de nos fautes, n'eût jamais retenti que de ces sons qui glacent le sang et condamnent l'ouïe à un perpétuel supplice, je ne vois pas de quel droit nous pourrions nous plaindre. Mais, loin de là, les champs, les bois, les jardins, ont chacun leur concert, et l'oreille de

l'homme est sans cesse réjouie par des créatures qui ne semblent attentives qu'à se réjouir elles-mêmes. Les oreilles même qui sont sourdes à la voix de l'Évangile sont continuellement charmées, à leur insu, par des sons dont elles ne sont redevables qu'à son auteur. Quelque part, dans l'espace infini, roule un monde qui ne ressent pas les effets de la clémence divine; et, comme il est raisonnable et même conforme à l'Écriture de supposer qu'il y a de la musique dans le ciel, peut-être que, dans ces régions désolées, on trouve tout le contraire, des accens si lugubres, qu'ils rendent les tortures même plus insupportables, et redoublent encore les horreurs du désespoir. Mais mon papier m'avertit à temps de serrer les rênes, et de retenir mon imagination sur la pente d'un abîme avec lequel elle n'est que trop familiarisée. »[1]

Malgré son isolement et son goût pour la retraite, Cowper était initié à la connaissance du monde et du coeur humain. Une timidité insurmontable, un secret penchant à l'indolence et une humeur indépendante, l'avaient éloigné jeune encore de la vie active et du commerce de la société, mais sans affaiblir sa pénétration naturelle. On rencontre fréquemment dans ses lettres des traits qui supposent de la sagacité et de l'esprit d'observation. Il y a certes de la justesse et du bon sens dans cet avis à

[1] « My green-house is never so pleasant..... With which she is but too familiar. » (*Letter* CLXXII.)

un jeune homme : « La couleur de notre vie entière est ordinairement ce que la font les trois ou quatre premières années où nous devenons maîtres de nous. C'est alors qu'on peut dire que nous moulons notre destinée, et que nous préparons pour nous-mêmes un long avenir de succès ou de désappointemens. »[1]

Sur les questions politiques, ce sujet d'entretien que les Anglais ne négligent pas plus dans leur correspondance que dans leur conversation, Cowper se montre constamment favorable à la cause de la liberté et de la civilisation. Les sentimens que lui inspirent l'émancipation des colonies américaines, la domination anglaise dans l'Inde, le fameux procès de Hastings et la faiblesse de l'empire ottoman, sont honorables et philanthropiques. En examinant l'influence du système des impôts de Pitt sur le sort des classes laborieuses, il s'abandonne à une violente et généreuse indignation. Dans tous les démêlés entre la couronne et les communes, en sa qualité de *vieux whig*, il prend parti pour les intérêts populaires, mais en repoussant toute atteinte au principe de la monarchie et à la constitution britannique. Il peut être curieux de connaître son opinion sur la révolution française; voici ce qu'il écrivait en 1790 :

« Les Français, qui, comme tous les gens vifs, sont extrêmes en tout, le sont aussi dans leur ardeur pour la liberté; et s'il était possible de rendre une si noble cause ridicule, leur manière de la soutenir

[1] Letter CCCII.

y parviendrait à coup sûr. Des princes et des pairs réduits au rang de simples *gentlemen*, et ceux-ci ramenés au niveau de leurs propres laquais, voilà des excès dont ils se repentiront un jour. La différence de rang et la subordination sont, je crois, d'institution divine, et, par conséquent, essentielles au bien-être de la société; mais ce qu'on appelle fanatisme en religion, est précisément ce qui dirige leur politique, et si le temps ne les calme, ils ne seront après tout qu'un peuple malheureux. Peut-être ne doit-on guère être surpris que, dégagés à peine des liens de la tyrannie, ils agissent d'une manière extravagante, et qu'ils traitent leurs rois comme ils ont quelquefois traité leurs idoles. Néanmoins, ils se réconcilient, au bout d'un certain temps, avec celles-ci; mais c'en est fait de leur respect pour la monarchie. Il ne leur manque maintenant qu'un peu du flegme anglais, et ils en ont un extrême besoin. Je leur souhaite de tout mon cœur un peu de jugement dans leur colère; car ce serait grande pitié que tant de millions d'hommes fussent misérables faute de cette qualité. »[1]

Le plus intime ami de Cowper fut le ministre Unwin, le fils de sa compagne assidue, de celle qui si long-temps lui tint lieu de mère, et aux soins de laquelle il dut le retour de sa raison. Dans ses premières lettres, il a tracé un tableau charmant de

[1] « The French, who like all lively folks.... Should be miserable for want of it. » (*Letter* CCCXXXIII.)

l'intérieur de cette famille [1]. Un peu avant la mort d'Unwin, en 1786, il avait renoué une liaison long-temps interrompue avec sa cousine lady Hesketh, qui fut aussi sa bienfaitrice. Après ces deux correspondans de Cowper, les principaux sont l'évêque Newton, le docteur Walter Bagot, Samuel Rose, Hurdis et son parent Johnson, qui devint plus tard son éditeur. Au commencement de 1792, il contracta avec le poète Hayley une intimité que l'analogie de leurs goûts et de leurs sentimens rendit bientôt si étroite, que, peu de temps après, ils se traitaient de frères. Il n'y a guère d'exemples, dans un âge avancé, d'un attachement aussi vif et aussi soudain. Hayley, qui a survécu à son ami, a publié une édition de ses lettres, et lui a consacré une élégante notice biographique.

Le dernier tiers de la correspondance de Cowper est moins amusant que le reste; on le voit presque uniquement préoccupé de projets poétiques, et surtout de sa traduction d'Homère. Il est difficile de prendre le même intérêt que l'auteur aux progrès de cette oeuvre laborieuse, aux succès de sa souscription et aux complimens de ses admirateurs. On sent aussi que les atteintes de l'âge et des infirmités ont refroidi sa verve et son imagination; les redites et les détails superflus sont l'écueil ordinaire des correspondances. On pourrait, je crois, sans trop d'inconvénient, retrancher une portion considérable

[1] Letter XIV.

de celle-ci, et la réduire à un seul volume; néanmoins, dans l'état actuel, et malgré quelques défauts, Cowper me paraît, à tout prendre, le plus naïf, le plus attachant et le plus moral des épistolaires anglais.

GODWIN.

William Godwin, écrivain fécond et infatigable, à la fois publiciste, romancier, moraliste, biographe et historien, a été, au dix-neuvième siècle, un des derniers représentans de l'époque précédente. Contemporain et associé de Sheridan, de Fox, de Curran, au début de sa carrière politique, plus tard uni d'amitié avec Walter Scott et d'autres célébrités littéraires également récentes, il se trouve sur la limite, et forme, en quelque sorte, la transition de deux âges. Son premier roman, *Caleb Williams*, est celui de tous qui obtint d'abord le plus de succès, et qui conserve aujourd'hui le plus de réputation. Cet ouvrage porte en effet une empreinte d'originalité qui le distingue des productions ordinaires de la même classe. Il fait partie du très petit nombre de fictions qui prouvent que si l'amour est une source puissante d'émotions dans le roman comme dans le drame, on peut aussi exciter un grand intérêt sans recourir à la peinture de cette passion.

Vers la fin du dix-huitième siècle, une irritation assez vive se manifesta en Angleterre contre les vices du système social. Plusieurs causes avaient pu contribuer à entretenir cette disposition des esprits. Les longs et orageux débats qui précédèrent l'émancipation des colonies américaines; le mémorable procès

de Hastings, qui avait dévoilé, en les exagérant sans doute, les abus de la domination anglaise dans l'Inde; un peu après, le retentissement de la révolution française, et l'entraînement des théories nouvelles qu'elle proclamait; tout cela dut produire une violente fermentation dans la Grande-Bretagne. On reconnaît déjà l'influence de ces idées dans quelques passages des romans du sentimental Mackenzie; on en retrouve la trace dans les lettres de Burns, dans celles de Cowper, et dans d'autres écrits de l'époque. Godwin, encore préoccupé des principes hardis qu'il venait d'exposer dans ses recherches sur *la Justice politique*, lié étroitement avec les principaux chefs du parti populaire, enthousiaste de liberté et de philanthropie, fut un des plus ardens promoteurs de cette révolte contre l'ordre de choses établi. Son *Caleb Williams* offre une protestation énergique, passionnée, quelquefois éloquente, souvent déclamatoire, contre les institutions civiles et surtout contre la législation criminelle de son pays. Le livre tout entier n'est autre chose qu'un développement de cette maxime qu'il énonce quelque part : « L'opulence et le despotisme savent aisément convertir en auxiliaires de leur oppression ces mêmes lois qui furent peut-être destinées primitivement (stupide et misérable précaution!) à servir de sauvegarde au pauvre. »[1]

Le sujet du roman, réduit aux faits essentiels, est

[1] *Caleb Williams*, chap. IX.

fort simple. Caleb Williams, jeune homme d'une imagination active et d'un esprit naturellement curieux, devient secrétaire de Falkland, riche gentilhomme anglais, distingué par ses vertus et son mérite. Il s'aperçoit bientôt que son maître est en proie à une sombre mélancolie : il cherche à en pénétrer la cause. Il apprend par hasard que cet homme a été autrefois accusé d'un meurtre, et absous par les juges. Divers indices lui font croire que l'accusation pouvait bien être légitime, et que les remords sont en effet la cause d'un si profond désespoir. Il redouble de vigilance. A force de soins, de stratagèmes et de perquisitions, il parvient à se convaincre de la vérité, et il en obtient l'aveu de la bouche du meurtrier lui-même. Dès ce moment les rôles changent, et il expie cruellement son imprudente curiosité. Dépositaire d'un secret qui fait son supplice, et qu'il a promis, sous la foi du serment, de ne jamais trahir, il se voit en butte aux soupçons, à la défiance et à la haine d'un ennemi puissant, qui veut conserver à tout prix sa réputation. Il est épié et surveillé à son tour, calomnié, flétri dans son honneur, plongé dans les cachots, banni partout de la société, proscrit et persécuté sans relâche. Sa vie est une suite continuelle d'angoisses, de tourmens et d'alarmes, jusqu'à ce qu'il se décide enfin à poursuivre juridiquement comme homicide l'auteur de ses maux. La scène du jugement, où Caleb est saisi de pitié et oublie son ressentiment, à la vue de son ancien bienfaiteur, amène entre eux une récon-

ciliation, presque aussitôt suivie de la mort de Falkland. Tel est, en peu de mots, le plan de l'ouvrage.

L'action commence à l'époque où Caleb admis à l'intimité de son patron, et témoin de sa mystérieuse conduite, s'étudie à en deviner l'origine. Un récit expose les événemens antérieurs, la jeunesse de Falkland, ses voyages en Europe, son retour dans sa patrie, ses premiers démêlés et sa mésintelligence toujours croissante avec un voisin redoutable, Tyrrel, homme d'un caractère farouche, impétueux et malveillant, jaloux de l'influence et de l'ascendant de son nouveau rival. Ces détails font bien connaître les inclinations de Falkland, son enthousiasme chevaleresque, son héroïque dévouement aux intérêts de l'humanité, sa passion pour la gloire, sa susceptibilité ombrageuse pour son honneur. Ce culte ou plutôt cette idolâtrie de l'opinion publique motive d'ailleurs et explique suffisamment toute l'amertume de son dépit pour l'affront qu'il va recevoir, et la vengeance terrible qu'il en tirera. Seulement, on pourrait se plaindre que cette exposition, qui occupe un volume, est beaucoup trop longue. Plusieurs incidens, tels que la mort du poète Clare ami de Falkland, les disgrâces de la famille Hawkins ruinée par Tyrrel, et les infortunes de miss Émilie Melville, autre victime de la tyrannie de ce scélérat, n'ont pas un rapport assez direct au sujet. Ce sont autant d'épisodes secondaires introduits dans un épisode principal. Néanmoins ces préliminaires abou-

tissent à un fait important, la querelle sanglante de Tyrrel et de son adversaire, et la catastrophe qui en résulte. Je rapporterai ici cette scène, qui me paraît nécessaire à l'intelligence de tout le développement de la fable. Tyrrel se rend à un lieu de réunion, peu de jours après la mort de sa cousine Émilie, dont il a précipité la fin par ses mauvais traitemens, et par des actes de barbarie qui ont soulevé contre lui l'indignation générale.

« Une sorte d'agitation se manifesta dans l'assemblée à son aspect, les membres du cercle étant convenus qu'on devait en interdire l'entrée à M. Tyrrel, comme à une personne avec laquelle ils ne voulaient plus avoir de société. Cette décision lui avait déjà été notifiée par une lettre du maître des cérémonies; mais un tel avertissement, avec un homme de l'humeur de Tyrrel, était plus propre à provoquer son insolence qu'à l'intimider. A la porte du cercle il fut abordé par le maître des cérémonies, qui avait aperçu l'arrivée d'un équipage, et qui s'efforça alors de lui répéter l'interdiction; mais Tyrrel le repoussa avec un air d'autorité naturelle et de mépris inexprimable. Comme il entrait, tous les regards se tournèrent sur lui. Tous les messieurs réunis dans le salon l'environnèrent aussitôt. Quelques uns se mirent à le coudoyer, d'autres commencèrent à lui adresser des reproches; mais il trouva le secret de réduire efficacement les uns au silence, et d'écarter les autres. Ses formes athlétiques, la supériorité notoire de ses facultés intellectuelles, et la longue habitude qu'on

s'était faite de reconnaître son ascendant, tout cela militait en sa faveur. Il se regardait lui-même comme jouant son dernier enjeu, et il avait ranimé toute l'énergie dont il était maître pour sortir avec honneur d'une épreuve aussi importante. Débarrassé des insectes qui l'obsédaient d'abord, il se promena çà et là dans l'appartement avec une allure magistrale, et lança de toute part un coup d'œil irrité. Il rompit alors le silence, observant que si un individu quelconque avait quelque chose à lui dire, il saurait où et comment lui répondre. Il conseillait néanmoins à un tel personnage de bien considérer ce qu'il devait faire. Si quelqu'un croyait avoir à se plaindre de lui personnellement, à la bonne heure; mais il espérait que nul ne serait assez imprudent et assez mal avisé pour s'occuper des affaires d'autrui, et pour s'immiscer dans des intérêts de famille.

« Comme c'était une sorte de défi, un ou deux messieurs s'avancèrent pour y répondre. Celui qui était le plus près commença à parler; mais Tyrrel, par l'expression de sa physionomie et par un ton résolu, par des interruptions placées à propos, et d'adroites insinuations, le fit d'abord hésiter, et puis le contraignit au silence. Il paraissait s'approcher à grands pas du triomphe qu'il s'était promis. Toute la compagnie était confondue. Les spectateurs éprouvaient la même répugnance et la même aversion pour son caractère; mais ils ne pouvaient se défendre d'admirer le courage et les ressources d'esprit qu'il déployait dans l'occasion actuelle. Ils auraient volon-

tiers exhalé de nouveau leurs sentimens d'indignation; mais il semblait leur manquer un chef.

« A ce moment critique, Falkland entra dans la salle. Une circonstance purement accidentelle lui avait permis de revenir plus tôt qu'il ne s'y attendait.

« Tyrrel et lui rougirent à la vue l'un de l'autre. Il s'avança vers Tyrrel sans perdre un seul instant, et lui demanda d'un ton impératif ce qu'il faisait là.

« Ce que je fais là? qu'entendez-vous par cette question? L'entrée de ce lieu m'est aussi libre qu'à vous, et vous êtes la dernière personne à qui je daignerais rendre compte de mes actions.

— « Monsieur, l'entrée de ce lieu ne vous est pas libre. Ne savez-vous pas que vous en êtes exclu par un vote? Quels que fussent vos droits, votre infâme conduite vous les a fait perdre.

— « Monsieur je ne sais qui, si vous avez quelque chose à me dire, choisissez un temps et un lieu convenables. Ne croyez pas prendre impunément vos airs de bravade sous la protection de cette compagnie : je ne le souffrirai pas.

— « Vous êtes dans l'erreur, monsieur. Cette réunion publique est la seule place où je puisse avoir quelque chose à démêler avec vous. Si vous ne voulez pas entendre le cri de l'indignation universelle, il ne faut pas venir dans la société des hommes.... Miss Melville!... Honte à vous, cruel et impitoyable oppresseur! Pouvez-vous entendre son nom sans rentrer dans la poussière? Pouvez-vous chercher un

refuge dans la solitude, sans voir son ombre pâle et éplorée se lever pour vous faire des reproches? Pouvez-vous vous souvenir de ses vertus, de son innocence, de son âme pure, de sa patiente résignation, sans être déchiré de remords? Ne l'avez-vous pas tuée dans la fleur de sa jeunesse? Pouvez-vous supporter l'idée que grâce à vos infernales manoeuvres, elle est maintenant étendue dans le tombeau, elle qui méritait une couronne mille fois mieux que vous ne méritez de vivre? Espérez-vous que le monde oublie ou pardonne jamais un tel attentat? Allez, misérable! regardez-vous comme trop heureux de pouvoir fuir la face de l'homme! Eh quoi! quel triste rôle vous jouez en ce moment! Pensez-vous que rien au monde pût contraindre un coupable aussi endurci que vous à frissonner en entendant des reproches, si votre conscience n'était liguée avec ceux qui vous les adressent? Étiez-vous assez aveugle pour croire que l'obstination la plus inflexible vous permettrait de braver les poignantes censures de la justice? Allez, rentrez dans votre malheureuse existence! Partez, et que mes regards ne soient plus souillés désormais de votre aspect! »

« Et alors, quelque incroyable que cela puisse paraître, Tyrrel se mit en devoir d'obéir à son impérieux accusateur [1]. Ses yeux étaient pleins d'égarement et d'horreur; ses membres tremblaient, et sa

[1] Nous avons vu un mouvement et une situation semblable dans Richardson, lorsque Clarisse commande à Dorcas de se retirer, et que celle-ci obéit malgré les efforts de Lovelace.

langue refusait de faire son office. Il se sentait hors d'état de résister à l'impétueux torrent de reproches dont il était accablé. Il hésita; il fut honteux de sa propre défaite; il sembla vouloir la nier. Mais ses efforts furent impuissans : chaque tentative expirait à peine commencée. La voix générale fut prompte à l'accabler. A mesure que sa confusion devenait plus visible, la clameur augmentait. Elle se changea peu à peu en huées, en tumulte, et en un bruit assourdissant d'invectives. A la fin il se retira volontairement de cette réunion publique, incapable de supporter plus long-temps les sensations qu'il éprouvait.

« Au bout d'une heure et demie environ il rentra. On n'avait pris aucune précaution contre cet incident, car rien ne pouvait être plus inattendu. Dans l'intervalle, il s'était enivré par de fortes doses de spiritueux. En un instant il fut à l'endroit de la salle où se tenait Falkland, et d'un seul coup de son bras nerveux il l'étendit à terre. Le coup néanmoins n'était pas étourdissant, et Falkland se releva aussitôt. Il est facile de comprendre combien devait être inégale une pareille lutte. A peine était-il relevé que Tyrrel répéta son attaque. Falkland était alors sur ses gardes, et il ne tomba pas; mais les coups de son adversaire se renouvelaient avec une rapidité difficile à concevoir, et Falkland fut de nouveau terrassé. Dans cette situation, Tyrrel repoussa du pied son ennemi abattu, et se baissa avec l'intention apparente de l'entraîner hors de la salle. Tout cela se passa en un moment, et les spectateurs n'eurent pas

le temps de revenir de leur surprise. Ils s'interposèrent alors, et Tyrrel quitta encore une fois l'appartement.

« Il serait difficile d'imaginer un événement plus terrible pour la victime que le traitement éprouvé par Falkland en cette occasion. Toutes les passions de sa vie étaient propres à le lui faire sentir avec plus d'amertume. Il avait déployé, à diverses reprises, une énergie et une prudence peu commune pour empêcher sa rupture avec Tyrrel d'aller aux dernières extrémités; mais en vain. Elle se terminait par une catastrophe qui dépassait tout ce qu'il avait craint, ou que la prévoyance la plus active aurait pu soupçonner. Pour Falkland l'opprobre était pire que la mort. La moindre atteinte de déshonneur l'aurait percé jusqu'au fond de l'âme. Que devait donc être cette complication d'insulte lâche, humiliante et publique? Si Tyrrel eût pu comprendre le supplice qu'il infligeait, lui-même, en dépit de toutes les circonstances de provocation, il eût sans doute renoncé à son projet. L'esprit de Falkland était en proie à un tumulte semblable à la lutte des élémens, et à ces tortures qui défient les raffinemens de la cruauté la plus industrieuse. Il eût souhaité l'anéantissement, un oubli éternel, une insensibilité absolue, qui, en comparaison de ce qu'il endurait, lui semblaient presque aussi dignes d'envie que la félicité même. L'horreur, le dépit, la vengeance, un besoin inexprimable d'échapper à ses souffrances, et la conviction que tous ses efforts se-

raient impuissans, remplissaient son cœur au point de le briser.

« Une autre catastrophe termina les événemens de cette mémorable soirée. Falkland se vit frustré de la vengeance qui lui restait encore. Quelqu'un de la compagnie trouva Tyrrel mort dans la rue, et assassiné à quelques pas du lieu de la réunion. »[1]

Cette narration est vive, dramatique et bien conçue. Je ne m'arrêterai pas à y relever une circonstance peut-être étrange, l'inexplicable immobilité des spectateurs dans une situation où leurs sympathies ne pouvaient être douteuses : j'aurai bientôt occasion de signaler des invraisemblances beaucoup plus choquantes. On apprend par la suite du récit que, depuis cette époque, le caractère de Falkland a subi une complète métamorphose, que le calme et l'enjouement habituel de ses manières ont fait place à une sombre tristesse. Une rumeur sourde lui a imputé le meurtre de Tyrrel; il a dû recourir enfin à une justification légale; il a paru devant les magistrats, et a été absous honorablement. Peu de temps après, on a cru découvrir les vrais coupables dans le fermier Hawkins et son fils, autrefois victimes des vexations de Tyrrel. Sur des indices graves, ils ont été condamnés et exécutés tous deux. Tels sont les faits qui forment l'introduction. Voilà les renseignemens que possède Caleb, lorsqu'il commence

[1] « There was a sort of bustle.... A few yards from the assembly house. » (*Caleb Williams*, chap. XI.)

à poursuivre son plan d'investigations sur la conduite de son maître, et avant qu'il parvienne à se convaincre de la vérité.

Il est impossible de ne pas faire quelques objections à propos de plusieurs incidens de cette avant-scène. En revenant sur l'histoire de Falkland, on voit que toutes ses infortunes tiennent primitivement à une faiblesse inexcusable. Que, dans un premier accès de ressentiment légitime, il ait secrètement poignardé son ennemi, et répondu à un guet-apens par un meurtre, jusque-là il n'y avait rien que de vraisemblable et de naturel. Répréhensible aux yeux de la morale, il eût été absous par la justice humaine, aussi bien que par l'opinion publique. Sa vengeance était trop soudaine et trop spontanée pour offrir un caractère de préméditation. L'indigne brutalité de Tyrrel ne méritait pas d'ailleurs des représailles honorables. Falkland pouvait donc sans rougir se reconnaître coupable d'un tel homicide : son courage éprouvé devait même lui rendre cet aveu facile. Au lieu d'un parti si simple, il préfère celui d'un silence opiniâtre et ensuite d'une défense mensongère. Son discours devant les juges décèle une hypocrisie absolument inconciliable avec l'idée qu'on avait d'abord conçue de la noblesse et de la loyauté de ses sentimens. Cette faute en entraîne une autre encore plus odieuse, et qui, à dire vrai, est une conséquence presque inévitable de la précédente. Pour sauver son honneur, il se résigne à la condamnation de deux innocens,

et les laisse de sang-froid périr sur l'échafaud. Ainsi, par fausse honte, il devient imposteur et assassin. C'est là qu'est son véritable crime, celui qui le condamne à d'éternels remords, bien plus que le meurtre d'un scélérat tel que Tyrrel.

La conduite de Falkland, après la révélation de son histoire, n'est pas moins extraordinaire. Observons d'abord que rien ne l'obligeait à une pareille confidence. Caleb avait surpris de vagues indications, de simples probabilités, des présomptions tout au plus : il y avait encore loin de là à des preuves matérielles. Ce que Falkland avait de mieux à faire, dès qu'il s'était aperçu de l'indiscrète curiosité de son secrétaire, c'était de congédier sans délai un surveillant aussi importun. Puisqu'il se décide à un aveu sans nécessité, il semble que la prudence la plus commune lui conseillait du moins de gagner par la douceur le dépositaire du secret fatal qu'il avait tant d'intérêt à ensevelir. Au contraire, il menace et irrite son confident ; le soupçonne sans motif; le tourmente sans prétexte : il semble prendre à tâche de le pousser au rôle de dénonciateur. Ce n'est pas tout. Cet homme, qu'on nous représentait naguère comme si peu maître de lui, comme un jouet entre les mains d'un étranger, comme incapable de se conduire et presque atteint d'aliénation mentale, trouve subitement une présence d'esprit et une fertilité de ressources prodigieuse ; de l'abattement et de l'inaction, il passe à une énergie étonnante ; il s'impose volontairement la vigilance la

plus active, la plus pénible et la plus infatigable. Lui, dont la vie entière, à l'exception d'une faute expiée sévèrement, a été un modèle de philanthropie, de bienfaisance et de générosité, devient tout à coup un faussaire, un calomniateur, un monstre pire que Tyrrel; il accuse de vol un innocent; il se procure de faux indices, et tout cela pour perdre un jeune homme coupable d'indiscrétion. Ce Falkland, si fier et si jaloux de son honneur, auquel il sacrifie tout, se ligue avec le rebut de la société, des espions, des geôliers : il se fait le complice d'un scélérat tel que Gines, qu'il emploie comme l'instrument de sa vengeance. Il serait difficile de réunir en un même caractère plus d'invraisemblances et de contradictions.

Caleb lui-même, ce frondeur inexorable de la justice humaine et des lois, n'est pas irréprochable sous le rapport moral. Dès l'origine, il montre, à l'égard de son maître, une curiosité puérile et impardonnable, qui va même jusqu'à l'oubli complet de ses devoirs, et jusqu'au plus odieux abus de confiance, dans la scène de l'effraction du coffre. Pour le dire en passant, Walter Scott observe quelque part[1], avec raison, que l'auteur n'a pas jugé à propos de nous instruire du contenu de ce coffre mystérieux, qui joue un si grand rôle dans le roman.[2]

Ces défauts une fois admis, il faut convenir que

[1] *Introduction to the Abbot.*

[2] Vers la conclusion, Caleb expose quelques conjectures sur ce sujet.

Godwin les rachète par des beautés d'un ordre supérieur, et par une rare puissance d'imagination. Il décrit admirablement cet inexplicable et impérieux instinct de curiosité, cette sorte de fatalité irrésistible, qui, en dépit de toutes ses résolutions, pousse et ramène sans cesse un jeune imprudent à vouloir pénétrer un secret, dont la découverte doit causer infailliblement sa ruine, et le livrer à la merci d'un ennemi redoutable. C'est une situation vraiment originale que celle de ces deux hommes, qui s'observent, s'épient, et se devinent à demi-mot, avec tous les motifs d'éluder un éclaircissement. Les stratagèmes que Caleb invente pour parvenir à son but offrent un curieux modèle d'étude philosophique sur les passions. Voyons la scène, par exemple, où il fait servir à son plan général une circonstance accidentelle et imprévue, l'interrogatoire d'un meurtrier. L'idée est évidemment empruntée de la tragédie d'*Hamlet;* mais il y a beaucoup d'énergie et de vérité dans les détails de cet épisode.

« Durant un des intervalles lucides, si je puis m'exprimer ainsi, qui revinrent à cette époque, on amena devant lui, en sa qualité de juge de paix, un villageois prévenu d'avoir tué son compagnon. Comme M. Falkland avait alors acquis la réputation d'un valétudinaire en proie à la mélancolie, il est probable qu'il n'aurait pas eu besoin d'agir en son caractère officiel dans la circonstance présente, si deux ou trois juges de paix voisins n'eussent été absens à la fois, en sorte qu'il fut le seul qu'on

trouva dans un circuit de plusieurs milles. Le lecteur, néanmoins, ne doit pas croire, quoique j'aie employé le mot de démence en décrivant les symptômes de la maladie de M. Falkland, qu'il passât pour privé de sa raison, auprès de la plupart de ceux qui avaient occasion de l'observer. Il est vrai que sa conduite, en certains temps, était étrange et inexplicable : mais, d'autres fois aussi, elle annonçait tant de dignité, de calme et de mesure; il savait si bien commander et se faire respecter; ses actions et ses manières étaient si affables, si sages et si bienveillantes, que, loin de perdre l'estime du public ou des malheureux, il était l'objet des louanges les plus vives et les plus flatteuses.

« J'assistai à l'interrogatoire de ce villageois. Au moment où j'appris le motif qui attirait cette foule de curieux, une idée soudaine me frappa. Je conçus la possibilité de faire servir cet incident à la grande recherche qui absorbait toutes les facultés de mon esprit. Cet homme, dis-je en moi-même, est accusé de meurtre, et le meurtre est le ressort principal qui fait vibrer toutes les émotions dans l'âme de M. Falkland. Je le surveillerai sans relâche. Je suivrai tous les replis de sa pensée. Sans doute en un pareil instant ses secrètes angoisses devront se trahir. Sans doute, s'il n'y a pas de ma faute, je serai enfin capable de découvrir le véritable état de sa conscience devant le tribunal de l'infaillible justice.

« Je pris mon poste de la manière la plus favorable à l'objet que j'avais en vue. Je pus apercevoir

dans les traits de M. Falkland, lorsqu'il entra, une profonde répugnance pour les fonctions qu'il allait remplir; mais il n'y avait pas moyen de s'y soustraire. Sa physionomie était embarrassée et inquiète : il ne distinguait presque personne. L'interrogatoire était à peine commencé qu'il tourna par hasard les yeux vers l'endroit de la salle où je me tenais. Il arriva en cette conjoncture, comme dans plusieurs autres précédentes.... nous échangeâmes en silence un regard par lequel nous nous dîmes l'un à l'autre des volumes. Le visage de M. Falkland pâlit et rougit tour à tour. Je compris parfaitement ses sensations, et j'aurais voulu me retirer : mais cela était impossible. Mes passions étaient trop fortement émues; j'avais pris racine à ma place : quand même ma propre vie, celle de mon maître ou de presque toute la nation en auraient dépendu, il était hors de mon pouvoir de bouger.

« La première surprise une fois dissipée, néanmoins, M. Falkland prit un air de ferme assurance, et il parut même gagner plus d'empire sur lui qu'on ne l'aurait supposé d'abord à son début. Probablement il aurait pu soutenir ce rôle, si la scène, au lieu d'être uniforme, n'eût en quelque sorte continuellement changé d'aspect. L'homme qu'on citait devant lui était violemment accusé par le frère du défunt d'avoir agi avec la plus opiniâtre malice. Le plaignant jura qu'il y avait eu une vieille rancune entre les parties, et il en raconta plusieurs exemples. Il soutint que le meurtrier avait cherché avec em-

pressement le moyen de satisfaire sa vengeance ; qu'il avait frappé le premier coup ; et que, bien qu'il ne s'agît en apparence que d'une simple lutte de boxeurs, il avait saisi l'occasion de porter une atteinte fatale, qui avait été suivie aussitôt de la mort de son antagoniste.

« Pendant que l'accusateur faisait sa déposition, le prévenu manifestait tous les indices de la plus poignante sensibilité. Ses traits parfois se contractaient de douleur ; des larmes involontaires coulaient le long de son mâle visage : d'autres fois, il tressaillait d'une surprise évidente au tour défavorable que prenait le récit, quoique sans montrer aucune impatience de l'interrompre. Je n'ai jamais vu d'homme d'une physionomie moins féroce. Il était grand, bien fait, et d'une belle figure. Son air était ingénu, et bienveillant sans stupidité. Près de lui se tenait une jeune fille, sa bonne amie, extrêmement agréable dans sa personne, et dont les regards témoignaient combien vivement elle s'intéressait au sort de son amant. Les spectateurs, attirés par le hasard, étaient partagés entre leur indignation contre l'attentat du prétendu criminel, et leur compassion pour la pauvre fille qui l'accompagnait. Ils semblaient peu tenir compte des apparences favorables, visibles dans l'extérieur du prévenu, jusqu'à ce que la suite de l'enquête les rappela plus fortement à leur attention. Quant à M. Falkland, il était dominé tantôt par la curiosité et par l'envie d'éclaircir le délit, tandis que, dans d'autres momens, son

air décelait une sorte de révulsion intime qui lui rendait cette investigation trop pénible à diriger.

« Lorsque ce fut au tour du prévenu de se défendre, il avoua franchement qu'une mésintelligence avait existé en effet, et que le prévenu était le plus cruel ennemi qu'il eût au monde. Véritablement, c'était son seul ennemi, et il ne pouvait dire la raison qui l'avait rendu tel. Il avait employé tous ses efforts pour vaincre son animosité, mais en vain. Le défunt avait cherché en toute occasion à le mortifier et à lui nuire. Pour lui, il avait bien résolu de ne jamais entrer en querelle avec cet homme, et jusqu'à ce jour il avait réussi. S'il avait eu le même malheur avec tout autre individu, le monde au moins aurait pu l'attribuer au hasard; mais maintenant on croirait toujours qu'il avait agi par une secrète malice et un mauvais cœur.

« Le fait était que sa bonne amie et lui s'étaient rendus à une foire voisine, où cet homme les avait rencontrés. Il avait essayé plusieurs fois de leur faire affront, et, prenant la patience qu'on lui opposait pour de la lâcheté, cette erreur avait peut-être provoqué de sa part de nouveaux torts. Le défunt, trouvant que son adversaire endurait avec résignation de légères insultes pour lui-même, avait jugé à propos de tourner son insolence contre la jeune fille qui l'accompagnait. Il les avait poursuivis; il s'était efforcé de diverses manières de les harceler et de les tourmenter : ils avaient cherché vainement à se défaire de lui. La jeune fille avait éprouvé une frayeur

excessive. Le prévenu avait fait des représentations à leur persécuteur, et lui avait demandé comment il pouvait avoir la barbarie de persister ainsi à épouvanter une femme. L'autre avait répondu d'un ton insultant, « qu'elle devait trouver alors quelqu'un en état de la protéger, et que, lorsqu'on encourageait et qu'on accueillait de pareils vauriens, on ne méritait pas mieux. » Le prévenu avait tenté tous les expédiens imaginables; à la fin, il n'avait pu y tenir plus long-temps; il était devenu furieux, et avait défié son agresseur. Le défi avait été accepté; un cercle s'était formé autour d'eux; il avait confié le soin de sa compagne à un des spectateurs; et malheureusement le premier coup porté par lui avait été mortel.

« Le prévenu ajouta qu'il ne se souciait point de ce qui arriverait de lui. Le plus ardent de ses vœux avait été de vivre dans le monde sans reproche, et maintenant le sang d'un de ses semblables retombait sur lui. Peut-être serait-ce humanité de leur part de le faire pendre sur-le-champ; car sa conscience le tourmenterait jusqu'à son dernier jour, et la figure du défunt, tel qu'il était tombé immobile et inanimé à ses pieds, le poursuivait éternellement. La pensée de cet homme naguère plein de vie et de vigueur, et, le moment d'après, relevé de terre un cadavre insensible, et tout cela par sa faute, était une pensée trop pénible à endurer. Il avait aimé de tout son cœur la pauvre fille qui était la cause innocente de la querelle; mais désormais il ne pourrait

plus soutenir sa vue. Son aspect éveillerait en lui tous les tourmens de l'enfer. Un instant fatal avait empoisonné toutes ses espérances, et avait fait de la vie un fardeau pour lui. A ces mots, sa physionomie se décomposa, les muscles de son visage frissonnèrent d'un mouvement convulsif, et il ressembla à la statue du désespoir.

« Tel fut le récit dont M. Falkland se vit contraint d'être l'auditeur. Quoique la plupart des incidens différassent des aventures précédemment racontées, et qu'on eût mis en œuvre, de part et d'autre, beaucoup moins d'adresse et d'habileté dans cette querelle de village, cependant il y avait plusieurs points qui, pour un homme préoccupé fortement des souvenirs du passé, offraient une suffisante analogie. En l'un et l'autre cas, c'était un brutal agresseur s'obstinant dans une suite d'hostilités contre une personne d'un caractère bienveillant, et tout à coup puni d'une manière terrible au milieu de ses excès. Ces rapports se représentaient sans cesse à l'esprit de M. Falkland. Tantôt il tressaillait d'étonnement, et tantôt il changeait de posture, comme un homme incapable de supporter le poids des sensations qui l'oppressent. Puis il s'efforçait de reprendre une attitude impassible. Je pouvais voir, tandis que ses muscles conservaient leur inflexible immobilité, des larmes de douleur couler le long de ses joues. Il n'osait jeter un coup d'œil vers l'endroit de la salle où je me tenais, et cette précaution donnait un air d'embarras à toute sa figure. Mais quand le prévenu

vint à parler de ses émotions, et à peindre la ferveur de son repentir pour une faute involontaire, il ne put résister plus long-temps. Il se leva soudain, et, avec tous les signes de l'horreur et du désespoir, se précipita hors de la salle.

« Cette circonstance n'établit aucune différence essentielle dans la situation de l'accusé. On retint les parties une demi-heure environ. M. Falkland avait déjà entendu en personne les principaux faits de la cause. Au bout de cet intervalle, il fit prier le greffier de sortir. L'histoire du prévenu fut confirmée par plusieurs témoins oculaires de l'événement. On annonça que mon maître était indisposé, et en même temps on prononça l'acquittement de l'accusé. Néanmoins la vengeance du frère, comme je l'appris ensuite, ne s'arrêta pas là, et il trouva un magistrat plus scrupuleux ou plus rigide qui ordonna le jugement du prévenu.

« L'affaire ne fut pas plus tôt terminée que je courus au jardin, et m'enfonçai dans le bocage le plus épais. Mon cœur était plein, presque jusqu'à éclater. Dès que je me crus assez à l'abri de toute observation, mes pensées se frayèrent spontanément un passage par ma voix, et je m'écriai, dans un accès d'enthousiasme irrésistible : « Voici le meurtrier; les Hawkins étaient innocens! j'en suis sûr! je le garantis sur ma tête! C'en est fait : tout est découvert! Coupable! oui, sur mon âme! »[1]

[1] « It was in one of the lucid intervals.... Guilty, upon my soul »
(*Caleb Williams*, chap. XVII.)

Après une épreuve aussi décisive, on prévoit une crise prochaine dans le sort des deux principaux personnages. Falkland se résout enfin à dévoiler un secret qu'il n'espère plus désormais soustraire à la pénétration de son surveillant. La solennité qu'il met dans cette révélation, le serment qu'il impose, les mystérieuses menaces dont il accompagne son aveu, tout cela prépare bien aux représailles terribles qu'il exercera à son tour. Le prompt désenchantement de Caleb, dès qu'il n'est plus soutenu dans son rôle par une passion puissante, et la vive anxiété qui succède à sa curiosité satisfaite, sont des circonstances bien prises dans la nature. Le retour qu'il fait aussitôt sur son imprudence et sur le prix que lui coûte sa funeste découverte, est parfaitement caractérisé par les réflexions suivantes :

« Quoique la terreur dont j'avais été saisi se calmât successivement, néanmoins ma situation était encore assez à plaindre : le repos et l'insouciance de ma jeunesse avaient fui pour toujours ; la voix d'une inexorable nécessité m'avait prescrit de « ne plus goûter de sommeil. » J'étais tourmenté d'un secret dont je ne pourrais jamais me débarrasser ; et cette conviction, à mon âge, devenait une source de tristesse perpétuelle. Je m'étais constitué prisonnier, dans le sens le plus intolérable du mot, pour des années.... peut-être pour le reste de ma vie. Dussent ma prudence et ma discrétion ne se point démentir, je me souvenais que j'aurais un surveillant, actif par la conscience de ses torts, plein de ressentiment

contre les moyens inexcusables que j'avais pris pour lui arracher un aveu, et dont le moindre caprice pourrait, en tout temps, décider de ce que j'avais de plus cher au monde. La vigilance même d'un despotisme légal et systématique est peu de chose, en comparaison d'une vigilance aiguillonnée ainsi par les passions les plus inquiètes de l'âme. Contre cette sorte de persécution, je ne savais comment trouver un refuge; je n'osais ni me dérober à l'attention de M. Falkland, ni rester exposé à ses entreprises. A la vérité, je m'assoupis d'abord, jusqu'à un certain point, dans ma sécurité, au bord du précipice. Mais il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que je m'aperçusse de mille circonstances qui me rappelaient sans cesse ma vraie situation. »[1]

Godwin, dans une préface assez récente, écrite près de quarante ans après son livre, et qui renferme quelques détails sur la composition de *Caleb Williams*, nous apprend qu'il avait d'abord conçu l'idée de la dernière partie, puis de la seconde, et enfin de la première[2]. D'après ce système, l'idée fondamentale et le véritable sujet de l'ouvrage est l'histoire des persécutions d'un homme innocent, victime de la tyrannie des lois et de la malveillance d'un puissant oppresseur; tout le reste sert uniquement de cadre à ce tableau. S'il en est ainsi, on peut dire que, dans l'exécution, l'accessoire est de-

[1] *Caleb Williams*, chap. XVIII.

[2] *Preface to Fleetwood*, 1832.

venu le principal. Quoiqu'il y ait en effet beaucoup de vigueur et de talent dans la peinture des disgrâces du héros, de son injuste emprisonnement, de son évasion d'un cachot, de sa vie errante, de ses nombreux travestissemens et de ses continuelles alarmes, il n'y a rien là qui ne rentre dans le domaine des fictions ordinaires. Ce sont des aventures telles qu'on pourrait en rencontrer en grand nombre dans les annales de Newgate, dont la lecture était très familière à l'auteur. Ce qu'il y a de vraiment neuf et original, ce qui excitera toujours au plus haut point un intérêt de curiosité, c'est le récit des investigations de Caleb sur la conduite de son maître, avant la révélation du secret. Il faut bien reconnaître que c'est dans l'admirable développement de cette situation que réside le mérite réel et incontestable du roman.

L'intention de Godwin était, comme je l'ai dit, de flétrir les institutions civiles et la jurisprudence criminelle de l'Angleterre; aussi, n'épargne-t-il aucune occasion de satisfaire sa passion dominante. Dans son aveugle emportement, il s'écrie : « La loi est sans yeux, sans oreilles et sans entrailles humaines; elle convertit en marbre le cœur de tous ceux qui sont nourris selon ses principes » [1]. Voilà sans doute des dogmes étranges et une singulière morale dans la bouche d'un ministre de l'église anglicane; ce langage contraste un peu avec celui du

[1] *Caleb Williams*, chap. XXXVII.

plus sage philosophe de l'antiquité. Je ne parle pas de quelques autres maximes évidemment empreintes d'irréligion et de matérialisme ; il semble que le violent dépit de l'auteur contre l'ordre établi l'entraîne à tous les genres d'exagération et d'injustice. Les invraisemblances les plus palpables et les absurdités les plus monstrueuses ne l'arrêtent jamais, pourvu qu'il calomnie l'état social. Aussi, rien de plus faux que le second titre du roman : *Les choses comme elles sont;* les événemens et les caractères qu'il représente sont tout-à-fait en dehors de la réalité. A qui persuadera-t-il, par exemple, que son héros éprouve impunément d'aussi atroces persécutions, qu'il soit proscrit en tous lieux, traqué comme une bête fauve, sans obtenir nulle protection de l'autorité publique, et cela chez le peuple de l'Europe le plus libre et le plus riche de garanties légales? Assurément, si, en aucun lieu du monde civilisé, un individu quelconque était poursuivi un seul jour comme on suppose que Caleb l'est, plusieurs années, par l'émissaire de Falkland, il trouverait bientôt un moyen efficace d'échapper à son surveillant, ou de le dégoûter de son rôle.

C'est toujours apparemment par le même principe qu'il dépeint le chef de brigands Raimond comme le plus vertueux de ses personnages. Son héros va même jusqu'à faire l'apologie, non de la profession, mais du caractère des voleurs, dont il avait pourtant à se plaindre presque autant que de la justice : « Étrangers, dit-il, à l'abrutissante routine des af-

faires humaines, ils déployaient souvent une énergie qui, de la part de tout observateur impartial, aurait arraché de la vénération. L'énergie est peut-être la plus estimable de toutes les qualités, et un système politique équitable posséderait le moyen d'en extraire les résultats bienfaisans, sans l'envelopper, ainsi qu'aujourd'hui, dans une proscription générale »[1]. Comme ce sophisme est encore actuellement une des armes favorites de l'esprit de parti, car, pour le dire en passant, il n'y a guère de sottise qui ne soit un plagiat, il est bon de remarquer ici qu'il n'est au pouvoir d'aucun système politique, pas même de celui des réformateurs, d'empêcher qu'une portion considérable d'énergie individuelle ne se tourne contre l'intérêt commun. Cette qualité, au reste, dont l'auteur fait un si pompeux éloge, se retrouve d'ordinaire, au plus haut degré, parmi le rebut de l'espèce humaine, dans les prisons, dans les bagnes, dans les repaires de bandits. Ils faut bien se convaincre, après tout, que l'énergie des scélérats est encore plus funeste à la société que l'apathie des gens de bien.

Le style de Godwin est celui d'un homme capable d'écrire autre chose que des romans. Sa prose nerveuse, pittoresque et hardie, se recommande plutôt par la vigueur que par la pureté du goût. Il appartient à l'école de Johnson et de Burke, et il en a quelquefois les défauts, l'enflure, la roideur et la

[1] *Caleb Williams*, chap. XXVIII.

déclamation. Ainsi, il prête à l'intendant Collins, à propos des aventures de Falkland, le langage d'un poète ou d'un enthousiaste. Ailleurs, il étale un certain pédantisme non d'érudit, mais de légiste, en citant des textes de lois, qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer dans un ouvrage d'agrément.

Chénier, dans son *Tableau de la Littérature*, juge ce roman avec une rigueur excessive : « Nous avons entendu vanter, dit-il, le *Caleb Williams* de M. Godwin, et nous ne savons trop pourquoi. Tyrrel est un misérable; Falkland, que l'auteur prétend doué de qualités sublimes, est assassin, calomniateur, persécuteur, le tout pour conserver sa réputation. Le persécuté Caleb se conduit souvent avec bassesse et malignité. De tous les personnages, le plus humain, c'est Raimond, le chef des voleurs. Des déclamations contre les lois pénales d'Angleterre, contre les cours de justice et même contre la société civile, sont les ornemens de ce livre, un peu maussade et fort immoral. » [1]

Tout cela est vrai; mais le critique aurait dû rendre plus de justice au talent très remarquable qui distingue cette production, et qui justifie l'estime de ses nombreux admirateurs. D'une autre part, je me garderai bien d'affirmer avec un biographe moderne que ce roman soit « irrévocablement le meilleur de la langue anglaise » [2]. Il ne faut

[1] *Tableau de la Littérature française*, chap. VI.

[2] *Memoirs of William Godwin*.

voir, dans une telle assertion qu'une de ces complaisantes hyperboles, excusables peut-être chez un éditeur. Godwin lui-même se jugeait plus sévèrement, lorsqu'il disait avec franchise : « Que de parties faibles et insipides renferme ce livre! Combien il me paraît inégal! De temps à autre, l'auteur chancelle évidemment çà et là comme un homme ivre »[1]. Malgré ces défauts, et surtout malgré la création récente d'un genre de fiction beaucoup plus populaire, *Caleb Williams* maintiendra son rang parmi le très petit nombre de romans originaux.

[1] *Preface to Fleetwood.*

WALTER SCOTT.

De tous les auteurs dont j'ai parlé jusqu'ici, Walter Scott est sans doute le mieux connu sur le continent, et ses brillantes fictions sont encore empreintes dans la mémoire de ses nombreux admirateurs. Il a eu le privilége de charmer et d'instruire tous les âges, et l'inépuisable fécondité de son imagination a fait, près de vingt ans, les délices de l'Europe. Depuis Voltaire, aucun écrivain n'avait obtenu autant d'influence hors de son pays. La popularité même de ses productions me dispensera d'entrer, à cet égard, dans beaucoup de détails. Quel critique pourrait se flatter aujourd'hui d'exposer, à propos du génie de Walter Scott, des observations ou des découvertes qui n'eussent été déjà anticipées dans les causeries de salon, dans les soirées de famille, ou même dans les lectures solitaires et les méditations du cabinet? Aussi, sans parcourir la volumineuse collection de ses romans, je me bornerai à quelques remarques sur les principaux, sur ceux qu'on regarde généralement comme ses chefs-d'œuvre, et qui appartiennent presque tous à la première époque de ses succès dans cette carrière.

Pour peu qu'on examine attentivement l'éducation littéraire de Walter Scott, on se convaincra que nul n'était mieux préparé que lui au rôle de

romancier. Comme Richardson, il montra, dès son enfance, un goût très vif et un talent précoce pour les contes et les récits. Atteint, dans l'âge de l'adolescence, d'une indisposition longue et sérieuse, il put, grâce à l'indulgence assez naturelle de sa famille, se livrer sans contrainte à son ardeur insatiable pour les livres; et, selon ses propres expressions, « il se plongea dans un vaste océan de lecture sans boussole et sans pilote »[1]. Il dut amasser ainsi cette riche variété de matériaux qu'il mit plus tard en œuvre avec tant d'habileté, et long-temps sans offrir aucun symptôme de lassitude ni d'épuisement. Dans sa préface générale, il nous informe que le souvenir de ces occupations de sa jeunesse lui a fourni l'idée d'une situation tout-à-fait semblable dans le roman de *Waverley*. Écoutons-le donc raconter lui-même ses études en retraçant celles de son héros.

« Néanmoins, avant d'arriver à cette indifférence, Edouard avait lu et recueilli dans une mémoire d'une ténacité peu commune, beaucoup de renseignemens curieux, quoique indigestes, sur une foule de sujets. Dans la littérature anglaise, il possédait Shakespeare et Milton, nos anciens auteurs dramatiques, et plusieurs passages pittoresques et intéressans de nos vieilles chroniques. Il avait étudié particulièrement Spenser, Drayton, et les autres poètes qui se sont exercés sur des fictions romanesques, de tous les su-

[1] *General preface.*

jets les plus attrayans pour une jeune imagination, avant que les passions ne prennent l'éveil, et ne réclament une poésie d'un tour plus sentimental. A cet égard, sa connaissance de l'italien lui ouvrit un domaine encore plus vaste. Il avait lu les nombreux romans poétiques qui, depuis l'époque de Pulci, ont été l'exercice favori des beaux esprits italiens, et il avait cherché un amusement dans les innombrables répertoires de *novelle* que le génie de cette nation élégante et voluptueuse a produites sur le modèle du Décaméron. Dans la littérature classique, Waverley avait fait les progrès d'usage et lu les auteurs ordinaires. Les Français lui avaient offert une collection presque inépuisable de mémoires aussi véridiques à peu près que des romans, et de romans si bien écrits qu'on les distingue à peine des mémoires. Les merveilleuses pages de Froissart, avec ses dramatiques et éblouissantes descriptions de guerres et de tournois, étaient une de ses lectures favorites; et, dans Brantôme et de La Noue, il avait appris à comparer le caractère ardent et passionné, quoique superstitieux, des nobles de la Ligue, avec l'humeur farouche, rigide, et quelquefois turbulente du parti huguenot. L'Espagne avait contribué à enrichir son recueil de traditions chevaleresques et romantiques. L'ancienne littérature des nations du Nord n'avait pu échapper aux recherches d'un jeune homme qui lisait plutôt pour animer son imagination que pour éclairer son esprit. Cependant, tout en sachant beaucoup de choses connues seulement du petit nombre,

Édouard Waverley pouvait être considéré avec raison comme ignorant, puisqu'il connaissait peu ce qui relève la dignité de l'homme, et lui permet de soutenir et d'honorer une haute position dans la société. »[1]

C'est sans doute aux immenses lectures de cette époque de la jeunesse de l'auteur qu'on doit attribuer cette prodigieuse abondance d'allusions, de souvenirs et de citations de tout genre qu'il prodigue sur son passage et sans interrompre sa marche. Toutefois, il comprit bientôt que la science des livres ne lui suffisait pas, et qu'il fallait puiser à une source plus neuve d'inspiration et d'originalité. Il visita le nord de l'Écosse; il contempla les admirables paysages et les sites qu'il a su reproduire avec tant de vérité; il parcourut en tous sens les lieux dont il fit plus tard le théâtre de la plupart de ses fictions. Il étudia les mœurs et le dialecte des montagnards; il interrogea soigneusement les coutumes et les traditions locales; enfin, comme il le dit encore lui-même, « il eut une libre communication avec toutes les classes de ses compatriotes, depuis le pair jusqu'au laboureur écossais »[2]. Quoiqu'il eût renoncé de bonne heure à la profession du barreau pour se livrer au culte de la poésie, les emplois qu'il obtint dans la magistrature l'initièrent nécessairement à la pratique des affaires et aux habitudes de la vie ac-

[1] « Ere he attained this indifference.... An elevated situation in society. » (*Waverley*, chap. III.)

[2] *General preface.*

tive. On voit dès lors qu'aucune des ressources que peuvent offrir l'expérience et l'instruction ne lui fut étrangère.

Walter Scott commença sa carrière de romancier dans toute la maturité de l'âge et dans toute la vigueur du talent. Lorsqu'il publia *Waverley*, en 1814 [1], il était déjà un des poètes les plus distingués et un des plus savans antiquaires de la Grande-Bretagne; les prédictions de Blair, de Burns, de Lewis et de quelques autres, qui avaient deviné son génie et présagé sa gloire, étaient accomplies. Créateur d'un genre nouveau en poésie, peintre d'une nature vierge et presque inconnue, familiarisé par ses études littéraires avec tous les secrets de l'art d'écrire, il n'avait qu'à épancher en quelque sorte les trésors de sa mémoire et de son imagination pour produire cette foule de chefs-d'œuvre qui parurent presque sans intervalle, et dont la succession rapide suffisait à peine à l'impatience du public.

Le sujet de *Waverley*, ou l'Écosse « il y a soixante ans », est heureusement choisi. Il se rattache à l'héroïque et chevaleresque expédition de ce prince Édouard dont les aventures presque fabuleuses avaient déjà séduit plus d'un romancier. Le lieu de la scène offrait à l'auteur une occasion naturelle de décrire les sites pittoresques de la Calédonie, et d'ouvrir la brillante galerie de paysages et de tableaux de mœurs dont il a embelli ses narrations. Il raconte

[1] Il avait alors quarante-trois ans.

lui-même qu'il s'était entretenu autrefois avec de vieux montagnards qui avaient été témoins ou acteurs dans la fatale entreprise du prétendant, et qui avaient pu lui transmettre de curieux détails sur les événemens et les personnages de cette époque.

On s'est plaint d'un peu de langueur, et de quelques explications trop longues ou même inutiles dans l'introduction du roman. L'auteur en rapportant ce reproche avoue qu'il n'a pu se résoudre à omettre certains passages, apparemment ceux qui ont rapport aux souvenirs de son enfance. J'ajouterai que ce préambule était nécessaire pour préparer les lecteurs au caractère du héros. Cette éducation toute domestique, cette vie solitaire, cette indulgence de vieux parens pour l'unique héritier d'une famille opulente, expliquent bien l'inexpérience complète, le tour d'esprit romanesque, et l'irrésolution habituelle qui, plus tard, accompagnent Waverley dans le monde. Il y a, d'ailleurs, dès les premiers chapitres, plusieurs traits qui décèlent déjà la main d'un grand maître. Telle est la touchante anecdote sur miss Lucie Saint-Aubin, que raconte la tante d'Édouard [1]. Il fallait la riche imagination de Walter Scott pour jeter ainsi en passant, et à l'avant-scène, l'esquisse d'une nouvelle pleine de délicatesse et de sensibilité.

L'action ne commence véritablement qu'après la séparation du héros et de sa famille, et à son départ

[1] *Waverley*, chap. IV.

de la maison paternelle. Son arrivée à la garnison, sa visite à l'ancien ami de son oncle, sa réception au domaine de Tully-Veolan, l'apparition grotesque de Davie Gellatley, le caractère si original du baron de Bradwardine, et l'aimable naïveté de sa fille Rose, captivent peu à peu l'intérêt. Bientôt l'excursion d'Édouard dans le nord de la Calédonie, son entrevue avec Fergus Mac-Ivor, et surtout la description des jeux, du banquet et de la partie de chasse des montagnards, transportent les lecteurs dans un monde nouveau et dans un pays inconnu. Cet épisode allie l'attrait d'un voyage réel à celui d'une agréable fiction. L'introduction fréquente du dialecte de la haute Écosse, dont on n'avait guère vu d'emploi qu'en poésie, était une piquante nouveauté. Le tableau des mœurs et de la vie domestique des clans écossais produisit alors la même sensation que, plus tard, la peinture des tribus sauvages de l'Amérique septentrionale dans les romans de Cooper, grâce à cet instinct de curiosité qui, au milieu des délices et des raffinemens de la civilisation moderne, fait rechercher avec empressement le contraste des époques de barbarie et de l'enfance des sociétés.

Waverley marque dans la vie littéraire de Walter Scott la transition de la poésie à la prose. On s'aperçoit que ce n'est pas sans regret qu'il renonce à son ancien culte, et il y revient quelquefois dans des fragmens de stances ou dans des imitations de chants celtiques. Il a souvent peine à tempérer l'éclat de ses couleurs, la pompe de son langage, et la vivacité

de son imagination. L'âme du poète ne se montre-t-elle pas tout entière, par exemple, dans cette rencontre du héros et de Flora Mac-Ivor, au milieu des sites pittoresques de Glennaquoich?

« Là, comme une de ces aimables figures qui embellissent les paysages de Poussin, Waverley trouva Flora contemplant la cascade. A deux pas en arrière se tenait Cathleen, portant une petite harpe écossaise, dont l'usage avait été enseigné à Flora par Rory Dall, un des derniers harpistes de la Calédonie. Le soleil, qui s'abaissait alors à l'occident, donnait une teinte riche et variée à tous les objets dont Waverley était entouré; on eût dit qu'il prêtait un éclat plus qu'humain aux yeux noirs et expressifs de Flora, qu'il animait la fraîcheur et la pureté de son teint, et qu'il rehaussait la dignité et la grâce de son aspect enchanteur. Édouard pensa que, même dans ses rêves les plus enivrans, il n'avait jamais conçu l'image d'une physionomie aussi suave et aussi ravissante. La sauvage majesté de cette solitude, qui s'offrait tout à coup à lui comme par enchantement, ajoutait encore au mélange de plaisir et de trouble avec lequel il s'approchait d'elle en la contemplant ainsi qu'une belle magicienne de Boiardo ou de l'Arioste, à un signe de laquelle toutes les merveilles d'alentour semblaient avoir été créées, véritable Éden dans le désert.

« Flora, comme toutes les belles femmes, avait la conscience de ses charmes, et sentait avec satisfaction leur influence, qu'elle pouvait distinguer ai-

sément dans l'attitude respectueuse et confuse à la fois du jeune officier. Mais comme elle possédait un jugement parfait, elle sut fort bien tenir compte de l'effet romantique de la scène et d'autres circonstances accidentelles, en appréciant l'émotion dont il semblait visiblement saisi; et ne connaissant pas son caractère ardent et enthousiaste, elle regardait son hommage comme le tribut éphémère auquel une beauté bien inférieure aurait pu prétendre dans une pareille situation. Elle marcha donc paisiblement en lui servant de guide vers un lieu à quelque distance de la cascade, afin que le bruit des eaux parût accompagner plutôt qu'interrompre celui de sa voix et de son instrument; et s'asseyant sur les débris moussus d'une roche, elle prit la harpe des mains de Cathleen.

« Je vous ai donné la peine de venir jusqu'à cet endroit, capitaine Waverley, parce que j'ai cru que le site vous intéresserait, et ensuite parce qu'une ballade écossaise aurait encore plus à souffrir des défauts de ma traduction, si je vous la présentais sans son accompagnement naturel et ordinaire. Pour parler le langage poétique de mon pays, l'asile de la muse celtique est au milieu des brouillards de la colline sauvage, et sa voix dans le murmure du torrent des montagnes. Celui qui se dévoue à son culte doit préférer le stérile rocher au vallon fertile, et la solitude du désert aux fêtes du palais. »

« Bien peu eussent entendu l'aimable fille parler ainsi avec un accent dont le pathétique doublait encore l'harmonie, sans s'écrier aussitôt que la muse

qu'elle invoquait ne trouverait jamais de plus digne interprète. Pour Waverley, quoique cette pensée s'offrît d'abord à son esprit, il n'eut pas le courage de l'exprimer. A dire vrai, l'émotion vague et romanesque de plaisir avec laquelle il entendit les premiers accords qu'elle tira de son instrument allait presque à un sentiment de malaise. Il n'aurait pas voulu, pour l'univers, quitter sa place auprès d'elle; et pourtant il souhaitait, en quelque sorte, la solitude afin de reconnaître et d'examiner à loisir le mélange de sensations qui agitaient alors son sein. »[1]

Le roman de *Waverley* est entièrement du genre épisodique. Les scènes se succèdent sans autre lien commun que le héros, et le développement de l'action principale éprouve de fréquentes interruptions. Il en résulte que l'intérêt se porte sur les détails plutôt que sur l'ensemble, et languit dans quelques portions de l'ouvrage, particulièrement depuis la séparation de Waverley et de Fergus jusqu'à leur réunion à Édimbourg. Tout cet intervalle, si on excepte une situation attachante, l'interrogatoire chez le major Melville, est rempli par des épisodes romanesques ou des incidens merveilleux dont le mystère ne s'éclaircit que long-temps après. L'auteur a fait l'aveu de ces défauts sans chercher à les excuser. « Je dois confesser avec franchise, dit-il, que la manière dont je conduisis la narration ne

[1] « Here like one of those lovely forms.... Agitated his bosom. »
(*Waverley*, chap. XXII.)

méritait guère le succès que le roman obtint ensuite. La fable de *Waverley* fut arrangée avec si peu de soin que je ne saurais me flatter d'avoir tracé aucun plan distinct. Les aventures de Waverley dans ses mouvemens çà et là à travers le pays, avec le maraudeur montagnard Bean Lean, sont disposées sans beaucoup d'art »[1]. Cette remarque est juste, et on pourrait même appliquer à la plupart des fictions de Walter Scott ce qu'il dit du plan de celle-ci; car on verra que l'ordonnance de la fable est la partie faible de son talent.

Pour l'observer en passant, les relations du héros avec le maraudeur Bean Lean, ainsi qu'avec Fergus Mac-Ivor, donneraient lieu à quelques objections, sous le rapport de la vraisemblance, et sa conduite en cette occasion paraît d'une légèreté inexcusable. Tout en faisant la part de son inexpérience et de son humeur aventureuse, on s'étonne en effet que, sans autre motif que la simple curiosité, malgré sa naissance et les devoirs de son poste, il visite le repaire d'un bandit fameux, et se lie ensuite étroitement avec un chef de montagnards connu par son esprit d'opposition au gouvernement qu'il sert lui-même. On voit que le romancier avait besoin d'un prétexte pour introduire sa description de la haute Écosse, et qu'il s'est contenté de la transition la plus facile sans faire beaucoup de frais d'invention.

L'intérêt, quelque temps suspendu, se ranime à

[1] *General preface.*

l'apparition du prétendant, et au récit de son audacieuse tentative. L'accueil que Charles Édouard fait au héros offre un modèle d'adresse, de tact, et de convenance : l'auteur n'a pas toujours aussi bien réussi à faire agir ou parler de grands personnages. Il entrait dans son plan de peindre le royal aventurier sous le jour le plus favorable. Dans les détails suivans, la marche des montagnards, le contraste des deux armées, le combat de Preston, et les derniers momens du colonel Gardiner, on reconnaît le pinceau de Walter Scott. Il excelle dans toutes les scènes qui exigent de la chaleur, du mouvement et de l'éclat. Ici, comme ailleurs, il revêt habilement d'un coloris local des accessoires de pure invention, et il subordonne l'exactitude historique à l'effet général du tableau.

Les caractères ne présentent pas autant de profondeur et de variété dans cet ouvrage que dans quelques autres du même romancier : néanmoins, ils révèlent déjà sa supériorité dans cette partie si importante de son art. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les principaux personnages.

Waverley est un jeune homme faible, irrésolu et enthousiaste, dont l'excellent naturel a souffert du défaut de culture. La plupart des embarras qu'il éprouve, au début de sa carrière, tiennent au vice de son éducation. Avec beaucoup d'esprit et de savoir, son inexpérience le condamne à un rôle passif, et le laisse à la merci de tous ceux qui l'entourent.

La droiture même de ses intentions ne le préserve pas des erreurs les plus graves. Il devient complice d'une révolte sans conviction, et s'en retire par hasard. On s'étonne de la facilité avec laquelle il se console de la perte de Fergus et de l'exil de Flora. Sa longue indifférence pour sa famille pendant tout le cours de son expédition, et l'oubli presque total de son bienfaiteur sont une tache encore plus choquante dans sa conduite.[1]

Fergus Mac-Ivor commence la brillante série de ces caractères hautains, fougueux et indomptables que Walter Scott s'est plu à reproduire dans ses romans avec une prédilection particulière. L'intrépidité du chef de clan se mêle chez celui-ci à un talent d'intrigue et à des calculs d'ambition. Sa fierté dégénère quelquefois en forfanterie, et sa bravoure en brutalité. Au reste, sa constance au milieu des apprêts du supplice, et l'héroïsme de sa mort, couvrent d'un éclat chevaleresque les torts et les passions de l'homme de parti. Malgré son courage, l'auteur le représente susceptible de sentimens superstitieux. Je remarquerai, à ce propos, que le récit de la vision du *Bodach Glas*[2] égale presque pour l'énergie la fiction de la *Nonne sanglante* dans Lewis.

L'excellent baron de Bradwardine avec l'étiquette cérémonieuse de ses manières, son flegme impertur-

[1] Flora résume admirablement le caractère de Waverley dans un entretien avec Rose. (Chap. LII.)

[2] *Waverley*, chap. LIX.

bable, sa morgue aristocratique et son érudition pédantesque, offre encore une de ces physionomies originales qui ne sont pas rares chez Walter Scott. Une des scènes les plus comiques de l'ouvrage est celle où il délibère gravement avec Fergus et Waverley s'il doit réclamer le privilége féodal d'ôter les bottes du prince après la bataille.

Le caractère de Flora Mac-Ivor a quelque chose de romanesque. Son attachement à la cause des Stuarts est plus pur et plus désintéressé que celui de son frère. Elle représente fort bien ces dévouemens sublimes qui, dans quelques grandes âmes, deviennent une passion exclusive ou même un culte. « Pourvu qu'elle voie le jour de la restauration, peu lui importe une chaumière en Écosse, un couvent en France, ou un palais en Angleterre »[1]. On pourrait lui reprocher, dans sa première entrevue avec Waverley, une sorte de coquetterie et de familiarité qui semble une contradiction inexplicable avec la réserve et l'indifférence qu'elle témoigne ensuite. L'auteur a cru devoir justifier son apparition un peu théâtrale en l'attribuant à l'influence de l'éducation française, excuse qui n'est peut-être pas fort heureusement choisie.

Rose Bradwardine est un peu sacrifiée à sa brillante rivale : néanmoins, ses manières affables, naïves et gracieuses, ont beaucoup de charme, et on s'étonne que le héros, guéri de son inclination

[1] *Waverley*, chap. XXVII.

pour Flora, ne réponde pas plus tôt à celle de l'aimable fille de son hôte. Il y a un trait fort délicat dans la lettre qu'elle adresse à Waverley, pendant son séjour à Glennaquoich. Au *post-scriptum*, elle le charge de complimens pour Flora, et termine en ajoutant : « N'est-elle pas aussi belle et aussi accomplie que je vous l'avais dépeinte? » [1]

Parmi les personnages secondaires, on distingue le colonel Talbot, modèle de franchise et de loyauté militaire; véritable type de l'officier de bon ton, d'un esprit cultivé, et d'un jugement supérieur. Il ne faut pas oublier non plus Davie Gellatley, sorte d'idiot assez fantasque, mais non dépourvu d'intelligence et de finesse. Au reste, la folie est une des disgrâces humaines dont l'auteur a fait le plus fréquent usage, et qu'il a su décrire sous toutes les formes, et avec les symptômes les plus divers.

Le style de Walter Scott dans ce roman est facile, ingénieux, pittoresque; peut-être un peu trop métaphorique en certaines occasions, et trop empreint des formes de la poésie. Il ne suit aucune école exclusivement. Tantôt il emprunte la période majestueuse et symétrique de Johnson; tantôt il adopte l'élégante simplicité de Mackenzie, auquel *Waverley* est dédié; quelquefois même il se rapproche davantage de la manière piquante de Sterne. Comme ce dernier écrivain, il intercale volontiers dans son dialogue des locutions françaises; mais sou-

[1] *Waverley*, chap. XXVIII.

vent avec moins de bonheur et d'à-propos. Il lui arrive, par exemple, de citer des vers sans mesure ou des phrases incorrectes. L'imitation de Sterne me paraît sensible dans le chapitre suivant, qui peint d'ailleurs assez bien le caractère du héros.[1]

« Je suis vraiment l'enfant du caprice, dit Waverley en lui-même, en fermant la porte de son appartement, et en s'y promenant à grands pas.... Que me fait à moi que Fergus Mac-Ivor souhaite d'épouser Rose Bradwardine?... Je ne l'aime point.... J'aurais pu en être aimé peut-être.... mais j'ai rejeté son attachement simple, naïf et touchant, au lieu de le changer en un sentiment plus vif, et je me suis dévoué au service d'une beauté qui n'aimera jamais un simple mortel, à moins que le vieux Warwick, le faiseur de rois, ne sorte du tombeau. Le baron aussi.... je n'aurais pas tenu à son domaine, et dès lors le titre n'aurait pas été un obstacle. Le diable aurait pu prendre les chétifs marécages, et ôter les bottes royales, sans nul opposition de ma part. Mais formée comme elle est pour les affections et les jouissances domestiques, pour prodiguer et recevoir ces délicates et paisibles attentions qui adoucissent la vie à ceux qui la traversent ensemble, elle est recherchée par Fergus Mac-Ivor! Il ne la maltraitera pas assurément.... Il en est incapable.... mais il la négligera après le premier mois : il sera trop inquiet de soumettre quelque chef rival, de supplanter

[1] Voyez encore le début du chapitre XIX.

quelque favori à la cour, de gagner quelques coteaux couverts de bruyère et quelques lacs, ou d'ajouter à ses rangs quelque nouvelle troupe de maraudeurs, pour s'informer de ce qu'elle fait ou comment elle s'amuse.

« Et alors le chagrin dévorant la rongera dans sa fleur, et bannira la fraîcheur naturelle de ses joues; et elle aura l'air aussi hagard qu'un spectre, aussi maigre et aussi livide qu'un cadavre, et puis elle mourra.... »

« Et ce triste sort de la plus charmante créature au monde aurait pu être prévenu, si M. Édouard Waverley avait eu des yeux!... D'honneur, je ne puis comprendre comment j'ai pu croire Flora si au-dessus, je veux dire si *fort* au-dessus de Rose en beauté. Elle est plus grande sans doute, et a plus d'aisance dans ses manières : mais beaucoup de gens trouvent celles de miss Bradwardine plus naturelles; et elle est certainement beaucoup plus jeune. Je soupçonnerais que Flora est plus âgée que moi de deux ans.... Je les examinerai ce soir attentivement.

« Dans ce dessein, Waverley alla prendre le thé, comme c'était la mode il y a soixante ans, à la maison d'une dame de qualité attachée à la cause du prétendant; et il y trouva, comme il s'y attendait, les deux amies. Tout le monde se leva à son entrée, mais Flora reprit aussitôt son siége et la conversation où elle était engagée. Rose, au contraire, lui fit presque imperceptiblement une petite place dans un cercle nombreux pour approcher le coin d'un fau-

teuil. « Ses manières, en définitive, sont plus engageantes », dit Waverley en lui-même.

« Une discussion s'éleva pour savoir laquelle de la langue celtique ou de l'italienne était plus harmonieuse et mieux adaptée à la poésie. L'opinion en faveur de la première, qui probablement n'aurait pas trouvé de partisans ailleurs, fut soutenue valeureusement par sept dames de la haute Écosse, qui parlèrent de toute la force de leurs poumons, et assourdirent la compagnie en vociférant des exemples de l'euphonie celtique. Flora, observant que les dames de l'Écosse méridionale souriaient de la comparaison, produisit quelques argumens pour prouver qu'elle n'était pas tout-à-fait absurde; mais Rose, lorsqu'on lui demanda son avis, fit avec chaleur l'éloge de l'italien, qu'elle avait appris avec le secours de Waverley. « Elle a l'oreille plus parfaite que Flora, quoique moins habile musicienne », dit Waverley en lui-même. « Je suppose que miss Mac-Ivor comparera bientôt Mac-Murrough nan Fonn à l'Arioste. »

« En dernier lieu, il arriva que la compagnie ne tomba pas d'accord si on prierait Fergus de jouer de la flûte, instrument sur lequel il excellait, ou si on inviterait Waverley à lire une pièce de Shakespeare; et la dame de la maison entreprit obligeamment de recueillir les votes de la société pour la poésie ou la musique, à condition que celui des deux messieurs dont le talent ne serait pas mis à l'épreuve ce soir-là, contribuerait à l'agrément de la soirée suivante. Le

hasard voulut que le suffrage de Rose fût décisif. Or Flora, qui semblait se prescrire la règle de ne jamais appuyer aucune proposition qui parût encourager Waverley, avait voté en faveur de la musique, pourvu que le baron prît son violon et accompagnât Fergus. « Je vous félicite de votre goût, miss Mac-Ivor », pensa Waverley tandis qu'on allait lui chercher son livre. « Je le croyais meilleur, lorsque nous étions à Glennaquoich; mais certes le baron n'est pas un grand virtuose, et Shakespeare vaut la peine qu'on l'écoute. »

« On choisit *Roméo et Juliette;* et Édouard lut avec goût, avec âme et avec chaleur, plusieurs scènes de cette pièce. Toutes les personnes de la compagnie applaudirent avec leurs mains, et quelques unes par leurs larmes. Flora, à qui ce drame était fort bien connu, fut parmi les premières : Rose, pour qui il était absolument nouveau, appartint à l'autre classe d'admirateurs. « Elle a plus de sensibilité aussi », dit Waverley intérieurement. [1]

On trouve quelques traces de lassitude ou de négligence à la fin de l'ouvrage. La même langueur qui règne au début se fait sentir vers la conclusion. Il y a, par exemple, beaucoup d'incohérence et d'embarras dans l'explication tardive de la délivrance d'Édouard des mains de Gilfillan, et de l'intervention de Rose dans cet événement. C'est encore un

[1] « I am the very child of caprice.... Said Waverley internally. »
(*Waverley*, chap. LIV.)

des traits distinctifs de Walter Scott d'aimer à ourdir des intrigues extrêmement compliquées dont il ne se démêle pas toujours avec adresse. La dernière entrevue de Waverley et de Flora est une scène aussi touchante qu'aucune autre du romancier; mais le supplice de Fergus et l'exil de sa sœur attristent le dénouement, et ne permettent pas de prendre une part complète au bonheur du héros et de Rose Bradwardine.

Quoique le roman de *Waverley* ne soit guère compté parmi les principaux de Walter Scott, et qu'il n'égale pas en intérêt quelques uns de ceux qui lui succédèrent, on ne put se méprendre au cachet de talent et d'originalité dont il porte si visiblement l'empreinte. On sentit que ce genre de composition venait d'être tiré des routes battues, et transporté sur un sol vierge par une main puissante. Il y a en effet, dans cette première fiction du grand romancier, une richesse d'imagination et un parfum de poésie qu'il ne faut pas s'attendre à rencontrer également dans les œuvres de sa vieillesse et au déclin de son génie. Le succès surpassa son espoir, et il en a témoigné sa reconnaissance avec franchise. « J'ai rarement éprouvé plus de satisfaction, dit-il, que lorsque, au retour d'un voyage d'agrément, je trouvai *Waverley* dans tout l'éclat de sa popularité, et la curiosité publique impatiente d'en connaître l'auteur » [1]. Le parti de l'anonyme qu'il adopta, et au-

[1] *General preface.*

quel il demeura si long-temps fidèle, d'abord sans doute de peur de compromettre sa renommée poétique, et plus tard afin de se livrer sans contrainte à sa merveilleuse fécondité, loin de nuire à la vogue de ses productions, y contribua peut-être en éveillant un foule de conjectures bizarres sur leur mystérieuse origine. Aussi ce fut pour ses ouvrages suivans une suffisante recommandation et une sorte de talisman irrésistible que de paraître sous le nom de l'auteur de *Waverley*.

GUY MANNERING.

Avant de passer à l'examen de *Rob Roy*, qu'on regarde comme une des compositions capitales de Walter Scott, je dirai quelques mots des deux romans qui succédèrent à *Waverley*.

Le sujet de *Guy Mannering* ou *l'Astrologue*, débarrassé de ses accessoires et de ses nombreux épisodes, est fort simple. Un jeune baron écossais, Henri Bertram d'Ellengowan, a été dans son enfance ravi à sa famille par des contrebandiers, et transporté dans l'Inde. Élevé sous le nom de Brown, après une longue absence durant laquelle ses parens sont morts, et leur domaine est devenu la proie de leurs créanciers, il retourne par hasard à son pays natal, et reconnu par une bohémienne, protégé par quelques amis, il parvient à rentrer en possession de son héritage. Ainsi s'accomplit l'horoscope calculé, au moment de sa naissance, par un étudiant d'Ox-

ford, Guy Mannering, auquel le roman doit son double titre. L'amour de Bertram pour Julie, fille du colonel Mannering, les intrigues de Glossin, usurpateur du fief d'Ellengowan, et l'intervention de la bohémienne Meg Merrilies, forment les principaux incidens et le nœud de l'action.

On voit, d'après cette courte analyse, qu'il ne faut pas croire, sur la foi du frontispice, que le héros soit un astrologue de profession, ou qu'il soit même beaucoup question d'astrologie dans le roman. La scène se passe vers la fin de la guerre d'Amérique. Ce qui a dû surtout contribuer au succès de cet ouvrage, c'est la peinture de la société écossaise à une époque plus rapprochée que celle qui est reproduite dans *Waverley*. Ici encore l'auteur nous offre une foule de délicieuses descriptions des sites de sa patrie, des mœurs et des amusemens des villageois, de la vie des nobles dans leurs châteaux, du luxe et des embellissemens de la capitale. Il n'oublie pas de signaler quelques unes des illustrations littéraires d'Édimbourg à cette brillante période; et les noms de David Hume, de Ferguson, de lord Kames, d'Adam Smith, de Robertson, du docteur Erskine, ajoutent un intérêt historique au charme de ses récits. [1]

Quelque chose de la destination primitive de Walter Scott au barreau, et de ses fonctions publiques de shérif et de greffier d'une cour de justice, perce dans

[1] *Guy Mannering*, chap. XXXIX.

certains passages de *Guy Mannering*, notamment dans l'enquête judiciaire sur le meurtre de Kennedy, l'interrogatoire de Brown au château de Hazzlewood, le portrait de l'avocat Pleydell, et surtout dans les débats entre ce jurisconsulte et Glossin.

L'exposition, comme celle de *Waverley*, est un peu longue, et l'auteur perd beaucoup de temps en éclaircissemens préliminaires. Aussi l'intérêt commence assez tard; mais il n'éprouve presque plus d'interruption, à partir du retour du héros dans sa patrie. Pour le remarquer en passant, c'est une scène fort belle que celle où le jeune Bertram, ramené par le hasard aux lieux de sa naissance, après une absence de près de vingt années, sent réveiller en lui, à l'aspect du séjour de ses ancêtres, une foule de vagues souvenirs, et s'adresse pour dissiper ses doutes à l'oppresseur même de sa famille, à l'usurpateur de son héritage, qu'il met à la torture sans le savoir. Il y a du génie dans une telle conception, et le dialogue est conduit avec un art admirable. Parmi les tableaux du genre comique, je citerai particulièrement l'ouverture du testament de Marguerite Bertram, et la rencontre de Meg Merrilies et de Dominie Sampson.

Un coup d'œil rapide sur les principaux caractères nous convaincra que Walter Scott n'est pas ici inférieur à son début. Henri Bertram, véritable héros du roman, jeune homme franc, brave, actif et entreprenant, est un de ces nombreux aventuriers qu'on retrouve parmi les personnages favoris

de l'auteur. Le colonel Mannering, philosophe et homme d'action, calme et résolu à la fois; généreux et loyal, mais réservé, soupçonneux et un peu moqueur, avec son goût fin et délicat, rappelle, à certains égards, le colonel *Caustique* de Mackenzie. Ses études astrologiques paraissent un travers assez bizarre pour un esprit aussi éclairé.

La bohémienne Meg Merrilies, qui joue un si grand rôle dans le roman, est une de ces créations neuves et hardies, si familières à Walter Scott. Son ascendant comme chef de tribu, son mélange de bonnes et de mauvaises qualités, son activité infatigable, son courage intrépide, son langage énigmatique et enthousiaste, lui donnent une physionomie singulièrement attachante et originale. Elle se montre comme le génie tutélaire de Bertram, et son dévouement à la famille Ellengowan explique ce que sa conduite offre d'ailleurs de mystérieux.

Dominie Sampson, prodige d'érudition et de simplicité, a quelque ressemblance avec le curé Adams de Fielding. Ce personnage, destiné à égayer le récit, dégénère parfois en caricature, et n'est pas toujours aussi divertissant que l'auteur paraît le supposer.

Julie Mannering, vive, railleuse, étourdie et même un peu romanesque, forme un contraste avec la sensible et discrète Lucie Bertram. La différence de leur fortune et de leur éducation justifie celle de leur humeur et de leurs manières. Néanmoins, ces deux portraits de jeunes filles ne sont pas aussi gracieux que quelques autres de Walter Scott.

Parmi les personnages secondaires, on distingue le fermier Dinmont, caractère si bien pris dans la nature, d'une humeur si joviale, d'un si mâle courage et d'un si excellent cœur dans sa rusticité; le jurisconsulte Pleydell, si fantasque, si bienveillant, si rempli de sagacité, modèle de l'avocat honnête homme, de même que Glossin, ce fourbe si fécond en ressources et en expédiens, est le type du praticien fripon; enfin le capitaine Hatteraick, ce bandit si déterminé, ce scélérat si endurci, qu'on a peine à concevoir que son complice vienne deux fois se mettre à sa merci.

Malgré le mérite de plusieurs situations et la richesse des caractères, si on compare *Guy Mannering* à *Waverley*, on ne remarque point de progrès réel dans le talent du romancier. L'intrigue n'est pas mieux ourdie, ni le plan plus fortement conçu. Il ne possédait pas encore cet art qu'il a si bien connu depuis, de saisir vivement l'attention dès le début, et de soutenir la curiosité par le simple développement de l'action principale. Ici l'intérêt se dissipe au milieu de la multiplicité des événemens et des personnages qui se succèdent et se renouvellent sans intervalle. Richardson aurait trouvé dans *Guy Mannering* assez d'aventures et d'incidens pour la matière de vingt volumes. Ce roman est comme un vaste tableau où l'œil distrait du spectateur s'égare sur une profusion de détails épisodiques, et se fatigue faute d'ensemble et d'unité.

L'ANTIQUAIRE.

L'auteur annonce dans la préface de *l'Antiquaire* que le but de cet ouvrage est de compléter avec les deux précédens la description de l'Écosse, à trois périodes bien distinctes : l'une, au temps de ses pères; l'autre pendant sa jeunesse; et la troisième, durant les dix dernières années du dix-huitième siècle. Néanmoins, il n'accomplit pas bien rigoureusement cette promesse. On ne trouve, en effet, dans son livre aucun trait caractéristique de l'époque dont il s'agit, si ce n'est quelques allusions à la révolution française, et, vers le dénouement, un récit des préparatifs militaires de la Grande-Bretagne, lors de la menace d'une invasion.

On rapporte que, parmi ses nombreux romans, Walter Scott préférait *l'Antiquaire*, parce que, dans le principal personnage, il a représenté un caractère réel, celui d'un ami de sa famille. Il est probable que la vraie cause de sa prédilection est qu'il s'y est peint lui-même, ou du moins qu'il y a retracé une bonne partie de ses occupations habituelles, de ses recherches, de ses études et de ses goûts favoris. On peut remarquer que, dans ses trois premières fictions, il a décrit trois nuances diverses de l'érudit : dans le baron Bradwardine, le pédant militaire; dans Dominie Sampson, le bibliomane infatigable; enfin, dans Oldbuck, le curieux investigateur de monumens historiques et l'antiquaire

passionné. Le catalogue des raretés du cabinet de Monkbarns ressemble assez à ce qu'on raconte de la précieuse collection d'Abbotsford.

L'auteur ne s'est guère mis plus en peine de l'ordonnance pour ce roman que pour *Waverley* et *Guy Mannering*; il s'en excuse même dans sa préface : « J'ai été plus inquiet, dit-il, de décrire minutieusement les mœurs que d'arranger, en aucun cas, une narration régulière et bien combinée, et j'éprouve le regret de m'être senti incapable de réunir ces deux conditions d'un bon roman »[1]. Il ne faut pas voir là l'aveu d'une feinte modestie, mais l'expression franche de la vérité. A défaut de plan et d'unité d'action, *l'Antiquaire* offre d'admirables épisodes; il y en a deux surtout fort célèbres : la scène de *la Marée montante*, magnifique tableau qu'on peut comparer à celui de l'embrasement d'une forêt dans *les Pionniers* de Cooper; et le récit des *Funérailles du pêcheur*, dont je crois devoir citer ici le préambule, parce que le talent du romancier s'y montre sous une forme nouvelle et avec un pathétique puissant.

« Dans l'intérieur de la cabane, il se passait une scène que notre Wilkie seul aurait pu peindre avec ce sentiment exquis de la nature qui distingue ses ravissantes compositions.

« Le cadavre était déposé dans son cercueil sur la couche de bois que le jeune pêcheur avait occupée

[1] *Advertisement prefixed to the first edition of the Antiquary.*

des préparatifs qu'ils contemplaient autour d'eux, et de la profusion peu commune de pain de froment et de vin que le plus pauvre paysan ou pêcheur offre à ses hôtes dans ces tristes occasions. Ainsi, leurs regrets pour la mort de leur frère étaient déjà presque absorbés par l'admiration de la splendeur de ses funérailles.

« Mais la figure de la vieille grand'mère était la plus remarquable du groupe désolé. Assise sur son fauteuil accoutumé, avec son air habituel d'apathie et d'insouciance pour tout ce qui l'entourait, elle semblait, par intervalle, revenir au mouvement machinal de tourner son fuseau.... puis de chercher sur son sein la quenouille qu'on lui avait également ôtée. Elle tournait alors ses regards autour d'elle, comme étonnée de ne plus voir les instrumens ordinaires de son industrie, et paraissait surprise de la couleur noire de la robe dont on l'avait revêtue, et embarrassée du nombre de personnes qui l'environnaient; enfin, elle relevait la tête d'un air hagard, et fixait ses yeux sur le lit qui contenait le cercueil de son petit-fils, comme si, tout d'un coup, et pour la première fois, elle venait d'acquérir la faculté de sentir son inexprimable infortune. Ces émotions alternatives d'embarras, d'étonnement et de chagrin, semblèrent se succéder plus d'une fois sur ses traits engourdis. Mais elle ne proférait pas un mot et ne versait pas une larme; et nul de la famille ne devinait, à ses regards ou à son langage, jusqu'à quel point elle comprenait l'agitation extraordinaire

autour d'elle. Ainsi, elle assistait à cette réunion funèbre comme un anneau intermédiaire entre les vivans en deuil et le corps inanimé qu'ils pleuraient.... comme un être en qui le flambeau de l'existence était déjà obscurci par les menaçantes ombres de la mort.

« Lorsque Oldbuck entra dans ce séjour d'affliction, il fut accueilli par une inclination de tête générale et silencieuse, et, selon la coutume d'Écosse dans ces occasions, on offrit à la ronde aux hôtes du vin, des liqueurs spiritueuses et du pain. Elspeth, comme on présentait ces rafraîchissemens, surprit et fit tressaillir toute la compagnie par un signe à la personne qui les portait de s'arrêter; puis, prenant un verre dans sa main, elle se leva, et tandis qu'un sourire stupide errait sur ses traits flétris, elle prononça d'une voix creuse et tremblante : « A votre santé, messieurs, et puissions-nous souvent nous réjouir ainsi! »

« Tous reculèrent à cette sinistre invitation, et remirent la coupe sans la porter à leurs lèvres, avec un certain frémissement d'horreur facile à concevoir pour ceux qui savent combien de superstitions règnent encore en Écosse parmi le vulgaire, dans ces sortes d'occasion. Mais, dès que la vieille femme eut goûté le breuvage, elle s'écria soudain avec une espèce d'effroi : « Que veut dire ceci?... c'est du vin.... comment y a-t-il du vin dans la maison de mon fils?... Ah! oui, continua-t-elle en étouffant un soupir, je devine la triste cause maintenant »; et

laissant échapper le verre de ses mains, elle resta un moment l'œil fixé sur le lit où reposait le cercueil de son petit-fils, et puis, retombant peu à peu sur son siége, elle couvrit ses yeux et son front de sa main pâle et desséchée. »[1]

Un peu plus loin, le récit de la vieille Elspeth au compte de Glenallan rappelle une des plus tragiques histoires parmi les fictions de Walter Scott. La force d'âme et la netteté d'esprit que retrouve cette femme sur le point de mourir, son effort de résolution pour se débarrasser de son fatal secret, et la violence de ses remords au milieu de son endurcissement, forment un tableau qui ne le cède à aucun autre en énergie et en vérité.

Le caractère principal, celui de l'antiquaire, est tracé avec toute la partialité et la sympathie qu'on devait attendre de l'auteur. Oldbuck Monkbarns a quelque rapport avec le Shandy de Sterne. Son humeur quinteuse, bourrue et caustique, unie à un fonds d'indulgence et de bonté; son mélange de taquinerie et d'obligeance, de malice et de bonhomie, de finesse et de crédulité; sa passion pour les recherches philologiques, sa puérile joie à propos de ses prétendues découvertes, et ses continuelles bévues d'amateur, divertissent fort souvent; d'autres fois, il dégénère en vrai pédant, et amuse moins. En somme, il y a plus de comique et de gaîté dans ce

[1] « In the inside of the cottage.... Her withered and pallid hand. »
(*The Antiquary*, chap. XXXI.)

rôle que dans ceux jusqu'alors conçus par Walter Scott. Peut-être néanmoins que le travers dont il s'agit, comme celui des femmes savantes et du métromane au théâtre, est trop restreint et trop secondaire pour fonder l'intérêt d'un roman.

Après Monkbarns, le caractère le plus remarquable est celui du mendiant Edie Ochiltree, création non moins originale que la bohémienne Meg Merrilies dans *l'Astrologue*. Il y a beaucoup d'art à opposer ainsi à l'enthousiasme et à la duperie du héros le simple bon sens et le jugement naturel de ce vieillard, qui relève souvent les méprises de l'antiquaire, et raille même très finement ce personnage si goguenard. Edie prend quelquefois un ton plus imposant, et il s'élève à un certaine éloquence dans la scène où il cherche à prévenir un duel et à séparer les adversaires. Un contraste non moins heureux est celui que forme avec l'antiquaire son neveu, le capitaine Mac-Intyre, dont la pétulance et le dédain pour l'érudition désolent si fréquemment son oncle. Son combat au pistolet avec Lovel est fort bien raconté. Dans un autre genre, son aventure avec un phoque est un épisode très curieux, et le désastre du capitaine dans cette rencontre devient pour Monkbarns une source intarissable de plaisanteries amusantes.

Les autres personnages sont moins habilement caractérisés : sir Arthur est une sorte de caricature dont l'excessive crédulité semble appartenir à un autre siècle. Lovel a un rôle trop indécis, et dispa-

raît trop long-temps de la scène pour exciter un bien vif intérêt; sa passion pour miss Wardour est à peine indiquée. Miss Wardour elle-même ne figure point parmi les héroïnes dont le portrait reste empreint dans l'imagination.

Malgré la prédilection de l'auteur et l'admiration bien connue de madame de Staël pour ce roman, il serait difficile de le compter au nombre de ceux du premier ordre dans la collection de Walter Scott. Il y a sans doute des scènes d'un effet supérieur à tout ce qu'on rencontre dans les deux précédens; mais l'ensemble ne satisfait pas davantage, et l'absence de proportion s'y fait même encore mieux sentir. Après une foule de détails oiseux et de conversations superflues, le dénouement est amené avec une précipitation à peine concevable : le dernier chapitre contient à lui seul presque autant de matière que le reste de l'ouvrage.

ROB ROY.

Rob Roy continue la série des fictions relatives à l'Écosse, et particulièrement à la peinture des mœurs, des usages et de la vie des montagnards. Seulement, le romancier revient sur ses pas, et se transporte à une époque un peu plus reculée que celles qu'il avait choisies antérieurement. L'action a lieu vers le commencement du dix-huitième siècle, et le dénouement se rattache à l'insurrection de 1715.

L'ouvrage doit son titre à un chef de bandits alors

fameux par son audace, par ses bizarreries et par ses exploits, dont quelques uns ont survécu dans les traditions locales, et lui ont acquis une sorte de célébrité historique. Ce personnage singulier joue un grand rôle dans le roman, quoique, à proprement parler, il n'en soit pas le héros et qu'il paraisse assez tard sur la scène. Le véritable héros, Francis Osbaldistone, raconte lui-même ses aventures, forme de narration que l'auteur a rarement adoptée, et qui ne se prête guère en effet à la complication du mécanisme et à la multiplicité des ressorts qu'il aime à faire mouvoir dans l'intrigue.

L'intérêt dans *Rob Roy* commence dès le début. L'exposition, loin de s'y développer avec lenteur, est vive, animée et attachante. La scène se passe chez le riche négociant Osbaldistone, entre lui et son fils, en présence d'un commis principal. On assiste à une conférence où ces trois caractères se dessinent parfaitement. On voit déjà l'humeur inflexible du père, qui destine son fils unique à sa profession; la résistance du jeune homme, pour qui la poésie a plus de charme que le commerce; et l'embarras de l'honnête Owen, qui essaie l'office de médiateur sans aucun succès. C'est un des secrets de Walter Scott, ainsi que d'autres l'ont remarqué, de prêter à chacun de ses acteurs le langage de son rôle et de son emploi : à Guy Mannering, le ton d'un militaire; à Pleydell et à Glossin, le jargon d'un praticien; à Monkbarns, le pédantisme d'un érudit. Il ne reproduit pas moins heureusement ici

le dialecte et l'esprit commercial. Owen surtout, avec ses manières compassées, méthodiques et obséquieuses, offre le vrai type du comptable, vieilli dans la tenue des livres et dans les occupations d'un bureau. Au milieu du récit, l'auteur intercale des réflexions judicieuses et remplies de sagacité; celle-ci, par exemple, sur le commerce : « Dans les chances des spéculations mercantiles, il y a quelque chose d'attrayant pour l'aventurier, indépendamment de l'espoir du gain. Celui qui s'embarque sur cette mer perfide a besoin de réunir la science du pilote et le courage du navigateur, et, après tout, il peut échouer ou se perdre, à moins que le vent de la fortune ne souffle en sa faveur. Ce mélange d'attention nécessaire et de hasard inévitable, ce doute fréquent et terrible si la prudence triomphera du sort, ou si le sort déjouera les calculs de la prudence, procurent un complet exercice aux talens aussi bien qu'aux émotions de l'âme, et le commerce a toutes les séductions du jeu sans l'immoralité. » [1]

Le départ de Francis de la maison paternelle, son voyage vers le nord de l'Angleterre, sa rencontre avec un inconnu d'une excessive poltronnerie et ensuite avec l'Écossais Campbell, ces divers épisodes soutiennent la curiosité sans choquer en rien la vraisemblance. L'arrivée du héros au manoir de son oncle, au milieu d'une partie de chasse, est aussi

[1] *Rob Roy*, chap. 1.

une scène fort agréable, que je cite ici d'autant plus volontiers que l'auteur y introduit une de ses héroïnes favorites, et la peint mieux en quelques traits que ne saurait faire aucune analyse.

« Le renard, pressé vivement, et presque harassé, sortit d'abord du bois qui ombrageait à droite la vallée. Sa queue traînante, son poil terni et son allure débile, annonçaient le sort qui l'attendait; et les oiseaux voraces qui planaient au-dessus de lui regardaient déjà le pauvre animal comme une proie certaine. Il traversa le ruisseau qui partage le petit vallon, et il se traînait en remontant un ravin de l'autre côté de ses rives sauvages lorsque les limiers les plus avancés, suivis du reste de la meute, avec de longs aboiemens, s'élancèrent du taillis, accompagnés du piqueur et de trois ou quatre cavaliers. Les chiens se mirent sur la trace du renard avec un instinct infaillible, et les chasseurs coururent à leur suite en toute hâte sans se soucier aucunement des obstacles et des difficultés du terrain. C'étaient de grands et robustes jeunes hommes, vêtus d'un costume vert et rouge, l'uniforme d'une association d'amateurs, fondée sous les auspices du vieux sir Hildebrand Osbaldistone. Voilà mes cousins! pensai-je, comme ils passaient près de moi rapidement. Ma seconde idée fut : « A quel accueil dois-je m'attendre parmi ces dignes successeurs de Nembrod? Et combien il y a peu d'apparence que moi, si nul ou si novice dans les amusemens champêtres, je me trouve à l'aise ou heureux dans la famille de mon oncle! »

Une apparition soudaine qui s'offrit à mes yeux interrompit ces réflexions.

« C'était une jeune dame, dont les traits, d'un éclat remarquable, étaient rehaussés par l'ardeur de la chasse et par l'agitation de l'exercice. Elle montait un beau cheval, noir comme du jais, à l'exception de quelques flocons d'écume aussi éblouissante que la neige qui blanchissaient sa bride. Elle portait, ce qui était assez rare alors, un habit, une veste et un chapeau, semblables à ceux d'un homme, et que l'usage a depuis appelés amazone. Cette mode, introduite pendant mon séjour en France, était parfaitement nouvelle pour moi. Ses longs cheveux noirs ayant échappé des liens qui les retenaient, dans le tumulte de la chasse, flottaient au gré du vent. Quelques inégalités de terrain à travers lesquelles elle guidait son cheval avec une adresse et une présence d'esprit admirable retardèrent sa course, et l'amenèrent plus près de moi qu'aucun des cavaliers précédens. J'eus donc l'avantage de contempler à loisir la beauté peu commune de son visage et de son maintien, auxquels l'agrément du paysage, l'effet pittoresque de son costume, et son aspect inattendu, ajoutaient un charme inexprimable. Comme elle passait près de moi, son cheval impétueux fit un mouvement irrégulier, juste au moment où, ayant atteint la plaine, elle le lançait au galop. Ceci me servit d'excuse pour me diriger vers elle afin de lui prêter mon secours. Néanmoins il n'y avait aucune cause d'alarme : ce n'était ni un écart,

ni un faux pas; et même, en cas d'un tel accident, la belle chasseresse était trop maîtresse d'elle-même pour s'en émouvoir. Elle remercia pourtant mes bonnes intentions par un sourire, et je me sentis encouragé à mettre mon cheval au même pas, et à lui tenir compagnie à peu de distance. Les cris de holà! mort! mort! et les fanfares du cor français nous apprirent bientôt qu'il était inutile de se hâter, puisque la chasse était finie. Un des jeunes gens que j'avais vus s'approcha de nous en agitant la queue du renard d'un air de triomphe, comme pour faire des reproches à ma belle compagne.

« Je vois, répondit-elle, je vois; mais ne faites pas tant de bruit pour votre exploit. Si Phébé, ajouta-t-elle en caressant le cou du bel animal qu'elle montait, ne s'était perdue parmi les rochers, vous n'auriez pas grand sujet de vous applaudir. »

« Ils se joignirent à ces mots, et je les vis tous deux me regarder et s'entretenir un moment à demi voix, la jeune dame ayant l'air de presser le chasseur de faire quelque chose dont il se défendait de mauvaise grâce, et avec une sorte de gaucherie maussade. Elle tourna brusquement la tête de son cheval vers moi en disant : « Fort bien, fort bien, Thornie; si vous ne voulez pas, il faut que je m'en charge, voilà tout.... Monsieur, continua-t-elle en s'adressant à moi, je cherchais à persuader à ce jeune cavalier si courtois de s'enquérir auprès de vous si, dans le cours de vos voyages aux environs, vous n'avez pas entendu parler d'un de nos parens,

M. Francis Osbaldistone, qu'on attend depuis quelques jours au château? »

« Je fus trop heureux de me faire connaître comme la personne dont on demandait des nouvelles, et d'exprimer mes remercîmens pour les obligeantes informations de la jeune dame.

« En ce cas, monsieur, reprit-elle, comme la politesse de mon parent semble un peu en défaut, vous me permettrez, quoiqu'il y ait, je suppose, une haute inconvenance, de me faire maîtresse des cérémonies, et de vous présenter le jeune écuyer Thorncliff Osbaldistone votre cousin, et Diane Vernon, qui a aussi l'honneur d'être l'indigne parente de votre aimable cousin. » [1]

C'est une opinion assez générale que Walter Scott a médiocrement réussi dans la peinture de l'amour. Le reproche est juste si on veut dire seulement qu'il ne s'est guère exercé à décrire la violence, les emportemens, le délire de cette passion, enfin ce qu'elle a de plus dramatique. Peut-être que les limites étroites de bienséance morale qu'il s'était prescrites ne lui permettaient point d'essayer de pareils tableaux : mais il avait une connaissance trop parfaite du cœur humain pour ne pas exceller à en reproduire les sentimens les plus intimes et les plus tendres émotions. Ainsi, dans *Rob Roy* il expose avec un art et une délicatesse infinie les progrès de

[1] « The fox hard run...... Your accomplished cousin's poor kinswoman. » (*Rob Roy*, chap. v.)

l'attachement involontaire de Francis pour miss Vernon. La familiarité qui s'établit bientôt entre eux s'explique par l'isolement de leur situation au manoir d'Osbaldistone, et par le caractère ainsi que l'éducation de la jeune fille. Il est difficile de ne point prendre part à leur sympathie réciproque, à leurs secrets entretiens, à leurs mésintelligences passagères, et à leurs franches réconciliations. L'intérêt s'accroît par l'espèce de mystère qui environne la conduite de l'héroïne. On reconnaîtra, je crois, tout le talent de narration du romancier dans le récit de l'explication entre les amans, lorsque Francis, guidé par un instinct de jalousie et par une curiosité irrésistible, s'avise d'un stratagême pour éclaircir ses doutes. Laissons le héros raconter lui-même le succès de sa tentative.

« J'attendis avec impatience le coucher du soleil et le moment du crépuscule. A peine était-il arrivé, que j'aperçus aux fenêtres de la bibliothéque une lumière faible et presque invisible au milieu de l'éclat encore vif du soir. J'en distinguai néanmoins la première clarté aussi vite que le navigateur égaré découvre la lueur lointaine du phare qui dirige sa course. Les sentimens de scrupule et de bienséance qui avaient lutté jusqu'alors avec ma jalousie et ma curiosité, s'évanouirent dès que l'occasion de satisfaire celle-ci s'offrit à moi. Je rentrai dans la maison, et évitant les appartemens les plus fréquentés avec l'attention de quelqu'un qui désire cacher son dessein, j'atteignis la porte de la bibliothéque.... J'hé-

sitai un instant, lorsque je mis la main sur le loquet.... J'entendis au-dedans un pas furtif.... j'ouvris la porte.... et trouvai miss Vernon seule.

« Diane parut étonnée.... Je ne pus deviner si c'était l'effet de mon apparition soudaine ou de quelque autre cause; mais il y avait dans son air une certaine agitation que je n'avais jamais remarquée auparavant, et qui ne pouvait être produite, je le vis bien, que par une émotion extraordinaire. Cependant elle fut calme en un moment; et telle est la force de la conscience, que moi qui me proposais de la surprendre, je parus moi-même surpris, et je fus certainement le plus embarrassé des deux.

« Est-il survenu quelque chose? dit miss Vernon. Quelqu'un est-il arrivé au château? »

« Personne que je sache, répondis-je avec un peu de confusion; je venais seulement chercher l'*Orlandó*. »

« Il est là », dit miss Vernon, montrant du doigt la table.

« En écartant un ou deux livres pour prendre celui que je feignais de chercher, je méditais réellement de faire une retraite honorable, et de renoncer à une investigation pour laquelle je ne me sentais pas assez d'assurance, lorsque j'aperçus un gant d'homme sur la table. Mes yeux rencontrèrent ceux de miss Vernon, qui rougit fortement.

« C'est une de mes reliques, dit-elle avec hésitation, en répondant non à mes paroles, mais à mes regards; c'est un des gants de mon grand-père, l'ori-

ginal du superbe Vandyke dont vous êtes admirateur.

« Comme si elle croyait quelque chose de plus qu'une simple affirmation nécessaire pour justifier ce qu'elle avançait, elle ouvrit un tiroir du vaste bureau en chêne, et tirant un autre gant le jeta vers moi. Lorsqu'un caractère naturellement franc s'abaisse à l'équivoque ou à la dissimulation, l'effort pénible que lui coûte une tâche si nouvelle engage souvent l'auditeur à se défier de l'exactitude de ses assertions. Je promenai un coup d'œil rapide sur les deux gants, et je répondis ensuite d'un air grave : « Ces gants se ressemblent sans doute pour la forme et la broderie; mais ils ne peuvent former la paire, puisqu'ils appartiennent tous deux à la main droite. »

« Elle se mordit la lèvre de dépit, et son visage se couvrit de nouveau d'une vive rougeur.

« Vous avez raison de me faire affront, répliqua-t-elle avec aigreur; des amis auraient jugé simplement, d'après ce que j'avais dit, que je ne me souciais pas d'entrer dans des explications particulières sur une circonstance qui n'en exige pas.... du moins pour un étranger. Vous avez mieux jugé, et vous m'avez fait sentir non seulement la bassesse de la feinte, mais mon incapacité pour soutenir un rôle de dissimulation. Je vous déclare maintenant avec netteté que ce gant n'est pas le pareil, ainsi que votre pénétration s'en est aperçu, de celui que je viens de produire à l'instant. Il appartient à un ami encore plus cher pour moi que l'original du portrait de

Vandyke.... à un ami dont les conseils m'ont servi et me serviront de guide.... que j'honore.... que je.... » Elle s'arrêta.

« J'étais mortifié de son ton, et je remplis l'intervalle à ma manière : « Qu'elle *aime*, veut dire miss Vernon. »

« Et quand je le dirais en effet, reprit-elle avec hauteur, qui me demandera compte de mon affection? »

« Non pas moi, miss Vernon assurément. Mais, continuai-je avec un peu de vivacité, car j'étais piqué à mon tour, j'espère que miss Vernon pardonnera à un ami, auquel elle semble disposé à retirer ce titre, d'observer..... »

« N'observez rien, monsieur, interrompit-elle avec véhémence, sinon que je ne veux ni doute ni question. Il n'existe personne à qui je permette de m'interroger ou de me juger; et si vous avez choisi cette heure insolite de vous présenter pour épier mes loisirs, l'amitié ou l'intérêt que vous prétendez ressentir pour moi sont une faible excuse de votre incivile curiosité. »

« Je vous délivre de ma présence, dis-je avec un orgueil égal au sien; car mon caractère n'a jamais su fléchir, même dans les cas où mes affections étaient le plus fortement engagées.... je vous délivre de ma présence. Je me réveille d'un rêve agréable, quoique bien trompeur; et.... Mais nous nous entendons l'un l'autre. »

« J'avais atteint la porte de l'appartement, quand miss Vernon, dont les mouvemens étaient quelquefois si rapides qu'ils semblaient presque instinctifs, me devança, et me saisissant par le bras, m'arrêta de cet air d'autorité qu'elle savait prendre si capricieusement, et qui, grâce à la naïveté et à la simplicité de ses manières, avait un effet si puissant.

« Arrêtez, monsieur Frank, dit-elle; il ne faut pas me quitter ainsi non plus. Je ne suis pas assez amplement pourvue d'amis pour pouvoir me priver même des ingrats et des égoïstes. Retenez bien ce que je vais vous dire, monsieur Francis Osbaldistone : vous ne saurez rien sur ce gant mystérieux, et à ces mots elle le souleva.... rien.... non, pas un seul *iota* de plus que ce que vous savez déjà; et pourtant, je ne souffrirai pas que ce soit un gant de défi et de discorde entre nous. Mon séjour ici, dit-elle en abaissant un peu la voix, doit être nécessairement fort court; le vôtre doit être plus court encore; nous allons bientôt nous séparer pour ne nous revoir jamais. Ne nous querellons pas, et ne cherchons pas, dans de mystérieuses misères, un prétexte d'attrister le peu d'heures que nous passerons ensemble en deçà de l'éternité. »

« Je ne sais par quelle fascination cette séduisante créature obtint un empire si absolu sur un caractère que je ne puis pas toujours maîtriser moi-même. J'étais résolu, en entrant dans la bibliothéque, à chercher une explication complète avec miss Ver-

non. J'avais trouvé qu'elle s'y refusait avec une indignation dédaigneuse, et qu'elle avouait devant moi sa préférence pour un rival; car quel autre sens donner à sa prédilection déclarée pour son mystérieux confident! Et pourtant, lorsque j'étais sur le point de sortir de l'appartement, et de rompre avec elle pour jamais, il ne lui en coûta qu'un changement de regard et de ton, que le passage d'un ressentiment réel et hautain à une sorte de despotisme indulgent et badin, tempéré par une nuance de mélancolie et de sensibilité sérieuse, pour me ramener à mon siége son captif volontaire, et aux rudes conditions qu'elle dictait.

« A quoi cela sert-il? dis-je en m'asseyant; à quoi cela peut-il servir, miss Vernon? Pourquoi serais-je témoin de peines que je ne saurais adoucir, et de mystères que je ne saurais même chercher à éclaircir sans vous offenser? Malgré votre inexpérience du monde, vous devez savoir qu'une personne jeune et belle ne peut avoir qu'un seul ami. Même chez un ami de mon sexe, je serais jaloux d'une confiance partagée avec un tiers inconnu et caché; mais avec *vous*, miss Vernon.... »

« Ainsi donc vous êtes jaloux dans tous les modes et temps de cette aimable passion? Mais, mon bon ami, vous n'avez débité jusqu'ici autre chose que l'insipide verbiage que les niais répètent d'après les comédies et les romans, jusqu'à ce qu'ils donnent à ce fade jargon une influence réelle et puissante sur leur âme. Les jeunes garçons et les petites filles de-

viennent amoureux en babillant, et, quand leur amour est près de languir, ils jasent et se taquinent pour se rendre jaloux. Mais vous et moi, Frank, nous sommes des êtres raisonnables, et nous ne sommes ni assez sots, ni assez désœuvrés, pour tâcher, à force de babil, d'établir entre nous d'autres rapports que ceux d'une amitié simple, honnête et désintéressée; toute autre union nous est aussi interdite que si j'étais homme ou vous femme.... A dire vrai, ajouta-t-elle après un moment d'hésitation, quoique je pousse la complaisance pour le décorum de mon sexe jusqu'à rougir un peu de ma franchise, nous ne pourrions nous marier si nous le voulions, et nous ne le devons pas si nous le pouvions. »

« Et assurément elle rougit d'une manière angélique en faisant cette cruelle déclaration. J'allais attaquer ses deux hypothèses, oubliant tout-à-fait jusqu'aux soupçons qui avaient été confirmés dans le cours de cette soirée; mais elle continua avec une fermeté calme qui approchait de la sévérité :

« Ce que je dis est la pure et incontestable vérité, sur laquelle je ne veux entendre ni question ni éclaircissement. Nous sommes donc amis, monsieur Osbaldistone.... n'est-ce pas? » Elle me tendit sa main, et prenant la mienne, elle ajouta : « Et rien de plus l'un pour l'autre, maintenant ou désormais, que de simples amis. »

« Elle quitta ma main; je la laissai retomber et ma tête en même temps, tout-à-fait atterré par ce

mélange de tendresse et de fermeté dans son air. Elle se hâta de changer de sujet. »[1]

La séparation de Frank et de Diane Vernon, qui termine le dialogue, est singulièrement touchante. Cette conclusion efface un peu l'impression pénible de l'éclaircissement qui précède, et on se flatte que, comme il arrive ordinairement, malgré les apparences défavorables, tout espoir n'est pas perdu. Malheureusement, l'intérêt ne se soutient pas au même degré dans la suite du récit. Le voyage précipité du héros en Écosse, à la nouvelle du désastre de son père, les rapports commerciaux de la maison Osbaldistone avec des marchands de Glasgow, et les négociations d'Owen avec ces divers correspondans, offrent des détails bien arides et bien prosaïques, après une scène aussi animée et aussi sentimentale que celle dont on vient d'être témoin. L'attachement mutuel de Francis et de miss Vernon, voilà ce qui excite vraiment la curiosité; et on attend toujours avec impatience l'explication des obstacles mystérieux qui semblent élever entre eux une barrière insurmontable. Néanmoins, il n'en est presque plus question, et de nouveaux événemens viennent distraire le lecteur, à son grand regret. Les courses aventureuses du jeune Osbaldistone, ses périls parmi les montagnards, et les prouesses de Rob Roy, forment autant d'épisodes qui embarrassent l'action

[1] « I waited with impatience.... She hastened to change the subject. » (*Rob Roy*, chap. XVII.)

principale. Cette multiplicité d'incidens romanesques et invraisemblables attache beaucoup moins que le développement de la passion des deux amans. Leur rencontre accidentelle auprès d'Aberfoil, quoique cette situation soit décrite avec tout l'art et toute la délicatesse de l'auteur, ne suffit pas pour ranimer des émotions trop long-temps interrompues. Plus tard, leur entrevue dans la bibliothèque du château paraît froide au souvenir de leurs adieux dans cette même salle, et leur union, vaguement indiquée, n'inspire plus la vive sympathie que promettait d'abord un pareil dénouement.

L'intrigue, dans *Rob Roy*, est ourdie avec une complication remarquable : il serait difficile d'imaginer un imbroglio plus complet que la révélation des motifs qui dirigent la conduite de la plupart des personnages. Pour se prêter à de pareilles combinaisons, il faut supposer qu'un esprit aussi clairvoyant que M. Osbaldistone père se laisse duper aveuglément par l'hypocrisie de Rashleigh, et qu'un fourbe aussi adroit que celui-ci ne surprend la confiance de son oncle que pour s'enlacer avec une insigne maladresse dans ses propres artifices. La catastrophe est amenée également avec une précipitation singulière. Walter Scott ne se montre pas fort scrupuleux dans les ressorts qu'il emploie pour faire disparaître de la scène les acteurs dont il n'a plus besoin. Ainsi, la manière expéditive dont il se débarrasse des cinq fils de sir Hildebrand, qui forment un obstacle aux prétentions du héros, ne suppose

ni frais d'invention, ni respect pour la vraisemblance.

Le caractère des deux amans est bien tracé : Francis Osbaldistone est un jeune homme vif, généreux, imprudent, d'un tour d'esprit un peu romanesque, et quelquefois dupe de sa vanité. Sa crédulité et sa confiance contrastent avec la sagacité de l'héroïne, instruite de bonne heure par l'adversité. Diane Vernon offre un des plus gracieux portraits de femme que l'auteur ait conçus : ce mélange de frivolité et de courage, de naïveté et de pénétration, de sensibilité et de finesse; l'ascendant irrésistible qu'elle prend sur Frank, son dévouement héroïque pour son père, et la fermeté de ses résolutions dans toutes les épreuves périlleuses, lui donnent une physionomie aussi aimable qu'originale.

Rashleigh est un hypocrite profondément rusé, ambitieux et pervers; toutefois, rien dans sa conduite ne justifie la science d'intrigue, la fertilité de ressources, et la prétendue habileté que lui attribue d'abord le romancier. La nature de ses relations avec Rob Roy, et sa déférence excessive pour Diane Vernon, qui obtient de lui la restitution de papiers d'une haute importance, ne sont peut-être pas suffisamment expliquées. L'agonie de ce personnage odieux est décrite avec une rare énergie, à la conclusion.

Rob Roy, sorte de bandit qui, à la fin, devient le protecteur de Francis et de Diane Vernon, donne, on ne sait trop pourquoi, son nom au roman, puis-

qu'il n'y joue qu'un rôle accessoire, quoique fort actif [1]. Il étonne par un singulier mélange d'audace, de violence et de générosité; sa première apparition sous le nom de Campbell ne prépare pas assez les lecteurs au caractère qu'il déploie plus tard. Il faut avouer aussi que, dans quelques occasions, son désintéressement et la noblesse de ses procédés paraissent bien peu d'accord avec sa profession. Sa femme Hélène est une de ces physionomies imposantes qu'on ne rencontre guère que chez Walter Scott.

Parmi les personnages secondaires, deux surtout méritent quelque attention : l'un est le bailli Jarvie, dont la brusquerie, l'obligeance et la cordialité rappellent, à certains égards, le fermier Dinmont de *Guy Mannering*. Tout n'est pas vraisemblable dans la conduite de ce digne magistrat, particulièrement son indulgence pour son cousin Rob Roy, et son expédition téméraire avec Francis. L'autre est le vieil André, valet rusé, curieux et bavard, qui amuse quelquefois par sa poltronnerie, et pour les fautes duquel son maître montre un patience presque inconcevable.

On trouve dans plusieurs chapitres des détails sur la civilisation du nord de l'Écosse, au commencement du dix-huitième siècle, et une curieuse description de la ville et de la cathédrale de Glasgow, qu'on peut comparer à celle d'Édimbourg, dans *l'Astrologue*. Malgré d'assez graves défauts, tels que

[1] L'auteur nous apprend dans l'Introduction que le choix du titre lui a été suggéré par son libraire.

l'imperfection du plan, l'embarras de l'intrigue, la précipitation du dénouement et d'interminables conversations en dialecte écossais, *Rob Roy* décèle un progrès dans la manière de Walter Scott, du moins pour le talent d'exposition et l'art de graduer les développemens de la fable. Si la seconde partie de l'ouvrage égalait la première en intérêt, bien peu de romans de l'auteur mériteraient d'être préférés à celui-ci.

LES PURITAINS D'ÉCOSSE.

Les Contes de mon Hôte, publiés sous le nom fictif de Jédédias Cleishbotham, maître d'école de la paroisse de Gandercleugh, ajoutèrent encore à la renommée de Walter Scott. Les admirateurs de son génie choisiraient peut-être pour leur lecture favorite quelques unes des fictions de cette nouvelle série. Elle comprend en effet *les Puritains d'Écosse*, *la Prison d'Édimbourg* et *la Fiancée de Lammermoor*, trois productions capitales et au premier rang parmi celles de l'illustre romancier.

Je ne dirai rien du premier conte de la collection, *le Nain noir*, création bizarre fondée sur une tradition obscure, sorte d'ébauche imparfaite où l'art de l'auteur ne se montre que dans quelques détails. Il n'en est pas de même de la composition suivante, *les Presbytériens*, ou *les Puritains d'Écosse*. J'adopte ce titre, qui donne une idée plus juste et plus complète de l'ouvrage que le titre original, *Old Morta-*

lity, littéralement intraduisible d'ailleurs [1]. Le singulier personnage désigné par ce surnom ne figure qu'un moment à l'avant-scène, et il n'en est plus question dans le cours du récit. L'action commence en 1679, par conséquent à une époque encore plus reculée que dans *Rob Roy*. Le sujet est le fanatisme des sectaires qui, sous les dernières années du règne des Stuarts, se soulevèrent plus d'une fois pour maintenir le libre exercice de leur culte religieux, et qui prirent les armes contre la couronne par haine contre l'épiscopat.

L'introduction des *Puritains d'Écosse* offre une scène extrêmement gracieuse qui contraste avec le caractère sombre et lugubre de plusieurs parties de la narration, et qui atteste la flexibilité du talent de l'écrivain. J'en citerai ici le début.

« La plupart de mes lecteurs ont dû contempler avec délices le joyeux tumulte qui accompagne la sortie d'une école de village par une belle soirée d'été. On peut voir la turbulente ardeur de l'enfance, réprimée avec tant de peine durant l'ennuyeux exercice de la discipline, faire alors, en quelque sorte, explosion par des cris, des chants et des ébats, tandis que les bambins s'éparpillent par groupes sur le terrain de leurs jeux, et arrangent leurs parties d'amusement pour le soir. Mais il y a un individu

[1] Le titre de *Vieillard des Tombeaux* correspond mieux aux mots anglais, mais annonce une sorte d'affectation qui s'allie mal avec un surnom populaire, et que Walter Scott évitait soigneusement.

qui partage l'intervalle de loisir annoncé par le signal du départ, et dont les sensations ne sont pas aussi visibles à l'œil du spectateur, ni aussi sûres d'obtenir sa sympathie. Je veux dire l'instituteur lui-même, qui, assourdi par le bourdonnement et suffoqué par l'atmosphère de son école, a passé tout le jour, seul contre une armée ennemie, en efforts et en fatigues pour contenir la pétulance, exciter au travail l'inertie, instruire la stupidité et fléchir l'obstination ; lui dont les facultés intellectuelles se sont consumées à entendre le soporifique refrain des mêmes leçons répétées cent fois de routine, et variées seulement par les diverses méprises de ses élèves. Les fleurs mêmes du génie classique dont s'enivrent ses rêveries solitaires ont perdu leur charme dans son imagination en s'associant aux pleurs, aux bévues et aux châtimens; en sorte que les églogues de Virgile et les odes d'Horace forment désormais une indissoluble alliance avec la piteuse figure et la récitation monotone de quelque écolier larmoyant. Si à ces tribulations morales se joignent une constitution délicate et un esprit ambitieux de quelque distinction plus flatteuse que celle d'être le tyran de l'enfance, le lecteur peut concevoir une faible idée du délassement qu'une promenade silencieuse, à la fraîcheur d'un beau soir d'été, procure à la tête malade et aux nerfs affaiblis, pendant tant heures, à remplir les fastidieuses fonctions de l'enseignement public.

« Ces récréations du soir ont été, pour moi, les

heures les plus agréables d'une vie malheureuse, et si, plus tard, quelque lecteur indulgent parcourt avec plaisir mes compositions, j'aime à lui faire savoir que le plan en a été ordinairement conçu dans ces intervalles où le repos, après la fatigue et le bruit, combiné avec le paisible aspect des sites d'alentour, disposait mon esprit à suivre ses inspirations.

« Mon principal refuge, dans ces momens de délicieux loisir, est le bord d'un petit ruisseau, qui, serpentant à travers un vallon de vertes fougères, passe au-devant de la maison d'école du village de Gandercleugh. Pendant le premier quart de mille peut-être, je suis parfois distrait dans mes méditations pour répondre à un salut ou à un coup de chapeau de quelques traîneurs parmi mes disciples, qui vont pêcher des truites ou des goujons dans le ruisseau, ou cueillir sur les bords des joncs et des fleurs champêtres. Mais, au-delà de l'espace que j'indique, les jeunes pêcheurs, après le coucher du soleil, n'étendent pas volontiers leurs excursions. La raison en est que, plus avant dans l'étroite vallée, et dans un enfoncement qui semble une coupure aux flancs de la rive escarpée et couverte de bruyère, il y a un cimetière abandonné, dont les petits poltrons n'osent approcher au crépuscule. Pour moi, néanmoins, ce lieu a un charme inexprimable. Il a été long-temps le but favori de mes promenades; et si mon excellent patron n'oublie pas sa promesse, il sera, probablement dans un jour peu éloigné, ma dernière demeure après mon pélerinage ici-bas.

« C'est un asile qui éveille toutes les impressions de recueillement que fait naître un cimetière, sans produire aucune des sensations d'une nature plus pénible. Comme on s'en est fort peu servi depuis plusieurs années, les tertres épars qui s'élèvent au-dessus de la surface du terrain sont couverts du même tapis de courte verdure. Les monumens, au nombre de sept ou huit, s'enfoncent à demi dans le sol, et sont revêtus de mousse. Nulle tombe de fraîche date ne trouble le calme profond de nos pensées, en nous rappelant une perte récente; et aucun gazon touffu n'attriste notre imagination de l'idée qu'il doit le vif éclat de ses couleurs aux tristes débris de mortalité et de corruption qui fermentent au-dessous. La marguerite qui embellit l'humble tertre, et le bluet qui l'ombrage, reçoivent leur pur aliment de la rosée du ciel, et leur aspect ne nous retrace aucun souvenir d'abjection ou de dégoût. La mort a sans doute passé par là, et ses vestiges sont devant nous; mais ils sont adoucis et dépouillés de leur horreur par notre éloignement de l'époque où ils furent jadis empreints. Ceux qui sommeillent sous nos pieds ne nous attachent à eux que par la réflexion qu'ils ont été autrefois ce que nous sommes aujourd'hui; et que, de même que leurs restes se confondent maintenant avec leur mère commune, les nôtres subiront tôt ou tard la même transformation. »[1]

[1] « Most readers must have witnessed..... Undergo the same transformation. » (*Old Mortality*, chap. I.)

Henri Morton, le véritable héros du roman, a quelques rapports de situation avec Waverley. C'est aussi un jeune homme sans expérience et d'un caractère naturellement indécis, qui, par un concours de circonstances fortuites et de persécutions injustes, se laisse entraîner involontairement dans une insurrection avec des amis dont il ne partage pas les principes et pour une cause où il ne prend aucun intérêt personnel. Il ne se dissimule pas non plus les fautes et les passions de ses associés, malgré son dévouement pour leur défense. Enfin, après la ruine de son parti, il doit également son salut à la médiation d'un ennemi généreux auquel il a rendu d'importans services. Le résultat de l'imprudence des deux personnages diffère en ce que l'un subit un exil dont l'autre est seulement menacé.

L'auteur ne déroule que peu à peu son dramatique tableau du fanatisme puritain. Il captive d'abord l'intérêt par une peinture plus attrayante, celle de l'attachement d'Henri Morton et d'Édith Bellenden. On peut citer Édith parmi les plus aimables physionomies dans la délicieuse galerie de portraits de femmes dont Walter Scott a enrichi ses fictions. Celui-ci est tracé avec un mélange exquis de bienséance et de sensibilité. Ainsi le trouble de l'héroïne à la nouvelle de l'arrestation de son amant, son entrevue avec lui dans la tour du château, sa curieuse lettre avec l'excellent *post-scriptum* à son oncle le major, et son intercession si délicate auprès de lord Évandale, tous ces traits révèlent sa passion de la

manière la plus touchante, sans que rien dans sa conduite s'écarte des plus rigoureuses convenances ni de la modestie naturelle à son sexe.

L'intérêt croît rapidement à partir de la captivité de Morton. Du château de Tillietudlem, l'auteur nous transporte au champ de bataille de Drumclog, et il entremêle habilement au récit animé de ce combat plusieurs épisodes attachans, tels que la mort du cornette Grahame, le duel de Balfour et de Bothwell, et les efforts désespérés de Claverhouse pour couvrir la retraite de ses soldats. C'est ici qu'il commence à mettre en scène les presbytériens : il décrit parfaitement leurs apprêts avant l'action, leur intrépide courage dans la lutte, et les mésintelligences naissantes de leurs chefs après la victoire. On ne saurait trop admirer avec quel art et quelle souplesse de style il fait agir et parler ses acteurs. Aussi aisément qu'il prête au major Bellenden le langage d'un ancien militaire, et à lady Marguerite celui d'une noble douairière provinciale, il réussit à reproduire le ton inspiré, le jargon biblique et l'inintelligible mysticisme des sectaires. Parmi tant de fanatiques de profession, d'âge et de sexe différent, tous ont leurs traits distinctifs qui ne permettent pas de les confondre. Ainsi les principaux, Balfour de Burley, dont je parlerai ailleurs; la vieille Mause, mère de Cuddie; le farouche visionnaire Mucklewrath, et l'enthousiaste Macbriar, conservent chacun leur physionomie individuelle et originale. Ce dernier figure merveilleusement le jeune prêtre chré-

tien, plein de la ferveur d'un néophyte, et ambitieux de la palme du martyre. Voyons-le, par exemple, dans la scène de son jugement, et nous y reconnaîtrons, si je ne me trompe, jusqu'à quel point Walter Scott sait s'identifier avec ses personnages. Ce sujet a tenté, avant et après lui, plus d'un romancier; mais je ne crois pas qu'aucun l'ait encore égalé en énergie.

« Macbriar fut ensuite amené en présence du tribunal.

« Étiez-vous à la bataille du pont de Bothwell? » lui demanda-t-on également.

« J'y étais », répondit le prisonnier d'un ton ferme et résolu.

« Étiez-vous armé? »

« Non.... j'assistais en ma qualité de prédicateur de la parole de Dieu, afin d'encourager ceux qui tiraient l'épée pour sa cause. »

« En d'autres termes, pour porter aide et secours aux rebelles », dit le duc.

« Tu l'as dit », répliqua le prisonnier.

« Fort bien! Faites-nous alors savoir, continua l'examinateur, si vous avez vu Jean Balfour de Burley dans leur compagnie?... Je présume que vous le connaissez? »

« Je remercie Dieu de ce que je le connais, répondit Macbriar; c'est un zélé et sincère chrétien. »

« Quand et où vîtes-vous la dernière fois ce pieux personnage? » Telle fut la question qui suivit immédiatement.

« Je dois ici répondre pour mon compte, dit Mac-

briar d'un air toujours intrépide, et non pour compromettre les autres. »

« Nous saurons le moyen, dit Dalzell, de vous faire retrouver votre langue. »

« Si vous pouviez lui persuader qu'il est dans un conventicule, ajouta Lauderdale, il la retrouverait bien sans vous.... Allons, mon garçon, parlez pendant que vous avez beau jeu..... autrement vous êtes trop jeune pour soutenir le fardeau qui vous attend. »

« Je vous défie, répondit Macbriar. Ce n'a pas été la première de mes captivités ni de mes souffrances; et, tout jeune que je suis, j'ai vécu assez long-temps pour savoir comment il faut mourir quand mon devoir l'ordonne. »

« A merveille! mais il y a quelques cérémonies qui doivent précéder une bonne fin, si vous persistez dans votre obstination », dit Lauderdale, et il agita une petite sonnette d'argent placée devant lui sur le bureau.

« Un épais rideau cramoisi qui couvrait une sorte de niche ou de réduit gothique dans le mur, se leva à ce signal, et laissa voir l'exécuteur public, un homme grand, farouche et hideux, ayant devant lui une table en chêne sur laquelle étaient étalés des menottes et un étui de fer, appelé la botte écossaise, dont on se servait dans ces temps de tyrannie pour mettre à la torture les accusés. Morton, qui n'était nullement préparé à cette sinistre apparition, tressaillit, quand le rideau se souleva; mais les nerfs de

Macbriar furent plus fermes. Il contempla l'horrible appareil avec beaucoup de calme; et si une émotion naturelle rappela le sang de ses joues durant une seconde, la résolution le renvoya à son visage avec un redoublement d'énergie.

« Savez-vous qui est cet homme? » dit Lauderdale d'une voix sourde, lugubre et presque inarticulée.

« C'est, je suppose, répondit Macbriar, l'infâme exécuteur de vos ordres sanguinaires contre la personne des serviteurs de Dieu. Lui et vous, vous êtes également au-dessous de mon attention; et, grâce au ciel, je ne crains pas plus ce qu'il peut infliger que ce que vous pouvez prescrire. La chair et le sang peuvent défaillir sous les tourmens que vous êtes maître de me faire souffrir, et la frêle nature humaine peut verser des pleurs ou pousser des cris, mais je me flatte que mon âme est solidement affermie sur le roc des âges.

« Faites votre devoir », dit le duc au bourreau.

« L'exécuteur s'avança, et demanda d'une voix rauque et discordante sur quel membre du prisonnier il emploierait d'abord son instrument.

« Qu'il choisisse lui-même, dit le duc : je consens à l'obliger en tout ce qui est raisonnable. »

« Puisque vous me laissez le choix, dit le prisonnier, étendant sa jambe droite, prenez le meilleur... j'en fais volontiers le sacrifice pour la cause que je sers. »

« L'exécuteur, avec le secours de ses adjoints, emboîta la jambe et le genou dans l'étroite botte ou étui

de fer, et puis, plaçant un coin du même métal entre le genou et le rebord de l'instrument, il prit un maillet dans sa main, et attendit de nouveaux ordres. Un homme bien vêtu, chirurgien de profession, se plaça de l'autre côté de la chaise du prisonnier, lui découvrit le bras, et appliqua son doigt au pouls afin de régler la torture selon la force du patient. Ces préparatifs achevés, le président du conseil répéta d'une voix toujours menaçante la question : « Quand et où vîtes-vous la dernière fois Jean Balfour de Burley ? »

« Le prisonnier, au lieu de répondre, tourna les yeux vers le ciel comme pour implorer la force divine, et balbutia quelques mots dont les derniers seuls furent distinctement intelligibles, « Tu as dit que ton peuple serait prêt au jour de ton pouvoir ! »

« Le duc de Lauderdale promena ses regards autour du conseil, comme pour recueillir les suffrages, et jugeant d'après l'attitude muette de ses collègues, donna de son côté le signal à l'exécuteur, dont le maillet s'abaissa à l'instant sur le coin, qui, s'enfonçant entre le genou et la botte de fer, occasionna la douleur la plus violente, comme il parut à la rougeur qui couvrit aussitôt le front et les joues de la victime. Le bourreau releva ensuite son instrument, et se prépara à donner un second coup.

« Direz-vous enfin, répéta le duc de Lauderdale, où et quand vous avez quitté dernièrement Balfour de Burley ? »

« Vous avez entendu ma réponse », dit l'accusé

d'un ton ferme, et le second coup tomba. Le troisième et le quatrième suivirent; mais au cinquième, lorsqu'un coin plus large eut été introduit, le prisonnier jeta un cri de détresse.

« Morton, dont le sang bouillait dans ses veines au spectacle de tant de cruauté, ne put se contenir plus long-temps. Quoique sans armes, et lui-même en grand péril, il allait s'élancer, quand Claverhouse, qui observait son émotion, le retint de force, appuyant une main sur son bras, et l'autre sur sa bouche, tandis qu'il lui dit à voix basse : « Au nom du ciel! songez où vous êtes. »

« Heureusement pour lui, ce mouvement ne fut aperçu d'aucun des autres conseillers : leur attention était absorbée par la scène terrible qui se passait devant eux.

« Il a perdu ses sens, dit le chirurgien.... Il est évanoui, milords; et la nature humaine est incapable d'en supporter davantage. »

« Qu'on le relâche, dit le duc; et il ajouta, en se tournant vers Dalzell : « Il justifiera un vieux proverbe, car il ne montera guère à cheval aujourd'hui, quoiqu'il ait mis ses bottes. Je suppose qu'il faut en finir avec lui? »

— « Oui; expédiez son arrêt, et que nous en soyons quittes : il nous reste encore beaucoup de besogne. »

« On se servit avec activité d'eaux spiritueuses et d'essences pour rappeler au sentiment l'infortuné captif; et dès que les premières et faibles aspirations

indiquèrent un retour à la vie, le duc prononça la sentence de mort contre lui, comme traître pris en acte flagrant de rébellion ouverte, et ordonna qu'il serait transporté du tribunal à la place d'exécution publique, pour y être pendu par le cou; que sa tête et ses mains seraient tranchées pour en disposer au bon plaisir du conseil; et que tous ses biens, meubles et immeubles, seraient appliqués au service de Sa Majesté.

« Huissier, continua-t-il, répétez la sentence au prisonnier. »

« L'office d'huissier appartenait alors, et même à une époque beaucoup plus rapprochée, à l'exécuteur des hautes œuvres, qui l'exerçait par intérim avec ses fonctions ordinaires. Sa charge consistait à réciter au malheureux criminel la sentence de la loi, telle que le juge venait de la prononcer, et dont l'effet devenait encore plus imposant et plus terrible par la réflexion que l'odieux personnage qui en était l'interprète devait être le ministre des rigueurs qu'elle proclamait. Macbriar avait à peine compris le sens des paroles d'abord proférées par le lord président du conseil; mais il se remit assez pour prêter l'oreille et répondre à la sentence, quand elle lui fut transmise par la voix rude et sauvage du misérable qui devait l'exécuter; et aux derniers mots solennels, « tel est l'arrêt que je prononce », il s'écria fièrement : « Je vous remercie, milords, de la seule faveur que j'attendisse de vous, ou que je voulusse recevoir de vos mains, c'est-à-dire de ce que vous hâtez

le supplice du corps mutilé et meurtri qui a subi, en ce jour, vos cruautés. Il m'importerait peu, sans doute, de périr au gibet ou dans la prison; mais, si la mort suivant de près ce que j'ai enduré aujourd'hui m'avait surpris dans mon séjour d'obscurité et d'esclavage, beaucoup de mes frères auraient perdu le spectacle de ce que peut souffrir un chrétien pour la bonne cause. Quant au reste, je vous pardonne, milords, pour ce que vous avez prescrit et que j'ai supporté.... Et de quoi me plaindrais-je?... Vous m'envoyez à un échange glorieux.... à la compagnie des anges et des esprits justes, au lieu de la frêle poussière et des cendres.... Vous m'envoyez des ténèbres à la lumière.... de la mort à l'immortalité.... en un mot, de la terre au ciel!... Si donc les remercîmens et le pardon d'un mourant peuvent vous faire quelque bien, recevez-les de ma bouche, et que vos derniers momens soient aussi heureux que les miens.»

« Comme il prononçait ces mots d'un air triomphant et radieux de joie, il fut entraîné par ceux qui l'avaient conduit dans la salle, et exécuté une demi-heure après, mourant avec cette constance héroïque dont il avait donné des preuves toute sa vie. »[1]

L'action est tout-à-fait interrompue après la défaite des presbytériens, et le brusque départ du héros pour l'exil. Walter Scott renoue le fil de son récit sans beaucoup d'art, et en invoquant le privi-

[1] « Macbriar was then moved forward.... Which his whole life had evinced. » (*Old Mortality*, chap. XXXVI.)

lége des romanciers, il franchit un intervalle de dix années. Le retour inattendu de Morton dans sa patrie, son arrivée soudaine la veille du mariage d'Édith, sa visite à Balfour de Burley dans une caverne au fond d'un précipice, et sa délivrance miraculeuse en cette occasion, sont des incidens trop romanesques pour satisfaire les lecteurs judicieux. Après la longue séparation des deux amans, il est même difficile de prendre un vif intérêt à leur bonheur, lorsque leur union devient possible par la mort d'Évandale. Cette dernière catastrophe est d'ailleurs amenée avec une précipitation dont l'auteur ne sait presque jamais se garantir dans ses dénouemens, et dont il se justifie assez maladroitement à la conclusion.

Peu de romans sont comparables aux *Puritains d'Écosse* pour la richesse, l'énergie et l'éclat des caractères. J'ai déjà parlé du héros et de l'héroïne : je me bornerai à remarquer ici que le long silence de Morton pendant son absence, et le sacrifice volontaire de sa passion, lorsqu'il est sûr de la fidélité de son amante, sont bien peu vraisemblables. Édith Bellenden plaît par la constance de son affection; mais on regrette qu'un dévouement si pur soit récompensé si tard, et après des épreuves aussi pénibles. La conduite de lord Évandale offre un modèle de désintéressement, de délicatesse et de générosité chevaleresque. L'intérêt se partage même si également entre son rival et lui, que la mort de l'un, quoique nécessaire au bonheur de l'autre, laisse une

impression de tristesse et d'amertume à la fin du récit. Balfour de Burley, qui joue un si grand rôle dans l'action, et dont la destinée influe si puissamment sur celle du héros, est une de ces physionomies, rudes, fortes et expressives, que Walter Scott aime à reproduire. Le féroce fanatisme de ce sectaire s'allie à des calculs d'ambition, à des projets de vengeance, à un esprit d'astuce, et à une certaine habileté mondaine. Dans sa dernière entrevue avec Morton, il montre une brutalité sauvage et un excès de perversité presque inexplicable. Sa fin est décrite avec la même vigueur qui domine dans la conception de son caractère.

Parmi les innombrables acteurs qui figurent dans ce vaste drame, il est impossible de ne pas citer au moins l'excellente douairière, lady Marguerite, qui ne peut dire un mot sans rappeler inévitablement la visite de sa Majesté très sacrée au château de Tillietudlem; le digne major, son frère; le colonel Claverhouse, vrai type du despotisme et de la discipline militaire, si calme, si méthodique, et même si poli dans sa cruauté; le sergent Bothwell, un de ces aventuriers intrépides, insoucians et indomptables, autre famille favorite de l'auteur; le vieux Milnwood, l'oncle avare de Morton, et son adroite gouvernante Alison; Cuddie Headrigg, dont le bon sens naturel forme un si étrange contraste avec le mystique enthousiasme de sa mère; enfin Jenny Dennison, suivante espiègle, dont la coquetterie rustique vaut bien celle de la célèbre Jenkins de

Smollett. Il faudrait citer encore tous les prédicateurs puritains, ou pour mieux dire tous les personnages, si on voulait rendre justice à l'inépuisable fertilité d'invention et à l'art merveilleux du romancier.

A tout prendre, malgré quelques défauts dont j'ai fait mention, *les Puritains d'Écosse* marquent un nouveau progrès de maturité dans le talent de Walter Scott. Outre le même mérite de coloris local, et la vivante peinture d'une époque historique très remarquable, on y trouve moins de complication d'intrigue; il y règne une plus riche variété de caractères, un intérêt plus égal et plus soutenu que dans aucune de ses compositions précédentes.

LA PRISON D'ÉDIMBOURG.

Depuis *Waverley*, son début dans la carrière du roman, Walter Scott avait pris successivement un essor plus brillant et plus hardi. Il parut s'élever encore, ou du moins son génie se révéla sous un nouvel aspect, dans *la Prison d'Édimbourg*[1], que quelques lecteurs préfèrent à tous ses autres ouvrages. En effet, si on tient compte de l'intérêt de la fable, de la puissance du pathétique, et de la grandeur de la leçon morale, on pourra aisément concevoir et même partager une telle prédilection.

Le sujet, débarrassé des hors-d'œuvre qui dé-

[1] *The heart of Mid-Lothian*, littéralement, « le cœur de Mid-Lothian », nom d'une ancienne prison d'Édimbourg, démolie en 1817.

robent la simplicité du plan et l'unité de l'action, se réduit à un petit nombre d'incidens fournis par une anecdote historique. Euphémie, fille de David Deans, cultivateur écossais de la secte puritaine, se laisse séduire par un jeune homme inconnu, et devient mère à l'insu de sa famille. Conduite à la prison d'Édimbourg sous une accusation d'infanticide, elle est jugée, et, malgré ses protestations d'innocence, condamnée à mort. Sa sœur Jeanie, après avoir tenté vainement tous les moyens de la sauver, sans trahir néanmoins la vérité, voyage à pied jusqu'à Londres, afin de solliciter sa grâce de la clémence royale. Par l'intercession du duc d'Argyle, elle parvient à obtenir le pardon d'Euphémie, qui épouse ensuite son séducteur. Tel est le précis des faits sur lesquels reposent la conception et l'ordonnance de l'ouvrage. Il fallait sans doute une certaine hardiesse d'esprit pour choisir la matière d'un roman dans une situation qui semblait réservée uniquement aux annales des procès criminels, et une rare habileté pour prêter à des détails de cette nature tout l'intérêt de la fiction la plus attachante.

La patrie de Walter Scott est encore ici le lieu de la scène, et l'action se passe en 1736, par conséquent à une époque intermédiaire entre celle dont il est question dans *Rob Roy* et celle qui fait le sujet de *Waverley*. Quelques peintures locales délicieuses répandent, de temps en temps, le même charme et la même variété que dans les récits précédens. Il y

a, par exemple, au début du huitième chapitre, une description très pittoresque de la capitale de l'Écosse, vue du haut des rochers de Salisbury; et l'auteur nous apprend en note, avec un légitime sentiment de satisfaction, qu'on doit peut-être à ce passage de son livre le sentier nouvellement tracé dans cette solitude romantique.

L'exposition, qui offre une scène imposante et bien en harmonie avec le caractère général du roman, se rattache à un fait historique, la mémorable émeute qui éclata à Édimbourg sous le règne de George II, et qui se termina par l'exécution tragique du capitaine Porteous. De semblables catastrophes ne peuvent être fidèlement racontées que par ceux qui ont vécu au sein des gouvernemens libres, et qui ont pu être témoins de la violence des passions populaires. Déjà Lewis, dans un épisode remarquable du *Moine*, avait décrit avec vigueur une insurrection du peuple de Madrid, et la dévastation du couvent de Sainte-Claire; mais le tableau de Walter Scott est plus dramatique et plus complet. On y suit toutes les crises du fatal événement, depuis les sourds murmures et le frémissement confus de la multitude, jusqu'à l'explosion soudaine et terrible de sa fureur. On assiste aux préparatifs et aux progrès du soulèvement; on voit la foule se grossir peu à peu, désarmer en passant la milice municipale, s'acheminer à la prison, en arracher sa victime, et satisfaire sa vengeance avec une espèce d'ordre et de légalité capricieuse au milieu de son

emportement. Rien ne manque à la vraisemblance du récit, ni la pusillanimité ordinaire des magistrats civils dans ces épreuves périlleuses, ni leur intervention tardive après l'accomplissement du désastre, ni la prompte évasion des coupables, ni même la stérile formalité de l'enquête juridique. Dans tout ce morceau, l'auteur se montre à la fois peintre sublime et profond observateur de la nature humaine.

Les éclaircissemens qui suivent, et qui ramènent à une époque antérieure, étaient nécessaires pour l'intelligence du caractère et de la situation des principaux personnages. D'ailleurs, ces images plus douces et plus paisibles de la vie domestique reposent l'âme après le spectacle d'une grande perturbation sociale. Ainsi, l'histoire du presbytérien David Deans et de la veuve Butler, la conformité de leur isolement dans le monde, leurs liens d'amitié et de voisinage, tous ces détails, malgré quelques longueurs, ont du charme et de l'intérêt. L'éducation de Jeanie, l'héroïne du roman, prépare bien au rôle qu'elle joue ensuite; et ses relations habituelles avec Ruben Butler expliquent naturellement la pure et sincère affection qui s'établit entre eux. Le portrait de sa sœur, le lis de saint Léonard, est un tableau du genre le plus gracieux, où l'auteur a mêlé habilement quelques ombres qui expliquent plus tard la faiblesse de la jeune fille. Avec non moins de vérité, l'humeur austère et le rigide puritanisme de David Deans rendent son abattement plus profond, lorsqu'il apprend tout à coup le déshonneur de sa

famille. Je transcrirai ici, comme une scène fort touchante, celle où Butler visite son vieil ami et la compagne de son enfance, à la nouvelle de la faute et de la captivité d'Euphémie.

« Entrez, répondit la douce et mélodieuse voix que Butler aimait le mieux à entendre, lorsqu'il frappa à la porte de la chaumière. Il leva le loquet, et se trouva dans l'asile de l'affliction. Jeanie osa jeter à peine un coup d'œil sur son amant, qu'elle voyait maintenant dans une circonstance aussi douloureuse pour sa sensibilité que mortifiante pour son honnête orgueil. C'est un fait bien connu qu'une grande partie des bonnes et mauvaises qualités du caractère national des Écossais naît de l'intimité de leurs liaisons de famille. « Venir de braves gens », c'est-à-dire de personnes qui jouissent d'une réputation honorable et sans tache, est, pour la classe inférieure, un avantage aussi précieux que l'insigne privilége « d'appartenir à une bonne famille » l'est, d'une autre part, pour la bourgeoisie. Le mérite et la considération d'un simple villageois sont toujours regardés, par ses parens et par les autres, non seulement comme un sujet de légitime fierté, mais comme une garantie de bonne conduite pour le reste de la famille. Au contraire, la disgrâce de la triste flétrissure désormais empreinte au front d'un des enfans de Deans rejaillissait par contre-coup sur tous ceux qui lui étaient unis par le sang, et Jeanie se trouvait rabaissée à la fois à ses propres yeux et à ceux de son amant. Ce fut en vain qu'elle voulut combattre

ce sentiment comme trop étroit et trop égoïste pour se confondre avec le chagrin de l'infortune de sa sœur. La nature triompha ; et tandis qu'elle versait des pleurs pour la honte et le danger d'Euphémie, il s'y mêlait des larmes amères de regret pour sa propre humiliation.

« Lorsque Butler entra, le vieillard était assis près du feu, tenant dans ses mains l'ancienne Bible de poche, la compagne des épreuves et des périls de sa jeunesse, et qui lui avait été léguée sur l'échafaud par un des enthousiastes qui scellèrent de leur sang, en l'année 1686, leurs principes religieux. Le soleil dardait ses rayons par une petite fenêtre à laquelle Deans était adossé, et « scintillant à travers la hutte enfumée », pour me servir de l'image d'un poète du temps et du pays, éclairait les cheveux gris du vieillard et les pages saintes qu'il feuilletait. Ses traits, loin d'être beaux, mais plutôt rudes et sévères, avaient pourtant, par leur expression de gravité habituelle et de mépris pour les choses d'ici-bas, un air de dignité stoïque au milieu de leur âpreté. Il possédait à un degré supérieur les vertus attribuées par Southey aux antiques Scandinaves, qu'il représente comme « intrépides au combat et invincibles dans la souffrance. » L'ensemble formait un tableau dont la lumière aurait pu être fournie par Rembrandt, mais dont les contours auraient exigé la force et la vigueur de Michel-Ange.

« Deans leva les yeux à l'aspect de Butler, et les détourna aussitôt, comme pour fuir un objet qui

lui causait à la fois une surprise et un sentiment soudain de malaise. Il avait pris un ton si haut avec ce disciple des sciences mondaines, comme, dans son orgueil, il appelait Butler, que la présence de cet homme, dans sa situation humiliante, ajoutait à son malheur, et devenait une dernière blessure semblable à celle du guerrier mourant dans la vieille ballade.... « Le comte Percy voit ma défaite ! »

« Deans leva la Bible de sa main gauche, de manière à cacher en partie son visage, et allongeant sa main droite derrière lui, aussi loin qu'il put, il la tendit vers Butler dans cette attitude, en détournant son corps en même temps, comme pour l'empêcher de lire l'émotion de sa physionomie. Butler saisit cette main qui l'avait soutenu orphelin dans son enfance, l'arrosa de ses larmes, et, malgré ses efforts, ne put proférer que ces mots : « Dieu vous console !... Dieu vous console ! » [1]

Dans ce récit, qui caractérise parfaitement les trois personnages en scène, on a pu remarquer un des défauts habituels de Walter Scott, quelquefois un peu trop prodigue d'allusions et de réminiscences. Quoique ses citations soient ordinairement heureuses, elles ont l'inconvénient de distraire l'attention et de nuire à la vraisemblance. Il est évident que l'auteur, avec sa vaste littérature et sa riche mémoire de poète, se substitue ici au modeste maître d'école de Gandercleugh. C'est ainsi qu'un peu plus loin il se

[1] « Come in, answered the low and sweet-toned voice.... God comfort you ! » (*The Heart of Mid-Lothian*, chap. XII.)

compare à l'Arioste, occupé sans cesse à débrouiller et à reprendre le fil interrompu de son histoire.

L'explication suivante, où Jeanie déclare à Butler que tout est fini entre eux, et que leur union devient impossible après la disgrâce de sa soeur, fait paraître dans tout son jour la noblesse des sentimens de l'héroïne. Son courage et la sublime pureté de sa vertu brillent bien mieux encore dans l'entretien nocturne avec le séducteur d'Euphémie. Ce dialogue, où Robertson emploie tour à tour les menaces, les raisonnemens et les prières pour lui persuader de faire une déposition favorable à l'accusée, et où la jeune fille refuse obstinément de sauver la vie de sa soeur au prix d'un mensonge, tout ce dialogue, dis-je, est admirable d'énergie et de vérité. Bientôt après son entrevue avec Euphémie dans la prison, la veille du jugement, offre une situation pleine de sensibilité et d'intérêt. J'en citerai un passage, où l'on reconnaîtra sans doute le pathétique profond du romancier.

« La honte, la crainte et le chagrin avaient combattu alternativement dans le sein de la pauvre captive, durant toute la matinée, tandis qu'elle se préparait à cette entrevue; mais, dès que la porte s'ouvrit, tout céda à une sensation étrange et confuse, qui ne fut pas sans délices, lorsque, se jetant au cou de sa soeur, elle s'écria : « Ma chère Jeanie !... ma chère Jeanie !... il y a long-temps que je ne vous ai vue ! » Jeanie lui rendit ses caresses avec une vivacité qui tenait presque du ravissement; mais ce fut

seulement une émotion passagère, comme un rayon de soleil qui pénètre tout à coup à travers les nuages de la tempête, et, à peine visible, s'évanouit. Les deux soeurs s'avancèrent ensemble vers le bord de l'humble couche, s'y assirent côte à côte, se prirent les mains, et contemplèrent le visage l'une de l'autre, mais sans prononcer une parole. Elles restèrent une minute dans cette posture, pendant que la lueur de joie s'effaçait peu à peu de leurs traits, et faisait place à la plus vive expression d'abord de tristesse, et ensuite d'abattement, jusqu'à ce que, se jetant dans les bras l'une de l'autre, toutes deux, pour emprunter le langage de l'Écriture, élevèrent la voix et pleurèrent amèrement.

« L'impitoyable geôlier lui-même, qui avait passé sa vie au milieu de spectacles propres à étouffer également la conscience et la sensibilité, ne put contempler ce tableau sans un réveil de sympathie. Son humanité se révéla par une action peu importante, mais qui annonçait plus de délicatesse qu'on n'en eût naturellement attendu de son caractère et de son emploi. La fenêtre délabrée de la misérable chambre était ouverte, et les rayons d'un soleil brillant tombaient aplomb sur le lit où étaient assises les infortunées. Avec une attention accompagnée d'une sorte de respect, Ratcliffe referma à demi le volet, et parut ainsi jeter un voile sur une scène aussi attendrissante. »[1]

[1] « Shame, fear and grief.... A veil over a scene so sorrowful. »
(*The Heart of Mid-Lothian*, chap. xx.)

J'ai eu occasion de remarquer ailleurs que la destination primitive de Walter Scott au barreau se reconnaît dans ses romans au retour fréquent de certains épisodes, tels que des interrogatoires, des enquêtes ou des controverses judiciaires, qu'il expose ordinairement avec beaucoup de précision et de clarté. Ce mérite ne se fait nulle part mieux sentir que dans *la Prison d'Édimbourg*. Le procès d'Euphémie Deans est la représentation fidèle, minutieuse, presque historique, d'une séance de cour d'assises. Rien ne manque aux formalités d'usage, depuis la lecture de l'acte d'accusation jusqu'au verdict du jury. On y retrouve non seulement les faits généraux et essentiels d'un jugement, l'interrogatoire de l'accusée, la déposition des témoins, le réquisitoire du ministère public, le discours et la réplique du défenseur, le résumé du président, et la déclaration du chef des jurés; mais encore les faits accessoires et secondaires, le rappel de l'avocat à la question, ses commentaires sur le texte de la loi, les débats contradictoires sur un incident, enfin une interruption inattendue. Au moment où le défenseur, près du terme de sa plaidoirie, admet la supposition de la mort de l'enfant d'Euphémie, celle-ci pousse un cri perçant qui émeut l'auditoire. L'avocat, en homme habile, profite aussitôt de cette circonstance, et y puise une péroraison à effet, que pourrait lui envier plus d'un de ses confrères. « Milords, dit-il, le cri lamentable que vous venez d'entendre est l'éloquence de l'affection maternelle bien

au-dessus de la puissance de mes faibles paroles.... Rachel pleurant pour ses enfans ! La nature elle-même témoigne en faveur de la tendresse de l'accusée ; et sa vive douleur décèle des entrailles de mère. Je ne déshonorerai pas sa défense en ajoutant un seul mot de plus » [1]. Ce n'est pas là une parodie, mais une heureuse imitation des ressources, des artifices et des secrets de l'art oratoire. Il ne fallait rien moins que le pathétique de Walter Scott pour animer ainsi des détails arides et rebutans, et pour transformer le procès-verbal d'une cause criminelle en un récit aussi touchant, aussi passionné, aussi dramatique. Indépendamment de l'intérêt de toute cette scène, on y rencontre des renseignemens curieux sur la jurisprudence écossaise à cette époque, et sur quelques règles de procédure qui s'éloignent de nos formes juridiques. J'observe, par exemple, entre autres différences, qu'une discussion publique en présence du tribunal, pour décider s'il y a lieu à suivre, précède l'ouverture des débats devant le jury ; et que l'avocat adresse directement à son client toutes les questions qu'il juge convenables, sans l'intermédiaire d'aucun magistrat.

On peut ajouter Walter Scott à ceux des bons romanciers anglais, comme Richardson, Goldsmith et Mackenzie, qui ont le mieux fait ressortir les avantages pratiques de la religion. Dans sa composition précédente, il avait peint l'extravagance et les

[1] *The Heart of Mid-Lothian*, chap. XXII.

emportemens du fanatisme des sectaires : il représente ici le véritable caractère du christianisme, en racontant l'histoire d'une pauvre famille presbytérienne. La piété profonde et austère du vieux David Deans lui communique, dans son malheur, une dignité à laquelle ne saurait atteindre aucune vertu philosophique; et sa fille Jeanie trouve dans la simplicité de sa foi une constance d'âme ainsi qu'une promptitude et une vigueur de décision que les lumières et la supériorité d'esprit ne donnent pas toujours.

Sa soudaine résolution de se rendre à Londres pour solliciter le pardon de sa soeur, les brusques apprêts de son départ, et ses touchans adieux à Butler, révèlent mieux encore que ce qui précède la noblesse et la pureté de ses sentimens. Elle qui naguère, dans la situation la plus déchirante, avait résisté aux larmes d'Euphémie et aux sympathies de l'auditoire pour ne pas trahir la vérité, brave maintenant toutes les fatigues et les périls d'un pélerinage lointain, dans l'espoir d'obtenir la grâce de celle dont elle n'a pas voulu sauver la vie par un mensonge presque excusable. L'épisode du voyage est sans doute un peu long, et il s'y mêle quelques incidens beaucoup trop romanesques, tels que la rencontre de Jeanie avec des voleurs, sa promenade avec la folle Madge Wildfire, et son entrevue fortuite avec le séducteur d'Euphémie, George Staunton, qui lui raconte ses aventures. Cette narration n'a d'autre avantage que d'expliquer, et encore assez imparfaitement, quel-

ques faits antérieurs mal éclaircis. L'intérêt se ranime à l'arrivée de l'héroïne à Londres, à sa visite au duc d'Argyle, protecteur naturel de ses compatriotes, et surtout à l'audience qu'elle obtient, par son entremise, dans le parc de Richmond. Je transcrirai ce récit, dont le début est fort spirituel, et dont la conclusion s'élève à la haute éloquence. Il faut se souvenir, pour l'intelligence de la scène, que le duc, avant d'introduire la jeune villageoise auprès de la reine Caroline et de lady Suffolk, maîtresse favorite de George II, parmi d'autres instructions, est convenu de porter la main à sa cravate afin d'avertir Jeanie si elle commet quelque indiscrétion ou quelque bévue.

« La Reine parut consentir, et le duc fit signe à Jeanie de s'avancer du lieu où elle était restée jusqu'alors, observant des physionomies depuis trop long-temps accoutumées à bannir tout symptôme extérieur d'émotion pour lui fournir aucune indication intéressante. Sa Majesté ne put se défendre de sourire de l'attitude respectueuse avec laquelle la petite Écossaise, confuse et timide, s'approcha d'elle, et plus encore aux premiers sons de l'accent septentrional qu'elle fit entendre. Mais Jeanie avait une voix douce et harmonieuse, avantage admirable chez une femme, et de plus elle conjurait « sa seigneurie d'avoir pitié d'une pauvre jeune créature abusée », d'un ton si touchant que, de même que dans les notes de quelques chants de son pays, la trivialité provinciale s'effaçait devant le pathétique.

« Redressez-vous, jeune fille, dit la Reine avec douceur, et apprenez-moi jusqu'à quel point vos compatriotes sont barbares, puisque l'infanticide est devenu si commun parmi eux qu'il exige la répression de lois telles que les vôtres? »

« N'en déplaise à votre seigneurie, répondit Jeanie, il y a bien d'autres pays que l'Écosse où les mères sont cruelles pour leur chair et leur sang. »

« Il faut observer que la querelle entre George II et Frédéric, prince de Galles, était alors au plus haut point de violence, et que la partie charitable du public mettait le blâme sur le compte de la Reine. Elle rougit vivement, et jeta un regard pénétrant d'abord sur Jeanie, ensuite sur le duc. Tous deux le soutinrent sans nulle émotion, Jeanie par l'ignorance complète de son offense, et le duc par son calme habituel. Mais il pensa en lui-même, ma pauvre protégée a, par cette malencontreuse réponse, tué, d'un coup lancé au hasard, son seul espoir de succès. »

« Lady Suffolk intervint avec obligeance et adresse dans cette crise embarrassante. « Vous devriez expliquer à madame, dit-elle à Jeanie, les causes particulières qui rendent ce crime si commun dans votre pays. »

« On croit que ce sont les censures de l'Église.... Je veux dire le.... la sellette, n'en déplaise à votre seigneurie, répliqua Jeanie en baissant les yeux et en faisant la révérence.

« La quoi? dit lady Suffolk, à qui l'expression

semblait nouvelle, et qui d'ailleurs était un peu sourde.

« La sellette de repentir, madame, n'en déplaise à votre seigneurie, pour conduite ou commerce illicite, et pour violation du septième commandement. » Ici elle leva les yeux vers le duc, le vit porter la main à son menton, et ignorant tout-à-fait ce qu'elle avait dit à contre-temps, elle aggrava l'effet de son explication, en s'arrêtant tout court, d'un air d'embarras.

« Quant à lady Suffolk, elle se replia comme un corps de réserve qui, pour s'interposer entre la retraite de ses alliés et l'ennemi, s'est attiré tout à coup une fusillade extrêmement meurtrière.

« Au diantre la sotte! pensa le duc d'Argyle en lui-même : encore une nouvelle décharge.... Elle fait feu à droite et à gauche à la fois.

« A dire vrai, le duc eut lui-même sa part de confusion, car, ayant servi de maître des cérémonies à la pauvre coupable, il se trouvait à peu près dans la position d'un écuyer campagnard qui, après avoir introduit un épagneul dans un salon élégant, est condamné à voir le désordre et le dégât que causent parmi la porcelaine et les toilettes ses gambades intempestives. La dernière atteinte de Jeanie, néanmoins, effaça l'impression fâcheuse produite par la première; car sa Majesté n'avait pas sacrifié ses sentimens d'épouse à ceux de reine, au point de ne pas se réjouir d'une plaisanterie aux dépens de « sa bonne Suffolk. » Elle se tourna vers le duc d'Argyle avec

un sourire où éclatait la joie du triomphe, et observa : « Les Écossais sont un peuple d'une morale bien rigide. » Ensuite, s'adressant de nouveau à Jeanie, elle lui demanda comment elle avait fait son voyage depuis l'Écosse.

« La plus grande partie à pied, madame » : telle fut la réponse.

« Quoi, tout cet immense trajet à pied !... Combien de chemin pouvez-vous faire en un jour ? »

« Vingt-cinq milles et un bout de pays. »

« Et un quoi ? » dit la Reine en regardant le duc d'Argyle.

« Environ quelques milles en sus, répondit le duc.

« Je me croyais une bonne marcheuse, dit la Reine, mais voilà qui me fait terriblement honte. »

« Puisse votre seigneurie n'avoir jamais le cœur assez défaillant pour ne pas s'apercevoir de la lassitude des membres ! » dit Jeanie.

« Voici qui vaut mieux, pensa le duc : c'est la première chose qu'elle ait dite à propos. »

« Et je n'ai pas marché pendant tout le chemin non plus, car on m'a offert quelquefois un coin dans une voiture, et j'ai pu me procurer un cheval au pont de Ferry... et plusieurs autres commodités, dit Jeanie en abrégeant son histoire ; car elle observa que le duc faisait le signe convenu.

« Avec tous ces avantages, répondit la Reine, vous avez dû faire un voyage bien fatigant, et, je le crains, bien inutile ; puisque, si le Roi consentait à pardonner à votre sœur, selon toute probabilité elle

n'en profiterait guère : car je suppose que vos gens d'Édimbourg la pendraient de dépit. »

« Pour le coup, elle va se couler à fond tout-à-fait, pensa le duc.

« Mais il se trompait. Les écueils que Jeanie avait heurtés dans cette conversation délicate se trouvaient sous l'eau, et lui étaient inconnus : celui-ci était visible, et elle l'évita.

« Elle avait l'assurance, dit-elle, que la ville et la campagne se réjouiraient également de voir Sa Majesté prendre compassion d'une pauvre créature délaissée. »

« Sa Majesté n'a pas eu lieu d'en juger ainsi dans une occasion récente, dit la Reine; mais milord duc, je suppose, lui conseillerait de se laisser guider par les suffrages de la populace pour savoir qui doit être puni ou épargné? »

« Non, madame, dit le duc; mais je conseillerais à Sa Majesté de se laisser guider par ses propres sentimens et par ceux de sa royale compagne; et alors, je m'assure, la punition ne tomberait que sur les fautes, et encore avec circonspection et répugnance. »

« Fort bien, milord, dit Sa Majesté. Tous ces beaux discours ne me convainquent pas de l'opportunité d'accorder si tôt aucun témoignage de faveur à votre.... je ne dois pas dire apparemment rebelle.... mais du moins malveillante et intraitable métropole. Comment! toute la nation est liguée pour soutenir les sauvages et détestables meurtriers de ce

malheureux homme; autrement, serait-il possible que, parmi tant de malfaiteurs, engagés si longtemps dans une entreprise aussi publique, un seul au moins n'eût pas été reconnu? Qui sait si cette villageoise même n'est pas dépositaire du secret?.... Dites-moi, jeune fille, avez-vous quelques parens qui aient pris part à l'exécution de Porteous? »

« Non madame », répliqua Jeanie, heureuse que la question fût posée de sorte qu'elle pût, sans trahir la vérité, répondre par la négative.

« Mais je suppose, continua la Reine, que si vous possédiez un pareil secret, vous regarderiez comme une affaire de conscience de le garder pour vous? »

« Je prierais le ciel de me diriger et de m'instruire de mon devoir, madame, répondit Jeanie. »

« Oui, et vous prendriez le parti le plus conforme à vos inclinations », répliqua Sa Majesté.

« Sous votre bon plaisir, madame, dit Jeanie, j'aurais été au bout de la terre pour sauver la vie de Jean Porteous, ou de tout autre malheureux dans sa position; mais je puis légitimement douter jusqu'à quel point j'ai le droit de venger son sang, quoique ce soin convienne peut-être aux magistrats civils. Il est mort et parti pour un autre séjour; et ceux qui l'ont tué auront à répondre de leur action. Mais ma sœur.... ma pauvre sœur Euphémie vit encore, quoique ses jours et ses heures soient comptés!... Elle vit encore, et un mot de la bouche du Roi pourrait la rendre à un vieillard désolé, qui jamais, dans ses prières du jour et de la nuit, n'oublia

de demander à Dieu que Sa Majesté jouît d'un règne long et prospère, et que son trône et celui de ses enfans s'affermissent au milieu des faveurs du ciel. O madame! si jamais vous sûtes ce que c'est que de gémir pour une créature égarée et souffrante, dont le sein est si agité, qu'elle semble également hors d'état de vivre ou de mourir, prenez compassion de notre misère!... Sauvez une honnête famille du déshonneur, et une malheureuse fille, qui n'a pas encore dix-huit ans, d'une mort prématurée et terrible! Hélas! ce n'est pas lorsque nous sommeillons en paix, et que nous nous éveillons dans les plaisirs, que nous songeons aux chagrins des autres. Nos cœurs s'endurcissent alors au dedans de nous, et nous nous occupons de laver nos injures et de soutenir nos droits. Mais quand l'heure des angoisses vient pour l'âme ou pour le corps.... et puisse-t-elle rarement visiter votre seigneurie!... quand le tour de la mort arrive, et il arrive pour les grands et pour les petits.... puisse le vôtre survenir bien tard!... ô madame! ce n'est pas alors ce que nous avons fait pour nous-mêmes, mais ce que nous avons fait pour les autres, qui nous procure les plus agréables souvenirs. La pensée d'être intervenue pour épargner une pauvre vie sera plus douce pour vous à cette heure, n'importe quand elle sonnera, que si un mot de votre bouche pouvait faire pendre au bout de la même hart tous les meurtriers de Porteous. »

« Les larmes succédaient aux larmes sur les joues

de Jeanie, et ses traits animés palpitaient d'émotion, tandis qu'elle plaidait la cause de sa soeur avec un pathétique à la fois simple et solennel.

« Voilà de l'éloquence, dit Sa Majesté au duc d'Argyle. Jeune fille, reprit-elle en s'adressant à Jeanie, je ne puis *moi* vous accorder le pardon de votre soeur; mais mon intercession sincère auprès du Roi ne vous manquera pas. Prenez ce nécessaire, continua-t-elle en mettant un petit étui brodé dans les mains de Jeanie; ne l'ouvrez pas maintenant, mais à loisir, et vous y trouverez quelque chose qui vous rappellera que vous avez eu une entrevue avec la reine Caroline. »

« Jeanie, voyant ses soupçons ainsi confirmés, tomba à genoux, et elle allait épancher ses transports de gratitude; mais le duc d'Argyle, qui était sur les épines de peur qu'elle ne dît plus ou moins qu'il ne fallait, toucha encore une fois son menton.

« Notre affaire est, je crois, terminée pour le présent, milord duc, dit la Reine, et, je pense, à votre satisfaction. J'espère désormais voir votre grâce plus souvent à Richmond ainsi qu'à Saint-James.... Allons, lady Suffolk, souhaitons le bonjour à sa grâce. »

« Ils échangèrent leurs saluts d'adieu, et le duc, aussitôt que les dames eurent tourné la tête, aida Jeanie à se relever, et la ramena par l'avenue, qu'elle traversa de l'air de quelqu'un qui marche tout endormi. »[1]

[1] « The queen seemed to acquiesce.... Who walks in her sleep. »
(*The Heart of Mid-Lothian*, chap. XXXVII.)

Il semble que le roman aurait dû se terminer un peu après cette situation, puisque le péril d'Euphémie et sa délivrance par l'intercession de sa sœur forment véritablement le sujet. Quelques explications rapides auraient suffi pour satisfaire la justice morale et régler le sort des principaux personnages. L'auteur a mieux aimé donner à sa fable une continuation assez étendue, et qui a, ce me semble, plusieurs inconvéniens. En retraçant l'image de la félicité domestique de Jeanie avec Butler, et le contraste de la vie triste et inquiète d'Euphémie, désormais lady Staunton, il a voulu sans doute faire mieux ressortir la vérité qu'il rappelle à la conclusion, c'est-à-dire que la vertu seule conduit à un contentement durable ici-bas, et que les égaremens de la jeunesse entraînent presque toujours une sévère expiation. Néanmoins, la longueur de l'épilogue, le soudain changement de scène et l'introduction de nouveaux acteurs, détruisent entièrement l'unité d'action, et nuisent même à l'effet de l'ensemble. On retrouve d'ailleurs, dans cette dernière partie, les mêmes traces de précipitation et de négligence que dans la plupart des dénouemens de Walter Scott. Enfin, la mort tragique de George Staunton, tué par son propre fils, l'histoire de ce fils, élevé avec des brigands, et sa fuite chez les sauvages de l'Amérique, offrent une complication d'aventures romanesques; et après les nobles et pures émotions de tout le reste du drame, une pareille catastrophe laisse dans l'âme une impression d'horreur et de dégoût.

La Prison d'Édimbourg ne déploie pas une aussi riche variété de caractères que *les Puritains d'Écosse;* mais les principaux sont peints avec la même vérité et la même vigueur de coloris. Au premier plan figure l'admirable groupe de la famille Deans. Les citations précédentes me dispensent de rien dire sur Jeanie; je me bornerai à remarquer ici que Walter Scott était peut-être le seul romancier capable de poser et de résoudre l'étrange problême d'exciter la plus profonde sympathie en faveur d'une héroïne dépourvue de tous les avantages de la naissance, de la jeunesse, de la beauté, de l'esprit; je veux dire de l'éclat et des agrémens de l'esprit; car le bon sens et le jugement de Jeanie égalent la noblesse de son cœur et la fermeté de son âme. Ce portrait si pur et si suave présente une heureuse réhabilitation de la nature humaine dans ces classes inférieures de la société, si sévèrement jugées par quelques moralistes. Euphémie contraste avec sa sœur par une humeur vive, espiègle et un peu mutine, qui rend sa faiblesse vraisemblable. Ces qualités natives la suivent plus tard dans le monde, et résistent même à l'influence du temps et de l'éducation. Le vieux Deans avec sa piété austère, son rigorisme puritain et son opiniâtreté inflexible, rappelle une de ces physionomies graves et patriarcales qu'on rencontre dans quelques tableaux, et dont l'expression est si frappante qu'on s'imagine d'abord les reconnaître.

Malgré un fonds d'indolence et d'indécision, Reu-

ben Butler plaît par son désintéressement, par sa modestie, et par la constance de son affection envers Jeanie. Il trouve en elle une épouse comparable à l'Amélie de Fielding pour les soins délicats, les attentions complaisantes et toutes les vertus conjugales. Robertson, ou plutôt George Staunton, le séducteur d'Euphémie, est un jeune homme de grande famille que ses passions ont entraîné à des actions avilissantes, et que ses remords condamnent ensuite à une existence misérable. Parmi quelques bizarreries de sa conduite, on s'étonne surtout qu'il confie le sort de sa maîtresse et de son enfant à une femme telle que Marguerite Murdockson, dont il connaît la profonde scélératesse, et qu'il sait capable de tous les forfaits. Au dénouement, l'auteur suppose la conversion peu vraisemblable de l'ancien complice du meurtre de Porteous, et il ajoute cette réflexion malveillante pour le catholicisme : « Il parut alors, au crucifix, au chapelet, et au cilice qu'il portait sur lui, que le sentiment de ses fautes l'avait conduit à embrasser les dogmes d'une religion qui prétend, par la macération du corps, expier les crimes de l'âme. »

Parmi les personnages secondaires, on distingue particulièrement le babillard Saddletree, dont le pédantisme judiciaire, l'érudition d'emprunt, les continuelles bévues et les airs d'importance, forment une excellente caricature; le rusé coquin Ratcliffe, si amusant par son impudence dans le dialogue avec le juge Sharpitlaw; la folle Madge Wildfire,

dont les boutades singulières divertissent quelquefois, et dont la destinée inspire un certain intérêt; enfin, sa mère, la vieille Murdockson, un de ces caractères féroces et indomptables, que l'auteur a empreints de son énergie accoutumée.

On a vu, par l'analyse de ce roman, que ce n'est pas une œuvre entièrement irréprochable. Pour prévenir les objections les plus sérieuses, il eût suffi à Walter Scott de supprimer quelques épisodes inutiles, et d'abréger un peu les longueurs de la conclusion. Néanmoins, les défauts du plan disparaissent devant une foule de beautés d'un ordre supérieur et d'un genre absolument neuf. La seule conception du rôle de l'héroïne est une idée de génie. En définitive, si on considère l'originalité du sujet, la forme dramatique du récit, la pureté de l'intention morale, et surtout l'admirable développement du principal caractère, on ne sera pas éloigné de souscrire à l'opinion de ceux qui regardent *la Prison d'Édimbourg* comme le roman des connaisseurs.

LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR.

Parmi les romans compris dans la collection des *Contes de mon Hôte,* il y en a peu d'aussi populaires que *la Fiancée de Lammermoor.* L'intérêt de cette fiction tient surtout à la peinture attachante d'une passion dont l'origine, les progrès et les caractères sont décrits avec une extrême délicatesse, et dont la catastrophe est profondément pathétique. L'au-

teur nous informe que les principales circonstances de son récit retracent un événement réel, arrivé autrefois dans la famille Dalrymple; mais les détails du fait primitif prouvent quel heureux parti il a su tirer de cette tradition historique.

Le sujet de *la Fiancée de Lammermoor* est assez semblable, pour le fond, à celui de *Roméo et Juliette*. On y voit également une inclination fatale de deux jeunes amans, combattue par des haines héréditaires de famille, et suivie d'un dénouement tragique. Une telle situation a par elle-même quelque chose de si touchant, qu'on ne s'étonne pas que, depuis les fables mythologiques, elle aît été si souvent reproduite au théâtre et dans le roman moderne. Je remarquerai, par exemple, que le héros des *Pionniers* de Cooper a quelque rapport de caractère et de position avec celui de la *Fiancée* de Walter Scott.

La scène se passe encore en Écosse, et vers le commencement du dix-septième siècle; seulement il y a ici un peu moins de descriptions locales que dans les premières compositions du romancier. L'exposition est simple, imposante et dramatique. On assiste à la solennité des funérailles du lord de Ravenswood. L'humeur hautaine et impétueuse du jeune Edgar éclate, dès le début, au milieu de ses désastres domestiques. Le chapitre suivant transporte dans l'intérieur de la famille Ashton, rivale de la maison de Ravenswood. Le contraste du caractère timide, cauteleux et irrésolu de lord Ashton, avec l'audace, la fierté et l'ambition de son épouse, prépare bien au

rôle que jouent ces deux personnages dans tout le cours de l'action. Quant au portrait de leur fille Lucie, l'héroïne du roman, il faut le chercher dans l'auteur lui-même, qui a tracé peu de tableaux aussi gracieux que celui-ci.

« Les paroles qu'elle avait choisies semblaient particulièrement assorties à son caractère; car les traits parfaitement beaux, quoique un peu enfantins, de Lucie Ashton, étaient formés pour exprimer la paix de l'âme, le calme et l'insouciance à l'égard des plaisirs mondains. Ses tresses d'un or pâle se partageaient sur son front d'une éclatante blancheur, comme les rayons d'un soleil voilé et vaporeux sur un mont couvert de neige. L'expression de sa physionomie était singulièrement douce, timide et modeste; et elle paraissait plutôt fuir les regards curieux que rechercher les hommages. Il y avait dans l'ensemble quelque chose de l'air d'une madone, peut-être par suite d'une santé délicate, et de sa résidence au sein d'une famille dont les hôtes avaient des penchans plus mâles, plus énergiques et plus actifs que les siens.

« Néanmoins, la faiblesse de son caractère ne provenait nullement d'une âme indifférente ou insensible. Abandonnée à l'impulsion de son propre goût et de ses sentimens, Lucie Ashton était surtout accessible aux impressions romanesques. Son secret plaisir était de lire les vieilles légendes, les histoires d'un ardent amour et d'une constance inébranlable, mêlées, comme le sont presque toujours ces récits,

à des aventures mystérieuses et à des terreurs surnaturelles. Tel était le domaine favori de ses illusions, et elle aimait à y construire ses palais aériens. Mais c'était seulement dans la solitude qu'elle se livrait à ses fantastiques et délicieuses rêveries. Au fond de son appartement ou à l'ombre du bocage qu'elle avait choisi pour asile et appelé de son nom, elle distribuait en imagination les prix d'un tournoi, ou animait par l'influence de ses regards les valeureux combattans; ou elle errait dans le désert avec Una, sous l'escorte du généreux lion; ou bien elle s'identifiait avec la simple et magnanime Miranda dans l'île des merveilles et des enchantemens.

« Mais dans ses rapports extérieurs avec les choses de ce monde, Lucie recevait volontiers la direction dominante de ceux qui l'entouraient. Leurs décisions lui étaient en général trop indifférentes pour qu'elle y mît obstacle, et elle trouvait sans peine dans l'opinion de ses proches un motif de détermination qu'elle eût peut-être vainement cherché dans son propre choix. Il n'est aucun lecteur qui n'ait observé sans doute, dans certaines familles de sa connaissance, quelque individu d'un caractère doux et flexible, qui, au milieu de natures plus fortes et plus ardentes, se laisse emporter à la volonté d'autrui avec aussi peu de moyens de résistance que la fleur jetée au courant d'un ruisseau. Il arrive d'ordinaire qu'une personne de cette humeur facile et complaisante, qui s'abandonne sans murmure à l'ascendant d'autrui, devient l'idole de ceux à qui

elle semble soumettre ses propres inclinations par un sacrifice volontaire et spontané. »[1]

Cette esquisse du caractère de Lucie explique naturellement le mélange de reconnaissance et de sympathie qu'elle éprouve pour son libérateur, quand Edgar la préserve tout à coup ainsi que son père d'une mort presque inévitable. Le récit de leur première entrevue excite un vif sentiment d'intérêt et de curiosité. La timide surprise et les alarmes filiales de Lucie; l'embarras du maître de Ravenswood, son hésitation entre ses projets de vengeance, et sa compassion pour la fille de son ennemi, enfin ses brusques réponses à leurs témoignages de gratitude, peignent d'une manière frappante les émotions diverses des trois personnages.

Dans le prologue de *la Fiancée de Lammermoor*, l'auteur justifie assez faiblement les interminables entretiens que beaucoup de lecteurs lui avaient sans doute reprochés, et il promet d'en être plus sobre à l'avenir. Il fait dire au maître d'école de Gandercleugh : « D'après le conseil de mon ami Richard Tinto, j'ai tâché de rendre ma narration plutôt descriptive que dramatique. Néanmoins, mon penchant favori l'a emporté quelquefois; et mes personnages, comme plusieurs autres dans ce monde babillard, parlent, de temps en temps, bien plus qu'ils n'agissent »[2]. Il devait être fort difficile à Wal-

[1] « The words she had chosen..... In ungrudging and ready sacrifice. » (*The Bride of Lammermoor*, chap. IV.)

[2] *The Bride of Lammermoor*, chap. I.

ter Scott de se guérir d'un défaut qui tient si étroitement à une de ses plus brillantes qualités, je veux dire la science du dialogue, où il n'a point de rival. Aussi il ne tient guère compte de sa promesse, et il revient bientôt à une de ses prolixes conversations pour introduire deux nouveaux acteurs sur la scène, le dissipateur Hayston de Bucklaw et le capitaine Craigengelt, aventurier intrigant, dont la connaissance accidentelle fait peu d'honneur à Ravenswood.

Il fallait beaucoup d'art pour ne pas avilir le héros, et pour l'affranchir du ridicule qui, selon la remarque d'un ancien satirique, est la pire disgrâce de l'indigence. La générosité d'Edgar ennoblit sa détresse, et la fierté de son caractère le relève au milieu de ses infortunes domestiques. La tristesse de ce tableau est d'ailleurs égayée par le rôle du vieux Caleb. Les mensonges officieux, les continuelles tribulations, et la fertilité d'expédiens du digne sénéchal pour satisfaire aux devoirs de l'hospitalité donnent lieu à une suite d'aventures et de stratagêmes fort divertissans. L'histoire de son expédition au village de Wolf's-Hope surtout offre une excellente comédie toute faite, et on peut regarder cet épisode comme une des plus heureuses tentatives de Walter Scott dans le genre badin.

J'ai combattu ailleurs l'opinion de ceux qui prétendent que l'habile romancier réussit faiblement à peindre les effets de l'amour, et à retracer l'influence de ce sentiment le plus impérieux du cœur humain. Nous avons vu que dans *la Prison d'Édimbourg* il

a su se passer entièrement de cette source puissante d'intérêt. En général, il évite les tableaux de la violence et des égaremens de cette passion; mais il n'est pas moins vrai qu'il excelle à en reproduire les émotions les plus douces et les nuances les plus délicates. Je citerai encore pour preuve un des plus beaux passages de *la Fiancée de Lammermoor*. Je veux parler de celui où Edgar de Ravenswood, ému par les avertissemens prophétiques de la vieille Alice, et résolu à s'éloigner d'un séjour funeste à son repos, retrouve Lucie au bord de la fontaine de la Sirène.

« Il m'est impossible de laisser une jeune fille seule dans le bois, dit Ravenswood. La voir encore une fois ne peut offrir beaucoup d'inconvénient, après les entrevues fréquentes que nous avons eues.... Je dois d'ailleurs, par politesse, lui apprendre mon intention de quitter le château. »

« Après s'être convaincu ainsi qu'il adoptait un parti non seulement raisonnable, mais absolument nécessaire, il prit le sentier de la fatale fontaine. Henri ne l'aperçut pas plus tôt près de rejoindre sa sœur qu'il partit comme un éclair dans une autre direction, afin de jouir de la compagnie du garde-chasse dans leurs amusemens ordinaires. Ravenswood, sans se donner le loisir de penser une seconde fois à la prudence de sa conduite, s'avança d'un pas rapide vers le ruisseau, et trouva Lucie seule auprès de la ruine.

« Elle était assise sur un des fragmens de pierre

détachés de l'antique fontaine, et semblait observer les progrès du cours de l'eau qui jaillissait en bouillonnant, avec une gerbe épaisse et ondoyante, des flancs de la voûte obscure que le respect ou peut-être le remords avait élevée comme un dais au-dessus de la source. A un œil superstitieux, Lucie Ashton, enveloppée des plis de son manteau, avec sa longue chevelure échappée en partie du réseau et répandue sur son cou d'albâtre, aurait pu offrir l'image de la fabuleuse nymphe de la fontaine. Ravenswood vit seulement une femme d'une beauté parfaite, et rendue plus belle encore à ses yeux.... Comment pouvait-il en être autrement?... par la certitude qu'elle avait placé sur lui son affection. Comme il la contemplait, il sentit sa ferme résolution s'amollir ainsi que la cire au soleil, et en conséquence il se hâta de franchir les buissons qui le cachaient. Elle le salua, mais sans se lever du lieu où elle était assise.

« Mon étourdi de frère, dit-elle, vient de me quitter, mais j'attends son retour dans quelques instans.... car heureusement, comme tout lui plaît une minute, rien ne peut le captiver long-temps.

« Ravenswood ne se sentit pas le courage d'informer Lucie que son frère méditait une course lointaine, et qu'il ne s'empresserait pas de revenir. Il s'assit sur le gazon à peu de distance de miss Ashton, et tous deux se turent un moment.

« J'aime cet endroit, dit à la fin Lucie, comme si elle trouvait le silence embarrassant. Le léger murmure de la limpide fontaine, le balancement des ar-

bres, et la profusion de fleurs champêtres qui naissent parmi les ruines, en font une scène tout-à-fait romantique. Je crois d'ailleurs avoir entendu dire que ce lieu a quelque rapport avec les légendes qui ont pour moi tant d'attrait.

— « On a prétendu, répondit Ravenswood, que ce lieu est fatal à ma famille, et j'ai quelque raison de l'appeler ainsi, car c'est ici que je vis, la première fois, miss Ashton.... et c'est ici que je dois prendre congé d'elle pour toujours. »

« Le sang que la première partie de ce discours avait fait monter aux joues de Lucie, s'en retira bien vite à la conclusion.

« Prendre congé de nous, Edgar! s'écria-t-elle. Que peut-il être survenu pour précipiter ainsi votre départ?... Je sais qu'Alice hait.... je veux dire n'aime pas mon père.... et je n'ai presque rien compris à son langage aujourd'hui tant il était mystérieux. Mais je suis certaine que mon père est profondément reconnaissant du signalé service que vous nous avez rendu. Permettez-moi d'espérer qu'après avoir obtenu votre amitié avec tant de peine, nous ne la perdrons pas légèrement.

— « La perdre, miss Ashton! dit le maître de Ravenswood.... Non.... en quelque lieu que ma fortune m'appelle.... quelque rigueur qu'elle me réserve.... ce sera votre ami.... votre sincère ami qui la subira. Mais il y a une fatalité sur moi, et je dois partir, ou j'ajouterai la ruine des autres à la mienne.

— « Pourtant ne vous éloignez pas encore de nous,

Edgar, dit Lucie; et, dans toute la simplicité de l'affection, elle posait la main sur le bord de son manteau comme pour le retenir.... Vous ne nous quitterez pas. Mon père est puissant, et il a des amis qui le sont encore plus que lui.... Ne partez pas jusqu'à ce que vous sachiez ce que sa gratitude peut pour vous. Croyez-moi, il agit déjà en votre faveur auprès du conseil.

— « Cela se peut, dit Edgar avec fierté. Pourtant ce n'est pas à votre père, miss Ashton, mais à mes propres efforts que je veux devoir mes succès dans la carrière où je vais entrer. Mes préparatifs sont déjà faits.... Une épée et un manteau, un cœur ferme et une main résolue. »

« Lucie se couvrit le visage de ses mains, et ses larmes, en dépit d'elle, se frayèrent un passage à travers ses doigts. « Pardonnez-moi, dit Ravenswood prenant sa main droite, qu'elle lui abandonna après une faible résistance, en continuant toujours à se couvrir le visage de sa main gauche...., je suis trop rude...., trop brusque...., trop impétueux pour une âme aussi douce et aussi sensible que la vôtre. Oubliez qu'une si farouche apparition a passé devant vous dans le sentier de la vie...., et laissez-moi poursuivre le mien avec l'assurance que je ne rencontrerai pas de plus cruelle épreuve que le moment qui me séparera de vous. »

« Lucie pleura encore, mais ses larmes furent moins amères. Chaque effort que faisait Edgar pour expliquer le motif de son départ devenait une preuve

nouvelle de son désir de rester, jusqu'à ce qu'enfin, au lieu de lui dire adieu, il lui donna sa foi pour jamais, et reçut la sienne en retour. Tout cela se passa si soudainement, et fut si bien le résultat immédiat de l'impulsion du moment, que, avant que le maître de Ravenswood pût réfléchir aux conséquences de cet engagement, leurs lèvres, ainsi que leurs mains, avaient scellé la sincérité de leur affection. »[1]

Walter Scott a mis habilement à profit dans ce roman les préjugés nationaux, les croyances populaires et les traditions superstitieuses de l'ancienne Écosse; et il en a tiré un merveilleux bien assorti à la nature de son sujet. A ce genre se rattachent surtout l'apparition mystérieuse du spectre d'Alice auprès de la fontaine, fiction d'un effet puissant; l'entretien de Ravenswood avec le fossoyeur Mortsheugh; enfin les conversations des trois vieilles, qui semblent une réminiscence des sorcières de *Macbeth*, et où l'auteur alliant, ainsi que Shakespeare, le pathétique et le bouffon lutte avec ce grand poète d'imagination et d'originalité.

Le talent habituel du romancier se retrouve dans la conception des principaux caractères. On a pu en juger par ceux du héros et de l'héroïne. Lord Ashton est peut-être un peu trop avili par sa faiblesse ou même sa nullité absolue devant son épouse : un tel

[1] « It is impossible for me to leave.... Had pledged the sincerity of their affection. » (*The Bride of Lammermoor*, chap. xx.)

ridicule siérait mieux à un personnage de comédie. On doit observer aussi que ce politique si fin et si adroit se dirige souvent par des motifs de la dernière puérilité, et qu'il montre une imprudence inexcusable dans toute sa conduite à l'égard de Lucie. Les moyens que lady Ashton emploie afin d'arracher le consentement de sa fille sont trop odieux pour ne pas révolter les lecteurs; et l'espèce d'impunité dont elle jouit, au milieu des désastres dont elle est cause, excite encore plus d'indignation. L'arrogance de cette femme vindicative et implacable paraît tout entière dans son entrevue, au retour d'un voyage, avec le marquis d'A**** et le maître de Ravenswood, tableau où l'on ne peut admirer assez l'art prodigieux de l'auteur. Une scène encore plus imposante et plus dramatique est celle où Edgar arrive tout à coup, au moment de la signature du contrat de mariage de son amante, et réclame la foi promise ou l'annulation de leur engagement. Ici, le jeu de la physionomie, l'attitude, le geste et la pantomime des acteurs sont si vivement décrits que la peinture ne saurait rien produire de plus expressif ni de plus frappant.

On a remarqué que ce roman est du petit nombre de ceux de Walter Scott qui se terminent par un dénouement défavorable. Il ne faut voir autre chose dans la catastrophe que l'influence d'une sorte de fatalité qui poursuit la maison de Ravenswood, et à laquelle a dû préparer suffisamment tout le récit. Sans doute l'imagination ne se prête pas aisément à

supposer une jeune fille aussi douce, aussi timide et aussi inoffensive que Lucie, qui vient de montrer une telle faiblesse dans la crise décisive, capable tout à coup de la résolution d'assassiner son époux le jour de ses noces. Il y a d'ailleurs du vague et de l'obscurité dans les circonstances de cet acte de désespoir, et un tel événement inspire encore plus de dégoût que de compassion. La fin tragique du héros, qui disparaît enseveli sous des sables mouvans, et dont la mort vérifie une ancienne prophétie sur sa famille, n'est pas non plus un incident très vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la tristesse de la conclusion ajoute encore à l'intérêt qu'excite la destinée des deux amans, et *la Fiancée de Lammermoor* sera toujours comptée parmi les plus pathétiques productions du grand romancier.

IVANHOE.

Je ne dirai rien sur la *Légende de Montrose*, qui complète la troisième série des *Contes de mon Hôte*. Cette narration est moins attachante peut-être pour l'ensemble qu'aucune des précédentes, quoiqu'on y reconnaisse aisément le cachet de l'auteur à un grand nombre de détails, et surtout à une belle description de la marche de l'armée de Montrose à travers les montagnes. Le caractère du capitaine Dalgetty, de cet officier toujours prêt à vendre son épée au plus offrant, du reste fidèle à sa parole, et scrupuleux au milieu de son impudente vénalité, forme

d'ailleurs un portrait qui ne permet pas de se méprendre sur la main du peintre. Dans l'épilogue, Walter Scott annonce l'intention de renoncer aux sujets écossais, qu'il considère désormais comme à peu près épuisés, et il se félicite d'avoir contribué par ses fictions à rendre plus populaire l'histoire de son pays et de ses compatriotes. On pouvait craindre qu'il ne réussît pas avec le même bonheur sur un terrain moins familier à ses recherches ou à ses observations ; mais il rassura bientôt ses amis, et surpassa l'attente de ses admirateurs, en publiant *Ivanhoe*.

Le sujet de l'ouvrage est heureusement choisi, et atteste le discernement du romancier. Il tient à cette époque encore assez récente de la conquête de l'Angleterre par les Normands, lorsque la fusion entre les vainqueurs et les vaincus n'était pas encore accomplie, et que de profondes animosités nationales subsistaient entre deux races établies sur le même sol, mais séparées par des différences de moeurs, d'intérêts et de langage. Il se rattache aussi à cette ère brillante des croisades, à l'aventureuse expédition des chrétiens en Palestine, et à cette héroïque figure de Richard *Cœur-de-lion*, dont les exploits et les malheurs ont servi si souvent de texte aux ballades et aux vieux fabliaux. Enfin il se mêle aux plus glorieux souvenirs de ce moyen âge si favorable aux tableaux de la poésie, et dont l'étude venait de se réveiller avec tant d'ardeur dans toute l'Europe. Quelques considérations historiques forment l'in-

troduction du roman, et retracent à grands traits la situation politique des Anglais au moment où commence l'action.

On peut regarder *Ivanhoe* comme une sorte d'épopée à laquelle il manque seulement la versification pour satisfaire aux conditions essentielles de ce genre de poëme. Le héros, qui donne son nom au roman, est le compagnon d'armes et l'ami du roi Richard. Le sujet est le retour de ce jeune chevalier dans sa patrie, et son union avec la belle Rowena, issue du sang d'Alfred. Les obstacles qui forment le nœud sont la résistance opiniâtre du saxon Cédric au mariage de son fils, les intrigues du prince Jean pendant la captivité de son frère, et la ligue de quelques barons normands contre Richard. Le récit embrasse un espace de temps fort court, et se termine par un dénouement heureux. La plupart des épisodes ont une liaison suffisante avec l'action principale. Le plan est plus régulier, plus simple et mieux suivi qu'aucun autre de l'auteur, et le style a tout l'éclat et toute la magnificence épique.

L'exposition d'*Ivanhoe* est originale, pittoresque et bien graduée. Un dialogue entre le pâtre Gurth et Wamba, le fou de Cédric, prépare à la peinture de l'intérieur de la famille de ce riche Saxon. L'arrivée soudaine du prieur de l'abbaye de Jorvaulx et du templier Brian de Bois-Guilbert, deux physionomies frappantes de vérité; la rencontre du pélerin qui leur sert de guide; leur accueil et leur conduite à la table de leur hôte; l'impression produite par l'as-

pect de lady Rowena, et ensuite par l'apparition du juif Isaac, tous ces détails font assister à un drame réel et plein de mouvement. On n'en est encore qu'au début, et déjà on connaît à merveille plusieurs des personnages qui doivent jouer un rôle important dans l'action. L'intérêt redouble au récit des fêtes et des jeux du tournoi d'Ashby. Il semble que, depuis le Tasse, on avait perdu le secret de décrire ces beaux faits d'armes, ces joûtes, ces défis, ces assauts, et toute cette vie chevaleresque dont l'image a fait battre tant de seins et tressaillir tant de nobles cœurs. Walter Scott, admirateur passionné de Froissart et de l'Arioste, raconte les exploits guerriers avec la vivacité du vieux chroniqueur et l'enthousiasme du poète de l'imagination. Comme celui-ci, il possède au plus haut point l'art de saisir, de suspendre et de ranimer la curiosité par un heureux choix d'incidens. Voyons, par exemple, si le combat d'Ivanhoe et de Brian de Bois-Guilbert n'est pas comparable aux plus belles scènes du *Roland furieux* et de *la Jérusalem délivrée.*

« Le champion s'avançant au milieu des murmures favorables, monta à la plate-forme par l'avenue en pente qui y conduisait du bas de la lice, et, à la surprise de tous les spectateurs, dirigeant son cheval droit au pavillon du centre, frappa du bout acéré de sa lance le bouclier de Brian de Bois-Guilbert, jusqu'à ce qu'il retentît plusieurs fois. Tous furent étonnés de son audace, mais nul plus que le redoutable chevalier qu'il venait ainsi de provoquer à un

combat mortel, et qui, s'attendant peu à un aussi brusque défi, se tenait debout, d'un air insouciant, à la porte du pavillon.

« Vous êtes-vous confessé, frère, dit le Templier, et avez-vous entendu la messe ce matin, pour mettre vos jours en péril aussi hardiment? »

« Je suis mieux préparé que toi à braver la mort », répondit le chevalier déshérité; car l'inconnu s'était fait inscrire sous ce nom aux archives du tournoi.

« Prends donc place dans la lice, dit Bois-Guilbert, et regarde une dernière fois le soleil; car cette nuit tu iras dormir en paradis. »

« Grand merci de ta politesse, répliqua le chevalier déshérité, et, pour la reconnaître, je te conseille de prendre un cheval frais et une lance neuve, car, sur mon honneur, tu auras besoin de tous deux. »

« Après s'être exprimé avec cette confiance, il fit descendre son cheval à reculons par le sentier où il était monté, et le contraignit de parcourir de cette manière l'enceinte de la lice, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'extrémité du nord, où il resta immobile en attendant son antagoniste. Ce trait d'adresse du cavalier excita de nouveau les applaudissemens de la foule.

« Quoique irrité contre son adversaire pour les précautions qu'il lui recommandait, Brian de Bois-Guilbert ne dédaigna pas ses avis; car son honneur y était trop vivement intéressé pour lui permettre de négliger aucun moyen d'assurer sa victoire sur

ce présomptueux rival. Il changea son cheval contre un autre à l'épreuve, tout frais, et plein de force et d'ardeur; il choisit une lance neuve et vigoureuse, de peur que le bois de la première n'eût fléchi dans les assauts qu'il avait déjà soutenus. Enfin, il déposa son écu, qui avait souffert quelques légères atteintes, et en reçut un autre des mains de ses écuyers. Le premier portait simplement sa devise générale, représentant deux chevaliers assis sur un seul cheval, emblême expressif de l'humilité et de l'indigence primitive des templiers, qualités qu'ils avaient échangées depuis contre l'arrogance et les richesses qui finalement causèrent l'abolition de leur ordre. Le nouveau bouclier de Bois-Guilbert portait un corbeau aux ailes étendues, tenant dans ses serres un crâne humain, avec la devise : *Gare le corbeau.*

« Lorsque les deux champions se tinrent vis-à-vis l'un de l'autre aux deux extrémités de la lice, l'attente publique fut excitée au plus haut point. Peu auguraient la possibilité que la joûte se terminât heureusement pour le chevalier déshérité; cependant, son courage et son intrépidité lui assurèrent la bienveillance générale des spectateurs.

« Les trompettes n'eurent pas plus tôt donné le signal, que les combattans s'élancèrent de leur poste avec la vitesse de l'éclair, et se rencontrèrent au centre de la lice avec un bruit pareil à celui de la foudre. Les lances se rompirent en éclats jusqu'à la poignée, et on crut un moment que les deux chevaliers étaient tombés, car le choc fit reculer leurs chevaux sur

leur croupe. Les cavaliers les ramenèrent avec adresse à l'aide de la bride et de l'éperon; et après s'être un instant regardés l'un l'autre d'un œil qui semblait jeter des flammes à travers les barres de leur visière, chacun d'eux fit demi-volte, et se retirant au bout de la lice, reçut une nouvelle lance des gardiens.

« Un cri bruyant des spectateurs, le mouvement des écharpes et des mouchoirs, et des acclamations générales attestèrent l'intérêt que prenaient les témoins de ce combat, le plus égal et le mieux soutenu qu'on eût encore vu dans le tournoi. Mais, aussitôt que les chevaliers reprirent leur poste, le bruit des applaudissemens fit place à un silence tellement morne et profond, qu'on eût dit que la multitude osait à peine respirer.

« Après quelques minutes de répit, afin que les combattans et leurs chevaux pussent reprendre haleine, le prince Jean donna, avec son bâton de commandement, le signal aux fanfares de sonner la charge. Les champions une seconde fois s'élancèrent de leur poste, et se joignirent au milieu de la lice avec la même rapidité, la même adresse, la même violence, mais avec un succès différent.

« Dans cette seconde rencontre, le Templier visait au centre du bouclier de son antagoniste, et il le frappa avec tant de force et de justesse, que sa lance vola en éclats, et que le chevalier déshérité chancela sur sa selle. D'un autre côté, ce champion avait, au commencement de sa carrière, dirigé la pointe de sa lance vers le bouclier de Bois-Guilbert; mais

changeant de dessein presqu'au moment de la rencontre, il s'adressa au casque, but plus difficile à toucher, mais qui, en cas d'atteinte, rendait le choc plus irrésistible. Il frappa en effet le Normand juste à la visière, et la pointe de sa lance heurta les barres. Pourtant, même avec ce désavantage, le Templier soutint sa haute réputation; et si les sangles de sa selle ne se fussent rompues, peut-être n'eût-il pas été désarçonné. Dans cette occurrence néanmoins, selle, homme et cheval, roulèrent ensemble au milieu d'un nuage de poussière.

« Se débarrasser des étriers et du cheval abattu fut à peine pour le Templier l'ouvrage d'un moment. Furieux à la fois de sa disgrâce et des acclamations dont elle était accueillie par les spectateurs, il tira son épée et l'agita en défiant son vainqueur. Le chevalier déshérité sauta de cheval, et s'arma aussi de son glaive. Cependant les maréchaux de camp accoururent se mettre entre eux, et leur rappelèrent que les lois du tournoi ne permettaient pas, dans l'occasion actuelle, cette espèce de combat.

« Nous nous reverrons, j'espère, dit le Templier, jetant un regard de dépit sur son antagoniste, et où il n'y aura personne pour nous séparer. »

« Si nous ne nous revoyons pas, dit le chevalier déshérité, ce ne sera pas ma faute. A pied ou à cheval, avec la lance, la hache ou l'épée, je suis également prêt à te combattre. »

« Ils auraient sans doute échangé encore des paroles de menace; mais les maréchaux abaissant leurs

lances entre eux, les contraignirent de se séparer. Le chevalier déshérité retourna à son premier poste, et Bois-Guilbert à sa tente, où il passa le reste du jour dans un transport de désespoir. »[1]

On peut comparer encore aux plus beaux passages des poëmes épiques la joûte générale du tournoi, le combat de l'arc, et surtout le siége du château de Torquilstone. C'est un fait digne de remarque, ce me semble, que tous les grands poètes et les grands orateurs ont excellé dans les descriptions de batailles. On sait quel feu et quelle vigueur Homère et Virgile ont mis dans leurs images de guerre et de destruction; l'épicurien Horace doit à des scènes de ce genre quelques unes de ses plus nobles inspirations lyriques. Parmi les modernes, l'Arioste et le Tasse, Shakespeare et Milton, dans cette partie de leur art, ne le cèdent en verve et en éclat à aucun de leurs devanciers. Le tendre Fénelon lui-même trouve un langage plus mâle et plus animé pour peindre les exploits du fils d'Ulysse. Quant à Bossuet, il a, si je l'ose dire, un instinct tout belliqueux. Jamais il ne rencontre sur son passage un trophée militaire ou un souvenir d'héroïsme sans que sa brillante imagination s'enflamme aussitôt, et qu'il donne carrière à son incomparable éloquence. Walter Scott mérite une place dans cette famille de génies supérieurs : le récit dont je viens de parler est

[1] « The champion moving onward.... In an agony of despair. »
(*Ivanhoe*, chap. VIII.)

un de ces morceaux qu'on ne peut relire que tout d'une haleine. Quelle situation que celle où le héros blessé et prisonnier dans une des tourelles de Torquilstone, seul avec la belle Juive qui lui a sauvé la vie, entend les préparatifs de l'assaut dont le succès va décider de son sort, et s'indigne de son repos dans un pareil moment! Sa compagne de captivité cherche à contenir ses fougueux transports et à calmer son ardeur martiale : « Mais Ivanhoe, s'écrie le poète, était comme le cheval de guerre du sublime passage de l'Écriture, bouillant d'impatience dans son inaction, et brûlant du désir de se mêler à la lutte dont ce bruit était l'avant-coureur »[1]. On ne saurait rien concevoir de plus dramatique ni de plus passionné que le compte que rend Rébecca de toutes les circonstances et de tous les progrès de l'action. Au milieu de ce vaste et magnifique épisode, à peine a-t-on le loisir de distinguer une foule de beautés de détail, le combat corps à corps de Richard Coeur-de-Lion et de Réginald Front-de-Boeuf, la mort terrible de celui-ci dans son château en flammes, et la sortie victorieuse de Brian de Bois-Guilbert malgré tous les efforts des vainqueurs. Enfin, l'apparition de la vieille Ulrica au sommet d'une tour embrasée, entonnant à la fois un cri de vengeance et un chant de mort, ajoute le dernier trait à cet admirable tableau.

A l'exemple de l'Arioste, qu'il semble prendre

[1] *Ivanhoe*, chap. XXIX

pour modèle [1], Walter Scott rompt plusieurs fois le fil de son récit, et le renoue habilement sans embarras et sans confusion. Comme le chantre de Roland, il emploie tour à tour le ton badin et le ton sérieux, et il allie le plaisant, ou même le bouffon, au pathétique. Cette science des contrastes est pour lui une source inépuisable de variété. Ainsi à l'imposant spectacle du tournoi d'Ashby il fait succéder un combat au bâton entre le pâtre Gurth et un meunier; au banquet du prince Jean, la visite du chevalier noir à l'ermitage de frère Tuck; à l'incendie du château de Réginald, le partage du butin, et la rançon du prieur de Jorvaulx et de l'usurier Isaac. Une scène encore plus comique peut-être est celle où Gurth apporte au juif le prix de l'armure d'Ivanhoe. Nous reconnaîtrons ici avec quelle aisance et quelle flexibilité l'auteur passe d'un genre à un autre.

« Gurth obéit à la fin, et, après qu'il eut déposé quatre-vingts sequins sur la table, le juif lui délivra une quittance pour le cheval et l'armure. La main d'Isaac trembla de joie lorsqu'il serra les soixante-dix premières pièces d'or. Il compta les dernières avec beaucoup de lenteur, s'arrêtant et murmurant quelque chose à mesure qu'il prenait chaque pièce de monnaie sur la table et la jetait dans sa bourse. On eût dit que son avarice luttait avec un sentiment

[1] « Like old Ariosto, we do not pique ourselves upon continuing uniformly to keep company with any one personage of our drama. »
(*Ivanhoe*, chap. XVI.)

meilleur, et le contraignait d'empocher sequin par sequin, tandis que la générosité l'engageait à rendre au moins une partie de la somme à son bienfaiteur, ou à en faire don à son agent. Voici quel était à peu près son monologue :

« Soixante et onze...., soixante et douze; ton maître est un digne jeune homme....; soixante et treize, un excellent jeune homme....; soixante et quatorze....; cette pièce a été rognée au bord....; soixante et quinze, et celle-ci paraît légère de poids....; soixante et seize....; quand ton maître aura besoin d'argent, qu'il s'adresse à Isaac d'York....; soixante et dix-sept...., j'entends avec des garanties raisonnables. » Ici, il fit une pause considérable, et Gurth eut bon espoir que les trois dernières pièces échapperaient au sort de leurs voisines; mais l'énumération continua : « Soixante et dix-huit...., tu es un brave garçon....; soixante et dix-neuf...., et tu mérites bien quelque chose.... »

« Ici, le juif s'arrêta de nouveau, et regarda le dernier sequin dans l'intention sans doute de le donner à Gurth. Il le pesa sur l'extrémité de son doigt, et le fit retentir en le jetant sur la table. S'il eût sonné creux, ou s'il eût paru trop mince de l'épaisseur d'un cheveu, la générosité l'eût emporté : mais, malheureusement pour Gurth, le timbre fut clair et sonore; le sequin se trouva de bon aloi, nouvellement frappé, et un grain au-dessus du poids. Isaac ne put se résoudre à s'en séparer; en sorte qu'il le laissa tomber dans sa bourse, comme par distrac-

tion, en ajoutant : « Quatre-vingts fait le compte rond, et j'espère que ton maître te récompensera libéralement. »[1]

Au milieu des brillantes et dramatiques descriptions dont abonde son poëme, Walter Scott a introduit une de ces passions pures et naïves qu'il sait si bien peindre, l'amour de la belle juive par Ivanhoe. Rébecca est peut-être la plus séduisante conception d'un romancier qui a tracé tant de délicieux portraits de femmes. Depuis son apparition au tournoi d'Ashby jusqu'à sa dernière entrevue avec Rowena, elle charme de plus en plus à mesure que son caractère se développe davantage. Ses soins touchans pour Ivanhoe blessé, son héroïque résistance à Brian de Bois-Guilbert dans une occasion dont j'ai parlé ailleurs, sa simple et pathétique éloquence devant le grand-maître des templiers quand elle est accusée de sorcellerie, offrent tour à tour l'image des plus aimables vertus et de la plus intrépide fermeté. On s'étonne seulement qu'une créature aussi angélique soit la fille d'un homme tel qu'Isaac d'York, de cet avide et ignoble Israélite, rançonné impitoyablement par tous les partis, et pour tous un objet de mépris et de dérision. Il est difficile de concevoir tant de générosité, de noblesse et de courage, à côté de tant d'avarice, de bassesse et de lâcheté. Quoi qu'il en soit, Rébecca inspire un si vif intérêt, elle est tellement la favorite des lecteurs, qu'on regrette,

[1] *Ivanhoe*, chap. x.

à la conclusion, de ne pas la voir unie avec le héros dont elle a sauvé les jours, et qui est devenu son libérateur. Elle plaît assurément beaucoup plus que l'heureuse Rowena, dont le rôle paraît bien pâle auprès de celui d'une telle rivale. Ce sentiment profond de sympathie, que nulle héroïne, depuis Clarisse, n'avait excité au même point, fut si général en Angleterre que l'auteur, lors de la réimpression de ses œuvres, crut devoir se justifier en observant que l'union d'Ivanhoe et de Rébecca était impossible selon les idées de l'époque, et que d'ailleurs il ne faut pas oublier que la vertu ne reçoit pas toujours ici-bas sa récompense[1]. Au reste, il semble avoir voulu prévenir ce reproche, et affaiblir l'impression un peu triste du dénouement, dans la visite d'adieux de Rébecca à l'épouse d'Ivanhoe. Je ne puis résister à la tentation de rapporter encore cette scène empreinte d'une si exquise délicatesse et d'une si douce mélancolie.

« Ce fut un matin, le second jour après cet heureux hyménée, que lady Rowena apprit par sa confidente Elgitha qu'une demoiselle demandait à être admise en sa présence, et sollicitait une entrevue sans témoins. Rowena surprise hésita; sa curiosité s'émut, et elle finit par ordonner d'introduire l'étrangère et de faire retirer ses suivantes.

« L'inconnue entra.... elle avait un air noble et imposant. Le long voile blanc dont elle était enve-

[1] *Introduction to Ivanhoe.*

loppée couvrait sans la cacher entièrement l'élégance et la majesté de sa taille. Son attitude était celle du respect, sans la moindre trace d'un mélange de crainte ou du désir d'obtenir quelque grâce. Rowena était toujours prête à accueillir les prières et à compâtir à la situation d'autrui. Elle se leva, et elle s'avançait pour conduire son aimable hôtesse à un siége; mais celle-ci jeta un regard sur Elgitha, et témoigna une seconde fois le désir de s'entretenir seule avec lady Rowena; Elgitha ne se fut pas plus tôt retirée à pas lents et à regret, que la belle étrangère, à la surprise de lady Ivanhoe, fléchit un genou devant elle, lui prit les mains, qu'elle pressa sur son front, et courbant sa tête jusqu'à terre, malgré les efforts de Rowena, baisa le bord de sa tunique brodée.

« Que veut dire ceci, madame? s'écria la nouvelle épouse avec étonnement; pourquoi me rendre des honneurs si peu ordinaires?

— « Parce que c'est à vous, lady Ivanhoe, dit Rébecca en se relevant et en reprenant le calme et la dignité de son maintien, que je puis légitimement et sans inconvenance payer la dette de gratitude que je dois à Wilfred Ivanhoe. Je suis.... pardonnez-moi la hardiesse de vous avoir offert l'hommage de mon pays.... Je suis l'infortunée juive pour laquelle votre époux a exposé sa vie, contre de si périlleuses chances, dans la lice de Templestowe.

— « Madame, dit Rowena, Wilfred Ivanhoe n'a fait que reconnaître ce jour-là, et bien faiblement

encore, vos soins infatigables pour lui dans ses blessures et dans ses souffrances. Parlez, y a-t-il quelque chose au monde où lui et moi nous puissions vous servir ?

— « Rien, répondit Rébecca avec calme ; à moins que vous ne daigniez lui transmettre mes adieux et ma reconnaissance.

— « Vous quittez donc l'Angleterre ? dit Rowena revenant à peine de son étonnement de cette visite extraordinaire.

— « Oui, madame, je la quitte avant que la lune renouvelle son cours. Mon père a un frère en crédit auprès de Mohammed Boabdil, roi de Grenade.... C'est là que nous allons, sûrs d'obtenir la paix et la protection en échange du tribut que les musulmans exigent de notre peuple.

— « Et n'êtes-vous donc pas aussi bien protégés en Angleterre ? dit Rowena. Mon époux jouit de la faveur du roi.... le roi lui-même est juste et généreux.

— « Madame, dit Rébecca, je n'en doute nullement.... Mais les Anglais sont une race indomptable, toujours en querelle avec leurs voisins ou entre eux, et prêts à plonger le glaive dans le sein les uns des autres. Ce n'est pas là un sûr asile pour les enfans de mon peuple. Éphraïm est une timide colombe.... Issachar un débile vieillard qui fléchit entre deux fardeaux. Ce n'est pas sur une terre de sang et de carnage, entourée de voisins hostiles, et déchirée par des factions intestines, qu'Israël peut espérer le repos après ses fatigues.

— « Mais vous, jeune fille, dit Rowena, vous du moins n'avez rien à craindre. Celle qui a veillé près du lit de douleur d'Ivanhoe, continua-t-elle d'un ton d'enthousiasme.... celle-là ne peut rien craindre en Angleterre, où Saxons et Normands s'empresseront à l'envi de l'honorer.

— « Votre langage est généreux, madame, répondit Rébecca, et vos intentions bienveillantes; mais cela ne se peut.... il y a un abîme entre nous. Notre éducation, notre foi, nous interdisent également de le franchir. Adieu.... pourtant, avant que je me retire, accordez-moi une grâce : le voile nuptial est suspendu à votre front; daignez le soulever et me laisser voir des traits dont la renommée parle si haut.

— « Ils méritent à peine votre attention, dit Rowena; mais dans l'espoir d'obtenir la même faveur de mon hôtesse, j'écarterai mon voile. »

« Elle l'ôta en effet; et, soit conscience de sa beauté, soit modestie, elle rougit si vivement que ses joues, son front, son cou et son sein devinrent comme de l'écarlate. Rébecca rougit aussi, mais d'une émotion passagère; et, banni par un sentiment plus impérieux, l'incarnat disparut peu à peu de ses traits, comme le nuage de pourpre qui change de couleur quand le soleil s'abaisse à l'horizon.

« Madame, dit-elle, le visage que vous avez daigné me montrer restera long-temps empreint dans ma mémoire. Il y règne une expression de douceur et de bonté; et si quelque teinte de l'orgueil ou des vani-

tés du monde se mêle à un aspect si aimable, comment blâmer ce qui vient de la terre de retenir quelque trace de son origine? Long-temps, oui, bien long-temps, je me souviendrai de vos traits, et je bénirai le ciel de ce que je laisse mon noble libérateur unie avec.... »

« Elle s'arrêta.... ses yeux se remplirent de larmes. Elle se hâta de les essuyer, et répondit aux questions empressées de Rowena : « Je suis bien, madame.... bien ; mais mon cœur se gonfle d'amertume quand je songe à Torquilstone et à la lice de Templestowe.... Adieu. Il me reste un devoir à remplir, une bagatelle. Acceptez ce coffret.... ne soyez pas étonnée du contenu. »

« Rowena ouvrit le petit coffret garni d'argent, et aperçut un carcan ou collier avec des boucles d'oreille en diamant, qu'elle reconnut aussitôt d'une immense valeur.

« Cela est impossible, dit-elle en rendant l'écrin. Je n'ose accepter un don d'une telle importance.

— « Gardez-le, madame, répondit Rébecca.... Vous avez le pouvoir, le rang, l'autorité, l'influence : nous avons les richesses, qui sont à la fois la source de notre force et de notre faiblesse. La valeur de ces hochets multipliée dix fois n'aurait pas moitié autant de puissance que le moindre de vos désirs. Pour vous, ce cadeau est donc d'un faible prix.... et pour moi, ce que je sacrifie en a moins encore. Ne me forcez pas de croire que vous avez une opinion aussi défavorable de ma nation que le vulgaire de vos com-

patriotes. Pensez-vous que j'estime ces brillantes pierreries plus que ma liberté, ou que mon père les mette en balance avec l'honneur de son unique enfant? Acceptez-les, madame.... pour moi elles sont sans valeur : je ne porterai plus de parure.

— « Vous êtes donc malheureuse? dit Rowena émue de la manière dont Rébecca proférait ces derniers mots. Ah! restez avec nous.... Les conseils des hommes saints vous affranchiront des erreurs de votre loi, et je vous tiendrai lieu de sœur.

— « Non, madame, répondit Rébecca, toujours le même calme et la même mélancolie dans sa douce voix et sur ses beaux traits.... cela ne se peut. Je ne saurais changer la foi de mes pères comme un vêtement mal assorti au climat où je cherche un refuge; et pour être malheureuse, non, madame, je ne le serai pas. Celui à qui je consacre désormais ma vie sera mon consolateur, si je me soumets à sa volonté.

— « Avez-vous aussi des couvens dans l'un desquels vous songiez à vous retirer? demanda Rowena.

— « Non, madame, dit la juive; mais chez notre peuple, depuis le temps d'Abraham jusqu'à nos jours, il y a eu des femmes qui ont voué leurs pensées au ciel et leurs actions à des œuvres de charité envers les hommes, soignant les malades, nourrissant les pauvres, et soulageant les malheureux. Parmi elles Rébecca trouvera une place. Dites-le à votre seigneur, si par hasard il s'informe du sort de celle qu'il a sauvée. »

« Il y avait dans la voix de Rébecca un tremble-

ment involontaire et un accent de tendresse qui décelait peut-être plus d'émotion qu'elle n'eût voulu en exprimer. Elle se hâta de quitter Rowena.

« Adieu, dit-elle. Puisse celui qui fit les juifs et les chrétiens vous combler de ses plus précieuses faveurs ! Le navire qui nous emporte loin d'ici lèvera l'ancre avant que nous atteignions le port. »[1]

Walter Scott, égal aux plus grands poètes anciens ou modernes pour la sublimité des descriptions, ne leur est pas inférieur pour la richesse et la variété des caractères. Ceux d'*Ivanhoe* fourniraient un curieux sujet d'études et d'observations morales. On vient de voir par le dialogue précédent, quel parfait sentiment des convenances et quelle profonde intelligence du cœur humain règnent dans ses portraits de femmes. Il montre la même justesse de proportions et de nuances dans ceux de ses principaux acteurs. Ainsi, parmi les nombreux guerriers qui figurent dans son poëme, il y en a cinq au premier rang, et tous ont leur physionomie bien distincte. Le héros est un modèle d'honneur, de noblesse et de loyauté. Son humanité envers le juif, au commencement du récit; son courage, sa courtoisie et sa générosité dans les épreuves du tournoi; son empressement, à peine rétabli de ses blessures, à voler au secours de Rébecca, produisent dans l'âme des lecteurs une impression touchante et irrésistible.

[1] « It was upon the second morning..... Ere we can reach the port. » (*Ivanhoe*, chap. XLIV.)

Richard Cœur-de-Lion, vrai type du chevalier errant, est aventureux et téméraire; le templier Brian de Bois-Guilbert est impie, arrogant et intrépide; le féroce châtelain Réginald Front-de-Bœuf est un scélérat incapable de pitié ou de remords; de Bracy, le chef des compagnies franches, a l'insouciance du soldat et la galanterie du courtisan. Parmi les autres personnages, Isaac d'York mérite une attention particulière. Son dévouement paternel et sa fermeté en présence des tortures, quand il s'agit du salut ou de l'honneur de sa fille, l'ennoblissent et font oublier l'abjection de son rôle en d'autres circonstances. Le vieux Cédric, emblême du patriotisme saxon, l'indolent et brutal Athelstane, l'élégant prieur de Jorvaulx, le capricieux et lâche prince Jean; le brave archer Robin Hood, et le jovial frère Tuck, forment une galerie de tableaux pleins de vie, de vérité et de chaleur. Il n'est pas jusqu'au fou Wamba et jusqu'au rustre Gurth qui n'aient leur portion d'intérêt et d'originalité.

Malgré les taches légères qui déparent une si belle composition, malgré quelques bizarreries ou quelques invraisemblances vers le dénouement, comme l'étrange guet-apens de Waldemar Fitzurse, l'incident inattendu de la mort du Templier, et surtout la burlesque résurrection d'Athelstane, ce roman, à tout prendre, marque l'époque du plus brillant essor de l'auteur et du plus haut point de maturité de son génie. C'est une improvisation, si l'on veut, mais l'improvisation d'un grand poète sur un sujet

admirablement choisi, et dans une de ses plus heureuses inspirations. Aussi, quoiqu'il ait encore ajouté depuis à ses titres de gloire, on peut dire qu'il n'a pas été au-delà. Il serait impossible de trouver ailleurs dans ses fictions une fable mieux conçue, une action plus attachante, un intérêt mieux gradué, un plus riche coloris; et si on recueillait les suffrages des lecteurs sur le chef-d'œuvre de Walter Scott, il est probable que le plus grand nombre de voix se réuniraient en faveur d'*Ivanhoe*.

L'ABBÉ.

La glorieuse carrière de succès du romancier fut, pour la première fois, interrompue par la publication du *Monastère*, qui obtint un accueil moins favorable que ses productions précédentes. Il convient franchement de cet échec, et l'attribue avec vraisemblance à l'emploi d'un merveilleux trop peu en rapport avec l'esprit du siècle. Au reste, il se releva bientôt d'une manière brillante dans *l'Abbé*, sans toutefois se maintenir à la hauteur où il était parvenu dans *Ivanhoe*. Il serait difficile de deviner pourquoi il a préféré ce titre; car l'abbé Ambroise ne joue qu'un rôle secondaire dans l'action. Il semble que le roman aurait dû être plutôt intitulé *le Page*, puisque Roland Græme en est le véritable héros; ou bien encore *le Château de Lochleven*, puisqu'il s'agit surtout de l'évasion de Marie Stuart de son séjour de captivité. Nous avons déjà vu que Walter Scott

n'est pas très scrupuleux sur le choix de ses titres, et il nous informe dans l'introduction qu'il n'a adopté celui-ci que pour indiquer la liaison entre ce nouvel ouvrage et *le Monastère*, auquel il fait suite.

L'auteur, après son excursion dans les annales d'Angleterre au moyen âge, revient ici à l'histoire d'Écosse vers la fin du seizième siècle. Il représente non plus la lutte politique de deux races rivales et hostiles, mais le choc non moins opiniâtre de deux croyances religieuses, animées du même fanatisme, tour à tour persécutées et intolérantes. Il décrit la réaction presbytérienne contre le despotisme pontifical et le culte romain, sous la minorité orageuse de Jacques Ier. On sait quel merveilleux parti il a tiré de toutes les ressources que lui offrait un pareil sujet. Ce n'est pas qu'il s'astreigne, comme on l'a cru, à une fidélité rigoureuse dans ses récits : lui-même ne se pique pas de la minutieuse exactitude que lui attribuent quelques uns de ses admirateurs. A propos de la bataille de Langside, il suppose que la reine Marie contempla la déroute de son armée du château de Crookstone, quoique trop éloigné du théâtre de l'action; et il observe que cette circonstance accroît tellement l'intérêt de la scène qu'il n'a pas voulu sacrifier, sur ce point, la fiction à la vérité. Il subordonne ordinairement la réalité à l'effet dramatique de ses tableaux. Par un puissant effort d'intelligence et une rare pénétration, plutôt que par une étude approfondie ou de laborieuses re-

cherches, il saisit les traits distinctifs et la physionomie de l'époque dont il s'occupe; il en reproduit le caractère avec une naïveté de détails et une vivacité de coloris que ne comporterait pas toujours la gravité historique. C'est en ce sens qu'un critique célèbre a pu dire avec raison que « le roman de *l'Abbé* est plus vrai que l'histoire »[1]. Il ne serait pas facile, par exemple, de peindre l'abaissement et l'humiliation du clergé catholique avec autant d'énergie que l'a fait Walter Scott dans le morceau suivant, où il raconte la cérémonie d'installation du supérieur de Kennaquhair.

« Dans les anciens temps, c'était un des plus pompeux spectacles parmi tous ceux qu'avait inventés la politique de Rome pour attirer la vénération des fidèles. L'intervalle durant lequel l'office d'abbé restait vacant était un temps de deuil ou, selon leur langage emblématique, de veuvage; triste situation qui se changeait en réjouissance et en triomphe quand un nouveau supérieur était choisi. Lorsque les portes à double battant s'ouvraient dans ces occasions solennelles, et que le nouvel abbé apparaissait sur le seuil dans toute la splendeur de sa dignité, avec l'anneau et la mitre, la dalmatique et la crosse, précédé de ses vieux porte-étendards et de ses jeunes enfans de chœur, et suivi de son vénérable cortége de moines, avec tout ce qui pouvait annoncer encore l'autorité suprême dont il venait d'être investi,

[1] M. Villemain, *Cours de Littérature française*.

son aspect était le signal pour l'orgue et les musiciens de faire entendre le magnifique jubilé, et pour toute la congrégation réunie d'y répondre par de joyeux chants d'*Alleluia*. Tout était changé désormais. Au milieu des débris et de la désolation, sept ou huit vieillards courbés et affaiblis autant par la douleur et la crainte que par l'âge, affublés à la hâte du costume prescrit pour leur ordre, erraient comme une procession de spectres, depuis la porte d'entrée, à travers le passage rempli de décombres, jusqu'au maître-autel, pour y installer le supérieur élu par eux parmi des ruines. On eût dit une troupe de voyageurs égarés, choisissant un chef dans les déserts de l'Arabie, ou l'équipage d'un vaisseau naufragé nommant un capitaine sur les bords de l'île sauvage où l'a jeté la tempête.

« Ceux qui, dans les temps paisibles, sont le plus ambitieux de l'autorité parmi leurs semblables, reculent devant un tel fardeau, aux époques de trouble, lorsque le pouvoir ne procure ni repos, ni honneurs, qu'il promet seulement une pénible prééminence dans les périls et les travaux, et qu'il expose le malheureux chef aux murmures de ses associés mécontens aussi bien qu'aux premières attaques de l'ennemi commun. Mais celui à qui l'office d'abbé de Sainte-Marie venait d'échoir avait une âme au niveau du poste auquel il était appelé : hardi et enthousiaste, quoique généreux et indulgent.... sage et habile, quoique zélé et résolu.... il ne lui manquait qu'une mission meilleure que celle de soutenir

une superstition chancelante pour s'élever au rang d'un véritable grand homme. Mais comme la fin couronne les œuvres, elle forme aussi la règle d'après laquelle on doit en définitive les juger; et quant à ceux qui, avec un cœur noble et sincère, combattent et succombent pour une mauvaise cause, la postérité ne peut que les plaindre comme des victimes d'une généreuse, mais fatale erreur. Parmi eux, il faut compter Ambroise, dernier abbé de Kennaquhair, dont les vues peuvent être blâmées, puisque leur succès aurait appesanti sur l'Écosse les chaînes d'une superstition décrépite et d'une tyrannie spirituelle; mais dont les talens commandaient le respect, et dont les vertus arrachaient l'estime des ennemis même de sa foi.

« La conduite du nouvel abbé eût suffi pour ennoblir un cérémonial dépouillé de tous ses autres attributs de grandeur. Certains du péril auquel ils étaient exposés, et se rappelant sans doute les jours meilleurs qu'ils avaient vus, ses frères semblaient en proie à un mélange de terreur, d'affliction et de honte, qui les portait à s'acquitter précipitamment de leur office actuel, comme d'un soin à la fois humiliant et dangereux.

« Il n'en était pas ainsi de père Ambroise. Ses traits exprimaient sans doute une profonde tristesse lorsqu'il s'avança au centre de la nef, parmi les débris d'objets qu'il regardait comme sacrés, mais son front n'était pas abattu, et sa démarche était assurée et majestueuse. Il paraissait penser que l'au-

torité qu'il allait recevoir ne dépendait aucunement des circonstances extérieures qui en accompagnaient la consécration; et si un cœur aussi ferme était accessible à l'abattement ou à la crainte, ce n'était pas pour son propre compte, mais pour celui de l'église à laquelle il s'était dévoué.

« Il arriva enfin aux degrés rompus du grand autel, nu-pieds, comme c'était la règle, et tenant à la main son bâton pastoral; car l'anneau en diamant et la mitre enrichie de joyaux étaient devenus des dépouilles séculières. Des vassaux obéissans ne vinrent pas, l'un après l'autre, rendre hommage et offrir le tribut qui devait fournir à leur supérieur ecclésiastique le palefroi et le harnais. Nul évêque n'assista à la solennité pour recevoir dans la haute hiérarchie des rangs de l'Église un dignitaire dont la voix avait autant d'influence législative que la sienne. Avec un cérémonial furtif et imparfait, le petit nombre de frères qui restassent alors s'avancèrent tour à tour pour donner à leur nouvel abbé le baiser de paix, en signe d'affection fraternelle et d'hommage spirituel. On célébra ensuite la messe à la hâte, et avec autant de précipitation que si elle eût été achevée plutôt pour satisfaire les scrupules de quelques jeunes hommes impatiens de se rendre à une partie de chasse que pour accomplir les rites les plus augustes d'une ordination solennelle. Le prêtre qui officiait balbutia en récitant les prières, et jeta souvent un regard autour de lui comme s'il s'attendait à être interrompu au milieu de ses fonctions;

et les frères l'écoutaient comme si, malgré la brièveté du service, ils eussent désiré de le voir abréger encore. »[1]

Le roman de *l'Abbé*, de même que quelques autres de Walter Scott, pèche contre l'unité d'action. Le sujet, ainsi que je l'ai remarqué, est l'évasion de Marie Stuart du château de Lochleven, et la part que prend le héros à cette délivrance; mais les faits secondaires qui servent de préparation à cet événement tiennent une place trop considérable dans le récit. Ce n'est pas que l'exposition ne soit attachante. Dès le début, la situation de la noble châtelaine avant le retour de son époux, l'accident qui lui fait rencontrer un orphelin, la résolution qu'elle forme aussitôt de l'élever, et les plaisirs que lui procure cette occupation au milieu de son isolement, sont racontés avec le charme et la grâce habituelle de l'auteur.

« Le jeune Roland, dit-il, était pour lady Avenel ce que la fleur qui occupe la fenêtre de quelque captif solitaire est pour le pauvre reclus qui la soigne et la cultive...., quelque chose qui éveillait à la fois et payait sa sollicitude. En donnant son affection à cet enfant, elle se sentait, en quelque sorte, redevable envers lui de se voir soulagée de l'état d'apathie monotone où elle se trouvait ordinairement durant l'absence de sir Albert »[2]. Néanmoins, quel-

[1] « In former times.... They wished it yet more abridged. »
(*The Abbot*, chap. XIII.)

[2] *The Abbot*, chap. II.

que agréables que soient les détails préliminaires sur la jeunesse et l'éducation du page, ils n'ont pas un rapport assez essentiel avec l'action principale. Un autre défaut non moins choquant, c'est que plusieurs des personnages qui figurent d'abord sur la scène, surtout lady Avenel, ne reparaissent plus ensuite, et qu'il en est à peine question au dénouement.

Roland Græme n'intéresse que faiblement dans la première partie de l'ouvrage. Ses espiégleries rappellent assez celles de la plupart des héros de Smollett. Rien ne justifie la prédilection de lady Avenel, dont l'extrême indulgence pour ce favori ressemble trop à de la partialité ou à du caprice. Son expulsion le place à peu près dans le même embarras que Tom Jones; mais il excite beaucoup moins de sympathie, parce qu'il a tout fait pour s'attirer sa disgrâce, et qu'il paraît incapable de repentir. Son ingratitude envers sa bienfaitrice, dont il s'occupe à peine, après leur séparation, décèle une odieuse ingratitude. La duplicité avec laquelle il dissimule d'abord sa religion, et la facilité avec laquelle il en change ensuite, ne le réhabilitent guère dans l'opinion des lecteurs. On ne voit d'abord que sa légèreté, son insolence et son orgueil intraitable : ses bonnes qualités, sa bravoure, sa loyauté, son intelligence, ne se révèlent que plus tard, et dans son séjour au château de Lochleven.

J'ai déjà remarqué plus d'une fois que Walter Scott se plaît à faire mouvoir, dans l'intrigue de ses

romans, des ressorts compliqués, dont il n'explique pas le jeu d'une manière satisfaisante. Ici, par exemple, il est difficile de comprendre l'influence mystérieuse qui choisit Roland Græme et Catherine Seyton pour instrumens d'un grand dessein, ou l'importance que le parti catholique attache à l'admission de ces jeunes gens auprès de la reine d'Écosse. Il semble que la délivrance de la captive pourrait être amenée par des moyens plus simples et plus naturels. D'ailleurs cette mission, préparée de si loin, et dont on espère des résultats si décisifs, ne produit d'abord absolument rien. L'auteur aime aussi à peindre des personnages politiques : il met une sorte d'ostentation à initier au secret de leur conduite et à dévoiler les motifs de leurs actions; mais il ne réussit pas toujours à justifier l'opinion qu'il donne de leurs talens. Ainsi le rôle qu'il fait jouer au régent Murray, en plusieurs circonstances, ne répond nullement au caractère de haute sagesse et d'habileté supérieure qu'il attribue à cet homme d'état.

Malgré l'incohérence et l'obscurité qui règnent dans cette partie de la narration, l'intérêt s'anime du moment où Marie Stuart paraît sur la scène. On conçoit le charme puissant qui s'attache toujours à la mémoire de cette reine si célèbre par sa beauté, par ses malheurs et par l'espèce de mystère qui plane encore sur ses fautes. Le romancier a su reproduire habilement ce mélange de courage et de faiblesse, de fierté et de coquetterie, et surtout cet incorrigible penchant à l'épigramme, qui forme un des traits du

caractère de Marie, et qui arrache à sa confidente cette réflexion naïve : « Combien impérieux doit être l'amour du sarcasme, inné dans le cœur de notre sexe, puisque la reine, avec tout son jugement, s'expose à sa ruine plutôt que de perdre un bon mot ! [1] » Plusieurs des entretiens de la princesse et de lady Lochleven offrent des modèles de ce dialogue vif, amer et moqueur, de ces reparties poignantes et incisives, où excellent ordinairement les femmes quand leur amour-propre est offensé. L'impression produite sur le page par l'aspect de l'auguste captive est aussi parfaitement décrite, et aucun historien ne désavouerait sans doute le portrait suivant :

« Son visage et son air sont gravés si fortement dans toutes les imaginations que, même à la distance de près de trois siècles, il est superflu de rappeler aux lecteurs les plus ignorans et les plus illétrés les traits dominans et caractéristiques de cette physionomie frappante où semblent se combiner à la fois la majesté, l'agrément et l'éclat, et qui nous laisse dans le doute si elle représente plus heureusement la reine, la beauté ou la femme accomplie. Qui est-ce à qui le seul nom de Marie Stuart ne retrace pas une image aussi familière que celle de l'amante de sa jeunesse ou de la fille favorite de son vieil âge ? Ceux même qui se trouvent contraints de croire tout ou presque tout ce que lui imputent ses ennemis, ne peuvent, sans un soupir, songer à cet aspect qui

[1] *The Abbot*, chap. XXXII.

exprime tout autre chose que les crimes odieux dont on l'accusa pendant sa vie, et dont le soupçon voile encore s'il ne ternit sa mémoire. Ce front si ouvert et si véritablement royal.... ces sourcils si régulièrement gracieux, et pourtant absous du reproche d'insipide symétrie par le bel effet des yeux noirs qu'ils ombragent, et qui semblent raconter une foule d'histoires.... le nez avec toute la précision du profil grec.... la bouche si bien proportionnée, si voluptueusement formée, et qui semble destinée à ne dire que des choses délicieuses à entendre.... le menton arrondi.... le cou majestueux et de la blancheur du cygne, tout cela forme un ensemble qui n'a jamais eu d'égal, que nous sachions, dans aucun autre individu parmi ces classes privilégiées où les actrices aussi bien que les acteurs obtiennent une attention universelle et exclusive. Il serait inutile d'alléguer que les portraits qui existent de cette femme remarquable ne se ressemblent pas; car, au milieu de leur diversité, chacun d'eux possède des traits généraux que notre oeil reconnaît d'abord comme l'apanage de l'aimable héroïne que notre imagination évoque, lorsque nous lisons son histoire pour la première fois, et qui a été empreinte dans nos souvenirs par les nombreuses gravures et les tableaux que nous avons vus. Véritablement nous ne pouvons regarder les plus médiocres de ces ébauches, quelque défectueuses qu'elles soient sous le rapport de l'exécution, sans dire qu'on a voulu peindre la reine Marie; et ce n'est pas une faible preuve de l'influence de la beauté

que ses charmes continuent toujours à éveiller non seulement l'admiration, mais une tendre et chevaleresque sympathie, après une si longue suite d'années. Nous savons que les plus habiles de ceux qui, dans les derniers temps, ont adopté le point de vue défavorable au caractère de Marie, aspiraient, comme le bourreau, avant de remplir son terrible ministère, à baiser la belle main de la victime d'un si rigoureux sacrifice. »[1]

Parmi les scènes principales du roman, j'indiquerai l'abdication de Marie Stuart, l'éclaircissement après une tentative infructueuse d'évasion, le délire soudain de la reine, sa fuite du château de Lochleven, et la description de la bataille de Langside. Quelques autres épisodes sont moins heureusement imaginés. La comédie du feint empoisonnement est tout-à-fait indigne de la princesse. Les réflexions qu'elle exprime à propos de la mort de Douglas, non seulement forment un hors-d'œuvre dans la position critique où elle se trouve, mais sont d'une inconvenance choquante. Que lady Lochleven, dans un accès de ressentiment, lui rappelle ironiquement le catalogue de ses galanteries, et lui reproche d'avoir dans l'influence de ses charmes « un trésor que sa prodigalité ne peut tarir »[2], ce langage se conçoit chez une femme dominée par le dépit et l'indignation; mais que Marie, près du cadavre d'un de ses

[1] « Her face, her form.... So horrible a duty. »
(*The Abbot*, chap. XXI.)

[2] *The Abbot*, chap. XXX.

adorateurs, martyr d'une passion romanesque, répète publiquement la même liste augmentée et enrichie de nouveaux noms, et déplore la fatalité qui poursuit tous ses amans, un tel oubli des bienséances ne choque pas moins la délicatesse que la vraisemblance.[1]

Les caractères, excepté ceux de Marie Stuart et de lady Lochleven, sont moins habilement tracés que dans quelques autres productions de l'auteur. Le héros, quoique naturellement impétueux, est un jeune homme faible, irrésolu et capricieux. Comme Waverley, comme Henri Morton, il se laisse entraîner sans conviction dans une querelle politique; et, en outre, il change de religion sans motif. Il joue un rôle presque toujours passif, tantôt sous l'impulsion de son aïeule Madeleine, tantôt sous celle du ministre Henderson, et tantôt sous celle de sa maîtresse. Catherine Seyton offre un de ces délicieux portraits de jeune fille que Walter Scott sait si bien peindre. Elle a sans doute quelque rapport de situation avec Flora Mac-Ivor et avec Diane Vernon; comme ces deux héroïnes, elle ne respire que pour la foi catholique et pour la cause des Stuarts; mais, au milieu de son dévouement religieux et monarchique, elle conserve une humeur folâtre, espiègle et un peu coquette. Il y a entre les deux amans plusieurs scènes de brouillerie et de réconciliation, pleines de charme et de vivacité. La ressemblance de

[1] *The Abbot*, chap. XXXVII.

Catherine avec son frère jumeau, et les embarras dont elle est la source, ne paraissent pas une fiction fort agréable. Il est étrange que le page soit dupe si long-temps de la même méprise. L'enthousiaste Madeleine Græme rappelle encore une de ces physionomies favorites du romancier, celle de la bohémienne de *Guy Mannering*, par exemple. Il y a dans toute la conduite de ce personnage quelque chose de mystérieux qui pique la curiosité, et il règne dans son langage habituel une élévation qui approche parfois de l'éloquence. Le caractère de l'abbé Ambroise n'est pas parfaitement soutenu. La noble magnanimité qu'il montre, lors de son installation, semble incompatible avec les conseils astucieux qu'il donne à Roland, et avec ses réponses jésuitiques à lady Lochleven. Son travestissement en soldat, pour pénétrer auprès de la reine, est un de ces incidens romanesques et inattendus dont Walter Scott est trop prodigue.

Le dénouement est imparfait, ou, pour mieux dire, il n'y a point de dénouement. La fuite de Marie Stuart en Angleterre, après la déroute de son armée, et la ruine de son parti, ne termine rien, et laisse dans la même perplexité sur le sort des principaux personnages. L'auteur se contente d'indiquer à la hâte les titres du héros au fief d'Avenel et son mariage avec Catherine Seyton. On voit que la narration n'est pas moins défectueuse à la fin qu'au commencement. Aussi, malgré des traces d'un talent supérieur et d'admirables détails, l'ensemble de l'ou-

vrage ne satisfait pas ; et *l'Abbé* paraît, en définitive, une brillante esquisse du genre épisodique plutôt qu'un beau roman.

KENILWORTH.

On peut regarder *Kenilworth* comme la dernière, non pas des fictions intéressantes, mais au moins des compositions capitales de Walter Scott. Le succès qu'il venait d'obtenir en retraçant le caractère et quelques unes des aventures de Marie Stuart l'engagea sans doute à entreprendre le portrait de sa célèbre et heureuse rivale, Élisabeth d'Angleterre. Il n'avait plus à lutter ici, comme pour la peinture du moyen âge, contre la disette de matériaux ; mais l'abondance même des documens historiques formait un obstacle au libre essor de l'imagination, et devenait un autre écueil non moins redoutable. Il a su en triompher avec adresse et habileté; en même temps, il a rattaché le tableau de cette époque remarquable à une catastrophe touchante, la fin tragique de la comtesse de Leicester, et il a puisé dans le canevas informe d'un vieux chroniqueur le sujet du plus pathétique peut-être de ses récits.

La scène s'ouvre par un dialogue dans une hôtellerie, genre d'introduction que l'auteur affectionne particulièrement, et dont il tire presque toujours un heureux parti. Son intelligence parfaite des moeurs, des habitudes et du dialecte des classes inférieures, lui donnait une merveilleuse aptitude à

reproduire les détails de la vie populaire. Ici, par exemple, il prête avec un naturel inimitable à tous ses interlocuteurs, à l'aventurier Michel Lambourne, à l'hôte Giles Gosling, au mercier Goldthred, le langage de leur profession. Il est vrai qu'il abuse aussi de cette ressource, et qu'il multiplie, dans quelques passages de *Kenilworth*, plus que partout ailleurs, de prolixes conversations sans nécessité, sans vraisemblance et sans à-propos.

La visite de Tressilian au manoir d'Antoine Foster, son entretien avec la belle captive, et sa rencontre avec Varney, confident de Leicester, achèvent l'exposition, et font connaître les faits préliminaires ainsi que les principaux agens du drame. La description de l'intérieur des appartemens de Cumnor offre une belle peinture du luxe et de la magnificence de l'époque; et le portrait de l'héroïne, ou, comme s'exprime le romancier, de la divinité de ce séjour d'enchantement, atteste l'inépuisable fertilité de son imagination. Néanmoins, ces divers tableaux le cèdent en intérêt à celui de l'entrevue d'Amy Robsart et de son époux : je transcrirai ici le début de ce chapitre.

« Il y avait quelques légères traces de déplaisir et d'embarras sur le front de la comtesse, grâce à son démêlé avec l'obstination de Varney; mais elles se changèrent en expression de la joie et de l'affection la plus pure lorsqu'elle se jeta dans les bras du noble étranger qui entrait, et que, le serrant contre son sein, elle s'écria : « Enfin.... enfin tu es venu! »

« Varney se retira discrètement lorsque son maître parut, et Jeannette allait en faire autant quand sa maîtresse lui fit signe de rester. Elle prit place au coin le plus reculé de l'appartement, et demeura immobile comme en attendant de nouveaux ordres.

« Cependant le comte, car il n'avait pas un moindre titre, rendit les caresses de son épouse avec le plus tendre empressement; mais il affecta de résister quand elle essaya de lui ôter son manteau.

« Allons, dit-elle, je veux vous en débarrasser.... il faut que je voie si vous m'avez tenu parole, et si vous êtes venu comme un puissant seigneur, ainsi qu'on vous appelle, et non, comme jusqu'ici, en simple cavalier.

— « Tu es comme le reste du monde, Amy, dit le comte en lui cédant la victoire dans ce folâtre débat. Les joyaux, les plumes et les rubans ont plus de prix à leurs yeux que l'individu qu'ils décorent.... plus d'une chétive lame semble reluire dans un fourreau de velours.

— « Mais on ne peut dire cela de toi, noble comte, dit la dame, pendant que le manteau tombait à terre et laissait voir son époux vêtu comme les princes dans leur costume de cérémonie. Tu es la bonne et fidèle épée dont la trempe à l'épreuve mérite, quoiqu'elle dédaigne les ornemens étrangers. Ne crois pas qu'Amy puisse t'aimer mieux dans ce glorieux appareil qu'elle ne fit lorsqu'elle donna son cœur à celui qui portait un manteau brun dans les bois de Devon.

— « Et toi aussi, dit le comte, pendant que, d'un air de grâce et de majesté, il conduisait sa belle comtesse vers un siége splendide qu'on leur avait préparé.... et toi aussi, mon amour, tu as pris une parure qui sied à ton rang, quoiqu'elle ne puisse ajouter à tes charmes. Que penses-tu de notre goût d'homme de cour? »

« La dame jeta obliquement un regard sur le grand miroir en passant auprès, et ensuite répondit : « Je ne sais comment cela se fait, mais je ne puis songer à ma personne, quand je regarde le reflet de la tienne. Assieds-toi là, dit-elle en s'approchant du siége somptueux, comme un objet d'hommages et d'adoration pour les mortels.

— « Oui, mon amour, dit le comte, pourvu que tu partages mes honneurs avec moi.

— « Non pas, dit la comtesse : je m'assiérai sur ce tabouret à tes pieds, afin de contempler à loisir ta splendeur, et d'apprendre, pour la première fois, comment se parent les princes. »

« Et avec une ardeur enfantine, que sa jeunesse et la simplicité de son éducation rendaient non seulement excusable, mais attrayante, et mêlée d'ailleurs à un témoignage délicat de la plus tendre affection conjugale, elle examina et admira, de la tête aux pieds, le noble maintien et le royal costume de celui qui formait le plus bel ornement du palais de la reine d'Angleterre, si célèbre alors pour l'élégance de ses courtisans non moins que pour la sagesse de ses conseillers. Tandis que charmé de son admira-

tion sans bornes, il regardait tendrement son aimable épouse, les yeux noirs et les traits majestueux du comte exprimaient un sentiment plus doux que celui d'impérieuse fierté qui régnait d'ordinaire sur son large front et dans l'éclat perçant de ses regards; et il souriait de la naïveté qui lui dictait les questions qu'elle lui adressait sur les divers ornemens dont il était décoré.

« Ce cordon brodé, comme tu l'appelles, autour de mon genou, dit-il, est la décoration de la Jarretière, que les rois eux-mêmes s'honorent de porter. Voici l'étoile, et voilà le Saint-George en diamans qui appartiennent à cet ordre. Tu as ouï dire comment le roi Édouard et la comtesse de Salisbury....

— « Oh! je sais toute cette histoire, dit la comtesse en rougissant un peu, et comment la jarretière d'une dame devint la plus flatteuse distinction de la chevalerie anglaise.

— « Oui sans doute, reprit le comte, et j'ai eu le bonheur de recevoir cet ordre honorable en même temps que trois nobles collègues, le duc de Norfolk, le marquis de Northampton, et le comte de Rutland. J'étais le plus humble des quatre par le rang.... Mais quoi!... celui qui grimpe à une échelle doit commencer au premier échelon. »[1]

Tous les détails du dialogue ont la même aisance,

[1] There was some little displeasure.... Must begin at the first round. » (*Kenilworth*, chap. VII.)

le même naturel, et le même abandon. Lorsqu'on a voulu transporter au théâtre cette scène délicieuse, l'illusion dramatique, loin d'ajouter à l'impression d'un tel récit, n'en a pas même égalé l'effet. Nul ne sait mieux que Walter Scott développer le caractère de ses personnages en faisant assister à leurs intimes entretiens. Il y a quatre ou cinq conversations dans ce seul chapitre, et toutes contribuent à mettre en relief les passions et les intérêts des divers acteurs. Celle de Leicester et de Varney, par exemple, peint bien l'irrésolution du courtisan partagé entre ses projets ambitieux et ses affections domestiques, ainsi que l'adresse du rusé confident instruit des faiblesses de son maître. La séparation du comte et de son épouse est touchante, et l'irritation qu'il manifeste au seul nom de Tressilian motive le secret qu'elle garde sur leur entrevue récente, secret qui doit avoir de si fatales conséquences pour Amy Robsart.

L'intérêt languit un peu dans la narration du voyage de Tressilian, de son interminable conférence avec le pédant magister Erasme Holiday, et de ses aventures à la recherche du forgeron mystérieux. L'histoire de Wayland surtout est le comble de l'absurdité, et l'extravagance de cette fiction n'est pas compensée par le rôle de l'espiègle Flibbertigibbet, création plus bizarre qu'agréable. Dans tout cet épisode, l'auteur s'abandonne sans contrainte à son goût pour le romanesque et le merveilleux. Il n'en est pas de même de la reconnaissance de Tressilian et de son vieil ami sir Hugh Robsart, dont la dou-

leur paternelle est décrite avec des circonstances attendrissantes.

Du manoir de Lidcote, l'auteur nous transporte au palais de Sussex, et ensuite à la cour d'Élisabeth. Il représente avec une rare fidélité historique l'humeur hautaine, ombrageuse et irascible de cette princesse impérieuse et si jalouse de son pouvoir. L'équilibre qu'elle maintient habilement entre les deux rivaux qui se disputent ses bonnes grâces caractérise à merveille sa politique adroite et prévoyante. Sa conduite à l'égard de Raleigh, la faveur naissante de ce jeune courtisan, et la brusque visite de la reine au comte de Sussex, peignent bien aussi le mélange de vanité, de coquetterie et de caprice, qui s'alliait chez elle à un esprit supérieur et au plus mâle courage. Mais l'âme d'Élisabeth se dévoile mieux encore dans la belle scène de la séance de réception que je regrette de ne pouvoir transcrire tout entière.

« Cependant les personnes les plus distinguées de chaque escorte suivirent leurs patrons dans les vastes salles et les antichambres du palais, entraînés par le même courant, comme deux ruisseaux qui, forcés de couler en un même lit, évitent pourtant de mêler leurs eaux. Les deux partis se rangèrent d'eux-mêmes, en quelque sorte par instinct, de différens côtés des appartemens spacieux, et parurent impatiens de s'affranchir de la réunion passagère à laquelle l'encombrement de l'étroite avenue les avait contraints un moment de se soumettre. Les portes à double battant, au bout de la longue galerie, s'ou-

vrirent immédiatement après, et on annonça à voix basse que la reine était dans la salle du trône où elles donnaient accès. Les deux comtes s'avancèrent lentement et majestueusement vers l'entrée; Sussex accompagné de Tressilian, de Blount et de Raleigh, et Leicester de Varney. L'orgueil de Leicester dut céder à l'étiquette de la cour; et avec une inclination de tête grave et cérémonieuse, il s'arrêta jusqu'à ce que son rival, dont la pairie était d'une création plus ancienne, eût passé devant lui. Sussex rendit le salut avec le même air de froide politesse, et pénétra dans la salle du trône. Tressilian et Blount voulurent le suivre; mais l'huissier de la verge noire ne le permit pas, alléguant pour excuse qu'il avait des ordres précis de surveiller toutes les admissions ce jour-là. Il dit à Raleigh, qui se retirait à la vue du sort de ses compagnons : « Vous, monsieur, vous pouvez entrer »; et il entra en effet.

« Suis-moi vite, Varney », dit le comte de Leicester, qui s'était tenu un moment à l'écart pour observer la réception de Sussex; et s'avançant vers le seuil il allait passer, lorsque Varney, qui était tout près derrière lui, dans le costume le plus galant de l'époque, fut arrêté par l'huissier, comme Tressilian et Blount venaient de l'être auparavant. « Que veut dire ceci, maître Bowyer? demanda le comte de Leicester. Savez-vous qui je suis, et que voilà mon ami et un gentilhomme de ma suite?

— « Votre seigneurie me pardonnera, répondit Bowyer d'un ton résolu : mes ordres sont for-

mels, et m'enjoignent d'accomplir strictement mon devoir.

— « Tu es un coquin bien partial, dit Leicester tandis que le sang lui montait au visage, de me faire cet affront, quand tu viens d'admettre à l'instant un compagnon de milord de Sussex.

— « Milord, dit Bowyer, M. Raleigh a été reçu depuis peu un des serviteurs de Sa Grâce, et mes ordres ne s'appliquent pas à lui.

— « Tu es un faquin.... un ingrat, dit Leicester; mais celui qui a fait peut défaire.... tu ne te pavaneras pas long-temps dans ton autorité. »

« Il prononça cette menace à haute voix avec moins de politique et de discrétion qu'à l'ordinaire, après quoi il entra dans la salle de réception, et s'inclina devant la reine, qui, parée avec plus de splendeur encore que de coutume, et environnée des nobles et des hommes d'état dont le courage et la sagesse ont rendu son règne immortel, se tenait prête à recevoir les hommages de ses sujets. Elle rendit gracieusement le salut du comte favori, et jeta ses regards tour à tour vers lui et vers Sussex, comme sur le point de parler, quand Bowyer, dont la fierté ne pouvait souffrir l'insulte qu'il venait de recevoir si ouvertement de Leicester dans l'accomplissement de ses fonctions, s'avança, sa baguette noire à la main, et fléchit le genou devant elle.

« Qu'est-ce donc, Bowyer? dit Élisabeth; il me semble que tu choisis une étrange occasion pour témoigner ton respect.

— « Ma souveraine, dit-il tandis que tous les courtisans autour de lui tremblaient de son audace, je viens seulement vous demander si, dans l'accomplissement de mon office, je dois obéir aux instructions de Votre Altesse ou à celles du comte de Leicester, qui m'a publiquement menacé de son déplaisir, et m'a traité d'une manière ignominieuse, parce que j'ai refusé l'entrée à quelqu'un de sa suite, conformément aux ordres précis de Votre Grâce? »

« L'esprit de Henri VIII se réveilla soudain dans le cœur de sa fille, et elle se tourna vers Leicester avec un air de sévérité qui le fit pâlir ainsi que tous ses partisans.

« Mort de Dieu! milord, telle fut son énergique exclamation, que signifie cela? Nous avons eu bonne opinion de vous, et nous vous avons appelé auprès de notre personne; mais ce n'était pas pour cacher le soleil au reste de nos fidèles sujets. Qui vous a donné la licence de contredire nos ordres ou de contrôler nos officiers? Je ne veux dans cette cour, encore une fois, et dans ce royaume, qu'une seule maîtresse, et point de maître. Prenez garde que Bowyer éprouve aucun dommage pour avoir exécuté scrupuleusement son devoir; car, comme je suis chrétienne et reine couronnée, je vous en rendrais rigoureusement responsable.... Allez, Bowyer; vous avez fait l'œuvre d'un honnête homme et d'un sujet loyal. Nous ne souffrirons pas ici de maire du palais. »

« Bowyer baisa la main qu'elle étendait vers lui,

et se retira étonné du succès de son audace. Un sourire de triomphe erra parmi la faction de Sussex : les partisans de Leicester parurent abattus dans la même proportion; et le favori lui-même, prenant un aspect de la plus profonde humilité, n'essaya pas même d'articuler un seul mot pour sa défense.

« Il agit sagement; car c'était la politique d'Élisabeth de l'abaisser et non de le disgracier, et il était prudent de la laisser jouir, sans opposition ou sans réplique, de l'exercice de son autorité. La dignité de la reine était satisfaite, et la femme commençait à ressentir la mortification qu'elle venait d'infliger à son favori. Son œil perçant distingua aussi les secrets regards de félicitation que les partisans de Sussex échangèrent, et il n'entrait pas dans son plan d'accorder un triomphe décisif à l'un des deux rivaux.

« Ce que je dis à milord de Leicester, continua-t-elle après un moment d'intervalle, je l'adresse aussi à vous, milord de Sussex. Il vous faut batailler apparemment, dans la cour d'Angleterre, à la tête d'une faction dévouée à vos intérêts?

— « Mes compagnons, gracieuse princesse, répondit Sussex, ont bataillé sans doute pour votre cause en Irlande, en Écosse, et avec les comtes rebelles du Nord; mais j'ignore si....

— « Prétendez-vous faire assaut de paroles et de regards avec moi, milord? dit la reine en l'interrompant. Il me semble que vous auriez pu apprendre de milord de Leicester à garder au moins un silence

modeste en écoutant nos reproches. Sachez, milord, que mon aïeul et mon père ont, dans leur sagesse, interdit aux nobles de ce pays civilisé de voyager avec des escortes aussi tumultueuses; et pensez-vous, parce que je porte une coiffe, que leur sceptre s'est changé en quenouille dans ma main? Je vous déclare qu'aucun roi dans la chrétienté ne souffrira moins que sa cour soit envahie, son peuple opprimé, et la paix de son royaume troublée par les prétentions d'un pouvoir illégal, que celle qui vous parle maintenant..... Milord de Leicester, et vous, milord de Sussex, je vous ordonne d'être amis l'un de l'autre, ou, par la couronne que je porte, vous trouverez un ennemi trop redoutable pour vous deux!

— « Madame, dit le comte de Leicester, vous qui êtes la source de l'honneur, savez mieux que personne ce qui est dû au mien. Je le remets à votre discrétion, et je me borne à observer que les termes où je me vois avec milord de Sussex ne sont pas de mon choix, et qu'il n'a pas eu de motif de me croire son ennemi avant de m'avoir fait une grave offense.

— « Quant à moi, madame, dit le comte de Sussex, je n'en appellerai pas de votre souverain plaisir, mais je serais bien aise que milord de Leicester voulût nous apprendre en quoi je lui ai fait offense, comme il s'exprime, puisque ma bouche n'a jamais prononcé un mot que je ne m'engage à justifier à pied ou à cheval.

— « Et moi, dit Leicester, toujours sous le bon

plaisir de ma gracieuse souveraine, ma main est aussi prête à soutenir mes paroles que celle d'aucun homme qui s'appela jamais Ratcliffe.

— « Milords, dit la reine, ce langage ne convient pas en ma présence, et si vous ne savez pas contenir vos transports, nous trouverons moyen de les mettre, ainsi que vous, sous bonne garde. Que je vous voie vous donner la main, milords, et abjurer vos vaines animosités. »

« Les deux rivaux se regardèrent d'un œil malveillant, aucun d'eux ne voulant faire les premières avances pour obéir à la volonté de la reine.

« Sussex, dit Élisabeth, je vous en prie.... Leicester, je vous l'ordonne. »

« Néanmoins, tel fut l'accent qui accompagnait ces mots, que la prière eut le ton d'un ordre, et l'ordre celui d'une prière. Ils restèrent immobiles dans leur obstination, jusqu'à ce qu'elle élevât la voix à un point qui témoignait à la fois son impatience et la fermeté de sa résolution.

« Sir Henri Lee, dit-elle à un officier de service, tenez une garde prête, et disposez une barque sur-le-champ..... Milords de Sussex et Leicester, je vous commande encore une fois de vous donner la main..... et mort de Dieu! celui qui refuse goûtera du régime de la Tour avant de revoir notre visage. Je dompterai vos cœurs orgueilleux avant de nous séparer, et je vous le promets, foi de reine!

— « On pourrait supporter la prison, dit Leicester, mais perdre la présence de Votre Grâce,

autant perdre la lumière et la vie à la fois.... Sussex, voici ma main.

— « Et voici la mienne franchement et loyalement, répondit Sussex; mais....

— « Avec votre permission, vous n'ajouterez rien de plus, interrompit la reine. A la bonne heure, voilà ce qu'il nous faut, continua-t-elle en les regardant d'un air plus favorable; et quand vous, les bergers de mon peuple, unirez vos efforts pour le protéger, le troupeau que nous avons à conduire ne s'en trouvera que mieux. »[1]

Tout le reste de la scène est conduit avec un art infini, et offre le même caractère dramatique. On y admire la présence d'esprit, la fertilité d'invention et les ressources de Richard Varney, dans une crise aussi périlleuse et aussi embarrassante pour son maître. Seulement on pourrait se plaindre que la reine, avec toute sa pénétration, pousse un peu loin la duperie en cette circonstance, et accueille bien légèrement les insinuations et les feintes confidences de l'adroit imposteur. Le même naturel et le même art d'exposition règnent dans le récit de l'éclatant triomphe de Leicester, de sa conduite au sortir de l'audience et pendant la promenade sur l'eau, des agaceries d'Élisabeth à son favori, et des conjectures ou des entretiens de toute la cour sur ce sujet. L'idée que la reine, en se faisant réciter un passage de Shakespeare, la célèbre vision d'Oberon, et en répé-

[1] « In the meanwhile, the more distinguished.... With the flock we rule over. » (*Kenilworth*, chap. XVI.)

tant le dernier vers de cet hommage délicat, laisse tomber dans la Tamise la pétition du gardien des ours royaux contre le grand poète, est un trait singulièrement ingénieux. A ces détails si gracieux et si rians succède un tableau d'une couleur plus sombre, la conférence du comte de Leicester et de l'astrologue Alasco. La faiblesse que l'auteur attribue ici à l'ambitieux courtisan est vraisemblable et conforme aux préjugés dominans de l'époque : nous avons vu que Bacon lui-même n'a pas échappé à l'influence de la crédulité de ses contemporains.

Quoique plusieurs des incidens dont je viens de rendre compte semblent inutiles au développement de l'action principale, ils ont néanmoins, si l'on y prend garde, une liaison intime avec le sort de l'héroïne, qui est le véritable sujet du roman. La duplicité que montre Leicester en affirmant devant la cour, d'une manière équivoque il est vrai, l'union d'Amy Robsart et de Richard Varney, devient pour lui une source de nouveaux embarras, et cette faute en entraîne beaucoup d'autres à sa suite. La crainte du ressentiment d'Élisabeth, la honte d'un désaveu, et les intérêts de son ambition, l'empêchent de reconnaître son mariage; et la nécessité de présenter Amy, au château de Kenilworth, pour obéir à la reine, le contraint malgré lui de consentir à la proposition de la faire passer en effet pour l'épouse de son confident. Le refus de la comtesse de souscrire à cette imposture dérange les calculs de Varney, et le décide à recourir à un projet d'empoisonnement;

de même que, plus tard, l'irrésolution de son maître l'engage à précipiter la mort de la victime. Ainsi les événemens naissent les uns des autres, et s'enchaînent par une conséquence inévitable : on voit même que la fable est mieux ourdie qu'aucune autre peut-être de Walter Scott.

Au milieu de cette atmosphère d'intrigue, de bassesse et de perversité, la pure et ravissante physionomie de l'héroïne inspire la plus vive sympathie. L'ennui de son isolement dans sa magnifique solitude, ses plaintes de l'indifférence de son époux, et ses regrets au souvenir de l'humble toit paternel, représentent sous les couleurs les plus vraies toute l'amertume de sa destinée. On tremble des périls de cette faible et innocente créature, en butte aux machinations de l'infernal conciliabule de Varney, Foster et Alasco, sans autre défense que le dévouement de sa suivante et la protection d'un aventurier. Parmi tant de scènes intéressantes, j'indiquerai particulièrement celle où la comtesse repousse avec une indignation si généreuse les propositions de Varney, et celle où elle reçoit des mains de son impitoyable ennemi la coupe empoisonnée. Sa fuite de Cumnor, son voyage et ses embarras au château de Kenilworth, son entrevue touchante avec Tressilian, le songe prophétique et mystérieux qui la réveille, et le contraste du spectacle des réjouissances publiques avec son affliction profonde, offrent un exemple de pathétique auquel on n'avait rien vu d'égal depuis *Clarisse Harlowe*.

Amy Robsart n'est pas une création aussi sublime, aussi poétique, aussi idéale que quelques autres de Walter Scott; mais elle reproduit plus fidèlement peut-être l'instinct, les affections et les faiblesses d'un cœur de femme. Son éducation imparfaite, l'indulgence de son vieux père, son humeur folâtre et enjouée, expliquent la préférence qu'elle accorde au brillant Leicester, au cavalier accompli, au courtisan aimable, sur le mérite solide, le pur attachement, le caractère généreux, mais triste et un peu sévère, de son fiancé Tressilian. Cette prédilection de la jeune fille pour les agrémens extérieurs n'est pas une satire contre le sexe en général, mais la peinture d'un sentiment naturel et excusable. Au reste, malgré la frivolité de ses goûts et la légèreté de sa conduite, Amy ne manque ni de force d'âme ni de courage quand les circonstances l'exigent. Ainsi, lorsque le comte lui ordonne de prendre pour quelque temps le nom de Varney, elle répond avec une vertueuse indignation : « Je ne puis mettre vos ordres, milord, en balance avec ceux de l'honneur et de la conscience. Je ne *veux* pas vous obéir en cette occasion. Vous pouvez achever votre déshonneur, auquel cette politique tortueuse conduit naturellement, mais je ne ferai rien pour ternir ma réputation [1]. Comment pourriez-vous ensuite, milord, me

[1] « You may achieve your own dishonour.... But I will do nought that can *blemish mine.* » Exemple d'une de ces inadvertances fréquentes échappées à l'auteur dans la rapidité de la composition.
(*Kenilworth*, chap. xxxv.)

reconnaître pour une pure et chaste matrone, digne de partager votre fortune, si, maîtresse de ce noble rang, j'allais courir le monde, passant à tous les yeux pour l'épouse d'un infâme tel que votre serviteur Varney? »

Plus loin, en indiquant à Leicester le seul parti honorable dans sa situation, elle s'exprime avec encore plus d'énergie, et s'élève même à une sorte d'éloquence : « Tous ces embarras n'ont eu qu'une seule cause, milord, continua-t-elle, et elle se trouve dans la duplicité mystérieuse dont vous avez bien voulu vous envelopper. Délivrez-vous tout d'un coup, milord, de la tyrannie de ces liens ignominieux. Montrez-vous tel qu'un vrai gentilhomme anglais, un chevalier, un comte, qui regarde la vérité comme le fondement de l'honneur, et à qui cet honneur paraît plus cher que sa vie. Prenez votre malheureuse épouse par la main, conduisez-la au pied du trône d'Élisabeth..... Dites que, dans un moment de délire, séduit par cette prétendue beauté dont nul ne découvrirait peut-être aujourd'hui les traces, vous avez donné votre main à Amy Robsart. C'est ainsi que vous rendrez justice à moi, milord, aussi-bien qu'à votre honneur; et si la loi ou le pouvoir exigent notre séparation, je ne m'y opposerai pas, puisque je pourrai alors sans honte cacher un cœur brisé et flétri dans la retraite dont votre amour m'a fait sortir. Ensuite.... ayez un peu de patience, et l'existence d'Amy n'arrêtera pas longtemps le cours de vos glorieuses destinées. »

Il semble bien difficile de résister à un langage si digne et si pathétique à la fois; mais Leicester est le type du véritable courtisan, de l'ambitieux sans remords, qui sacrifie son repos, son bonheur domestique et ses plus chères affections, à ses rêves de grandeur. Aussi son émotion passagère cède bientôt à l'influence des conseils de Varney, qu'il appelle si justement « son mauvais génie », et qui en effet est toujours là pour combattre ses meilleures inspirations. Peut-être doit-on trouver étrange que le comte, avec la supériorité de son esprit, accueille si aisément les accusations calomnieuses de son confident, dont il connaît l'immoralité, et que, sur des preuves aussi frivoles, il se décide à faire périr son épouse, comme coupable d'adultère. Son repentir tardif et ses stériles regrets paraissent une expiation bien faible pour un tel excès d'aveuglement. L'incident de la lettre d'Amy Robsart, égarée par l'imprudence de Flibbertigibbet, n'est pas non plus une invention bien neuve ni bien vraisemblable. Quoi qu'il en soit, le tableau du désespoir de Leicester, de ses transports de jalousie, et de la violence de ses passions, est tracé avec une vigueur que ne surpasse aucune conception dramatique, pas même le rôle que Shakespeare a le plus fortement empreint de son énergie, celui qui faisait frissonner et pâlir, sous son masque noir, le sublime acteur Garrick.

Par une exception assez rare dans les romans de Walter Scott, l'action marche avec une rapidité toujours croissante, et l'intérêt s'anime de plus en

plus à mesure qu'on approche de la conclusion. A la superbe scène où la reine, traînant par la main Amy Robsart à demi morte d'effroi, tombe comme la foudre au milieu des flatteurs de Leicester, et où celui-ci confondu se prosterne sur le pavé de son château, succèdent coup sur coup l'entrevue du comte avec son épouse, la conférence avec Varney, le duel avec Tressilian, et enfin l'explication du fatal mystère. L'anxiété parvient au plus haut point, lorsque le meurtre de Michel Lambourne ôte une dernière lueur d'espoir, et que la comtesse arrive à Cumnor sous l'escorte de Varney et de Foster. La catastrophe est déchirante. La mort terrible de l'héroïne, et le piége diabolique dont elle est victime, agitent l'âme d'une angoisse inexprimable. Il semble qu'il ne puisse rien y avoir au-delà de l'effrayante concision de ces paroles : « On entendit un froissement...., une chute pesante...., un faible gémissement...., et tout fut fini » [1]. Tout n'est pas fini pourtant, et l'auteur ajoute un trait qui glace d'épouvante; mais ici, je crois, il force le ressort du pathétique et dépasse le but. On trouve ailleurs des dénouemens tristes et douloureux; mais, dans celui de *Kenilworth*, rien ne tempère l'amertume des émotions, et on se détourne en frémissant de cette sanglante tragédie.

Il est vrai que la justice morale et satisfaite. Les auteurs du crime reçoivent un châtiment bien as-

[1] *Kenilworth*, chap. XLI.

sorti à leur rôle et à leur emploi. L'alchimiste Alasco périt asphyxié dans son laboratoire; l'exécrable Varney s'empoisonne lui-même pour échapper au supplice, et meurt avec son sourire satanique sur les lèvres; l'avare Foster expire de faim près de son coffre-fort, après avoir fait long-temps retentir de ses cris funèbres les voûtes souterraines de Cumnor. Le plus coupable de tous, peut-être, l'ambitieux Leicester, est puni par ses remords, par la ruine de ses brillantes espérances, et on entrevoit même dans le lointain une rétribution plus sévère de ses fautes.

Walter Scott ne déploie nulle part un développement plus habile des caractères, ni une plus savante peinture du cœur humain. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit ailleurs des trois principaux personnages, Élisabeth, Leicester et Amy Robsart. Richard Varney offre une conception plus étonnante pour la profondeur. Aussi ambitieux que son maître, avec moins de scrupules et de conscience, il unit l'adresse de Narcisse à la perversité d'Yago, auquel il ressemble à certains égards. La malice de ce confident aurait quelque chose de trop odieux, sans la merveilleuse dextérité avec laquelle il se démêle continuellement d'embarras, et sans les amusantes saillies dont il accompagne toujours ses plus damnables actions. Un contraste parfait avec ce rôle est celui de Tressilian, modèle de loyauté chevaleresque et de véritable honneur, qui allie une bravoure à l'épreuve à un esprit cultivé. Il intéresse par la teinte de mélancolie qui domine dans son caractère, et par

la pureté de son affection pour celle qui n'a pas su apprécier un si noble cœur.

Parmi les personnages secondaires, il faut distinguer surtout Michel Lambourne, ce fanfaron si incorrigible, si impudent, si spirituel dans son abrutissement et même dans son ivresse, qui est décrite avec un naturel inimitable; Antoine Foster, ce misérable apostat, dont l'avidité est sans cesse aux prises avec ses remords, ou, comme s'exprime plus énergiquement son vieux compagnon, « cet hypocrite réprouvé que Dieu raya du livre de vie, et tourmenta d'un désir constant d'y rentrer »[1]; sa fille Jeannette, si admirable par sa candeur et par son attachement à sa maîtresse; l'astrologue Alasco, fourbe et dupe à la fois, qui ne parle jamais de son art qu'avec le langage d'un enthousiaste et d'un inspiré; enfin son ancien disciple Wayland, si actif et si intelligent, si fécond en ressources, et si infatigable dans son dévouement pour l'héroïne. Je ne dirai rien de quelques autres acteurs, tels que le courtisan Raleigh, le lutin Flibbertigibbet, l'aubergiste Gosling et le mercier Goldthred, qu'on remarquerait partout ailleurs, mais qui se perdent ici dans un groupe de physionomies plus attachantes ou plus originales encore.

Au milieu de l'entraînante rapidité de ce magnifique drame, je n'ai pas eu le loisir de signaler une foule de beautés de détail et de brillans accessoires,

[1] *Kenilworth*, chap. XX.

comme la poétique description des cérémonies et des fêtes au château de Kenilworth, à l'occasion de la visite d'Élisabeth. On pourrait ajouter à ces mérites divers celui d'une action dont l'unité n'est pas affaiblie par de trop longs épisodes, et dont la durée embrasse un intervalle de temps fort court, en sorte que rien ne distrait l'attention des lecteurs. Aussi, malgré la tristesse du dénouement, si on considère la progression d'intérêt, la vérité des caractères, et surtout la puissance du pathétique, on mettra ce roman au moins sur la même ligne que *la Prison d'Édimbourg* et *Ivanhoe*. Chacun choisira entre ces trois chefs-d'œuvre, selon ses prédilections particulières; mais on reconnaîtra sans doute qu'aucun d'eux ne laisse une impression plus profonde et un souvenir plus ineffaçable que *Kenilworth*.

Je ne poursuivrai pas plus loin cet examen déjà trop étendu des romans de Walter Scott. Une étude plus complète ou plus approfondie m'entraînerait au-delà des bornes que je me suis prescrites pour ses devanciers, et du plan que j'ai suivi dans cette revue éclectique de la littérature anglaise. Je n'ai pas d'ailleurs la prétention d'apprendre quelque chose de nouveau à ses admirateurs, et je ne me flatte pas qu'aucune analyse puisse tenir lieu de la lecture de ses ouvrages. Après *Kenilworth*, le génie de l'auteur, fatigué de tant de créations rapides, parut faiblir dans *le Pirate* et dans *les Aventures de Nigel*. Il se ranima avec assez d'éclat dans *Quentin Durward*, qui n'égale point cependant ses premières

compositions, et où trop d'incidens romanesques et invraisemblables se mêlent à de belles pages historiques et à des tableaux pleins de verve, comme l'assaut de Schonwaldt et la bataille des Bourguignons et des Liégeois. Plus tard, dans *la jolie Fille de Perth*, il retrouva quelques inspirations dignes de la plus brillante époque de ses succès. En général, même dans ses productions inférieures, dans celles qui portent visiblement l'empreinte de la vieillesse et du déclin du talent, on reconnaît encore à quelques traits cette main puissante que l'âge et les revers n'ont pu glacer.

Il me reste à résumer en peu de mots les qualités dominantes et les caractères distinctifs du célèbre romancier.

L'imagination est l'attribut principal de Walter Scott. Son génie fécond et original a peuplé et agrandi le domaine des fictions; il a enfanté à lui seul presque autant de chefs-d'œuvre que tous ses rivaux ensemble. A la vérité, comme tous les grands artistes qui produisent vite et beaucoup, il se répète quelquefois. Malgré l'inépuisable fertilité de son invention, il ne dédaigne pas non plus les richesses d'autrui, et il emprunte volontiers à ses prédécesseurs. J'ai eu occasion d'indiquer en passant des caractères ou des situations dont l'idée primitive ne lui appartient pas : ainsi, dans *Ivanhoe*, la délibération du prince Jean avec ses complices ressemble évidemment à une scène fameuse de Shakespeare, et le romancier reste même ici fort au-dessous de son

modèle. Ailleurs, il s'approprie des détails, des images, des allusions ou même des traits historiques dont sa vaste mémoire s'empare peut-être à son insu. Je citerai deux ou trois exemples de ces réminiscences.

Dans *l'Antiquaire*, il dit en décrivant le manoir de Monkbarns : « L'ensemble du bâtiment avait l'air d'un hameau qui s'était arrêté tout court au beau milieu d'une contre-danse d'Amphion ou d'Orphée. » Cette similitude est empruntée à Pope, dans une lettre au duc de Buckingham.

Au commencement de *Rob Roy*, le héros raconte qu'en entrant au château d'Osbaldistone, il s'était vu l'objet de la curiosité de plusieurs domestiques des deux sexes, qui, des diverses parties de l'édifice, « avançaient la tête et se retiraient, comme des lapins dans une garenne. » Cette image est prise à Goldsmith, dans la comédie intitulée *Elle se baisse pour vaincre*.

Les plaintes de Rébecca, lorsque le grand-maître des templiers lui ordonne d'ôter son voile, rappellent à la fois un mot historique de madame Élisabeth et un autre de Marie Stuart.

Je ne multiplierai pas davantage ces rapprochemens, qui, du reste, ont fort peu d'importance. Il faut bien se garder d'en conclure que Walter Scott se fasse, comme Sterne, une habitude ou une ressource du plagiat. Au contraire, il épanche lui-même ses trésors avec une profusion sans bornes, et les répand autour de lui avec la générosité qui sied bien à l'opulence. Il se sent assez riche de son propre

fonds pour ne pas craindre d'avouer une dette, et il reconnaît ordinairement ses obligations avec la plus noble franchise. D'ailleurs, s'il met quelquefois les autres à contribution, ses imitateurs le lui ont bien rendu; et, en définitive, il est probable qu'on lui doit beaucoup plus qu'il ne doit lui-même à ses devanciers.

La puissance d'imagination de Walter Scott éclate non seulement dans les tableaux d'ensemble, dans ses descriptions si animées de scènes dramatiques, de batailles, de cérémonies, ou bien de sites pittoresques et de paysages, mais encore dans une foule de détails et d'accessoires. On est quelquefois émerveillé de l'intarissable abondance de comparaisons, de métaphores, d'allégories, presque toujours justes et originales, qu'il rencontre en se jouant. Parmi un grand nombre d'images extrêmement heureuses, je choisis celle par laquelle il représente un des traits les plus saillans de l'esprit national de ses compatriotes : « On a souvent remarqué, à propos du caractère des Écossais, que l'opiniâtreté dont il est empreint se manifeste avec plus de force dans l'adversité. Il semble alors de même nature que le sycomore indigène de leurs montagnes, qui dédaigne de s'assujettir, dans son essor, même à l'influence des vents régnans, mais qui, lançant ses rameaux avec une égale hardiesse dans toutes les directions, ne présente point de côté faible à la tempête, et qui peut être brisé, mais ne fléchit jamais. »[1]

[1] *Old Mortality*, chap. I.

Il est vrai qu'il abuse parfois de cette faculté brillante, et qu'il prête volontiers à tous les acteurs qu'il met en scène une diction trop figurée, sans distinction d'âge, de sexe ou de profession. « Tu es métaphorique », dit quelque part Varney au lourd puritain Foster [1]. Varney a raison; mais il mérite le même compliment, jusque dans ses monologues; et, pour bien dire, tous les personnages de l'auteur y ont également droit. Une autre qualité qui touche de près à l'imagination, et qu'il possède à un degré non moins éminent, c'est l'esprit. Parmi tant d'avantages supérieurs, à peine remarque-t-on combien cet écrivain est spirituel, et que de traits piquans ou ingénieux il prodigue dans ses narrations, et surtout dans ses dialogues. Ainsi que Sheridan, il distribue très libéralement la malice, le sel et l'ironie dans tous ses rôles. Il en donne à pleines mains au mendiant Ochiltree, au fou Vamba, à l'ivrogne Lambourne, et même à la foule qui assiége l'abbaye de Kennaquhair. Walter Scott a certainement une dose d'*humour* très remarquable, quoiqu'il ne réussisse pas toujours dans la plaisanterie. Sa gaîté, un peu caustique, s'allie à un naturel parfait, et participe à ce mélange de bonhomie et de finesse qui est aussi un des attributs distinctifs du caractère écossais.

Avec son imagination, l'auteur de *Waverley* est encore le plus savant des romanciers. Je ne parle pas simplement de l'érudition, quoique, sous ce

[1] *Kenilworth*, chap. v.

rapport, il ait probablement l'avantage sur tous ses rivaux; je veux dire que peu d'hommes, en aucun temps, ont exercé l'activité de leur esprit sur un plus grand nombre d'objets. Les admirateurs d'Homère trouvent dans ses poëmes une véritable encyclopédie : sans aller aussi loin, il est permis de voir dans les romans de Walter Scott une réunion de connaissances extrêmement diverses. Outre ses études spéciales sur l'histoire, les antiquités, les langues anciennes et modernes, la poésie et presque toutes les branches de la littérature, il avait des notions étendues sur le commerce, la jurisprudence, la théologie, la science militaire, l'astrologie, le blason, l'architecture et même les arts mécaniques. Le choix seul de ses épigraphes, sans y comprendre celles de sa composition, atteste une immense lecture et une insatiable curiosité. Il avait médité surtout le livre le plus précieux de tous pour un moraliste, celui du monde et du cœur humain. Aussi les maximes judicieuses, les observations neuves et profondes qu'il intercale dans ses récits, suffiraient pour former un recueil considérable. Enfin, ce qui est plus merveilleux que tout le reste, non seulement il a eu le loisir d'amasser tant de richesses intellectuelles, mais il a su les faire concourir à son but, et les mettre en œuvre avec une fertilité de génie qui semble ne rien devoir à la culture.

On a dit que Walter Scott est le plus national des poëtes : on aurait pu ajouter avec autant de raison qu'il est le plus national des romanciers. Ses

premières et quelques unes de ses plus brillantes fictions sont consacrées à reproduire les mœurs, les souvenirs et les sites de sa patrie. L'Écosse est pour lui l'objet d'une sorte de culte filial : on voit que la Grande-Bretagne, malgré son patriotisme, n'a que la seconde place dans ses affections. En politique, ses sentimens de tory se décèlent quelquefois avec amertume par des sarcasmes contre les radicaux. Souvent aussi son amour-propre anglais l'entraîne trop loin, et il pousse la complaisance jusqu'à l'adulation envers un de ses illustres compatriotes. Ainsi, dans *Kenilworth*, il parle de la ville de Marlborough, « célèbre, dit-il, pour avoir donné son titre au plus grand général, un seul excepté, que l'Angleterre ait jamais produit »[1]. L'éloge a dû paraître un peu fort, même à l'habile et heureux capitaine dont le plus beau trophée, après tout, est une victoire qui n'eût pu échapper à aucun autre, et qui, grâce à nos dissentions intestines, fut accueillie dans une portion de la France avec autant de transports que dans le reste de l'Europe. De même, lorsque, dans *Quentin Durward*, l'auteur nous informe en note que Péronne conserva long-temps le glorieux titre de *pucelle*, « jusqu'à ce que le duc de Wellington, grand destructeur de ce genre de réputation, prit cette place dans la marche mémorable sur Paris en 1815 »[2], il représente son héros comme

[1] *Kenilworth*, chap. XI.

[2] *Quentin Durward, the unbidden guest.*

plus coupable qu'il ne l'est réellement, et il oublie que la virginité de Péronne, ainsi que quelques autres, a cédé, non à la violence, mais à des moyens de séduction plus pacifiques. La « mémorable marche » des *alliés* ressemble fort à une promenade militaire; et il faudrait quelques siéges un peu plus sérieux que ceux d'Avesnes, de Cambrai et de Péronne, pour valoir au noble duc le surnom de *Poliorcète*.

J'ignore dans quel intérêt quelques critiques ont voulu accréditer en France l'opinion que Walter Scott est un médiocre écrivain. Sous le rapport du style, il a un avantage incontestable sur les trois grands romanciers anglais du dix-huitième siècle. S'il n'égale pas Goldsmith pour la pureté du goût, ni Mackenzie pour la simplicité, il l'emporte de beaucoup sur tous deux par des qualités supérieures, la verve, l'éclat, la vigueur et l'originalité. Plusieurs des morceaux que j'ai cités dans cette analyse, l'entrevue de Flora et de Waverley, les funérailles du pêcheur, le début des *Puritains d'Écosse*, l'installation de l'abbé de Kennaquhair, soutiendraient la comparaison avec les meilleurs de la langue anglaise. La platitude et la trivialité sont ce qu'il y a de plus antipathique avec la manière de Walter Scott. Il est quelquefois orné jusqu'à l'excès, et il transporte un peu trop dans la prose les couleurs de la poésie; il tombe volontiers dans le néologisme, qui menace aujourd'hui de corrompre l'idiome britannique, de le dénaturer entièrement, et de le métamorphoser

en une sorte de langage babylonien, mélange confus de tous les dialectes, depuis le jargon *fashionable* des salons de Londres jusqu'à l'argot de Botany-Bay. On rencontre aussi, même dans ses plus beaux passages, des incorrections grammaticales, d'innombrables répétitions de mots, et toutes les négligences d'une rédaction trop hâtive. Ce serait l'office d'un traducteur intelligent et épris de son modèle de faire disparaître ces légères taches que l'habile écrivain n'a pas eu le loisir d'effacer. Il est vrai qu'une version consciencieuse des œuvres de Walter Scott serait une entreprise difficile. Il en coûterait peut-être plus de temps pour traduire avec soin un de ses romans qu'il n'en a fallu à l'auteur pour produire l'original. Après tout, il aurait encore beaucoup à perdre dans une langue étrangère. L'aisance de sa diction si souple, si pittoresque, s'affaiblirait nécessairement dans cette transformation; ses fragmens de poésie seraient souvent à peu près intraduisibles; enfin l'emploi du dialecte écossais, qu'on a comparé en Angleterre au dialecte dorique, et qui donne parfois tant de grâce et de naïveté à son style, ne trouverait pas ailleurs d'équivalent.

En parcourant les titres de Walter Scott à la reconnaissance publique, il ne faut pas oublier un mérite supérieur à tous les autres, le sentiment moral qui anime ses écrits, et qui fait de la lecture de ses ouvrages, non pas un simple amusement, mais une source continuelle de nobles émotions. C'est un témoignage que lui rend un grand poète mo-

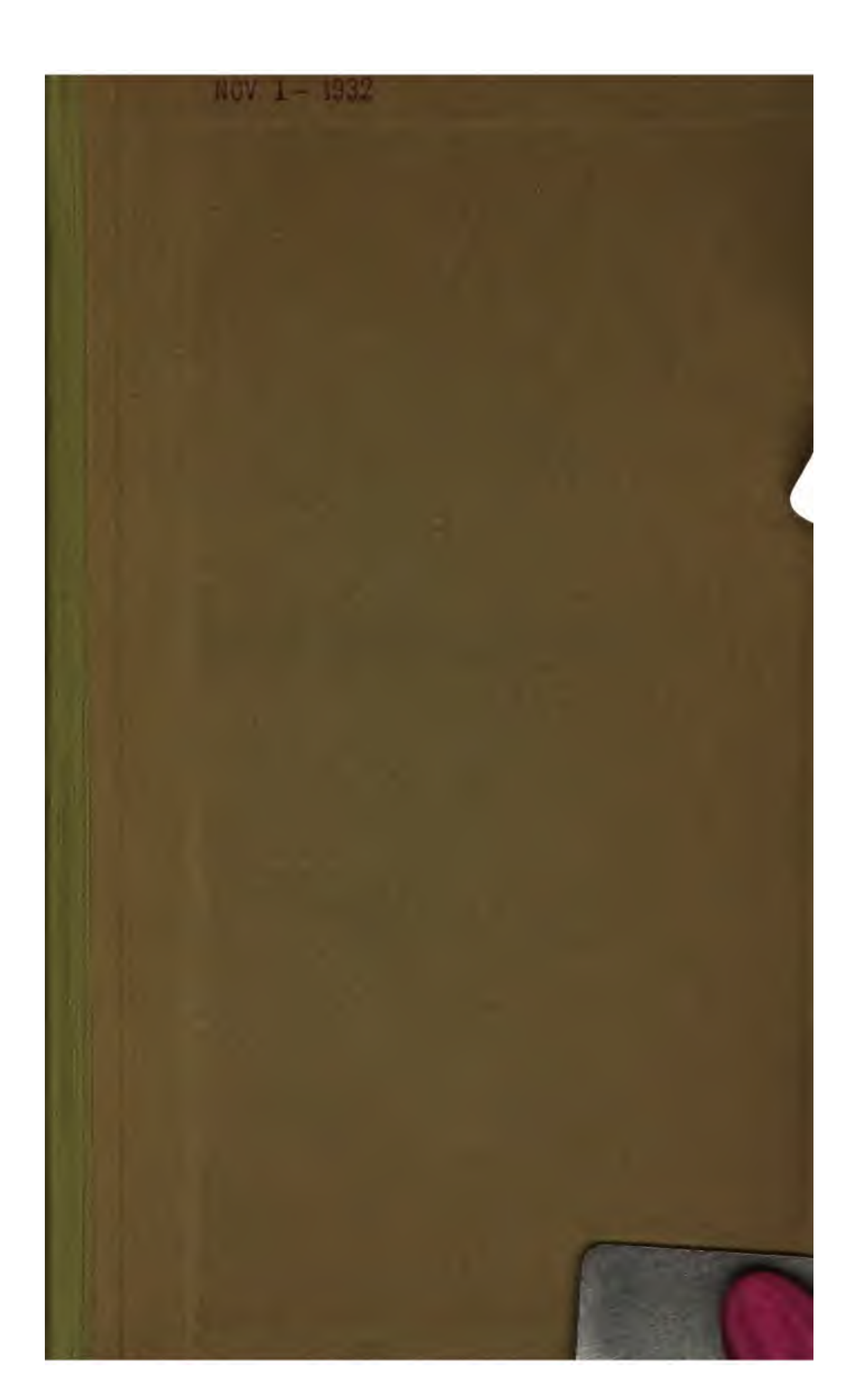
derne[1], bien digne de décerner et de recevoir un tel hommage. Par un rare privilége, les fictions de l'immortel auteur écossais épurent l'âme en charmant l'imagination. Il s'écrie lui-même avec enthousiasme, à propos d'un de nos plus habiles romanciers : « S'il y a quelque chose de vrai dans l'opinion de Gray, que reposer sur un sopha et lire des romans nouveaux est une juste image du paradis, combien cette béatitude s'accroîtrait encore si le génie humain pouvait produire un autre *Gil Blas!*[2] » Eh bien, ce vœu s'est accompli. Un magicien plus puissant que Le Sage a transporté ses lecteurs dans un séjour d'enchantement; et, parmi la génération actuelle, il serait impossible de compter tous ceux qui ont dû à Walter Scott quelques unes de leurs plus pures et de leurs plus délicieuses jouissances.

[1] Lamartine.

[2] *Lives of the Novelists.*

TABLE DES CHAPITRES.

FIN.


NOV 1 - 1932



